





OEUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

TOME TRENTE ET UNIÈME.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

PEVERIL

DU PIC.

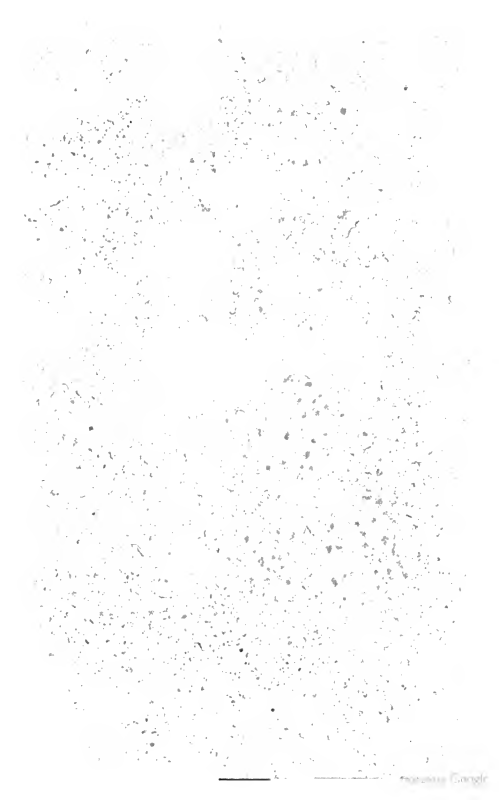
« Si mes lecteurs venoient jamais à remarquer
« que je suis par moment ennuyeux, ils peuvent
« être persuadés que ce n'est pas sans quelque
« raison cachée. » *Les Moralistes anglais.*

TOME PREMIER.



PARIS,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, Nº 12.

M DCCC XXIII.



LETTRE

SERVANT DE PRÉFACE,

ÉCRITE

PAR LE RÉVÉREND DOCTEUR DRIASDUST D'YORK

AU CAPITAINE CLUTTERBUCK,

A FAIRY-LODGE, PRÈS DE KENNAQUHAIR.

MON DIGNE ET CHER MONSIEUR,

J'AUROIS pu répondre à votre dernière lettre, avec le poëte classique : *Haud equidem invideo, miror magis ;* car bien que, depuis mon enfance, je me sois constamment occupé des restes de l'antiquité, cependant je n'aime pas que des spectres et des revenants se chargent du rôle de commentateurs ; et en vérité le récit de votre conversation avec notre illustre père, dans la crypte ou le cabinet le plus secret des éditeurs d'Édimbourg, a produit sur moi à peu près le même effet que l'apparition du fantôme d'Hector sur le héros de l'Énéide.

Obstupui, steteruntque comæ.

Mais je vous répète que cette vision m'a surpris, sans que je vous aie envié le plaisir d'avoir vu notre illustre père. Il paroît qu'il lui est maintenant permis de se montrer à sa famille plus librement qu'autrefois, ou que le vieillard est devenu un peu bavard dans ces derniers temps. En un mot, pour ne pas vous faire épuiser votre patience en vaines conjectures, et moi aussi j'ai eu une vision de l'auteur de *Waverley*. Je ne prétends pas m'en faire accroire en vous faisant observer que cette entrevue a été marquée par des prévenances plus avouées encore que celles dont il vous honora dans votre conférence avec lui chez notre digne éditeur; car la vôtre avoit l'air d'une rencontre fortuite, tandis que la mienne a été précédée par la communication d'un gros manuscrit contenant une nouvelle histoire intitulée : Peveril du Pic.

Je n'eus pas plus tôt remarqué que ce manuscrit étoit une histoire de trois cent trente pages environ par volume, que je soupçonnai sur-le-champ à qui j'étois redevable de cet envoi; et m'étant mis à en parcourir les pages, je commençai à me flatter sérieusement que je pourrois peut-être bientôt voir l'auteur lui-même.

Je ne puis m'empêcher de vous faire observer encore que, tandis qu'un appartement intérieur de la boutique de M. Constable avoit été jugé un

lieu assez solennel pour vous donner votre audience, notre vénérable père a bien voulu m'accorder la mienne dans mon propre logement, *intra parietes*, puis-je dire, et sans courir le risque d'aucune interruption. Je dois aussi vous faire remarquer que les traits, la forme et le costume de l'*Eidolon*, comme vous nommez avec raison l'apparition de notre père, me parurent plus caractéristiques qu'il ne vous fut accordé de les voir. Je reviendrai sur ce point; mais à Dieu ne plaise que des marques si décidées de préférence m'inspirent de l'orgueil, ou me donnent des prétentions de supériorité sur les autres descendants de notre père commun. *Laus propria sordet.* Je suis convaincu qu'il a fait cet honneur non à ma personne, mais à mon habit, et que cette préférence avoit pour but d'élever non Jonas Driasdust au-dessus de Clutterbuck, mais le docteur en théologie au-dessus du capitaine. — *Cedant arma togæ :* maxime qu'on ne doit oublier en aucun temps, et qu'il faut surtout se rappeler quand le militaire est en demi-solde.

Mais il me semble que je vous garde trop long-temps sous le vestibule, et que je vous fatigue de longues inductions, tandis que vous voudriez me voir *properare in mediam rem.* Soit fait comme vous le désirez; car, comme Sa Grâce a coutume de le dire de moi avec esprit : — Per-

sonne ne conte une histoire aussi bien que le docteur Driasdust, quand une fois il a trouvé le premier mot. — *Jocosè hoc.* Mais poursuivons.

J'avois savouré tout le charme de l'ouvrage reçu depuis environ huit jours, et ce n'avoit pas été sans peine; car l'écriture de notre père est devenue si menue et si mauvaise, que j'ai été obligé de me servir d'un microscope. Sentant mes yeux un peu fatigués à la fin du second volume, je me renversai sur le dossier de mon fauteuil, et je commençai à examiner si quelques-unes des objections qu'on a particulièrement opposées à notre père ne pouvoient pas être encore plus applicables au manuscrit que je venois de lire. Il s'y trouve assez de fictions, me dis-je à moi-même, pour jeter la confusion dans la marche de toute une histoire, assez d'anachronismes pour renverser tous les systèmes de chronologie. Le vieillard a passé toutes les bornes. — *Abüt, — evasit, — erupit.*

Comme ces pensées se succédoient dans mon imagination, je tombai dans un accès de rêverie qui m'est assez ordinaire après le dîner, quand je suis seul, ou que je n'ai avec moi que mon vicaire. J'étois pourtant éveillé, car je me souviens que je voyois dans les cendres rouges du feu la figure d'une mitre, avec les tours d'une cathédrale sur le second plan. De plus, je me

souviens encore d'avoir fixé les yeux pendant un certain temps sur la physionomie avenante du docteur Whiterose, mon oncle maternel, le même dont il est parlé dans la *Prison d'Édimbourg*, et dont le portrait, en grande perruque et en vêtements sacerdotaux, est suspendu au-dessus de ma cheminée. Enfin je me souviens d'avoir remarqué les fleurs sculptées sur le cadre de bois de chêne, et d'avoir jeté un regard sur les pistolets suspendus au-dessous, et qui sont les armes à feu dont mon oncle, dans l'année 1746, si fertile en événements, avoit dessein de s'armer pour épouser la cause du prince Charles-Édouard, car, à dire vrai, mon oncle tenoit beaucoup moins à sa sûreté personnelle qu'à ses principes épiscopaux, et il n'attendoit que la nouvelle de l'entrée du prince dans Londres pour aller l'y joindre.

La rêverie dans laquelle j'étois plongé me paroît un état compatible avec mes méditations les plus sérieuses et les plus profondes. Je m'abandonne alors aux chimères de la capricieuse imagination, dans un état qui n'est ni le sommeil ni la veille, et que je considère comme tellement favorable à la philosophie, que je ne doute pas que quelques-uns des systèmes les plus célèbres de cette science n'aient été composés sous son influence. Ordre est donné à mon domestique de marcher comme sur du duvet, les gonds de

mes portes sont huilés soigneusement, tout est mis en usage pour empêcher que je ne sois prématurément et durement rappelé au grand jour du monde actif. Ma coutume à cet égard est si bien connue, que les écoliers même passent dans la rue sur la pointe des pieds entre quatre et cinq heures. Mon cabinet est le véritable temple de Morphée. Il est bien vrai qu'il existe un malheureux crieur de balais, *quem ego;* — mais ce sera une affaire pour la session de trimestre.

J'étois donc dans mon humeur de philosopher; ma tête étoit appuyée sur le dossier de mon fauteuil, et les yeux de mon corps commençoient à se fermer, sans doute afin que ceux de mon esprit en fussent mieux ouverts, lorsque je tressaillis en entendant frapper à ma porte avec plus de bruit que ne se permettroit d'en faire aucun de ceux qui, connoissant mes habitudes, viendroit me rendre visite à cette heure. Je me relevai sur mon fauteuil, et je distinguai la marche de mon domestique dans le corridor, suivie d'un pas lourd et mesuré qui ébranloit le plancher de chêne.

— Un étranger, Monsieur, arrivant d'Édimbourg par la diligence, désire parler à Votre Révérence.

Telles furent les paroles que Jacob prononça en ouvrant la porte, et en la poussant jusqu'au

mur; quoiqu'il n'y eût rien d'extraordinaire dans cette annonce, le ton dont il la fit me préparoit à recevoir une visite peu ordinaire.

L'auteur de *Waverley* entra, homme gros et grand, avec une redingote de voyage par-dessus un habit couleur de tabac, taillé en imitation de celui que portoit le grand Rôdeur. Son chapeau rabattu, car il dédaignoit la frivolité moderne d'un bonnet de voyage, étoit attaché sur sa tête par le moyen d'un grand mouchoir de soie, arrangé de manière à préserver ses oreilles du froid ou du bavardage des agréables compagnons qu'il avoit eus dans la voiture publique dont il sortoit. Ses gros sourcils gris lui donnoient un air qui annonçoit le bon sens et une finesse un peu moqueuse. Ses traits étoient d'ailleurs largement dessinés, et formoient plutôt une physionomie lourde qu'ils n'exprimoient l'esprit ou le génie; mais le prolongement de son nez étoit remarquable, et rappeloit ce vers latin :

Immodicum surgit pro cuspide rostrum.

Sa main s'appuyoit sur une forte canne; — un double mouchoir de Barcelonne protégeoit son cou; son ventre étoit assez saillant; ses culottes étoient de gros drap; — enfin une paire de bottes à revers, qui tomboient sur ses chevilles pour ne pas gêner ses vastes mollets, laissoient voir

d'excellents bas de voyage en laine d'agneau, tricotés à l'aiguille, suivant la vénérable et ancienne mode, et connus en Écosse sous le nom de bas à côtes. Son âge paroissoit beaucoup au-dessus de cinquante ans, mais ne pouvoit pas s'élever à soixante; ce que je remarquai avec plaisir, espérant qu'on pourroit encore en tirer un bon nombre d'ouvrages, d'autant plus que son air de santé, la force et l'étendue de sa voix, l'assurance de sa marche, la rotondité de son mollet, son *hem!* sonore et l'emphase de son éternument, attestoient une constitution solide.

Au premier coup d'œil je crus voir dans cet homme de belle taille l'individu robuste qui fournit un thème si varié de suppositions à notre amusant et élégant voyageur du royaume d'Utopie, M. Geoffrey Crayon [1], dans son numéro 11. En vérité, sans un petit trait dans la conduite de l'homme de M. Geoffrey Crayon, je veux dire sa galanterie pour son hôtesse, chose qui auroit été grandement dérogatoire au caractère de notre père, j'aurois été disposé à croire que maître Crayon, en cette occasion mémorable, avoit

[1] Washington Irving, que les critiques anglais ont surnommé l'Addisson américain. Sous le nom fictif de Geoffrey Crayon, il a publié *the Sketch Book* et *Bracebridge-Hall*. Le premier de ces ouvrages est dédié à Sir Walter Scott.

(*Note de l'Edit.*)

réellement passé son temps dans le voisinage de l'auteur de *Waverley*. Mais notre digne patriarche, soit dit à son éloge, bien loin d'aimer la société du beau sexe, paroît plutôt disposé à éviter tout commerce avec les femmes, et à imiter en ce point notre parent et ami Jonathan Oldbuck [1]. Une circonstance qui suivit immédiatement son arrivée me porta à faire cette conjecture.

M'étant félicité de sa visite, et lui en ayant fait mes remercîments, je voulus lui offrir le rafraîchissement le plus convenable à l'heure du jour, et je lui proposai de faire venir miss Catherine Whiterose, qui est ma femme de charge et ma cousine, pour préparer le thé ; mais il rejeta cette proposition avec un dédain digne du laird de Monkbarns. — Point de bouillon à scandale [2], s'écria-t-il ; point d'insipide bavardage de femme pour moi ; un pot de bière mousseuse, une tranche de bœuf ; point d'autre compagnie que la vôtre, point d'autres rafraîchissements que ceux que le tonneau et le gril peuvent fournir.

Le beefsteak, la rôtie et le pot de bière ne tardèrent pas à paroître, et Apparition en esprit ou en personne, mon voyageur montra un appétit capable de faire envie à un chasseur qui au-

[1] L'*Antiquaire*, du roman de ce nom.

[2] Expressions renouvelées du laird de Monkbarns.

(*Note du Traducteur*.)

roit couru quarante milles après un renard. Il ne manqua pas non plus de faire des appels longs et solennels, non-seulement au pot de bière, mais à deux carafes de cristal remplies d'excellent Madère et de vieux Porto venant de Londres, que j'avois extraits, le premier d'un cellier où il pouvoit sentir la chaleur bénigne du four, pour se mûrir; le second d'une crypte profonde située dans mon antique cave, qui peut-être a contenu autrefois des vins à l'usage des vainqueurs du monde, la voûte en étant construite de briques romaines. Je ne pus m'empêcher d'admirer le robuste appétit dont mon hôte donnoit des preuves, et le goût qu'il montroit pour les mets et les généreuses liqueurs de la vieille Angleterre; je l'en félicitai.

— Monsieur, me répondit-il, il faut que je mange en Anglais afin de me rendre digne de prendre ma place dans une des compagnies les plus choisies de savants véritablement anglais qui se soient jamais réunis autour d'une table pour découper un aloyau de bœuf de montagne et attaquer un généreux plum-pouding.

Je lui demandai, mais avec déférence et modestie, quel étoit le but de son voyage, et à quelle société distinguée il appliquoit une qualification si générale. Imitant humblement votre exemple, je procéderai à donner au dialogue sui-

vant une forme dramatique, si ce n'est quand la description deviendra nécessaire.

L'AUTEUR DE WAVERLEY. — A qui pourrois-je faire l'application d'une telle description, si ce n'est à la seule société à qui elle peut être applicable; à ces juges infaillibles des vieux livres et du vin vieux; — le club de Roxburgh de Londres? N'avez-vous pas entendu dire que j'ai été élu membre de cette société de bibliomanes d'élite?

DRIASDUST (fouillant dans sa poche). — Le capitaine Clutterbuck m'en a dit quelque chose dans une lettre qu'il m'a écrite; — oui, la voici. Il me dit que ce bruit couroit parmi les antiquaires écossais, qui craignoient beaucoup que vous ne vous laissassiez séduire par l'hérésie de préférer le bœuf d'Angleterre au mouton à tête noire de sept ans, le marasquin au whisky, et la soupe de tortue à la soupe aux poireaux; auquel cas il faudroit vous regarder comme un homme perdu. — Mais, ajoute notre ami, dont la main sent tout-à-fait le militaire, et qui est plus accoutumé à manier un sabre qu'une plume, notre ami est tellement sur... sur la... sur la RÉSERVE... — oui, c'est réserve, je crois, — qu'il ne faudra pas une petite tentation pour le déterminer à quitter l'incognito.

L'AUTEUR DE WAVERLEY. — Il a raison sans doute; mais ce n'est pas une petite tentation que

de pouvoir trinquer avec les possesseurs des trésors littéraires d'Althorpe et d'Hodnet, en buvant du *negus* au madère préparé par les mains classiques de Dibdin [1]; prendre part à ces profonds débats qui assignent à chaque petit volume à vieille reliure et à dorure sur tranche ternie, le rang exact qu'il doit occuper; boire à l'immortelle mémoire de Caxton, de Valdarar, de Pynson [2], et des autres pères de ce grand art qui nous a faits tous, et chacun de nous en particulier, ce que nous sommes. Telles sont, mon cher fils, les tentations par suite desquelles vous me voyez en ce moment en chemin pour quitter le coin du feu tranquille, où, inconnu et ignoré, sauf de la nombreuse famille à laquelle j'ai donné l'être, je m'étois proposé de passer le reste du soir de mes jours. —

En parlant ainsi, notre vénérable ami eut encore une fois recours au pot de bière, comme si ce qu'il venoit de dire lui eût suggéré ce spécifique contre les maux de la vie, recommandé dans la célèbre réponse de l'anachorète de Johnson :

Approchez, mon enfant, prenez un peu de bière.

Quand il eut remis sur la table le pot d'argent, il poussa une espèce de soupir pour reprendre

[1] Le révérend docteur Dibdin, vrai Don Quichotte de la Bibliomanie.

[2] Anciens imprimeurs. (*Notes de l'Éditeur.*)

haleine, l'action de boire à longs traits ayant interrompu sa respiration. Je ne pus m'empêcher d'y faire écho avec un accent si pathétique qu'il fixa les yeux sur moi d'un air de surprise.

— Que veut dire ceci? me dit-il d'un ton un peu courroucé; vous, la créature de ma volonté, seriez-vous envieux de ma promotion? Vous ai-je consacré, à vous et à vos camarades, les heures les plus précieuses de mes sept dernières années, pour que vous ayez la présomption de vous livrer aux regrets et aux murmures si je cherche, dans celles qui doivent les suivre, à me procurer quelques jouissances dans une compagnie si convenable à mes goûts? —

Je m'humiliai devant le vieillard offensé, et je l'assurai de mon innocence en tout ce qui pouvoit lui avoir déplu. Il me parut apaisé en partie; cependant il me regardoit encore avec des yeux pleins de soupçon, en employant, pour me faire une question, les paroles du vieux Norton dans la ballade intitulée : *L'Insurrection du Nord*[1].

L'AUTEUR DE WAVERLEY. — Que veux-tu donc, Francis Norton,
Toi, le plus jeune de ma race?
Ouvre-moi ton cœur sans façon,
Que désires-tu que je fasse?

[1] Ancienne ballade qu'on trouve dans le recueil de l'évêque Percy, et sur laquelle Wordsworth a fondé son poëme de la *Biche de Bylstone.* (*Note de l'Éditeur.*)

Driasdust. — Implorant votre pardon paternel pour ma témérité présomptueuse, je vous dirai que je n'ai pu m'empêcher de soupirer en pensant qu'il étoit possible que vous allassiez vous aventurer dans ce camp de critiques. En leur qualité d'antiquaires, la recherche de la vérité est leur devoir spécial et par conséquent ils peuvent frapper d'une censure d'autant plus sévère ces déviations que vous vous plaisez si souvent à faire hors du chemin de l'histoire et de la vérité.

L'Auteur de Waverley. — Je vous comprends. Vous voulez dire que ces savants n'auront guère de tolérance pour un roman dont l'histoire est la base.

Driasdust. — A ne vous rien taire, Monsieur, je crains qu'ils n'aient tant de respect pour cette base, qu'ils pourront être tentés de contester la justesse des principes d'après lesquels aura été élevé l'édifice qu'elle soutient, de même qu'un voyageur instruit ne peut contenir l'expression de son humeur et de son indignation, lorsqu'en voyageant dans la Grèce il voit un kiosque turc s'élever sur les ruines d'un ancien temple.

L'Auteur de Waverley. — Mais, puisqu'on ne peut reconstruire le temple, le kiosque peut avoir son mérite. Qu'en pensez-vous? Si l'architecture, en la critiquant d'après les principes sévères et

classiques, n'en est pas tout-à-fait correcte, elle présente à l'œil quelque chose qui n'est pas commun; elle offre à l'imagination je ne sais quoi de fantastique que le spectateur contemple avec le même plaisir qu'il éprouve en lisant un conte oriental.

DRIASDUST. — Je ne suis pas en état de lutter contre vous en métaphores, Monsieur; mais je dois dire, pour l'acquit de ma conscience, qu'on vous reproche beaucoup de corrompre les sources pures des connoissances historiques. Vous en approchez, dit-on, comme cet ivrogne qui jadis souilla le cristal liquide destiné à désaltérer sa famille, en y jetant une vingtaine de pains de sucre et un tonneau de rhum, et qui par-là fit d'un breuvage simple et salubre une boisson stupéfiante et enivrante, plus agréable au goût, à la la vérité, que le fluide primitif, mais, par cela même, plus perfide et plus pernicieuse.

L'AUTEUR DE WAVERLEY. — Je conviens que votre métaphore est juste, docteur; mais quoique le meilleur punch ne puisse suppléer au manque d'eau, cependant, pris avec modération, il ne peut être un *malum in se*; et j'aurois chicané le ministre de la paroisse sur son peu de délicatesse, si, après avoir aidé l'honnête ivrogne à vider sa fontaine le samedi soir, il étoit monté en chaire le dimanche matin pour prêcher contre

son hospitalité. Je lui aurois répondu que la saveur de la liqueur auroit dû le mettre à l'instant sur ses gardes, et que, s'il en avoit pris une goutte de trop, il devoit blâmer son imprudence, plutôt que l'hospitalité de celui qui le recevoit.

Driasdust. — J'avoue que je ne vois pas trop à quoi cela peut s'appliquer.

L'Auteur de Waverley. — C'est que vous êtes du nombre de ces argumentateurs qui ne veulent jamais suivre leur métaphore un pas plus loin qu'il ne leur convient. Au surplus je vais m'expliquer. Un pauvre diable comme moi, fatigué de mettre à contribution son imagination stérile et bornée, cherche quelque sujet général dans le champ immense de l'histoire, si riche en toutes sortes d'exemples; il s'arrête sur quelque personnage, sur quelque combinaison de circonstances, et sur quelque trait de mœurs qui le frappe; il s'imagine qu'il pourra s'en servir avantageusement pour en faire la base d'une fiction; il y ajoute la couleur qui lui plaît, l'orne d'incidents romanesques pour relever l'effet général, y introduit les caractères qui peuvent le mieux contraster ensemble, et s'imagine peut-être qu'il a rendu quelque service au public, s'il peut lui présenter un tableau d'imagination, pour lequel l'anecdote ou la circonstance dont il s'est emparé

ne lui a fourni qu'une légère esquisse. Or, je ne puis apercevoir en cela le moindre mal. Les trésors de l'histoire sont accessibles à chacun ; ils ne sont pas plus épuisés par les emprunts qu'on leur fait qu'une source n'est desséchée par celui qui y puise de l'eau pour ses besoins journaliers. Et, pour répondre à l'accusation de fausseté contre une fiction positivement annoncée comme telle, il n'est besoin que de répéter l'exclamation de Prior :

Corbleu ! faut-il jurer qu'une chanson est vraie ?

DRIASDUST. — Tout cela peut être, mais je crains que vous ne fassiez ici une réponse évasive. On ne vous accuse pas sérieusement de falsifier l'histoire, quoique je vous assure que j'ai lu quelques traités fort graves dans lesquels on jugeoit nécessaire de contredire vos assertions.

L'AUTEUR DE WAVERLEY. — C'étoit certainement pointer contre une vapeur du matin une batterie de canon.

DRIASDUST. — Mais en outre, on dit surtout que vous courez le risque de faire négliger l'histoire ; car les lecteurs se contentent des connoissances superficielles qu'ils se procurent en lisant vos ouvrages, qui les portent à s'éloigner des livres plus sérieux et plus exacts.

L'AUTEUR DE WAVERLEY. — Je nie la consé-

quence. Au contraire, je crois pouvoir me flatter d'avoir dirigé l'attention du public sur différents points qui ont été éclaircis par les recherches d'auteurs plus savants, parce que mes romans y avoient attaché quelque intérêt. Je pourrois en citer des preuves, mais j'abhorre la vanité; oui, j'abhorre la vanité. On connoît l'histoire de la baguette divinatoire. C'est une branche d'arbre sans valeur en elle-même; mais elle indique par son mouvement l'endroit où des veines de métaux précieux sont cachées sous la terre, et qui peuvent enrichir les aventuriers qui les exploiteront. Je ne réclame pas un plus grand mérite pour mes suggestions historiques, mais c'est déjà quelque chose.

Dryasdust. — Nous autres antiquaires plus exigeans, Monsieur, nous pouvons vous accorder ce point, c'est-à-dire que vos ouvrages ont quelquefois mis des hommes d'un jugement solide sur la voie de recherches auxquelles, sans cela, ils n'auroient peut-être pas pensé à se livrer. Mais vous n'encourez pas moins une grande responsabilité, en donnant une fausse direction à l'esprit des jeunes gens, des personnes indolentes et frivoles, entre les mains de qui vous mettez des ouvrages dont l'instruction apparente impose silence aux reproches que leur feroit leur conscience d'employer leur temps à les lire, et qui

cependant ne leur mettent dans la tête que des faits mal dirigés, incertains, souvent même contraires à la vérité.

L'AUTEUR DE WAVERLEY. — Il ne me conviendroit pas, révérend Docteur, d'accuser un homme qui porte votre robe, de parler la langue des tartufes [1]; mais dites-moi, je vous prie, si le pathos avec lequel vous appuyez sur ce danger n'y ressemble pas un peu? Je soutiens au contraire qu'en présentant aux hommes occupés et à la jeunesse

D'un magique ornement la vérité parée,

je rends un véritable service à ceux qui ont plus d'aptitude et de génie; car le goût de la science n'a besoin que d'être flatté. Quand la traînée de poudre est bien disposée, la moindre étincelle suffit pour y mettre le feu. De même, quand on a pris intérêt à des aventures fictives attribuées à une époque et à des caractères historiques, on commence à éprouver le désir de savoir quels sont les faits véritables, et si le romancier les a bien représentés.

Mais en supposant même que l'esprit du lecteur plus insouciant se contente de la lecture frivole d'un roman historique, il ne quittera pas le livre sans avoir acquis quelques connoissances

[1] Cant.

qui ne seront peut-être pas de la plus grande exactitude, mais qu'il n'auroit jamais obtenues sans cela. Je ne parle pas seulement ici des esprits étroits et peu curieux; j'y comprends au contraire des personnes douées de grands talents, mais qui, faute de temps ou de persévérance, se contentent seulement des connoissances superficielles qu'elles peuvent se procurer de cette manière. Par exemple, le duc de Marlborough ayant cité d'une manière peu exacte, dans la conversation, je ne sais quel trait de l'histoire d'Angleterre, on lui demanda où il l'avoit puisé. — Dans les pièces historiques de Shakspeare, répondit le vainqueur de Blenheim, la seule histoire d'Angleterre que j'aie jamais lue. Et il ne faut qu'un moment de réflexion pour convaincre chacun de nous que les parties de cette histoire que nous connoissons le mieux sont celles que ce barde immortel a transportées sur la scène anglaise.

Driasdust. — Et vous, mon digne Monsieur, vous avez l'ambition de rendre un pareil service à la postérité.

L'auteur de Waverley. — Que tous les saints me préservent d'être coupable d'une vanité si mal fondée! Je rappelle seulement ce qui a été fait quand il y avoit des géants dans le pays. Et cependant, nous autres pygmées du temps actuel, nous pouvons encore faire quelque chose; il est

bon d'avoir un modèle devant nos yeux, quoique ce modèle soit inimitable.

Driasdust. — Fort bien, Monsieur; avec moi vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira; car, pour des raisons qui vous sont bien connues, il m'est impossible de répliquer à vos argumens. Mais je doute que tous vos raisonnemens fassent goûter au public les anachronismes qui se trouvent dans les volumes que voici. — Voilà une comtesse de Derby que vous faites sortir de la froide tombe pour lui attribuer je ne sais combien d'aventures vingt ans après sa mort.

L'Auteur de Waverley. — Elle peut m'assigner en dommages et intérêts, comme dans le procès de Didon contre Virgile.

Driasdust. — Un plus grand tort, c'est que les mœurs du temps y sont représentées d'une manière encore plus incorrecte que de coutume. Votre puritain n'est qu'une foible ébauche, comparé à votre caméronien.

L'Auteur de Waverley. — J'en conviens; mais quoique je persiste à soutenir que l'hypocrisie et le fanatisme doivent être voués au ridicule et à la satire, je sens la difficulté d'en faire des objets de risée ou d'horreur, sans employer un coloris qui pourroit blesser les gens sincèrement vertueux et religieux. Bien des choses peuvent être légalement permises, sans être pour cela conve-

nables ; et il existe certains sentiments trop respectables pour mériter nos outrages, quoique nous ne les partagions pas tout-à-fait nous-mêmes.

DRIASDUST. — Pour ne pas dire, mon digne Monsieur, que peut-être vous regardez le sujet comme épuisé.

L'AUTEUR DE WAVERLEY. — Au diable la génération actuelle, qui prête toujours à la conduite des autres l'interprétation la plus défavorable! —

A ces mots, me faisant de la main une sorte d'adieu à la hâte, il ouvrit la porte et descendit précipitamment les escaliers. Je me levai sur-le-champ, et sonnai mon domestique, qui arriva à l'instant. Je lui demandai ce qu'étoit devenu l'étranger. Il nia que personne fût entré. Je lui montrai les carafes vides, et le maraud... le maraud eut l'assurance de me répondre qu'il remarquoit quelquefois un pareil vide quand je n'avois d'autre compagnie que la mienne. Je ne sais que décider dans une affaire si douteuse, mais j'imiterai certainement votre exemple, en plaçant ce dialogue et ma présente lettre en tête de PEVERIL DU PIC.

Je suis, mon cher Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

JOHN DRIASDUST.

York, le jour de Saint-Michel 1822.

PEVERIL DU PIC.

CHAPITRE PREMIER.

« Ce fut quand la discorde, arborant son drapeau,
« De la guerre civile alluma le flambeau;
« Quand la haine, l'orgueil, la vengeance et l'envie
« Vinrent dans tous les rangs semer la zizanie. »

BUTLER. *Hudibras.*

GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT fut, ou du moins croyoit être le père d'un certain William Peveril, qui combattit sous ses ordres à la bataille d'Hastings, et qui s'y distingua. Il n'étoit pas probable que l'illégitimité de son fils s'opposeroit aux faveurs d'un monarque qui, méprisant le préjugé, prenoit dans ses chartes le titre de *Gulielmus Bastardus*. Quand le conquérant normand fit la loi en Angleterre et put disposer arbitrairement des domaines des Saxons, William Peveril obtint la concession de plusieurs belles seigneuries dans le comté de Derby. Ce seigneur devint le fondateur de cette forteresse, suspendue en quelque sorte sur l'entrée de la *Caverne du Diable*, et qui, bien connue de tous ceux qui ont voyagé dans ce pays, donne le nom de Castleton[1] au village voisin.

[1] Le Village-du-Château (*Note du Traducteur.*)

Ce baron féodal construisit son habitation d'après les principes suivant lesquels l'aigle se choisit une aire, et il l'avoit bâtie, ainsi que le dit un Irlandais des tours de Martello, comme s'il n'avoit eu d'autre dessein que de laisser la postérité dans l'embarras pour en assigner le motif : c'est de lui que descendoit, ou du moins que prétendoit descendre (car cette généalogie étoit un peu hypothétique) une famille opulente dont le chef avoit le titre de chevalier, et demeuroit dans le même comté de Derby. Le grand fief de Castleton, les landes et les forêts qui en faisoient partie, avec toutes leurs merveilles, avoient été confisqués sous le règne orageux du roi Jean, et un nouvel octroi en avoit été fait alors à lord Ferrers. Cependant les descendants du William dont nous venons de parler, quoiqu'ils ne possédassent plus le domaine qu'ils prétendoient avoir appartenu jadis à leur famille, n'en conservoient pas moins avec orgueil le titre de Peveril du Pic, comme une marque de leur origine antique et de leurs hautes prétentions.

Sous le règne de Charles II, sir Geoffrey Peveril étoit le représentant de cette noble famille. C'étoit un homme qui, avec la plupart des qualités ordinaires d'un gentilhomme campagnard, avoit conservé les anciennes mœurs, et que peu de traits particuliers pouvoient distin-

guer du type général de cette digne classe de citoyens. Il étoit fier de petits avantages, et s'irritoit de petites contrariétés. Il ne savoit ni se former une opinion, ni prendre une résolution, qui ne se ressentissent de ses préjugés. Il étoit orgueilleux de sa naissance, prodigue dans sa manière de vivre; hospitalier avec ses parents et ses connoissances qui vouloient bien reconnoître la supériorité de son rang, il se montroit querelleur et fâcheux avec tous ceux qui contestoient ses prétentions; bon pour les pauvres, à moins qu'ils ne fissent le métier de braconnier; royaliste bien prononcé dans ses opinions politiques, il détestoit également une Tête-Ronde [1], un braconnier et un presbytérien. Les principes religieux de sir Geoffrey étoient ceux des épiscopaux, et il y tenoit si fortement, que bien des gens croyoient qu'il étoit secrètement attaché aux dogmes de l'église catholique, quoique sa famille y eût renoncé du temps de son père; on prétendoit même qu'il avoit obtenu une dispense qui lui permettoit de se conformer extérieurement à toutes les pratiques de la religion protestante. Ce bruit calomnieux couroit du moins parmi les puritains, et l'influence que sir Geoffrey Peveril paroissoit

[1] Sobriquet donné aux révoltés qui combattirent contre Charles Ier et Charles II. On en verra ci-après la raison. (*Note du Traducteur.*)

certainement posséder parmi les gentilshommes catholiques des comtés de Derby et de Chester sembloit le rendre plus vraisemblable.

Tel étoit sir Geoffrey Peveril, et il auroit pu descendre dans le tombeau, sans autre distinction qu'une inscription sur la pierre de sa sépulture, s'il n'eût vécu dans un temps qui forçoit les esprits les moins actifs à agir, de même qu'une tempête soulève les eaux dormantes du lac le plus tranquille. Quand les guerres civiles éclatèrent, Peveril du Pic, fier de sa naissance, et brave par tempérament, leva un régiment pour le roi, et montra en diverses occasions qu'il avoit plus de talents pour le commandement qu'on ne lui en avoit supposé jusqu'alors.

Au milieu même des discordes civiles, il devint épris d'une jeune, jolie et aimable demoiselle de la noble maison de Stanley, et il l'épousa. Depuis ce temps il eut d'autant plus de mérite à persister dans sa loyauté, qu'il fut obligé de se séparer souvent de sa jeune épouse, ne pouvant jouir de sa société que par intervalles, lorsque ses devoirs lui permettoient de venir passer dans son château un temps toujours bien court. Ne se laissant pas détourner de ses devoirs militaires par le charme des plaisirs domestiques, Peveril du Pic combattit pendant plusieurs années de la guerre civile, et se conduisit avec bravoure, jusqu'à ce que

son régiment eût été surpris et taillé en pièces, par Poyntz, général aussi heureux qu'entreprenant, qui commandoit la cavalerie de Cromwell. Le Cavalier[1] échappa à la déroute, et, en véritable descendant de Guillaume-le-Conquérant, dédaignant de se soumettre, se jeta dans son château et y soutint un de ces siéges qui causèrent la destruction de tant de châteaux, pendant le cours de ces malheureuses années. Celui de Martindale, après avoir beaucoup souffert du canon que Cromwell lui-même y amena pour le réduire, ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Sir Geoffrey fut fait prisonnier; et lorsqu'on lui rendit la liberté, sous la promesse qu'il fit de rester à l'avenir fidèle sujet de la république, ses fautes passées, comme s'exprimoit le parti victorieux, furent punies sévèrement par une amende, et par le séquestre de ses biens.

Ni cette promesse forcée, ni la crainte des suites fâcheuses qui pourroient en résulter pour sa personne ou ses propriétés, ne purent empêcher Peveril du Pic d'aller joindre le brave comte de Derby la nuit qui précéda la funeste journée de Wiggan-Lane, où l'armée du comte fut défaite. Sir Geoffrey prit part à cette action, et ayant fait sa retraite avec les débris des troupes

[1] Nom que prenoient à cette époque ceux qui portoient les armes en faveur du roi. (*Note du Traducteur.*)

royalistes, il alla rejoindre Charles II. Il étoit aussi présent à la bataille de Worcester, qui acheva la ruine du parti royaliste, et il y fut fait prisonnier une seconde fois. Comme, dans l'opinion de Cromwell, et suivant le langage du temps, c'étoit un relaps, il courut grand risque de partager le sort du comte de Derby, décapité à Bolton-le-Moor, comme il avoit partagé avec lui les périls des deux actions. Mais il dut la vie à l'intercession d'un ami qui possédoit du crédit dans les conseils d'Olivier Cromwell.

Cet ami étoit un M. Bridgenorth, homme de moyenne condition, dont le père, ayant fait d'excellentes affaires dans le commerce pendant le règne paisible de Jacques Ier, avoit laissé à son fils une fortune considérable, indépendamment de son domaine patrimonial.

Sur ce domaine s'élevoit une maison bien bâtie en briques, mais de moyenne grandeur, portant le nom de Moultrassie-Hall, et située à environ deux milles du château de Martindale. Le jeune Bridgenorth avoit suivi la même école que l'héritier de Peveril, et il s'établit entre eux une sorte d'amitié qui jamais ne devint très-intime, mais qui subsista pendant toute leur jeunesse, d'autant plus que Bridgenorth, sans reconnoître les prétentions que sir Geoffrey avoit à une supériorité aristocratique, avec autant d'humilité que celui-ci

l'auroit désiré, montroit une déférence raisonnable pour le représentant d'une famille plus ancienne et plus importante que la sienne, et ne croyoit nullement se dégrader en agissant ainsi.

M. Bridgenorth ne porta pourtant pas la complaisance jusqu'à embrasser le même parti que sir Geoffrey pendant les guerres civiles. Il étoit alors juge de paix, et il se montra au contraire fort actif à lever la milice pour le parlement; il servit lui-même quelque temps dans l'armée. Cette conduite lui fut inspirée autant par ses principes religieux, car il étoit zélé presbytérien, que par ses opinions politiques, qui, sans être absolument démocratiques, penchoient pour le côté populaire de la grande question qu'il s'agissoit de décider. D'ailleurs, il avoit des capitaux considérables, et il s'en falloit que ses yeux fussent fermés sur ses intérêts. Il sut profiter des occasions que la guerre civile lui offrit d'augmenter sa fortune par un emploi judicieux de son argent, et il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que le plus sûr moyen d'y réussir étoit d'embrasser le parti du parlement; tandis que la cause du roi, de la manière dont elle étoit conduite, n'offroit aux riches que les charges des exactions et des emprunts forcés. D'après tous ces motifs, Bridgenorth devint décidément Tête-Ronde, et toute liaison amicale entre lui et son voisin fut

rompue tout à coup. Il en résulta pourtant d'autant moins d'aigreur que, tant que la guerre civile dura, sir Geoffrey fut presque toujours en campagne, fidèlement attaché à la fortune chancelante de son malheureux maître, tandis que le major Bridgenorth, qui renonça bientôt au service militaire actif, demeura habituellement à Londres, ne venant à Moultrassie-Hall que de temps en temps, pour y voir sa femme et sa famille.

Il apprit pendant ces visites, et ce ne fut pas sans beaucoup de plaisir, que lady Peveril avoit montré, en toute occasion, beaucoup de bontés à mistress Bridgenorth; et que lorsqu'un corps de cavalerie indisciplinée du prince Rupert avoit menacé de piller Moultrassie-Hall, elle lui avoit donné un asile, ainsi qu'à sa famille, dans le château de Martindale. Leur connoissance s'étoit même changée en amitié dans les fréquentes promenades que le voisinage de leurs demeures leur permettoit de faire ensemble; et mistress Bridgenorth se trouvoit fort honorée d'être admise dans la société d'une dame si distinguée.

Le major, de son côté, vit cette intimité avec beaucoup de satisfaction, et résolut de prouver sa reconnoissance, autant qu'il le pourroit sans se nuire à lui-même, en employant tout son cré-

dit en faveur de son malheureux voisin. Ce fut principalement grâce à son intercession que la vie de sir Geoffrey fut épargnée après la bataille de Worcester. Il obtint même pour lui la permission de rentrer en possession de ses domaines séquestrés, à des conditions plus favorables qu'on n'en avoit encore accordé même à des royalistes moins prononcés. Enfin quand, pour se procurer la somme qu'il avoit à payer, le chevalier fut obligé de vendre une portion considérable de son patrimoine, le major Bridgenorth en devint l'acquéreur, et lui en donna un prix plus considérable que celui qu'aucun cavalier, en pareilles circonstances, avoit reçu de ses biens d'aucun des membres du comité des séquestres. Il est vrai que le prudent major ne perdit pas tout-à-fait ses intérêts de vue dans cette affaire, car ce prix fut encore très-modique, et les biens qu'il acquit ainsi étoient situés autour de Moultrassie-Hall, dont la valeur fut au moins triplée par cette acquisition. Mais il faut convenir aussi que le malheureux propriétaire auroit été obligé de se soumettre à des conditions encore moins favorables, si le major avoit voulu pleinement profiter des avantages que lui procuroit la place qu'il occupoit dans le comité dont nous venons de parler, ce que tous ses confrères avoient soin de faire. Bridgenorth se fit donc honneur d'avoir, en cette occasion,

sacrifié l'intérêt à la générosité, et on lui en sut gré.

Sir Geoffrey Peveril partageoit lui-même cette opinion, et il y étoit d'autant plus disposé que Bridgenorth sembloit jouir avec modération de la nouvelle importance qu'il avoit acquise, et qu'il paroissoit lui montrer toujours la même déférence. Pour rendre justice au major, il faut dire qu'en agissant ainsi il respectoit les infortunes de son noble voisin, autant que ses prétentions, et qu'avec la générosité d'un franc Anglais il cédoit sur bien des points de cérémonial qui lui étoient indifférents à lui-même, uniquement parce qu'il voyoit que cette complaisance étoit agréable à sir Geoffrey.

Cette délicatesse fit que Peveril passa sur bien des petits griefs. Il oublia que le major Bridgenorth étoit déjà en possession d'un bon tiers de ses domaines, par voie d'acquisition, et qu'il avoit sur le reste, par suite de différents prêts d'argent, des droits réels qui en absorboient bien le second tiers. Il essaya même d'oublier, ce qui étoit encore plus difficile, la différence de leur situation respective et de l'état de leurs demeures.

Avant la guerre civile, les murs superbes et les tours du château de Martindale, situé sur une colline assez élevée, paroissoient auprès de la maison bâtie en briques, qui osoit à peine se mon-

trer à travers les bouquets de bois qui l'entouroient, comme un chêne de la forêt de Martindale auroit paru près d'un des bouleaux dont Bridgenorth avoit orné l'avenue conduisant à Moultrassie-Hall. Mais, après le siége dont nous avons déjà parlé, ce dernier édifice avoit été augmenté et embelli, et il étoit aussi supérieur aux ruines du vieux château noirci par le temps, et dont une seule aile étoit habitable, qu'un jeune bouleau dans toute la vigueur de la végétation l'auroit été à un vieux chêne dépouillé de ses feuilles, et dont le tronc, mutilé par le tonnerre, n'auroit plus conservé que quelques rameaux à demi desséchés. Sir Geoffrey ne pouvoit s'empêcher de sentir que la situation des deux voisins avoit subi un changement aussi désavantageux pour lui que l'extérieur de leurs habitations, et que, quoique l'homme mis en place par le parlement, et membre du comité des séquestres, n'eût employé son crédit que pour protéger le cavalier royaliste, il lui eût été tout aussi facile de le faire servir pour sa ruine; enfin qu'il étoit devenu un protégé, et le major un protecteur.

Deux autres considérations, indépendamment de la nécessité, et des avis constants de son épouse, mettoient Peveril du Pic en état de supporter cette dégradation. La première étoit que les opinions politiques du major Bridgenorth com-

mençoient à se rapprocher, sur certains points, de celles de son noble voisin. Comme presbytérien, il n'étoit pas ennemi décidé de la monarchie, et il avoit été fort mécontent de voir le roi mis tout à coup en jugement, condamné et exécuté. Comme propriétaire, il craignoit le gouvernement militaire; et, quoiqu'il ne souhaitât pas voir Charles remonter sur le trône par la force des armes, cependant il en étoit arrivé à conclure que, si on pouvoit par une transaction avec lui, garantir au peuple les immunités et les priviléges pour lesquels le long parlement avoit d'abord combattu, ce seroit le moyen de terminer de la manière la plus sûre et la plus désirable toutes les révolutions de la Grande-Bretagne. Dans le fait, les idées du major sur ce point se rapprochoient tellement de celles de sir Geoffrey, qui ne pouvoit rester étranger à aucune des conspirations des royalistes, qu'il se laissa presque entraîner par son voisin à prendre part à la malheureuse insurrection de Penruddock et de Grover, dans l'ouest, quand le parti presbytérien se joignit à celui des Cavaliers. Et quoique sa prudence habituelle l'eût préservé des conséquences fatales de ce mouvement comme de beaucoup d'autres dangers, le major Bridgenorth, pendant les dernières années de la domination de Cromwell, et pendant l'interrègne qui les suivit, fut regardé

comme un homme mal disposé pour la république, et partisan de Charles Stuart.

Mais outre ce rapprochement d'opinions politiques, un autre lien d'intimité unissoit les deux familles. Heureux dans tout ce qui avoit rapport à la fortune, le major ne le fut pas autant dans ce qui touchoit son cœur de plus près. Le sort le frappa successivement de plusieurs coups bien cruels, et il devint à cet égard un objet de compassion pour son voisin, tout déchu que celui-ci étoit de son ancienne splendeur. Pendant l'intervalle qui s'écoula entre le commencement de la guerre civile et la restauration de Charles II, il perdit six enfants qui périrent tous de la même maladie, qu'on attribua à une foiblesse de constitution, précisément à l'époque où ces innocentes créatures deviennent plus intéressantes pour leurs parents.

Au commencement de 1658, il ne restoit aucun enfant au major Bridgenorth; vers la fin de cette année, il lui naquit une fille, mais sa naissance coûta la vie à une épouse chérie dont les forces avoient été minées par le chagrin maternel, et par la réflexion pénible et déchirante que ses enfants tenoient d'elle cette extrême délicatesse de tempérament qui rendoit leur existence si précaire. La même voix, la voix douce et cordiale de lady Peveril, qui lui annonça qu'il étoit

père d'une fille, lui apprit en même temps la fatale nouvelle qu'il n'étoit plus époux. Les émotions du major étoient fortes et profondes plutôt que vives et violentes, et son affliction prit la forme d'une sombre stupeur, dont il ne put être tiré ni par les remontrances amicales de sir Geoffrey, qui ne manqua pas de se rendre chez son voisin dans ce moment de détresse, quoiqu'il sût qu'il y trouveroit le pasteur presbytérien, ni par les exhortations évangéliques de ce dernier personnage.

Enfin lady Peveril, touchée de sa douleur, eut recours, dans sa pitié, à une de ces tendres inspirations de son sexe, qui changent souvent en larmes la sécheresse du désespoir. Plaçant dans les bras de Bridgenorth la fille dont la naissance venoit de lui coûter si cher, elle le conjura de se rappeler que son Alice ne lui étoit pas entièrement ravie, puisqu'elle se survivoit à elle-même dans l'enfant qu'elle avoit légué à ses soins paternels.

— Éloignez-la! éloignez-la de moi! s'écria l'infortuné; je ne veux pas la voir; ce n'est qu'un nouveau bouton qui a fleuri pour se flétrir bientôt; et l'arbre qui l'a porté ne fleurira plus.

Ces mots étoient les premiers qu'il eût prononcés; il jeta presque l'enfant entre les bras de lady Peveril, se couvrit le visage des deux mains,

et pleura à chaudes larmes. Lady Peveril ne lui dit pas : Consolez-vous ; — mais elle se hasarda à lui promettre que le bouton s'épanouiroit et porteroit des fruits.

— Jamais, jamais! s'écria Bridgenorth. Éloignez de moi ce malheureux enfant, et faites-moi savoir seulement quand je devrai en prendre le deuil! Le deuil? répéta-t-il en s'interrompant; ne le porterai-je pas pendant tout le temps de ma vie!

— Je prendrai cette enfant pour un certain temps, dit lady Peveril, puisque la vue vous en est si douloureuse. La petite Alice recevra les mêmes soins que notre Julien jusqu'à ce que sa présence soit pour vous un sujet de plaisir, et non un renouvellement d'affliction.

— Ce moment n'arrivera jamais, répondit le malheureux père. Son destin est fixé; elle suivra les autres ; mais que la volonté de Dieu s'accomplisse! Je vous remercie, Milady; je la confie à vos soins, et je rends grâce au ciel de ce qu'il daigne m'épargner la douleur d'être témoin de sa mort.

Sans arrêter plus long-temps l'attention du lecteur sur ce sujet pénible, il suffira de lui apprendre que lady Peveril se chargea de remplir les devoirs de mère envers la petite orpheline, et ce fut peut-être aux soins judicieux qu'elle en

prit, que l'enfant dut la conservation d'une vie qui véritablement ne sembloit tenir qu'à un fil; car l'étincelle qui brilloit encore se seroit probablement éteinte, si, comme cela étoit arrivé à l'égard des autres enfants du major, on l'eût étouffée sous ces précautions excessives et ces attentions superflues inspirées par l'inquiétude à une mère qui avoit déjà perdu tant de gages de la tendresse de son époux. Lady Peveril étoit d'autant plus en état de prendre les soins dont elle se chargeoit, qu'elle avoit elle-même perdu ses deux premiers enfants en bas âge, et qu'elle attribuoit la bonne santé du troisième, beau garçon alors âgé de trois ans, à la méthode qu'elle avoit adoptée pour l'élever; méthode différente de celle qui étoit généralement en usage à cette époque. Elle résolut de suivre le même régime à l'égard de la petite orpheline, et ce régime ne réussit pas moins bien; on fit peu d'usage des remèdes, on craignit même de l'exposer à l'air; enfin on seconda la nature au lieu de la forcer; et cette enfant débile, confiée aux soins d'une excellente nourrice, acquit de jour en jour plus de force et de vivacité.

Sir Geoffrey, de même que la plupart des hommes doués d'un caractère franc et généreux, aimoit naturellement les enfants; et il éprouvoit tant de compassion pour les chagrins de son

voisin, qu'il oublia complétement que le major étoit presbytérien, jusqu'au moment où il devint nécessaire de faire baptiser la petite fille par un ministre de cette secte.

Ce fut un moment critique. Le père étoit hors d'état de donner aucun avis; et voir le seuil de la porte du château de Martindale violé par les pas hérétiques d'un ministre non-conformiste, c'étoit un sujet d'horreur pour le propriétaire orthodoxe de cette demeure. Il avoit vu naguère le fameux Hugues Peters entrer en triomphe dans la cour de son château, la Bible d'une main, le pistolet de l'autre, et cette heure d'amertume étoit comme un trait profondément enfoncé dans son cœur. Cependant telle étoit l'influence de lady Peveril sur les préjugés de son mari, qu'elle le décida à fermer les yeux. Cette cérémonie eut lieu dans une orangerie qui, située au bout du jardin, ne faisoit pas, à proprement parler, partie du château. Lady Peveril voulut même y assister, et le baptême fut conféré à l'orpheline par le révérend M. Solsgrace, qui avoit une fois prêché devant la chambre des communes un sermon de trois heures, lors des grâces rendues pour la délivrance d'Exeter. Quant à sir Geoffrey, il eut soin d'être absent du château pendant toute la journée, et l'on ne put se douter qu'il étoit instruit de ce qui s'étoit passé

dans l'orangerie, que par le soin tout particulier qu'il prit le lendemain de la faire laver, parfumer, et en quelque sorte purifier.

Mais, quelque prévenu que pût être le bon chevalier contre la croyance religieuse de son voisin, cela n'influoit nullement sur la compassion que ses chagrins lui avoient inspirée. La manière dont il s'y prenoit pour lui en donner des preuves étoit un peu singulière, mais elle convenoit parfaitement au caractère de l'un et de l'autre, et à la nature de leur liaison.

Tous les matins il terminoit sa promenade, soit à pied, soit à cheval, en passant à Moultrassie-Hall, et disoit un mot de politesse à M. Bridgenorth. Quelquefois il entroit dans le sombre salon où le propriétaire, plus sombre encore, se livroit solitairement à ses regrets; mais le plus souvent, car sir Geoffrey n'avoit pas de grandes prétentions au talent de la conversation, il s'arrêtoit sur la terrasse, s'approchoit de la croisée, et s'écrioit : — Comment vous trouvez-vous, monsieur Bridgenorth? — car jamais il ne lui accordoit les honneurs du titre militaire de major. — Je suis venu pour vous dire de prendre bon courage. Julien va bien; la petite Alice va bien; tout va bien au château.

Un profond soupir, quelquefois accompagné des mots : — Je vous remercie, sir Geoffrey; mes

respects et mes remercîments à lady Peveril; — telle étoit en général la réponse de Bridgenorth. Il recevoit pourtant cette nouvelle avec le même plaisir que le chevalier l'apportoit; il lui devenoit peu à peu moins pénible d'entendre parler de sa fille; et jamais la fenêtre n'étoit fermée, jamais le grand fauteuil couvert en cuir qui étoit à côté ne restoit vide, à l'approche de l'heure où le baronnet faisoit sa courte visite journalière.

Enfin l'attente de cet instant absorba bientôt toutes les pensées de Bridgenorth. Bien des gens ont éprouvé l'influence de pareils plaisirs à quelques époques de leur vie. Le moment où un amant passe sous la fenêtre de sa maîtresse; celui où un épicurien entend la cloche qui annonce le dîner, sont ceux sur lesquels repose pour eux tout l'intérêt de la journée; les heures qui les précèdent s'écoulent dans l'impatience; celles qui les suivent, dans les réflexions sur ce qui s'est passé; et l'imagination, appuyant sur chaque circonstance passagère, donne à chaque seconde la durée d'une minute, à chaque minute celle d'une heure. C'étoit ainsi que Bridgenorth, assis sur son fauteuil solitaire, pouvoit voir de loin sir Geoffrey s'avancer dans l'avenue d'un pas majestueux, ou trotter lestement, monté sur son cheval de bataille Black Hastings, son compagnon dans plus d'une action. Il pouvoit l'entendre fredon-

ner l'air : *Le roi reprendra sa couronne*, ou siffler celui-ci : *Vous, pendards, et Têtes-Rondes;* mais la voix du chevalier s'affoiblissoit, il gardoit le silence, à mesure qu'il approchoit du séjour de l'affliction ; et il prenoit le ton de franchise du soldat et du chasseur, pour saluer son ancien voisin.

Par degrés, l'entretien se prolongea davantage, à mesure que le chagrin du major, comme tous les chagrins des hommes, perdit de sa violence, et lui permit de faire attention, jusqu'à un certain point, à ce qui se passoit autour de lui, de s'acquitter des différents devoirs qu'il avoit à remplir et de prendre quelque intérêt à la situation de son pays, déchiré par des factions opposées, dont les querelles ne se terminèrent qu'à la restauration. Néanmoins, quoiqu'il se remît un peu du coup qu'il avoit reçu, Bridgenorth se trouvoit encore incapable de l'effort de voir sa fille; et quoiqu'il ne fût séparé que par une si courte distance de l'être à l'existence duquel il prenoit plus d'intérêt qu'à tout ce que le monde entier pouvoit lui offrir, il ne fit connoissance qu'avec les fenêtres de l'appartement dans lequel il savoit qu'étoit la petite Alice, et il étoit souvent occupé à les regarder de sa terrasse, lorsqu'elles réfléchissoient les rayons du soleil couchant. Dans le fait, quoiqu'il fût d'ailleurs doué d'une grande force d'esprit, il lui étoit im-

possible d'écarter l'impression profonde qui sembloit l'assurer que cet unique gage de sa tendresse conjugale seroit bientôt porté dans cette tombe où avoit déjà été englouti tout ce qui lui étoit cher; et il attendoit, avec tous les tourments de l'inquiétude, l'instant où on lui annonceroit les premiers symptômes de l'inévitable maladie.

La voix de Peveril continuoit pourtant à le consoler; mais au mois d'avril 1660, elle prit tout à coup un ton nouveau, un ton tout différent. *Le roi reprendra sa couronne*, au lieu de cesser de se faire entendre quand Black Hastings entroit dans l'avenue, accompagna le bruit de ses pas jusque dans la cour, et sir Geoffrey, sautant à bas de son cheval, dont la selle étoit garnie de deux pistolets de deux pieds de longueur, entra précipitamment dans le salon, armé de pied en cap, le bâton de commandement à la main, les yeux étincelants, les joues enflammées : — Debout, voisin, debout! s'écria-t-il, ce n'est plus le temps de rester au coin du feu. Où sont votre justaucorps de buffle et votre grand sabre? Rangez-vous du bon côté une fois dans votre vie. Le roi est toute bonté, toute indulgence, je vous obtiendrai votre plein pardon.

— Que veut dire tout cela? demanda Bridgenorth. J'espère que vous vous portez bien, sir Geoffrey; que tout va bien au château?

— Aussi bien que vous pouvez le désirer; Alice, Julien, lady Peveril, tout le monde; mais j'ai des nouvelles qui valent vingt fois mieux. Monk s'est déclaré à Londres contre les coquins du Croupion [1]. Fairfax a pris les armes dans le comté d'York, — Pour le roi, pour le roi, pour le roi vous dis-je! presbytériens et épiscopaux, tout prend la bandoulière pour le roi Charles. J'ai reçu une lettre de Fairfax qui me charge d'occuper les comtés du Derby et Chester avec tous les hommes que je pourrai lever. C'est bien le diable, que je reçoive des ordres de lui! mais n'importe. Nous sommes tous amis maintenant; et vous et moi, mon bon voisin, nous chargerons de front, comme de bons voisins doivent le faire. Voyez, lisez, lisez, lisez! et ensuite mettez vos bottes, et montez à cheval.

Aux armes, braves Cavaliers,
Que sous vos coups Belzébut tombe!
Chargez-vous de tant de lauriers
Qu' Olivier [2] tremble dans sa tombe.

Après avoir donné cours, d'une voix retentissante, à cet accès d'enthousiasme loyal [3], le digne

[1] *The Rump-Parliament*, sobriquet que les royalistes avoient donné au parlement par mépris.

[2] Olivier Cromwell.

[3] La *loyauté*, synonyme de royalisme en Angleterre.

(*Notes du Traducteur.*)

chevalier se trouva le cœur trop plein; il se jeta sur une chaise, et, s'écriant : — Aurois-je jamais espéré vivre assez pour voir cet heureux jour? il se mit à pleurer, autant à sa propre surprise qu'à celle de Bridgenorth.

En réfléchissant sur la crise dans laquelle se trouvoit le pays, le major Bridgenorth pensa, comme l'avoient fait Fairfax et d'autres chefs du parti presbytérien, que la mesure la plus sage et la plus patriotique qu'il pût adopter étoit d'embrasser franchement la cause du roi, dans un moment où toutes les classes de citoyens cherchoient une protection et un abri contre les actes multipliés d'oppression auxquels donnoient lieu les altercations sans cesse renaissantes entre les factions de Westminster-Hall et de Walling-Ford-House. Il se joignit donc à sir Geoffrey, avec moins d'enthousiasme à la vérité, mais avec autant de sincérité, et ils prirent de concert toutes les mesures qui leur parurent nécessaires pour rétablir l'autorité royale dans ces deux comtés, ce qui s'effectua aussi facilement que dans le reste de l'Angleterre. Ils étoient tous deux à Chesterfield quand on apprit que Charles II venoit de débarquer dans son royaume; et sir Geoffrey annonça aussitôt son intention d'aller rendre ses devoirs à sa majesté, avant de retourner au château de Martindale.

— Qui sait, voisin, dit-il au major, si sir Geoffrey Peveril reverra jamais Martindale ? Il doit y avoir là-bas des promotions, et j'ai mérité quelque chose aussi-bien que les autres. Lord Peveril sonneroit assez bien. Un moment : ou bien comte de Martindale. Non, non, point de Martindale ; —, comte du Pic. Quant à ce qui vous concerne, fiez-vous à moi. J'aurai l'œil ouvert sur vos intérêts. C'est bien dommage que vous soyez presbytérien, voisin ; mais qu'importe ? Pourquoi ne vous feroit-on pas chevalier ? j'entends chevalier bachelier, non pas baronnet[1] ; cela vous iroit assez bien.

— Je laisse ces honneurs à ceux qui sont au-dessus de moi, sir Geoffrey, répondit le major ; je ne désire rien que d'apprendre à mon retour que tout va bien au château.

— Tout y va bien, répliqua le baronnet, je vous en réponds, tout y va bien ; Julien, Alice, lady Peveril et tout le reste. Faites-leur mes compliments, voisin, et embrassez-les pour moi ; lady Peveril comme les autres. Peut-être, à mon retour, embrasserez-vous une comtesse. Tout ira bien pour vous maintenant que vous êtes devenu honnête homme.

[1] Il y a un degré du chevalier *knight* au chevalier *baronnet*. Le titre de baronnet est transmissible aux enfants. (*Note du Traducteur.*)

— J'ai toujours eu le désir de l'être, sir Geoffrey, répondit Bridgenorth avec sang-froid.

— Fort bien, fort bien, dit le chevalier, je n'ai pas eu dessein de vous offenser; je vous dis seulement que tout va bien à présent. Ainsi, partez pour Moultrassie-Hall, et moi je pars pour White-Hall. N'est-ce pas bien parler? Allons, avant de monter à cheval, un verre de vin des Canaries à la santé du roi. Mais j'oubliois, voisin, que les presbytériens ne portent pas de santés.

— Je souhaite une bonne santé au roi, aussi sincèrement que si je buvois à son occasion un gallon de vin tout entier, répondit le major, et je vous souhaite à vous, sir Geoffrey, tout le succès possible dans votre voyage, et un prompt retour.

CHAPITRE II.

« Nous mettrons donc enfin force tonneaux en perce.
« Le sang, comme autrefois, coulera par ruisseaux,
« Mais ce sera celui des bœufs et des agneaux,
« Et nous n'oublirons pas la liqueur généreuse. »

Ancienne comédie.

Quelque récompense que Charles eût daigné accorder à Peveril du Pic en reconnoissance de sa loyauté, et pour l'indemniser de ses pertes et de ses souffrances, il n'en avoit point à sa disposition qui pût servir d'équivalent au plaisir que la Providence réservoit à Bridgenorth à son retour dans son domicile. Les travaux militaires auxquels il venoit d'être appelé avoient rendu à son âme une partie de son énergie, et il sentit qu'il seroit indigne de lui de retomber dans l'état de léthargie mélancolique dont il venoit de sortir. Le temps avoit aussi produit son effet ordinaire en adoucissant ses regrets; et quand il eut passé un jour à Moultrassie-Hall, contrarié que l'absence de sir Geoffrey le privât de recevoir indirectement les nouvelles de sa fille que son voisin avoit coutume de lui apporter presque tous les jours, il pensa qu'il étoit convenable,

sous tous les rapports, de se rendre en personne au château de Martindale, pour donner à lady Peveril des nouvelles de son mari, l'assurer qu'il l'avoit laissé en bonne santé, et se tirer lui-même d'inquiétude relativement à sa fille. Il s'arma donc de résolution pour soutenir courageusement le dernier malheur qu'il avoit à craindre. Il se rappeloit les joues creuses, les yeux éteints, les lèvres pâles et les petites mains maigres de ses autres enfants, peu de temps avant que la mort l'en privât.

— Je vais voir, pensa-t-il, ces signes de mort prochaine que je connois si bien. Je verrai encore une fille chérie à qui j'ai donné le jour, rendue à la terre qui auroit dû me couvrir avant elle. N'importe; il est indigne d'un homme de ne pas savoir souffrir ce qui est inévitable. Que la volonté de Dieu s'accomplisse!

Il se rendit donc le lendemain matin au château de Martindale, donna à lady Peveril des nouvelles satisfaisantes de la santé de son mari, et lui parla des nouveaux honneurs dont le chevalier avoit conçu l'espérance.

— Je remercie Dieu de la première des nouvelles que vous m'annoncez, dit lady Peveril; quant à la seconde, il en sera ce qu'il plaira à notre gracieux souverain. Nous avons assez d'honneurs pour notre fortune, et assez de for-

tune pour être heureux, sinon pour briller. Les efforts réitérés de sir Geoffrey en faveur des Stuarts ont si souvent attiré sur lui de nouveaux malheurs, que la dernière fois que je l'ai vu se revêtir de sa fatale armure, et que j'ai entendu le son prolongé de la trompette, il m'a semblé que je voyois son linceul, et que j'entendois la cloche de ses funérailles. Si je vous parle ainsi, mon bon voisin, c'est parce que je crains que votre esprit, aussi-bien que le mien, ne se soit livré à de fâcheux pressentiments, qu'il peut plaire au ciel de démentir, comme il a démenti ceux de mon cœur, et voici ce qui va vous en donner l'assurance.

La porte de l'appartement s'ouvrit pendant qu'elle parloit encore, et les deux enfants y entrèrent. Le premier, Julien Peveril, beau garçon de quatre à cinq ans, tenoit par la main avec un air de dignité et d'affection une aimable petite-fille de dix-huit mois dont les pas encore un peu chancelants étoient guidés et soutenus par le petit marmot plus robuste.

Bridgenorth jeta à la hâte un regard craintif sur sa fille, et ce premier coup d'œil suffit pour lui faire voir, avec un ravissement inexprimable, que ses craintes étoient sans fondement. Il la prit dans ses bras, la serra contre son cœur, et l'enfant, quoique effrayée d'abord de la violence de ses

caresses, y répondit bientôt par un sourire, comme si elle eût entendu la voix de la nature. Il la plaça ensuite à quelque distance de lui, l'examina plus attentivement, et se convainquit que le petit ange qu'il avoit sous les yeux ne laissoit voir aucun symptôme de la maladie qui lui avoit enlevé ses autres enfants; que ses joues brilloient des couleurs de la santé, et que si elle étoit délicate elle avoit une fraîcheur qui démentoit tous les pronostics funestes.

— Je ne croyois pas ce miracle possible, dit Bridgenorth en tournant les yeux vers lady Peveril, témoin de cette scène, et je dois rendre de grandes actions de grâces à Dieu d'abord, et ensuite à vous, Mylady, qui lui avez servi d'instrument.

— Je présume que Julien va perdre sa petite compagne, dit lady Peveril ravie; mais Moultrassie-Hall n'est pas bien loin d'ici, et j'espère que je verrai souvent ma chère Alice. Dame Marthe, votre femme de charge, a du bon sens; elle est fort attentive, je lui expliquerai la manière dont j'ai conduit l'enfant, et j'espère...

— A Dieu ne plaise que ma fille vienne jamais à Moultrassie-Hall! s'écria le major avec vivacité. Cette maison a été le tombeau de tous mes autres enfants. Les terrains bas ne leur conviennent point, ou peut-être un sort y est-il

attaché. Je vais m'occuper de la placer ailleurs.

— Avec votre permission, Major, vous n'en ferez rien, répliqua lady Peveril. Si vous le faisiez, ce seroit me dire que vous ne me croyez pas en état de terminer ce que j'ai commencé. Si Alice ne doit pas habiter la maison de son père, elle ne quittera pas la mienne. Je la garderai pour veiller à sa santé, et donner une preuve de ma science ; et puisque vous craignez l'humidité des terrains bas, je me flatte que vous viendrez souvent la voir.

Cette proposition alla droit au cœur du major Bridgenorth. Il auroit donné le monde entier pour obtenir cette faveur, mais il n'osoit l'espérer.

On ne sait que trop que les personnes dont les familles sont attaquées par une maladie aussi fatale que celle qui avoit coûté la vie aux enfants du major, deviennent on pourroit dire superstitieuses sur cet article, et attribuent aux lieux, aux circonstances, aux soins individuels, beaucoup plus de pouvoir pour en détourner les fâcheux effets qu'on ne devroit le supposer. Lady Peveril n'ignoroit pas que l'esprit de son voisin étoit particulièrement frappé de cette impression ; que l'abattement, l'affliction, la crainte, et la solitude dans laquelle il vivoit, pouvoient réellement produire le mal qu'il craignoit par-

dessus toutes choses. Sa sensibilité ouvroit son cœur à la compassion que devoit faire naître la situation d'un homme qui lui avoit rendu autrefois des services non oubliés. D'ailleurs l'enfant même lui avoit inspiré un tendre intérêt. Quelle est la femme qui n'en prend à la foible créature qui reçut d'elle les premiers soins? Enfin la bonne dame avoit sa part de vanité humaine; et étant une sorte de lady *Bountiful*[1] à sa manière, car ce rôle n'étoit pas encore réservé à ce qu'on appelle aujourd'hui de vieilles folles, elle étoit fière de la science avec laquelle elle avoit détourné les attaques d'une maladie héréditaire si invétérée dans la famille de Bridgenorth. En d'autres temps, il ne faudroit peut-être pas chercher tant de motifs pour un acte de bienveillance envers un voisin; mais la guerre civile, en déchirant le pays, avoit tellement rompu les nœuds de voisinage et d'amitié, qu'il étoit extraordinaire de les voir subsister entre des personnes dont les opinions politiques n'étoient pas les mêmes.

Le major le sentoit parfaitement, et une larme de joie qui brilla dans ses yeux montroit avec quel plaisir il acceptoit l'offre de lady Peveril; cependant il ne put s'empêcher de lui représenter

[1] *Dame bienfaisante*, la généreuse châtelaine d'un roman anglais, imité par Laplace, sous le titre de l'*Orpheline*.
(*Note du Traducteur.*)

les inconvénients évidents qui pouvoient en résulter.

— Milady, lui dit-il, votre bonté me rend le plus heureux et le plus reconnoissant des hommes; mais votre projet peut-il convenablement se réaliser? Sir Geoffrey a sur divers points des opinions qui ont différé, et qui probablement diffèrent encore des miennes. Il est de haute naissance, et j'appartiens à la moyenne classe; il suit le catéchisme des prélats de l'église anglicane, et je n'en connois d'autre que celui des serviteurs de Dieu assemblés à Westminster...

Lady Peveril l'interrompit. — J'espère, dit-elle, que vous ne trouverez ni dans l'un ni dans l'autre de ces catéchismes que je ne dois pas servir de mère à une fille qui a perdu la sienne. Je me flatte, M. Bridgenorth, que l'heureuse restauration de sa majesté, ouvrage de la Providence, peut guérir et fermer toutes les blessures qu'ont faites à notre pays les dissensions civiles et religieuses. Sans doute, au lieu de persécuter ceux qui pensent autrement que nous, afin de prouver que notre croyance respective est plus pure, nous nous montrerons à l'envi de véritables chrétiens, en pratiquant des œuvres de charité pour notre prochain, ce qui est le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre amour pour Dieu.

— Vous parlez comme votre bon cœur vous inspire, Milady, répondit Bridgenorth qui n'avoit l'esprit guère moins étroit que la plupart des gens de sa secte; et je suis sûr que si tous ceux qui se nomment des Cavaliers, des sujets loyaux, pensoient comme vous, et comme mon ami sir Geoffrey, ajouta-t-il après une pause d'un instant, cette portion de phrase étant plutôt un compliment que l'expression véritable de ce qu'il avoit dans l'idée, nous qui regardions autrefois comme un devoir de prendre les armes pour la liberté de conscience, nous pourrions jouir maintenant de la paix et du bonheur. Mais qui sait ce qui peut arriver? Vous avez parmi vous des têtes ardentes, des esprits exaspérés; je ne dirai pas que nous ayons toujours usé de notre pouvoir avec modération, et la vengeance est douce aux enfants déchus d'Adam.

— Allons, monsieur Bridgenorth, dit lady Peveril avec gaîté, ces fâcheux pressentiments ne peuvent qu'amener des conséquences qui, sans eux, n'arriveroient probablement jamais. Vous savez ce que dit Shakspeare :

> Devant le sanglier, si vous prenez la fuite
> Sans qu'il se soit déjà mis à votre poursuite,
> C'est l'exciter vous-même à s'élancer sur vous.

Mais je vous demande pardon; il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus, que j'ou-

blie que vous n'aimez pas les pièces de théâtre.

— Avec tout le respect que je vous dois, Milady, répondit Bridgenorth, je vous dirai que je me croirois très-blâmable si j'avois besoin des vaines rimes d'un histrion vagabond du comté de Warwick pour me rappeler le devoir que m'impose la reconnoissance, et me faire souvenir que je dois me laisser diriger par vous en tout ce qui ne touche pas ma conscience.

— Puisque vous me permettez d'exercer sur vous une telle influence, dit lady Peveril, je le ferai avec modération, afin de vous donner du moins, en agissant ainsi, une idée favorable du nouvel ordre de choses. Je vais, par ordre de mon mari, inviter tout le voisinage à une fête solennelle au château, pour jeudi prochain; et je vous prie non-seulement d'y assister vous-même, mais d'inviter aussi votre digne pasteur et tous vos amis à s'y trouver avec vous, pour prendre part à la joie que nous inspire la restauration du roi, et prouver par-là qu'il n'a plus que des sujets unis.

Cette proposition embarrassa beaucoup le major. Il leva les yeux, les baissa, promena ensuite ses regards tout autour de l'appartement, et les arrêta enfin sur sa fille, dont la vue lui suggéra de meilleures réflexions que le plancher, le plafond et les boiseries n'avoient pu lui en fournir.

— Milady, répondit-il, je suis depuis long-temps étranger aux fêtes, peut-être par suite d'un caractère naturellement mélancolique, peut-être à cause d'un accablement bien pardonnable à un homme qui a essuyé tant de malheurs. La voix bruyante de la gaîté produit sur mes oreilles l'effet d'un air agréable joué sur un instrument qui n'est pas d'accord. Mais quelque peu disposé que je sois à la joie, autant par système qu'à cause de ma foible santé, je dois de la reconnoissance au ciel pour les faveurs dont il m'a comblé par l'entremise de Votre Seigneurie. David, l'homme suivant le cœur de Dieu, rompit son jeûne quand son enfant chéri lui fut enlevé. Le mien m'a été rendu; puis-je ne pas montrer ma gratitude pour un bienfait, quand David fit preuve de résignation dans l'affliction? J'accepterai donc votre gracieuse invitation, Milady, et ceux de mes amis sur qui je puis avoir de l'influence m'accompagneront comme vous le désirez, afin qu'Israël ne forme plus qu'un seul peuple.

Ayant prononcé ces mots de l'air d'un martyr plutôt que d'un convive invité à une fête joyeuse, et après avoir embrassé sa petite fille, et lui avoir donné une bénédiction solennelle, le major Bridgenorth retourna à Moultrassie-Hall.

CHAPITRE III.

« Les bouches, l'appétit, ne nous manqueront pas.
« Puissions-nous voir aussi, dans cet heureux repas,
« Deux choses de grand prix : la gaîté, l'abondance!

Ancienne comédie.

Même dans les occasions ordinaires, et avec d'amples moyens pour y pourvoir, une grande fête, à l'époque dont nous parlons, n'étoit pas une *sinécure* comme dans le temps où nous vivons : aujourd'hui la dame qui y préside n'a qu'à indiquer à ses domestiques le jour et l'heure qu'elle a fixés; il falloit alors que la maîtresse de la maison se chargeât de l'ordonnance générale, et entrât dans tous les détails; du haut d'une petite galerie, communiquant à son appartement, et ayant vue sur la cuisine, on entendoit sa voix, semblable à celle de l'esprit qui avertit les marins pendant une tempête, s'élever au-dessus du bruit des casseroles, des broches, des couperets, et couvrir les cris des cuisiniers, et tout le tumulte qui forme l'accompagnement ordinaire des préparatifs d'un grand festin.

Mais tous ces soins n'étoient rien auprès de l'embarras qu'alloit causer à lady Peveril l'ap-

proche de la fête qui devoit avoir lieu au château de Martindale, où le génie qui y présidoit avoit à peine les moyens nécessaires pour exécuter son projet hospitalier. La conduite tyrannique des maris en pareil cas est universelle, et je ne sais si, dans toutes mes connoissances, j'en pourrois citer un qui n'ait pas annoncé tout à coup à son innocente moitié, dans le moment le plus défavorable, qu'il a invité

Quelque odieux major à venir à six heures,

au risque de déconcerter grandement la dame, et peut-être de jeter du discrédit sur ses arrangements domestiques.

Peveril du Pic étoit encore plus inconsidéré; car il avoit chargé son épouse d'inviter tout le voisinage à venir faire bonne chère au château de Martindale, en honneur de la bienheureuse restauration de sa très-sacrée majesté, sans lui donner aucunes instructions positives sur la manière dont elle se procureroit des provisions. Les daims étoient fort rares dans le parc depuis le siége du château; le pigeonnier n'offroit pas de grandes ressources pour un tel festin; le vivier à la vérité étoit bien garni de poissons, ce que les presbytériens voisins regardoient comme une circonstance suspecte, et le gibier ne coûtoit que la peine de le poursuivre et de le tuer sur les mon-

tagnes et parmi les vastes bruyères du comté de Derby ; mais ces deux articles ne pouvoient être que les accessoires du banquet, et l'intendant et le bailli, seuls coadjuteurs et conseillers de lady Peveril, ne pouvoient s'accorder sur les moyens de se procurer la partie la plus substancielle du repas, la viande de boucherie. L'intendant menaçoit de sacrifier un attelage de jeunes bœufs que le bailli protégeoit de tout son pouvoir en faisant valoir la nécessité de leurs services pour l'agriculture ; et le naturel soumis et affectueux de lady Peveril ne l'empêchoit pas de faire tout bas avec impatience quelques réflexions sur le manque de prévoyance de son mari absent qui l'avoit placée dans une situation si embarrassante.

Ces réflexions étoient tout au plus justes, si un homme n'est responsable des résolutions qu'il adopte que lorsqu'il est parfaitement maître de lui-même. La loyauté de sir Geoffrey, comme celle de beaucoup d'autres personnes dans sa position, à force d'espérances et de craintes, de victoires et de défaites, de luttes et de souffrances, toujours partant de la même cause, et roulant en quelque sorte sur le même pivot, avoit pris le caractère d'un enthousiasme ardent et passionné ; aussi le changement de fortune aussi singulier que surprenant qui avoit non-seulement satisfait, mais surpassé ses désirs les

plus vifs, lui occasiona pendant quelque temps une espèce d'extase, qui, à la vérité, sembla s'étendre sur tout le royaume. Sir Geoffrey avoit vu Charles et ses frères; il avoit été reçu par ce joyeux monarque avec cette urbanité franche et gracieuse qui lui gagnoit le cœur de tous ceux qui l'approchoient; on avoit reconnu pleinement les services qu'il avoit rendus; on lui avoit donné à entendre qu'ils ne resteroient pas sans récompense, si on ne lui en avoit pas promis une bien expressément. Étoit-il possible que le bœuf et le mouton qu'il falloit à sa femme pour fêter tous ses voisins occupâssent les pensées de Peveril du Pic dans un pareil moment?

Heureusement pour la dame dans l'embarras, il existoit quelqu'un qui avoit eu assez de présence d'esprit pour prévoir cette difficulté. A l'instant même où elle venoit de se décider, quoiqu'à regret, à emprunter au major Bridgenorth la somme nécessaire pour exécuter les ordres de son mari, et qu'elle déploroit assez amèrement la nécessité de se départir, en cette occasion, de ses principes habituels d'économie, son intendant, qui, soit dit en passant, ne s'étoit pas encore complétement dégrisé une fois depuis le jour où il avoit appris la nouvelle du débarquement du roi à Douvres, entra précipitamment dans son appartement, en faisant craquer ses doigts,

et avec un transport de joie qui ne s'accordoit pas tout-à-fait avec la dignité du salon de sa maîtresse.

— Que veut dire cela, Whitaker? dit lady Peveril avec un peu d'impatience, car elle se trouvoit interrompue au milieu d'une lettre qu'elle écrivoit à son voisin relativement à l'affaire désagréable de l'emprunt qu'elle vouloit lui demander; serez-vous donc toujours le même? faites-vous un rêve en ce moment?

— Et un rêve de bon augure, je m'en flatte, Milady, répondit l'intendant avec un geste de triomphe; un rêve bien meilleur que celui de Pharaon, quoique, comme le sien, il m'ait fait voir des bœufs gras.

— Expliquez-vous plus clairement, dit lady Peveril, ou envoyez-moi quelqu'un qui soit en état de parler raison.

— Sur ma vie! Milady, répliqua l'intendant, ce que j'ai à vous dire parle de soi-même. Ne les entendez-vous pas mugir? Ne les entendez-vous pas bêler? La plus belle paire de bœufs gras! les dix plus beaux moutons! le château est avitaillé maintenant; nous pouvons attendre de pied ferme ceux qui doivent venir l'assiéger, et Gatherill ne sera pas privé de son attelage pour le labour de ses guérets maudits.

La dame, sans faire d'autres questions à son intendant transporté de joie, se leva et s'appro-

cha d'une fenêtre par où elle vit effectivement les bestiaux qui avoient donné lieu au ravissement de Whitaker.

— D'où viennent-ils? lui demanda-t-elle avec quelque surprise.

— Réponde à cela qui le pourra, Milady, répliqua l'intendant. Le drôle qui les a conduits ici étoit un paysan qui a dit qu'ils étoient envoyés par un ami, pour aider Votre Seigneurie, à faire les honneurs de la fête. Il n'a pas voulu s'arrêter un instant pour boire un coup. Je suis fâché qu'il ne l'ait pas voulu. Je prie votre Seigneurie de me pardonner : j'aurois dû le retenir par les oreilles et le forcer à boire; mais en vérité ce n'est pas ma faute.

— J'en ferois serment au besoin, Whitaker.

— Vous auriez bien raison, Milady, et je vous assure, par le saint nom de Dieu, que, pour l'honneur du Château, j'ai bu à sa santé un pot de double ale, quoique j'eusse déjà pris mon coup du matin. C'est la vérité pure, Milady; oui, de par Dieu! c'est la vérité.

— Je crois que vous n'avez pas eu besoin de faire pour cela un grand effort sur vous-même, Whitaker; mais si, en de pareilles occasions, vous montriez votre joie en buvant et en jurant un peu moins, cela ne vaudroit-il pas autant? qu'en pensez-vous?

— Je vous demande pardon, Milady; répondit Whitaker avec un air respectueux; j'espère que je sais me mettre à ma place. Je ne suis que le pauvre serviteur de Votre Seigneurie, et je sais qu'il ne me convient pas de boire et de jurer comme Votre Seigneurie... je veux dire comme son honneur sir Geoffrey. Mais, je vous le demande, si l'on ne me voyoit pas boire et jurer suivant ma condition, comment reconnoîtroit-on l'intendant de Peveril du Pic? Et je pourrois dire aussi le sommelier, puisque j'ai tenu les clefs de la cave depuis le jour où le vieux Spiggots a été tué d'un coup d'arquebuse sur la tour nord-ouest, tenant une cruche à la main. Je vous le demande encore, Milady, comment distingueroit-on un ancien Cavalier comme moi, de ces coquins de Têtes-Rondes, qui ne savent que jeûner et prier, si je ne buvois et ne jurois suivant mon état?

Lady Peveril garda le silence, car elle savoit fort bien que ses remontrances seroient inutiles. Un moment après elle donna ordre à son intendant de faire inviter au banquet les personnes dont elle avoit écrit les noms sur un papier qu'elle lui remit.

Whitaker, au lieu de recevoir cette liste avec la déférence muette d'un majordome moderne, s'approcha de l'embrasure d'une croisée, mit ses

lunettes, et commença à lire. Les premiers noms qu'il y vit étant ceux de familles distinguées de Cavaliers des environs, il prononça à voix basse quelques mots d'approbation. Il s'arrêta et grommela quelque chose à celui de Bridgenorth; cependant il ajouta presque aussitôt : — Mais après tout c'est un bon voisin; ainsi il peut passer pour une fois. Mais quand il eut lu le nom et prénom de Nehemiah Solsgrace, le pasteur presbytérien, la patience lui manqua tout-à-fait, et il s'écria qu'il aimeroit autant se jeter dans la rivière que d'envoyer une invitation à un vieux hibou puritain qui avoit usurpé la chaire d'un ministre orthodoxe, et de le voir passer par les portes du château de Martindale. — Ces damnés d'hypocrites, ajouta-t-il en jurant de tout cœur, ont eu assez long-temps le soleil pour eux : notre tour est arrivé, et nous leur solderons nos anciens comptes, aussi vrai que je me nomme Richard Whitaker.

— Vous vous fiez sur vos longs services et sur l'absence de votre maître, Whitaker, dit lady Peveril; sans quoi vous n'oseriez parler ainsi devant moi.

L'agitation inaccoutumée de la voix de lady Peveril fit impression sur l'intendant réfractaire; malgré le trouble de ses idées, il remarqua l'air irrité de sa maîtresse, et son obstination fut subjuguée tout d'un coup.

— Que la peste m'étouffe! s'écria-t-il, je crois que j'ai fâché Milady tout de bon, et c'est ce qui ne m'est nullement agréable, à moi. Pardon, Milady, pardon. Ce n'est pas au pauvre Whitaker qu'il appartient de discuter vos honorables ordres, et je ne m'en serois pas avisé sans ce pot d'ale. Nous y avons toujours mis double dose de drêche, comme Votre Seigneurie ne l'ignore pas, depuis la bienheureuse restauration. Bien certainement je déteste un fanatique comme le pied fourchu de Satan, mais votre Honorable Seigneurie a droit d'inviter au château de Martindale Satan lui-même, ses pieds fourchus, sa queue et ses cornes, et de m'envoyer à la porte de l'enfer avec un billet d'invitation. Votre volonté sera exécutée.

Les invitations furent donc envoyées en bonne et due forme, et l'on donna ordre qu'un des deux bœufs fût rôti tout entier sur la place du marché d'un petit village nommé Martindale-Moultrassie, situé à égale distance du château et de la maison dont il tiroit son nom, de manière qu'en supposant qu'une ligne tirée du château de Martindale à Moultrassie-Hall fût la base d'un triangle, le village auroit occupé l'angle saillant. Comme ce village, depuis l'acquisition faite par le vieux presbytérien d'une partie des propriétés de sir Geoffrey Peveril, leur appartenoit à peu

près par égales portions, lady Peveril ne crut pas devoir contester le droit que le major prétendit avoir, de fournir quelques tonneaux de bière pour contribuer à la fête.

Cependant elle ne pouvoit s'empêcher de soupçonner Bridgenorth d'être l'ami inconnu qui l'avoit tirée de l'embarras du manque de provisions, et elle se regarda comme heureuse lorsqu'une visite qu'elle reçut de lui la veille du jour destiné à la fête lui fournit l'occasion de lui faire les remercîments qu'elle croyoit lui devoir.

CHAPITRE IV.

« Non, je ne prétends pas porter cette santé :
« Mais mon dessein n'est pas de refuser de boire.
« Il vous faut, dites-vous, des preuves pour me croire.
« Soit! versez, versez donc, je ne dis point holà!
« Bord à bord, s'il vous plaît. Je suis de ces gens-là
« Qui pensent qu'à bon vin il ne faut pas d'enseigne.

Ancienne comédie.

Il y avoit de la gravité dans la manière dont le major Bridgenorth répondit aux remercîments que lui adressa lady Peveril pour les bœufs arrivés si à propos au château. Il sembla d'abord ne pas comprendre à quoi ils faisoient allusion; et quand elle se fut expliquée plus clairement, il déclara si solennellement qu'il n'avoit eu aucune part à cet envoi, qu'elle fut forcée de le croire, d'autant plus qu'étant d'un caractère franc et sincère, n'affectant jamais une délicatesse excessive, et, aimant la vérité comme un quaker, il auroit été en lui contre nature de nier un fait véritable.

— Il est pourtant vrai, Milady, dit le major, que ma visite a quelque rapport à la fête qui doit avoir lieu demain.

Lady Peveril l'écoutoit avec attention; mais,

comme il sembloit embarrassé pour trouver des expressions qui lui parussent convenables, elle fut obligée de lui demander une explication.

— Milady, répondit le major, vous n'ignorez peut-être pas tout-à-fait que ceux d'entre nous dont la conscience s'alarme le plus aisément, se font un scrupule de se conformer à certains usages si généralement adoptés parmi vous dans toutes vos fêtes, qu'on pourroit dire que vous les regardez comme des articles de foi, ou du moins que leur omission vous cause du mécontentement.

— J'espère, monsieur Bridgenorth, répliqua lady Peveril qui ne comprenoit pas bien où il vouloit en venir, que nous qui vous recevons, nous saurons nous abstenir avec soin de toutes allusions et de tous reproches fondés sur notre mésintelligence passée.

— Nous n'en attendons pas moins, Milady, de votre candeur et de votre courtoisie; mais je m'aperçois que vous ne me comprenez pas. Je vous dirai donc, pour m'expliquer, que je fais allusion à votre coutume de boire à la santé les uns des autres et de porter des santés, ce que nous regardons comme une provocation superflue et coupable à la débauche et à un usage immodéré de liqueurs spiritueuses. Nous pensons d'ailleurs que si cette coutume tire son origine,

comme quelques savants théologiens l'ont supposé, de celles qu'avoient les païens de faire des libations à leurs idoles, on peut dire qu'elle est un reste du paganisme, et tenant presque au culte du démon.

Lady Peveril avoit déjà cherché en elle-même quels étoient les sujets qui pouvoient introduire la discorde dans la fête qui alloit avoir lieu; mais elle avoit entièrement oublié la différence aussi ridicule que fatale qui régnoit à cet égard dans les mœurs des deux partis. Elle crut devoir chercher à inspirer un peu de complaisance au major, dont le front sourcilleux annonçoit un homme inébranlable dans son opinion.

—Je conviens, mon bon voisin, lui dit-elle, que cette coutume est au moins puérile, et qu'elle peut devenir préjudiciable, si elle conduit à boire avec excès; mais je crois que, lorsqu'elle n'a pas de telles suites, c'est une chose indifférente en elle-même. D'ailleurs elle fournit l'occasion d'exprimer avec unanimité nos souhaits pour nos amis et nos vœux pour notre souverain; et sans vouloir forcer l'opinion de ceux qui en ont une contraire, je ne vois pas comment je pourrois refuser à mes amis, à mes hôtes, le privilége de porter la santé du roi, ou celle de mon mari, d'après l'ancien usage de l'Angleterre.

—S'il suffisoit, Milady, qu'une coutume fût

ancienne pour qu'elle fût recommandable, il n'en est aucune, à ma connoissance, dont l'antiquité remonte plus haut en Angleterre que le papisme. La Providence a permis que nous ne fussions pas plongés dans les mêmes ténèbres que nos pères, et par conséquent nous devons agir conformément à la lumière qui est en nous, et non en hommes errant comme eux dans les ténèbres. J'avois l'honneur d'être à la suite de lord Whitelocke quand, à la table du grand chambellan du royaume de Suède, il refusa positivement de boire à la santé de la reine Christine, au risque d'offenser tous les convives et de nuire au succès de la négociation dont il étoit chargé. Croyez-vous qu'un homme aussi sage auroit agi de la sorte s'il avoit cru qu'un tel acte étoit une chose indifférente en soi; s'il ne l'avoit pas regardé comme un crime honteux et digne de l'enfer?

— Avec tout le respect possible pour Whitelocke, mon voisin, je n'en tiens pas moins à mon opinion, quoique, Dieu le sait, je ne sois nullement disposée à justifier les excès que l'on commet quelquefois à table; je voudrois pouvoir céder à vos scrupules. Je tâcherai de limiter le nombre des santés, mais à coup sûr celles du roi et de Peveril du Pic peuvent être permises.

— Je n'oserois, Milady, brûler la quatre-vingt-

dix-neuvième partie d'un grain d'encens sur un autel élevé à Satan.

— Comment, Monsieur! osez-vous mettre Satan en comparaison avec notre maître le roi Charles, et mon noble époux?

— Pardon, Milady, je n'ai pas une telle pensée; il me conviendroit peu de l'avoir. Je souhaite de tout mon cœur une parfaite santé au roi Charles et à sir Geoffrey, je prierai pour l'un et pour l'autre; mais je ne vois pas quel bien je ferois à leur santé si je risquois de nuire à la mienne en buvant plus que je n'en aurois besoin.

— Puisque nous ne pouvons être d'accord sur cet objet, Major, il faut chercher quelque autre moyen pour n'offenser aucun des deux partis. Ne pourrez-vous fermer les yeux sur nos amis pendant qu'ils porteront leurs santés, et ils n'auront pas l'air de s'apercevoir que vous n'y prenez aucune part.

Cette proportion ne put être agréée de Bridgenorth, qui dit, comme il le pensoit, que ce seroit allumer un cierge à Belzébut. Dans le fait, son caractère, naturellement opiniâtre, l'étoit devenu, en ce moment, encore davantage, par suite d'une conférence préalable avec son prédicateur, qui, quoique brave homme au fond, n'auroit pas renoncé pour l'empire de l'univers au plus ridicule des préjugés et au dogme le plus

insignifiant adopté par sa secte. Pensant avec beaucoup d'inquiétude à l'augmentation de pouvoir que la dernière révolution paroissoit devoir procurer au papisme, à l'épiscopat et à Peveril du Pic; il prit naturellement le plus grand soin de mettre son troupeau sur ses gardes, pour l'empêcher d'être dévoré par les loups. Il étoit fort mécontent de ce que le major Bridgenorth, qui étoit incontestablement le chef du parti presbytérien dans ces environs, avoit chargé une femme cananéenne, comme il nommoit lady Peveril, du soin d'élever sa fille unique; il lui dit en propres termes, qu'il n'aimoit pas ce projet d'aller se réjouir sur les hauts lieux avec des gens incirconcis de cœur; et qu'il ne regardoit le festin qui devoit avoir lieu que comme une orgie dans la maison de Tirzah.

Cette mercuriale de son pasteur fit penser à Bridgenorth qu'il pouvoit bien avoir eu tort en acceptant si promptement, dans la chaleur de sa reconnoissance, une invitation qui devoit le conduire à des relations plus intimes avec les habitants du château de Martindale; mais il étoit trop fier pour en faire l'aveu à Solsgrace, et ce ne fut qu'après une discussion prolongée qu'il fut arrêté entre eux qu'ils ne se rendroient à la fête qu'à condition qu'on ne porteroit aucune santé en leur présence. Bridgenorth, comme représentant

et délégué de son parti, se trouva donc forcé de résister à toutes sollicitations, et lady Peveril devint fort embarrassée. Elle regretta bien sincèrement alors l'invitation qu'elle n'avoit faite que dans les meilleures intentions; car elle prévoyoit que le refus que feroient les presbytériens de s'y rendre réveilleroit tous les anciens sujets de querelle, et occasioneroit peut-être de nouvelles violences parmi des gens opposés les uns aux autres pendant la guerre civile, il n'y avoit pas encore bien long-temps. Accorder aux presbytériens leur demande, c'eût été faire une offense mortelle au parti des Cavaliers, et particulièrement à sir Geoffrey; car les Cavaliers se faisoient aussi-bien un point d'honneur de porter des santés et de forcer les autres à y faire raison, que les puritains un article de leur foi de refuser l'un et l'autre.

Enfin lady Peveril changea de discours, fit tomber la conversation sur la fille du major, l'envoya chercher, et la lui remit entre les bras. Cette ruse de guerre réussit; car, quoique le major parlementaire fit bonne contenance, le père, comme il arrive au gouverneur de Tilbury [1], se laissa ébranler, et il promit de faire consentir ses amis à un compromis. C'étoit que le major,

[1] Personnage de la tragédie burlesque introduite dans *le Critique*, de Shéridan. (*Note de l'Éditeur.*)

le révérend pasteur et tous ceux qui tenoient strictement aux dogmes de la secte des puritains, formeroient une compagnie séparée dans le grand salon, tandis que les joyeux Cavaliers en occuperoient une autre, et que chaque société consulteroit, pour boire, la coutume ou sa conscience.

Bridgenorth lui-même parut fort soulagé lorsque cette affaire importante eut été réglée. Il s'étoit fait un grand scrupule de maintenir opiniâtrément son opinion; mais il fut enchanté au fond du cœur d'échapper à la nécessité qui paroissoit inévitable de faire un affront à lady Peveril, par le refus de son invitation. Il resta au château plus long-temps, parla et sourit plus que de coutume. Son premier soin, à son retour, fut d'annoncer au pasteur et à sa congrégation la transaction qu'il avoit faite comme un point définitivement résolu; et son crédit sur l'esprit des auditeurs étoit tel, que, quoique Solsgrace eût grande envie de prononcer la séparation des partis et de s'écrier: — *A vos tentes, Israël!* il prévit qu'il seroit appuyé par trop peu de voix pour oser essayer de troubler l'unanimité avec laquelle la proposition de Bridgenorth fut acceptée.

Cependant chaque parti prenant l'éveil, d'après le résultat de l'ambassade du major, tant de dis-

cussions s'élevèrent successivement sur une multitude de points délicats et chatouilleux, que lady Peveril, la seule personne peut-être qui désirât sincèrement amener entre eux une réconciliation véritable, encourut, pour récompense de ses bonnes intentions, la censure des uns et des autres, et eut bien des raisons pour regretter d'avoir conçu le projet louable de réunir, dans une fête publique, les Capulets et les Montaigus du comté de Derby.

Comme il avoit été décidé que les convives formeroient deux compagnies séparées, une discussion sérieuse eut lieu pour savoir lequel des deux partis entreroit le premier au château. Ce point devint même un sujet d'appréhension sérieuse pour lady Peveril et pour le major Bridgenorth; car il étoit à craindre que, si les presbytériens et les Cavaliers arrivoient au château par la même avenue pour y entrer par la même porte, quelque querelle ne s'élevât entre eux, et qu'ils n'en vinssent aux mains avant de pénétrer dans le local destiné à la fête. La dame crut avoir découvert un expédient admirable pour prévenir la possibilité d'un tel accident; c'étoit de faire entrer les Cavaliers par la grande porte, et les Têtes-Rondes par une grande brèche faite aux murailles pendant le siége, et par laquelle on faisoit sortir les bestiaux pour les conduire au

pâturage. Elle s'imagina qu'un tel arrangement préviendroit toutes les querelles entre les deux partis relativement à la préséance.

Quelques autres détails de moindre importance furent réglés en même temps, et, à ce qu'il parut, tellement à la satisfaction du pasteur presbytérien, que, dans une longue instruction sur le sujet de la robe nuptiale, il prit la peine d'expliquer à ses auditeurs que cette expression de l'Écriture ne devoit pas seulement s'entendre des vêtements extérieurs, mais s'appliquoit à la situation d'esprit nécessaire pour pouvoir jouir d'une fête paisible. Il exhorta donc ses frères à ne montrer aucun sentiment d'hostilité contre les pauvres aveugles avec lesquels ils devoient en quelque sorte boire et manger le lendemain, de quelques erreurs qu'ils fussent coupables, et à ne pas devenir une cause de trouble dans Israël.

L'honnête docteur Dummerar, recteur épiscopal de Martindale-Moultrassie, mais que la violence avoit expulsé de son bénéfice, prêcha un sermon aux Cavaliers sur le même sujet. Il desservoit cette paroisse avant la rébellion, et il étoit dans les bonnes grâces de sir Geoffrey, non-seulement à cause de ses sentiments orthodoxes et de son profond savoir, mais parce que personne n'étoit plus habile à jouer à la boule, et que personne n'avoit la conversation plus gaie

en fumant une pipe et en vidant un pot de bière d'octobre. Ces derniers talents avoient valu au docteur l'honneur d'être placé par le vieux Century White sur la liste des ministres indignes, et réprouvés de l'église anglicane, et d'être dénoncé à Dieu et aux hommes comme coupable du péché mortel de jouer à des jeux d'adresse et de hasard, et d'assister aux réunions amicales de ses paroissiens. Lorsque le parti du roi commença à perdre du terrain, le docteur Dummerar quitta son presbytère, se rendit au camp, et remplissant les fonctions d'aumônier du régiment de sir Geoffrey Peveril, il prouva en plusieurs occasions que, si son tempérament étoit robuste, son cœur n'étoit pas doué d'une moindre énergie. Quand tout fut perdu, et qu'il se trouva privé de son bénéfice, ce qui arriva à beaucoup d'autres ministres royalistes, il se tira d'affaire comme il put, se cachant tantôt dans les greniers de ses anciens amis de l'université, qui partageoient avec lui, et avec ceux qui appartenoient au même parti, les foibles moyens d'existence que le malheur des temps leur avoit laissés; tantôt dans les maisons de la noblesse opprimée dans ses terres, qui respectoit son caractère et ses souffrances. Après la restauration, Dummerar étoit sorti de sa retraite, et il accourut au château de Martindale, pour y jouir du triomphe de cet heureux événement.

Son arrivée au château, en grand costume de ministre de l'église anglicane, et le bon accueil qu'il reçut de toute la noblesse des environs, ajoutèrent beaucoup aux alarmes naissantes du parti qui dominoit auparavant. Il est vrai que le docteur Dummerar, digne et honnête homme, ne se livroit pas à des désirs extravagants de promotion; mais la probabilité qu'il seroit réintégré dans la place dont on l'avoit privé sous les prétextes les plus absurdes étoit un coup mortel contre le ministre presbytérien menacé de n'être plus qu'un intrus. Les deux prédicateurs avoient donc des intérêts aussi opposés que l'étoient les sentiments de leurs troupeaux; et c'étoit un autre obstacle au projet de conciliation de la bonne lady Peveril.

Cependant, comme nous l'avons déjà donné à entendre, le docteur Dummerar se conduisit en cette occasion avec le même esprit de paix que l'avoit fait le révérend Nehemiah Solsgrace. Il est vrai que dans le sermon qu'il prêcha dans le vestibule du château, devant plusieurs familles distinguées de Cavaliers du voisinage, sans parler d'une foule d'enfants accourus du village pour voir le nouveau spectacle d'un ministre en soutane et en surplis, il s'étendit sur la noirceur des différents crimes commis par le parti des rebelles pendant les temps désastreux du règne

précédent; et il appuya sur le caractère pacifique et miséricordieux de la maîtresse du château, qui daignoit ouvrir sa maison hospitalière, et accorder un regard de bonté à des gens dont les principes avoient conduit au meurtre du roi, au massacre de ses sujets loyaux, au pillage et à la dévastation de l'église de Dieu. Mais il dit aussi dans sa péroraison, que, puisque la volonté de leur gracieux souverain, dont ils venoient de voir la restauration, et le désir de l'honorable lady Peveril, étoient que cette race rebelle fût tolérée pendant un certain temps par leurs fidèles sujets et vassaux, il convenoit que toute personne loyale évitât, quant à présent, tout sujet de dissension et de querelle avec les enfants de Shimei; à cette leçon de patience il ajouta l'assurance consolante qu'ils ne pourroient s'abstenir long-temps de retomber dans leurs anciennes manœuvres de rébellion, auquel cas les royalistes pourroient les extirper de la face de la terre, sans se rendre coupables aux yeux de Dieu et des hommes.

Ceux qui ont observé de plus près les événements du temps ont remarqué dans les écrits d'où nous puisons cette histoire, que ces deux sermons produisirent un effet diamétralement contraire au but que se proposoient sans doute ces deux dignes ministres, et qu'au lieu de calmer les esprits des deux factions, ils ne servirent

qu'à les exaspérer. Ce fut sous ces funestes auspices qu'on vit arriver le jour de la fête, et l'esprit de lady Peveril n'étoit pas agité de pressentiments moins sombres.

Les deux partis se mirent en marche vers le château de Martindale, par deux différentes routes, chacun formant une espèce de procession, comme pour montrer leur force respective, et ils différoient tellement l'un et l'autre par leurs costumes et leurs manières, qu'on auroit dit que le joyeux cortége d'une noce et le convoi funèbre d'un enterrement se rendoient au même endroit en partant de deux points opposés.

Les puritains étoient de beaucoup les moins nombreux, et l'on peut en donner deux excellentes raisons. D'abord ils avoient eu l'autorité en mains pendant plusieurs années; et par conséquent ils n'étoient point aimés de la populace, car elle ne s'attache jamais bien sincèrement à ceux qui, investis du pouvoir, sont fréquemment obligés de s'en servir pour réprimer les désordres auxquels elle se livre. D'ailleurs les habitants des campagnes aimoient alors, comme ils aiment encore aujourd'hui, une foule d'amusements innocents, et leur gaîté naturelle leur faisoit supporter avec autant d'impatience la sévérité des prédicateurs fanatiques que le despo-

tisme militaire des généraux de Cromwell. En second lieu, le peuple étoit inconstant, suivant sa coutume, et le retour du roi étoit une nouveauté qui flattoit son goût naturel pour toute espèce de changement. D'une autre part, le parti des puritains étoit abandonné à cette époque par une classe nombreuse d'hommes réfléchis qui lui avoient été fidèlement attachés tant que la fortune lui avoit souri. On nommoit alors ces personnages prudents les *serviteurs de la Providence*, parce qu'ils auroient cru manquer de respect envers elle en restant dans un parti qu'elle cessoit de favoriser.

Mais, quoiqu'ils fussent abandonnés par les esprits frivoles et égoïstes, un enthousiasme solennel, un attachement profond et déterminé à leurs principes, une confiance entière dans la sincérité de leurs motifs, et cet orgueil anglican si opiniâtre dans son amour d'une opinion proscrite, retenoient dans les rangs des puritains des hommes redoutables encore par leur caractère, sinon par leur nombre. Semblables au voyageur de la fable qui s'enveloppoit plus étroitement de son manteau quand la tempête redoubloit, ces vétérans du presbytérianisme étoient la plupart des hommes de la moyenne classe, redevables de leur fortune à leur industrie et à d'heureuses spéculations dans le commerce ou dans les mines;

c'étoient de ces esprits à qui donnent de l'ombrage les prétentions d'une aristocratie ambitieuse et exclusive, et qui sont ordinairement les plus zélés à défendre ce qu'ils regardent comme leurs droits. Leur costume étoit en général d'une simplicité extrême, et ne se faisoit remarquer que par une affectation de négligence et de mépris pour toute espèce de parure. La couleur triste de leurs vêtements ne variant que du noir à ce qu'on appelle des couleurs sombres, leurs chapeaux à haute forme et à larges bords, leurs grands sabres suspendus à leur ceinturon par une simple courroie, sans nœud d'épée, sans boucles, sans aucun des ornements dont les Cavaliers aimoient à décorer leurs fidèles rapières, leurs cheveux coupés de très-près sur leurs têtes, et faisant paroître leurs oreilles d'une longueur démesurée; leur air grave et solennel, tout enfin annonçoit qu'ils appartenoient à cette classe d'enthousiastes qui avoient brisé avec intrépidité tous les ressorts de l'ancien gouvernement, et qui voyoient presque de mauvais œil celui qu'on venoit de substituer à la place. Un air de tristesse régnoit sur leurs visages, mais ce n'étoit celle ni du découragement ni du désespoir. Ils ressembloient à de vieux guerriers après une défaite qui, en les arrêtant dans leur carrière de gloire, a blessé leur orgueil sans rien ôter à leur courage.

La mélancolie habituelle qu'on remarquoit sur les traits du major Bridgenorth le rendoit parfaitement propre à être le chef du groupe de puritains qui sortoit du village. Quand ils arrivèrent à l'endroit où ils devoient se détourner pour entrer dans l'ancien parc du château, ils éprouvèrent la douleur d'une humiliation momentanée, comme s'ils cédoient la grande route à leurs ennemis, ces Cavaliers si souvent vaincus par eux. Tandis qu'ils gravissoient le sentier tournant, passage journalier des bestiaux, une clairière leur fit voir le fossé du château à demi comblé par les débris de la muraille dans laquelle on avoit pratiqué une brèche, et cette brèche même faite à l'angle d'une haute tour carrée, dont une partie avoit été renversée par le canon, et dont le reste, dans un état fort précaire, étoit comme suspendu au-dessus de la vaste ouverture qu'on voyoit dans le mur. Cette vue rappela aux puritains leurs anciennes victoires, et ils se regardèrent les uns les autres avec un sourire de sombre satisfaction.

Holdfast Clegg, meunier de Derby, qui avoit montré lui-même beaucoup d'activité pendant le siége, indiqua du doigt la brèche à Solsgrace, en lui disant avec une grimace de mécontentement : — Je ne croyois guère, quand ma propre main aida à placer le canon qu'Olivier pointa

contre cette tour, que nous serions obligés de grimper parmi ces débris comme des renards, pour entrer dans des murs que nous avons conquis avec nos arcs et à la pointe de nos lances. Il me sembloit que ces maudits de Dieu avoient dû assez voir à quoi leur servoit de fermer leurs portes et d'habiter sur les hauts lieux.

— De la patience, mon frère, répondit Solsgrace; de la patience, et que votre bouche n'obéisse pas au murmure. Nous entrons honorablement dans ces hauts lieux, puisque nous allons passer par la porte que le Seigneur a ouverte à ses élus.

Les paroles du pasteur furent comme une étincelle appliquée à une traînée de poudre. Les physionomies du cortége lugubre s'épanouirent sur-le-champ; regardant ces paroles comme un augure favorable, et comme une lumière descendue du ciel, pour lui faire voir leur véritable situation, les puritains entonnèrent d'un commun accord un des chants de triomphe par lesquels les Israélites célébroient les victoires que Dieu leur avoit accordées sur les habitants païens de la terre promise :

Que Dieu se lève, et que ses ennemis
Soient dispersés dans la poussière!
Qu'ils soient de même anéantis
Ceux qui contre le ciel lèvent leur tête altière.

La cire fond, placée à la chaleur;
Le vent chasse au loin la fumée;
De même, devant le Seigneur,
La race des méchants périra consumée.

Anges vaillants, soldats d'Adonaï,
Milliers d'esprits que sa voix guide,
Comme sur le mont Sinaï,
C'est au milieu de vous que le Seigneur réside.

Ton bras, grand Dieu, les a donc confondus
Ces méchants dont l'aveugle rage
Avoit retenu tes élus
Dans les liens honteux d'un indigne esclavage.

Ces chants de triomphe religieux furent entendus de la joyeuse troupe des Cavaliers, qui, avec tout ce qui leur restoit de pompe après leurs nombreuses infortunes, marchoient vers le même point, quoique par une route différente, et remplissoient la grande avenue de cris de fête et d'allégresse. Ces deux troupes offroient un contraste frappant; car pendant cette époque de dissensions civiles, les habitudes des diverses factions les distinguoient aussi bien qu'un uniforme auroit pu le faire. Si le puritain avoit dans son costume une simplicité affectée, et dans ses manières un rigorisme ridicule, le Cavalier ne mettoit pas moins d'affectation dans la recherche de sa parure, et le mépris qu'il affichoit pour l'hypocrisie dégénéroit souvent en licence. Des guerriers de tout âge, mais tous joyeux et élé-

gants, marchoient en rangs serrés vers le vieux château, en se livrant à cette gaîté qui avoit su les soutenir pendant le *mauvais temps*, comme ils nommoient l'usurpation de Cromwell. Cette gaîté étoit alors portée au point de leur faire presque perdre la raison. Les panaches flottoient, les galons et les lances brilloient aux rayons du soleil, les coursiers caracoloient, et de temps en temps un coup de pistolet de poche ou d'arçon se faisoit entendre, tiré par quelqu'un qui trouvoit que ses talents naturels pour faire du bruit ne répondoient pas assez à la dignité de l'occasion. Une foule d'enfants, car, comme nous l'avons déjà dit, la populace s'étoit déclarée pour le parti victorieux, les suivoit en poussant de grands cris : — A bas le croupion! au diable Olivier! Des instruments de musique, d'autant d'espèces qu'on en connoissoit alors, jouoient tous en même temps, et des airs différents. L'enthousiasme établissoit une fraternité entre les nobles et les roturiers qui marchoient avec eux. Cet enthousiasme redoubloit encore à l'idée que les éclats de leur joie bruyante arrivoient jusqu'à leurs voisins humiliés, les Têtes-Rondes.

Lorsque le chant solennel du psaume répété par tous les échos des rochers et des bâtiments en ruines frappa leurs oreilles, comme pour les avertir combien peu ils devoient compter sur

l'humiliation de leurs adversaires, ils y répondirent d'abord par de grands éclats de rire, afin de pouvoir porter jusqu'à la troupe psalmodiante l'expression bruyante de leur mépris; mais ici la victoire resta à l'autre parti.

Dans une situation douteuse, dans un état de souffrance, il y a quelque chose de plus naturel dans un sentiment de mélancolie que dans celui de la gaîté; et, s'ils se trouvent en contact, le premier manque rarement de triompher. Si le cortége d'un enterrement se rencontroit avec celui d'une noce, on conviendra que l'enjouement du premier disparoîtroit bientôt devant la sombre tristesse du second. Mais les Cavaliers étoient alors occupés d'autres pensées. L'air du psaume qui retentissoit à leurs oreilles leur étoit trop connu; ils l'avoient entendu trop souvent préluder à leurs défaites, pour qu'ils pussent l'entendre sans émotion, même dans le moment où ils triomphoient. Il y eut parmi eux une sorte de pause dont ils semblèrent honteux, jusqu'à ce que le silence fût enfin rompu par un vieux chevalier, sir Jasper Cranbourne, dont la bravoure étoit reconnue si universellement, qu'il pouvoit se permettre d'avouer une émotion que des hommes dont on auroit eu lieu de soupçonner le courage n'auroient pas cru pouvoir laisser paroître sans imprudence.

— Eh! eh! dit le vieux chevalier, je consens à ne jamais boire un verre de vin, si ce n'est pas le même air que ces coquins, avec leurs oreilles au vent, entonnèrent en nous attaquant à Wiggan-Lane, où ils nous culbutèrent comme des quilles. Sur ma foi, voisins, pour dire la vérité et faire honte au diable, je n'en aimois guère le son.

— Si je croyois que ces Têtes-Rondes le chantassent pour nous narguer, dit Dick Wildblood, je leur ferois passer le goût de leur psalmodie avec ce bâton. Cette motion, appuyée par Roger Raine, vieil ivrogne tenant l'auberge à l'enseigne des *Armes de Peveril*, dans le village, auroit pu amener un combat général, si sir Jasper n'eût calmé les esprits.

— Nous ne voulons pas de querelle, Dick, dit le vieux chevalier au jeune franklin[1]; nous n'en voulons point; et cela pour trois raisons: premièrement parce que ce seroit manquer de respect à lady Peveril; ensuite parce que ce seroit troubler la paix du roi; enfin parce que, si nous attaquions ces maudits psalmodistes, tu pourrois être frotté, mon enfant, comme cela t'est déjà arrivé.

— Qui? moi! sir Jasper? moi, avoir été frotté par eux? Dieu me damne si jamais cela m'est

[1] On donnoit le nom de *franklin* aux propriétaires faisant valoir eux-mêmes leurs biens. (*Note du Trad.*)

arrivé! si ce n'est dans ce maudit défilé où nous étions serrés comme des harengs.

— Je m'imagine que ce fut pour remédier à cet inconvénient que vous courûtes vous cacher dans un buisson que je fus obligé de battre avec mon bâton de commandement pour vous en faire sortir, et qu'alors, au lieu de charger de front, vous fites un demi-tour à gauche, en courant de toute la vitesse de vos jambes.

Cette réminiscence fit rire aux dépens de Dick, qui passoit pour avoir plus de langue que de courage; et la raillerie du chevalier ayant heureusement affoibli le ressentiment qui commençoit à s'éveiller dans le cœur de presque tous ceux dont se composoit cette cavalcade royaliste, il s'éteignit tout-à-fait par la cessation soudaine du chant qu'ils étoient disposés à regarder comme une insulte préméditée.

Cette cessation étoit due à l'arrivée des puritains près de la large brèche que leur canon victorieux avoit faite autrefois aux murailles du château. Ces débris amoncelés et les bâtiments à demi renversés que traversoit un sentier étroit et escarpé, semblable à ceux qu'on trouve dans les anciennes ruines et tracés par les pas du petit nombre de gens qui vont les visiter, formoient un vrai contraste avec les tours massives et les autres édifices encore en bon état. Cette vue étoit

bien faite pour rappeler aux presbytériens la victoire qu'ils avoient remportée en s'emparant de la forteresse de leurs ennemis, et le triomphe dont ils avoient joui en chargeant de chaînes les nobles et les princes.

Mais des sentiments plus assortis au motif qui les amenoit au château de Martindale s'élevèrent dans le cœur de ces farouches sectaires eux-mêmes, quand la maîtresse du château, encore dans tout l'éclat de sa beauté, se présenta sur la brèche avec les principales femmes de sa suite pour recevoir ses hôtes avec la courtoisie et les honneurs auxquels son invitation leur donnoit droit. Elle avoit quitté les vêtements noirs qu'elle avoit portés pendant plusieurs années, et étoit vêtue avec la splendeur qui convenoit à son rang et à sa naissance. Elle n'avoit aucun joyau, mais ses longs cheveux noirs étoient ornés d'une guirlande de feuilles de chêne mêlée de lis, les feuilles rappelant la conservation miraculeuse du roi dans le chêne royal[1], et les fleurs indiquant son heureuse restauration. Ce qui ajoutoit un nouvel intérêt à sa présence pour ceux qui la voyoient en ce moment, c'étoit la vue de deux enfants qu'elle tenoit par la main, et dont tous

[1] Personne n'ignore que Charles II, pendant la guerre civile, poursuivi par les républicains, se déroba à ses ennemis en se cachant dans un chêne creux. (*Note du Trad.*)

les puritains savoient que l'un étoit la fille de leur chef, le major Bridgenorth, rendue à la vie et à la santé par les soins presque maternels de lady Peveril.

Si les individus d'un rang inférieur qui composoient cette troupe éprouvèrent l'influence salutaire de sa présence en la voyant ainsi accompagnée, on peut croire que le pauvre Bridgenorth en fut presque accablé. Ses principes sévères ne lui permettoient pas de fléchir le genou et de baiser la main qui tenoit ainsi sa petite orpheline; mais son salut profond, sa voix tremblante, ses yeux humides, annonçoient plus de respect et de reconnoissance pour la dame à qui il s'adressoit que toutes les protestations des Persans n'auroient pu le faire. Quelques mots pleins de douceur et de bonté exprimant le plaisir qu'elle trouvoit à revoir ses voisins et ses amis, quelques questions adressées avec bonté aux principaux individus de la compagnie sur leurs familles et leurs affaires, achevèrent le triomphe de lady Peveril sur des dispositions au mécontentement et sur des souvenirs dangereux. Chacun se livra bientôt cordialement au plaisir de la fête.

Solsgrace lui-même, quoiqu'il crût que sa place de pasteur de ce troupeau lui imposoit le devoir de surveiller les ruses d'une femme amalécite et de les déjouer, ne put se dérober à la contagion,

et il fut si pénétré des marques de bienveillance et de bonté que prodiguoit lady Peveril, qu'il entonna sur-le-champ le psaume ;

> **Jour d'allégresse, jour heureux !**
> **Ah ! qu'il est doux de voir des frères,**
> **Par des sentiments sincères**
> **Réunis tous en ces lieux.**

Recevant ce témoignage de reconnoissance comme un retour de politesse, lady Peveril conduisit elle-même cette partie de ses hôtes dans l'appartement où un dîner, aussi ample que somptueux, les attendoit. Elle eut même la patience d'y rester pendant que M. Nehemiah Solsgrace prononçoit un long bénédicité, comme une introduction obligée au banquet. Sa présence gênoit pourtant un peu le digne ministre, dont le débit fut plus embarrassé que de coutume, parce qu'il sentoit qu'il ne pouvoit terminer par la péroraison ordinaire, c'est-à-dire par une pétition adressée au ciel pour que le pays fût délivré du papisme, de la prélature et de Peveril du Pic ; ce qui lui étoit devenu si habituel, qu'après avoir fait de vains efforts pour trouver une autre prière, il fut obligé d'en revenir à sa formule ordinaire, dont il prononça les deux premiers mots à haute voix, et dont il murmura le reste de manière à n'être pas même entendu par ses plus proches voisins.

Le silence du ministre amena bientôt ce bruit qui annonce l'attaque dirigée par des gens de bon appétit contre une table bien garnie, et lady Peveril saisit cette occasion pour sortir de l'appartement et aller rendre visite à ses autres hôtes. Dans le fait, elle sentoit qu'il étoit temps de le faire, et que les royalistes pourroient mal interpréter et peut-être voir de mauvais œil l'espèce de priorité qu'elle avoit cru devoir, par prudence, accorder aux puritains.

Ces appréhensions n'étoient pas tout-à-fait sans fondement. Ce fut en vain que l'intendant avoit arboré sur une des tours qui flanquoient la grande porte du château l'étendard royal, avec l'heureuse inscription *Tandem triumphans;* tandis qu'on voyoit flotter sur l'autre la bannière de Peveril du Pic, sous laquelle la plupart de ceux qui s'approchoient alors avoient combattu pendant les vicissitudes de la guerre civile. Ce fut en vain qu'il répéta mainte et mainte fois d'une voix de Stentor : — Soyez les bienvenus, nobles Cavaliers; soyez les bienvenus, généreux Gentilshommes! Un léger murmure, qui couroit parmi eux de bouche en bouche, apprenoit que cette bienvenue auroit dû sortir de la bouche de l'épouse de leur ancien colonel, et non de celle d'un homme à gages.

Sir Jasper Cranbourne avoit autant de bon

sens que de courage : il connoissoit les motifs de sa belle cousine, qui l'avoit consulté sur tous les arrangements qu'elle se proposoit de faire; il vit que la situation des esprits étoit telle qu'il n'y avoit pas un instant à perdre pour faire entrer les convives dans la salle du banquet, où une heureuse diversion à tous ces germes de mécontentement pourroit s'opérer aux dépens des mets de toute espèce que les soins de la bonne dame avoient fait préparer.

Le stratagème du vieux guerrier réussit complétement. Il se plaça dans le grand fauteuil de chêne qu'occupoit ordinairement l'intendant, quand il recevoit les comptes des fermiers; et le docteur Dummerar ayant prononcé en latin un court bénédicité qui ne parut pas moins bon à ses auditeurs, quoiqu'ils ne le comprissent pas, sir Jasper invita la société à s'aiguiser l'appétit en commençant par boire, à la santé de sa majesté, une rasade aussi pleine que les verres le permettroient. En un instant on n'entendit plus que le bruit des verres et des flacons. Le moment d'après, tous les convives étoient debout, le verre à la main, le bras étendu, silencieux, et les yeux fixés sur sir Jasper. La voix du vieux chevalier, retentissant comme le son de la trompette de guerre, annonça avec emphase la santé du monarque rétabli sur son trône, et son toast fut répété

en chorus par toute l'assemblée empressée de rendre hommage à son souverain. Un autre moment de silence fut occasioné par la nécessité de vider les verres; après quoi des acclamations si bruyantes partirent en même temps de toutes parts, que, non-seulement les solives du plafond en tremblèrent, mais qu'on vit les guirlandes de branches de chêne et de fleurs dont l'appartement étoit décoré, s'agiter comme si elles eussent été exposées à l'action du vent. Après ce cérémonial préalable, la compagnie commença à faire honneur à la bonne chère sous laquelle la table gémissoit. Elle étoit animée à cette attaque par la gaîté d'une part, et par la mélodie de l'autre; car on voyoit parmi eux tous les ménestrels du district, qui, de même que le clergé épiscopal, avoient été réduits au silence sous le règne des soi-disant saints de la république.

L'affaire de manger et de boire, l'échange de santés entre d'anciens voisins naguère compagnons d'armes dans le moment de la résistance, et compagnons de souffrances dans celui de la défaite, rassemblés enfin par un sujet général de félicitation, effacèrent bientôt de leur souvenir le léger motif de mécontentement qui, dans l'esprit de quelques-uns d'entre eux, avoit couvert d'un nuage la sérénité de cette journée; de sorte que lorsque lady Peveril entra, toujours accom-

pagnée des deux enfants et suivie de ses femmes, elle fut reçue avec les acclamations dues à la maîtresse du château, à l'épouse du noble chevalier dont la plupart des convives pouvoient attester la valeur et la persévérance dignes d'un meilleur succès.

Le discours qu'elle leur adressa fut court et digne d'une femme de son rang; mais elle le prononça avec un accent de sensibilité qui pénétra tous les cœurs. Elle s'excusa de paroître si tard devant eux, en leur rappelant qu'il se trouvoit en ce moment au château de Martindale des hommes, jadis leurs ennemis, mais que d'heureux événements, arrivés depuis peu, avoient changés en amis, et qui l'étoient depuis si peu de temps, qu'elle n'avoit pas osé négliger envers eux aucun article de cérémonial. Mais ceux à qui elle s'adressoit maintenant étoient les plus chers, les plus fidèles, les meilleurs amis de la maison de son mari. C'étoit à eux et à leur valeur que Peveril avoit dû les succès qui leur avoient acquis ainsi qu'à lui tant de renommée pendant ces temps de malheur. C'étoit en particulier à leur courage qu'elle avoit dû la conservation des jours de leur chef, même lorsqu'il ne pouvoit éviter une défaite. Quelques mots de félicitation sur l'heureux rétablissement de l'autorité royale terminèrent son discours, et saluant ses

convives avec grâce, elle approcha un verre de ses lèvres, comme pour les assurer de leur bien-venue.

Il restoit encore à cette époque, et surtout parmi les anciens Cavaliers, quelque étincelle de cet esprit qui inspiroit Froissart quand il déclaroit qu'un chevalier a double courage quand il est animé par les regards et par la voix d'une femme belle et vertueuse. Ce ne fut que sous le règne dont on voyoit l'aurore au moment dont nous parlons, que la licence sans bornes du siècle, introduisant un goût de débauche presque général, dégrada les femmes au point de ne plus les faire regarder que comme des instruments de plaisir, et par-là priva la société de ce noble sentiment qu'inspire le beau sexe. Ce sentiment, considéré comme un aiguillon qui excite à de belles actions, est supérieur à toutes les impulsions, si l'on en excepte celles de la religion et du patriotisme. Les solives du plafond retentirent d'acclamations encore plus bruyantes, encore plus prolongées que celles qui s'étoient déjà fait entendre, et les noms de Peveril du Pic et de son épouse furent proclamés au milieu de vœux universels pour leur bonheur et leur santé, tandis que chaque convive levoit et agitoit en l'air son bonnet ou son chapeau.

Ce fut sous ces auspices que lady Peveril sortit

de l'appartement, laissant le champ libre à l'enthousiasme et à la gaîté.

La joie des Cavaliers peut aisément se concevoir, puisqu'elle avoit pour accompagnements ces toasts, ces plaisanteries, cette musique instrumentale et vocale, qui, dans presque tous les temps et dans tous les pays, ont toujours été, en quelque sorte, l'âme d'un festin. La joie des puritains étoit d'une nature toute différente, et beaucoup moins bruyante. Ils n'avoient ni chansons ni musique, ne se permettoient aucune plaisanterie, et ne portoient pas une seule santé. Et cependant ils n'en paroissoient pas moins jouir à leur manière des bonnes choses que la fragilité humaine, pour nous servir d'une de leurs expressions, rend agréables à l'homme extérieur. Le vieux Whitaker prétendit même que, quoiqu'ils fussent moins nombreux, ils firent une aussi grande consommation de vin des Canaries et de Bordeaux que les convives joyeux réunis dans une autre salle. Mais ceux qui connoissoient les préventions de l'intendant contre les puritains étoient portés à croire que, pour produire un tel résultat, il avoit porté à leur compte le total de ses libations personnelles, qui n'étoit pas peu considérable.

Sans adopter un bruit répandu par la médisance et la partialité, nous dirons qu'en cette oc-

casion, comme dans presque toutes les autres, la rareté du plaisir en augmentoit le prix; et que ceux qui faisoient de l'abstinence ou du moins de la modération un principe religieux, jouissoient d'autant plus d'une réunion amicale, que de telles occasions étoient plus rares pour eux. S'ils n'élevoient pas la voix pour boire à la santé les uns des autres, ils prouvoient du moins en se regardant et en faisant un signe de tête avant de vider leurs verres, qu'ils trouvoient tous le même plaisir à satisfaire leur soif et leur appétit, et que ce plaisir étoit doublé parce qu'ils le partageoient avec leurs amis et leurs voisins. La religion étant le principal sujet de leurs pensées, devint aussi celui de la conversation; et formant divers petits conciliabules, ils se mirent à discuter divers points de doctrine avec la plus subtile métaphysique, à balancer le mérite de divers prédicateurs, à comparer les articles de foi des différentes sectes, chacun louant par des citations tirées de l'Écriture celle qu'il favorisoit.

Ces débats donnèrent lieu à quelques altercations qui auroient peut-être été poussées plus loin que la bienséance ne le permettoit, sans l'intervention prudente du major Bridgenorth. Il étouffa pareillement dans son germe une querelle qui s'éleva entre Gaffer Hodgeson de Charnelycot et le révérend M. Solsgrace, sur la question déli-

cate de savoir si les laïques avoient droit de prêcher, de même que les ministres; et il ne crut ni prudent ni convenable de céder aux désirs de quelques-uns des plus chauds enthousiastes de la compagnie, qui désiroient faire profiter les autres du don qu'ils avoient reçu du ciel pour improviser des prières et des homélies. Toutes ces absurdités appartenoient à l'époque, et soit qu'elles prissent leur source dans l'hypocrisie ou l'enthousiasme, le major eut assez de bon sens pour sentir qu'elles ne convenoient ni au temps ni au lieu.

Ce fut encore lui qui détermina sa compagnie à se retirer de bonne heure, de sorte que les puritains quittèrent le château long-temps avant que leurs rivaux, les Cavaliers, eussent atteint l'apogée de la gaîté; cet arrangement causa la plus vive satisfaction à lady Peveril, à cause des conséquences fâcheuses qui auroient pu résulter si les deux compagnies, partant au même instant, étoient venues à se rencontrer.

Il étoit près de minuit quand la plupart des Cavaliers, c'est-à-dire ceux qui étoient en état de partir sans avoir besoin du secours de personne, reprirent la route du village de Martindale-Moultrassie, profitant du clair de lune pour prévenir les accidents. Leurs cris, et le refrain qu'ils chantoient en chœur,

Le roi reprendra sa couronne,

furent entendus avec grand plaisir par lady Peveril, qui se trouva bien soulagée quand elle vit la fête finie sans aucun incident fâcheux.

Les réjouissances n'étoient pourtant pas entièrement terminées; car les Cavaliers, dont la tête étoit un peu échauffée, trouvant encore quelques villageois attroupés autour d'un feu de joie allumé dans la rue, se mêlèrent gaîment parmi eux, envoyèrent aux *Armes de Peveril*, chez Roger Raine, l'aubergiste dont nous avons déjà parlé, pour faire venir deux barils de joyeux *boute-en-train*, comme ils nommoient la double ale, et leur prêtèrent leur puissante assistance pour les vider à la santé du roi et du loyal général Monk. Leurs acclamations troublèrent long-temps la tranquillité du petit village et y répandirent même quelque alarme; mais nul enthousiasme n'est en état de résister toujours à l'influence naturelle de la nuit et des libations répétées. Le tumulte que faisoient les royalistes triomphants fut enfin remplacé par le silence, et la lune et le hibou restèrent en possession paisible de la vieille tour de l'église du village, qui, s'élevant comme un point blanc au-dessus d'un bouquet de chênes, servoit d'habitation à l'oiseau solitaire, et étoit argentée par les rayons de l'astre des nuits.

CHAPITRE V.

« De leur maître à l'instant arborant la bannière,
« Ils sentent dans leur cœur naître une ardeur guerrière.
« Qui de ces paysans sut faire des soldats ?
« Quel chef les enflamma de l'amour des combats ?
« Ce miracle se fit à la voix d'une femme. »

WILLIAM S. ROSE

DANS la matinée qui suivit le jour de la fête, lady Peveril, se ressentant un peu des fatigues et des appréhensions auxquelles elle s'étoit livrée la veille, descendit deux ou trois heures plus tard que son activité naturelle, et l'usage où l'on étoit alors de se lever de bonne heure, ne l'y avoient habituée. Pendant ce temps, mistress Ellesmere, femme qui jouissoit au château de la plus grande confiance, et qui prenoit beaucoup d'autorité dans la maison en l'absence de sa maîtresse, donna ordre à Debora, gouvernante des enfants, de les conduire sur-le-champ dans le parc, pour qu'ils y prissent l'air, et de ne laisser entrer personne dans la chambre dorée, où ils jouoient ordinairement. Debora, qui se révoltoit souvent, et quelquefois avec succès, contre le pouvoir délégué à mistress Ellesmere, se mit dans la tête qu'il alloit pleuvoir, et décida que la chambre dorée étoit

un lieu plus convenable pour les enfants que le jardin dont l'herbe devoit encore être couverte de rosée.

Mais les résolutions d'une femme sont quelquefois aussi versatiles que celles d'une assemblée populaire; et après avoir décidé que la matinée seroit pluvieuse, et qu'il valoit mieux que les enfants jouassent dans la chambre dorée, elle pensa, sans s'inquiéter beaucoup si elle se mettoit en contradiction avec elle-même, que, quant à elle, le parc lui conviendroit mieux pour sa promenade du matin. Il est vrai que, profitant de la gaîté de la fête de la veille, elle avoit dansé jusqu'à minuit avec Lance-Outram, le jeune garde forestier; mais nous sommes loin de vouloir décider si, lorsqu'elle le vit passer sous la fenêtre, en habit de chasse, une plume à son chapeau, et une arbalète sur l'épaule, cette vue opéra quelque changement dans l'opinion qu'elle s'étoit formée relativement au temps. Il nous suffira de dire qu'aussitôt que mistress Ellesmere eut le dos tourné, Debora conduisit les enfants dans la chambre dorée, recommanda à Julien (car il faut lui rendre justice) de prendre grand soin de sa petite femme Alice; et après une précaution si satisfaisante, elle les laissa, et se glissa dans le parc par la porte vitrée de l'office, pratiquée en face de la grande brèche.

La chambre dorée dans laquelle les enfants, par suite de cet arrangement, se trouvoient abandonnés à eux-mêmes pour s'amuser comme ils l'entendroient sans autre sauvegarde que celle du sexe de Julien, étoit un grand appartement dont les murs étoient couverts de cuir doré d'Espagne. Cette tapisserie dont la mode est inconnue de nos jours, représentoit des joutes et des combats entre les Sarrasins de Grenade et les Espagnols sujets du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, pendant le siége mémorable, terminé par l'expulsion définitive des Maures d'Espagne.

Le petit Julien couroit dans la chambre pour amuser sa petite amie et se divertir en même temps, armé d'une baguette avec laquelle il imitoit les attitudes des Zégris et des Abencerrages qu'on avoit représentés sur la tapisserie lançant le dgerid ou javelot de l'Orient. Quelquefois il s'asseyoit auprès d'elle, la caressant pour lui rendre sa bonne humeur, quand elle s'ennuyoit d'être spectatrice inactive des divertissements de son jeune compagnon. Tout à coup il vit une partie de la tapisserie se soulever; un panneau de boiserie, poussé par une belle main, glissa sur le panneau voisin, et de jolis doigts appuyés sur le bord travailloient à le faire avancer encore davantage. Julien fut très-surpris et même effrayé de ce qu'il voyoit, car les histoires que lui avoit

racontées sa gouvernante avoient gravé de bonne heure dans son esprit la terreur du monde invisible. Cependant, naturellement hardi et courageux, le jeune champion se plaça devant la petite fille, brandissant l'arme qu'il avoit à la main comme pour la défendre, et montrant autant de résolution que s'il eût été un Abencerrage de Grenade.

Le panneau sur lequel il avoit les yeux fixés continuoit toujours à glisser et montroit de plus en plus la personne à qui appartenoit la main qu'il apercevoit. Enfin, à travers l'ouverture, les enfants virent une femme en habit de deuil, de moyen âge, mais dont les traits offroient encore les restes d'une grande beauté, quoique le caractère particulier de sa physionomie et de tout son extérieur, fût un air de dignité presque royale. Elle s'arrêta un instant sur le seuil de la porte qu'elle venoit d'ouvrir d'une manière si imprévue, en regardant avec surprise les enfants, qu'elle n'avoit probablement pas aperçus pendant qu'elle étoit occupée à faire jouer le panneau; puis elle entra dans l'appartement, après avoir touché un ressort qui fit fermer cette porte secrète si brusquement que Julien douta presque qu'elle eût jamais été ouverte, et fut tenté de croire que tout ce qu'il voyoit n'étoit qu'une illusion.

La dame s'avança pourtant vers lui d'un air

majestueux, en lui disant : — N'êtes-vous pas le petit Peveril?

— Oui, répondit Julien en rougissant, et obéissant déjà malgré son jeune âge à ce principe de la chevalerie qui défend de désavouer son nom, quelque danger qu'on puisse courir à le faire connoître.

— En ce cas, reprit l'étrangère, allez dans l'appartement de votre mère, et dites-lui de venir me parler à l'instant.

— Je n'irai pas, répondit l'enfant.

— Comment! s'écria la dame : si jeune et si indocile! mais vous ne faites que suivre l'esprit du temps... Pourquoi ne voulez-vous pas me rendre ce service, mon bel enfant?

— J'irois bien volontiers, Madame, répondit Julien, mais... et n'osant en dire davantage, il reculoit à mesure que la dame avançoit, tenant par la main Alice Bridgenorth, qui, trop jeune encore pour comprendre ce dialogue, se serroit, en tremblant, contre son jeune compagnon.

L'étrangère vit son embarras, sourit, et s'arrêtant, lui demanda encore une fois : — Que craignez-vous, mon brave enfant? Pourquoi ne voulez-vous pas faire ma commission pour votre mère?

— Parce que, si je sors, répondit Julien avec fermeté, il faut que je laisse Alice seule avec vous.

— Vous êtes un brave garçon, dit la dame, et vous ne déshonorez pas votre race, qui n'a jamais laissé le foible sans protection.

Julien ne la comprenoit pas trop, et il jetoit des regards inquiets et craintifs, tantôt sur celle qui lui parloit ainsi, tantôt sur sa petite compagne dont les yeux enfantins se portoient aussi tour à tour sur la dame inconnue et sur son jeune protecteur. Enfin, effrayée elle-même de la crainte que Julien, malgré ses efforts magnanimes, ne pouvoit entièrement dissimuler, elle se jeta dans les bras de son compagnon, augmenta sa frayeur par les alarmes qu'elle éprouvoit elle-même, et fit si bien, en criant de toutes ses forces, que la contagion de la crainte s'étendit jusqu'à Julien, et qu'il lui devint impossible de n'en pas faire autant.

Il est vrai qu'on remarquoit dans l'air et les manières de cette inconnue quelque chose qui pouvoit justifier sinon la terreur, au moins une sorte de crainte, surtout après une apparition inattendue et mystérieuse. Ses vêtements, qui n'avoient rien de remarquable, étoient semblables à ceux que les femmes de moyenne classe portoient alors pour monter à cheval, mais ses cheveux noirs étoient fort longs, et plusieurs tresses échappées de dessous son capuchon flottoient sur ses épaules. Ses yeux étoient noirs, vifs et perçants, et ses traits annonçoient une

origine étrangère. Son langage trahissoit aussi un léger accent étranger, quoiqu'elle parlât anglais avec beaucoup de pureté. Ses gestes et le son de sa voix sembloient révéler une femme accoutumée à commander et à être obéie. Et ce fut le souvenir de tout cela qui suggéra à Julien l'excuse qu'il allégua ensuite pour se justifier de s'être laissé effrayer, en disant qu'il l'avoit prise pour une reine enchantée.

Tandis que l'étrangère et les deux enfants s'examinoient ainsi, deux personnes entrèrent presque au même instant, mais par deux portes différentes, et leurs pas précipités prouvoient qu'ils avoient été attirés par les cris des deux enfants.

La première étoit le major Bridgenorth dont l'oreille avoit été alarmée par les cris d'Alice, à l'instant où il entroit dans le vestibule, voisin de la chambre dorée. Son intention avoit été d'attendre dans le salon que lady Peveril descendît; il venoit pour lui assurer que la fête de la veille s'étoit passée, sous tous les rapports, de la manière la plus agréable pour tous ses amis, et n'avoit donné lieu à aucune de ces suites alarmantes que pouvoit faire craindre le contact des deux partis naguère opposés l'un à l'autre. Mais si l'on se rappelle toutes les craintes qui l'avoient agité pour la santé et même pour la vie de sa

fille, craintes assez justifiées par la perte qu'il avoit faite successivement de tous ses autres enfants, on ne trouvera pas étonnant que les cris d'Alice lui eussent fait oublier les formes d'usage, et l'eussent porté à pénétrer dans l'intérieur de la maison plus avant que les règles strictes du cérémonial ne l'eussent permis en toute autre occasion.

Il se précipita donc dans la chambre dorée, où il entra par une porte de côté, après avoir traversé un corridor étroit qui conduisoit du vestibule dans cet appartement; et prenant sa fille dans ses bras, il essaya, par mille caresses, d'étouffer ses cris; mais ils ne devinrent que plus perçants quand elle se vit entre les bras d'un homme dont elle connoissoit à peine la voix et les traits; et qui peu de jours auparavant lui étoit entièrement étranger.

Le redoublement des cris d'Alice occasiona le même effet sur Julien, qui, en voyant arriver ce nouveau venu, renonça à toute idée de défendre sa compagne autrement que par les cris qu'il poussoit de toute la force de ses poumons, pour appeler du secours.

Alarmé enfin par le bruit, lady Peveril, dont l'appartement communiquoit avec la chambre dorée par un escalier dérobé, se montra à son tour sur la scène. Dès qu'elle parut, la petite

Alice, se dégageant des bras de son père, courut vers sa protectrice; et dès qu'elle eut une fois saisi le pan de sa robe, non-seulement elle cessa de crier; mais elle tourna vers la dame étrangère ses grands yeux bleus, dans lesquels on voyoit encore briller des larmes, avec un air de surprise plutôt que de crainte. Julien, relevant sa baguette, qu'il avoit toujours gardée tant que l'alarme avoit duré, se rangea à côté de sa mère, comme s'il avoit voulu être à portée de la secourir, si sa rencontre avec l'inconnue l'exposoit à quelque danger.

Dans le fait une personne plus âgée que lui auroit éprouvé quelque embarras pour expliquer l'air confus et interdit avec lequel lady Peveril regardoit la dame qui lui rendoit une visite si inattendue, comme si elle eût cherché à reconnoître dans des traits encore beaux, quoique commençant à se flétrir, une physionomie qu'elle avoit connue dans des circonstances bien différentes.

L'étrangère parut comprendre le motif qui faisoit hésiter la maîtresse de la maison, car elle lui dit avec cette voix imposante qui sembloit lui appartenir exclusivement :

— Le temps et l'infortune m'ont beaucoup changée, tous les miroirs me le disent. Je croyois pourtant que Marguerite Stanley auroit pu reconnoître Charlotte de La Tremouille.

Lady Peveril étoit peu habituée à s'abandonner à une émotion soudaine, mais en cette occasion elle ne put se dérober à celle qu'elle éprouvoit. Elle tomba à genoux dans une extase qui participoit de la joie et du chagrin, et embrassant ceux de l'étrangère, elle s'écria d'une voix entrecoupée :

— Ma bonne, ma noble protectrice, la comtesse de Derby, la souveraine de l'île de Man! Comment ai-je pu méconnoître un instant votre voix et vos traits? Ah! pardonnez, pardonnez-moi!

La comtesse releva la parente de son mari avec l'aisance et la grâce d'une femme accoutumée dès sa naissance à recevoir des hommages et à accorder sa protection. Elle baisa le front de lady Peveril, et lui passa la main sur le visage d'un air de familiarité.

— Vous êtes changée aussi, ma belle cousine, lui dit-elle; mais c'est un changement qui vous sied. Au lieu de la jolie fille timide que j'ai connue, je retrouve une femme pleine de grâce et de dignité. Mais ma mémoire, que je croyois bonne autrefois, me trompe étrangement si je vois en Monsieur sir Geoffrey Peveril.

— Ce n'est qu'un voisin, Madame, répondit lady Peveril, un bon voisin : sir Geoffrey est à la cour.

— C'est ce que j'avois entendu dire hier soir en arrivant, dit la comtesse de Derby.

— Comment! Madame, s'écria lady Peveril, êtes-vous entrée dans le château de Martindale, dans la maison de Marguerite Stanley, où vous avez tant de droits pour commander, sans lui faire annoncer votre présence?

— Oh! je sais que vous êtes une sujette soumise, Marguerite, quoique ce soit une chose rare de nos jours, dit la comtesse; mais notre bon plaisir, ajouta-t-elle en souriant, étoit de voyager incognito; et, apprenant que vous aviez nombreuse compagnie, nous n'avons pas voulu vous troubler de notre présence royale.

— Mais où, mais comment avez-vous été logée, Madame? demanda la comtesse. Pourquoi avez-vous gardé le secret sur une visite qui auroit doublé le plaisir de tous les fidèles serviteurs du roi réunis hier en ce château?

— Ellesmere, votre Ellesmere aujourd'hui, car autrefois c'étoit à moi qu'elle appartenoit, a pris soin de mon logement. Vous savez qu'elle a rempli jadis les fonctions de quartier-maître, et dans une plus vaste sphère. Il faut que vous l'excusiez. Elle avoit reçu mes ordres positifs de me loger dans l'appartement le plus secret du château. Et ici la comtesse montra du doigt le panneau mobile. — Elle a obéi à mes ordres en cela;

et probablement aussi en vous invitant à venir me trouver.

— Je ne l'ai pas encore vue ce matin, Madame; par conséquent j'ignorois une visite si agréable et si surprenante.

— Et moi, j'ai été également surprise de ne trouver que ces deux jolis enfants dans ces appartements où je croyois vous avoir entendu marcher. Notre Ellesmere est devenue négligente. Votre indulgence l'a gâtée, Marguerite. Elle n'est plus aussi bien disciplinée que lorsqu'elle étoit sous mes ordres.

— Je l'ai vue entrer dans le parc il n'y a pas long-temps, sans doute pour chercher la personne chargée des enfants et lui dire de les emmener hors de cette chambre.

— Ces enfants sont à vous, sans doute? Marguerite: la Providence a béni votre union.

— Voici mon fils, dit lady Peveril en montrant Julien, qui prêtoit une oreille avide à cette conversation; et quant à cette petite fille, je puis dire aussi que j'en suis la mère.

Le major avoit repris Alice dans ses bras pour la caresser; mais à ces mots de la comtesse de Derby, il la posa à terre, et en soupirant il s'avança vers la fenêtre. Il savoit fort bien que les règles ordinaires de la politesse vouloient qu'il se retirât, ou du moins qu'il offrît de se retirer,

mais il étoit ennemi d'une politesse cérémonieuse, et il prenoit aux sujets sur lesquels il paroissoit probable que la conversation de la comtesse alloit tourner, un intérêt si vif, qu'il crut pouvoir se dispenser de toute cérémonie. Les deux dames sembloient à peine faire attention à lui, et la comtesse de Derby, ayant pris un fauteuil, fit signe à lady Peveril de s'asseoir sur un tabouret, à côté d'elle.

— Nous parlerons encore des anciens temps, dit-elle, quoique vous n'ayez plus à craindre que les fusils des rebelles vous forcent à vous réfugier chez moi.

— J'ai un fusil, Madame, dit le petit Julien, et le garde forestier doit m'apprendre à en tirer l'année prochaine.

— Eh bien, je vous prendrai à mon service comme soldat, dit la comtesse.

— Les femmes n'ont pas de soldats, répondit Julien en la regardant attentivement.

— Il a pour notre sexe, dit la comtesse, tout le mépris du sien. Ce mépris naît avec ces maîtres insolents du genre humain, et il commence à se montrer dès qu'ils quittent les jupons. Ellesmere ne vous a-t-elle jamais parlé de Latham-House, et de Charlotte, comtesse de Derby, mon petit ami?

— Mille et mille fois, répondit l'enfant en

rougissant ; et elle m'a dit que la reine de l'île de Man l'a défendue pendant six semaines contre trois mille Têtes-Rondes, commandés par Rogue Harrison, le boucher.

— C'est votre mère qui a défendu Latham-House, mon petit soldat, dit la comtesse, et non pas moi. Si tu y avois été, tu aurois été le meilleur capitaine des trois.

— Ne parlez pas ainsi, Madame, répliqua l'enfant. Maman ne toucheroit pas à un fusil pour tout l'univers.

— Vous avez raison, Julien, dit sa mère. Il est bien vrai que j'étois à Latham-House, mais je formois une partie inutile de la garnison.

— Vous oubliez, dit la comtesse, les services que vous avez rendus à notre hôpital en le fournissant de charpie, et en donnant des soins à nos soldats blessés.

— Mais papa ne vint-il pas enfin vous aider ? demanda Julien.

— Oui, répondit la comtesse ; papa vint enfin, et le prince Rupert vint aussi ; mais je crois qu'ils ne vinrent qu'après s'être fait long-temps désirer. Vous souvenez-vous, Marguerite, du matin où les Têtes-Rondes, qui nous assiégeoient depuis si long-temps, firent leur retraite sans tambour ni trompette, et en abandonnant tous leurs bagages, dès qu'ils virent flotter sur le haut

de la montagne les étendards du prince ? Chaque capitaine couvert d'un beau casque que vous aperceviez de loin ; vous le preniez pour Peveril du Pic, avec qui vous aviez dansé trois mois auparavant au bal de la reine. Cela ne doit pas vous faire rougir, Marguerite, c'étoit un amour honnête ; et quoique le son des trompettes guerrières vous ait accompagnée dans la vieille chapelle, que les boulets de l'ennemi avoient à demi renversée ; quoique le prince Rupert, qui vous donna la main pour vous conduire à l'autel, portât la bandoulière et eût ses pistolets à sa ceinture, je me flatte que tous ces signes de guerre n'ont pas été un présage de discorde conjugale ?

— Le ciel m'a traitée avec indulgence, dit lady Peveril, en m'accordant un si bon mari.

— Et en vous le conservant, ajouta la comtesse avec un profond soupir ; tandis que le mien a scellé de son sang son dévouement pour son roi. Oh ! s'il avoit vécu pour voir un pareil jour... !

— Hélas ! répondit lady Peveril, que le ciel ne l'a-t-il permis ! Combien ce brave et noble comte se seroit réjoui de la fin inespérée de notre captivité !

La comtesse regarda lady Peveril d'un air de surprise.

— Vous ne savez donc pas, cousine, dans

quelle situation se trouve aujourd'hui notre maison. Combien mon noble époux auroit-il été surpris s'il avoit pu savoir que ce même monarque pour qui il a versé son sang sur l'échafaud à Bolton-le-Moor, achèveroit la ruine de notre fortune déjà à peu près détruite à son service, et persécuteroit en moi la veuve d'un si fidèle partisan ; combien auroit-il été surpris si on lui avoit dit que ce séroient même là les premiers actes de la restauration de Charles !

— Vous m'étonnez, Madame ; il est impossible que vous, la veuve du plus brave et de l'un des plus fidèles sujets du roi, vous comtesse de Derby et souveraine de l'île de Man, vous qui avez rempli les devoirs de soldat, lorsque tant d'hommes jouoient le rôle de femmes, vous éprouviez des malheurs par suite d'un événement qui comble les vœux de tous les bons Anglais. Cela est impossible.

— Je vois, ma belle cousine, que vous n'êtes guère plus avancée qu'autrefois dans la connoissance du monde. Cette restauration qui garantit la sûreté des autres, m'a mise en danger. Ce changement, si heureux pour les autres royalistes, qui, j'ose m'en flatter, n'ont pu montrer plus de zèle que moi pour leur maître, m'oblige à arriver chez vous en fugitive, et à vous demander des secours et une retraite.

— Vous, dont la bienveillance daigna accorder un asile à ma jeunesse, Madame, vous dont le noble mari avoit choisi le mien pour compagnon d'armes, vous avez droit de commander ici. Mais faut-il que vous ayez besoin des foibles secours qui sont à ma disposition! Pardonnez; c'est pour moi comme une des visions sinistres du sommeil. J'écoute vos discours comme si j'espérois être soulagée, en m'éveillant, de l'impression pénible qu'ils font sur moi.

— C'est véritablement un rêve, une vision; mais il ne faut pas être bien habile devin pour l'expliquer. L'explication en a été donnée il y a long-temps : — Ne placez pas votre confiance dans les princes. — Au surplus je puis faire cesser bientôt votre surprise. Monsieur, votre ami, est sans doute un homme *honnête?*

Lady Peveril savoit que les Cavaliers, comme le font toutes les factions, s'attribuoient exclusivement la dénomination d'*honnêtes gens*, et elle trouvoit quelque difficulté à expliquer à la comtesse que le major n'étoit pas précisément *honnête* en ce sens.

— Ne ferions-nous pas mieux, Madame, de passer dans un autre appartement, dit-elle en se levant comme pour la suivre? Mais la comtesse resta sur sa chaise.

C'étoit par habitude que je vous faisois cette

question, dit-elle; les principes de Monsieur me sont fort indifférents; car ce que j'ai à vous dire est généralement connu maintenant, et peu m'importe qui l'entendra. Vous vous souvenez, vous devez savoir, car Marguerite Stanley ne peut avoir été indifférente à mon destin, qu'après le meurtre de mon époux à Bolton, je relevai l'étendard qu'il ne laissa tomber qu'à sa mort, et que je l'arborai moi-même dans notre souveraineté de l'île de Man.

— Je l'ai appris, Madame, et aussi que vous aviez eu la noble hardiesse de défier le gouvernement rebelle, même lorsque toutes les autres parties de la Grande-Bretagne s'y étoient soumises. Mon mari, sir Geoffrey, avoit dessein de marcher à votre secours avec quelques-uns de ses vassaux, quand nous apprîmes que l'île s'étoit rendue au parti du parlement, et que vous aviez été mise en prison.

— Mais vous ignorez ce qui causa ce désastre, Marguerite. J'aurois disputé à ces brigands la possession de mon île jusqu'à ce que la mer qui l'entoure se fût desséchée; jusqu'à ce que les écueils qui l'environnent fussent devenus de bons ancrages; jusqu'à ce que les rochers qui lui servent de ceinture se fussent fondus aux rayons du soleil; jusqu'à ce qu'il ne fût pas resté pierre sur pierre de mes châteaux et de mes forteresses:

oui, j'aurois défendu jusqu'alors les domaines héréditaires de mon époux contre ces rebelles hypocrites; le petit royaume de Man ne leur auroit appartenu que lorsqu'il n'y seroit pas resté un bras pour lever un sabre, un doigt pour faire partir la détente d'un mousquet; mais la trahison fit ce que la force n'auroit pu faire; la trahison accomplit ce que Blake et Lawson, avec leurs châteaux flottants, avoient trouvé trop hasardeux : un vil rebelle, nourri dans notre sein, nous livra à nos ennemis; ce misérable se nommoit Christian.

Le major Bridgenorth tressaillit à ce nom, et se retourna vers celle qui venoit de le prononcer. Mais au même instant, et comme par réflexion, il reprit l'attitude qu'il avoit auparavant, et parut regarder par la fenêtre. La comtesse ne fit pas attention à ce mouvement, mais il n'échappa point à lady Peveril, qui fut d'autant plus surprise de voir cette expression d'un intérêt si prononcé, qu'elle connoissoit son habitude générale d'indifférence et d'apathie. Elle auroit voulu engager de nouveau lady Derby à passer dans un autre appartement, mais cette dame continuoit à parler avec trop de véhémence pour se laisser interrompre.

— Ce Christian, dit-elle, avoit mangé le pain et bu le vin de mon époux, de son souverain,

depuis son enfance, car ses pères avoient été de fidèles serviteurs de la maison de Man et de Derby. Il avoit lui-même combattu avec bravoure à côté du comte, et il avoit joui de toute sa confiance. Lorsque mon époux reçut les honneurs du martyre par la main des rebelles, il me recommanda, entre autres instructions contenues dans la dernière lettre qu'il m'écrivit, de continuer à avoir confiance en la fidélité de Christian. Je lui obéis, quoique cet homme ne m'eût jamais plu; il étoit froid, flegmatique, entièrement dépourvu de ce feu sacré qui excite à de nobles actions, et soupçonné d'avoir un secret penchant pour les subtilités métaphysiques du calvinisme. Mais il étoit brave, prudent, plein d'expérience; et, comme l'événement le prouva, il n'avoit que trop de crédit sur nos insulaires. Quand ces gens grossiers se virent sans espoir de secours, et pressés par un blocus qui avoit introduit dans l'île la disette et les maladies, ils commencèrent à être moins fermes dans la fidélité dont ils nous avoient donné des preuves jusqu'alors.

— Quoi! s'écria lady Peveril, ont-ils pu oublier ce qu'ils devoient à la veuve de leur bienfaiteur, à celle qui avoit partagé avec le généreux Derby le soin d'améliorer leur condition?

— Ne les blâmez pas, répondit la comtesse; ils

n'ont fait qu'agir suivant leur nature; l'infortune présente fait oublier aux gens de cette classe les bienfaits passés. Habitant de viles chaumières, et avec un esprit digne de leurs murs de terre, ils étoient incapables d'apprécier la gloire qui s'attache à la constance dans le malheur. Mais que Christian ait été le chef de cette révolte, lui né dans une classe honnête de la société, lui nourri par Derby même dans de nobles sentiments, et des principes chevaleresques; qu'il ait oublié cent bienfaits... et pourquoi parler de bienfaits! qu'il ait oublié ces douces relations qui attachent l'homme bien plus fortement qu'une réciprocité d'obligations; qu'il se soit trouvé à la tête des scélérats qui forcèrent tout à coup les portes de mon appartement; qu'il m'ait enfermée avec mes enfants dans un de mes châteaux; qu'il se soit érigé en maître, en tyran de mon île; que tout cela ait été fait par William Christian, mon vassal, mon serviteur, mon ami, c'est un acte d'ingratitude et de perfidie dont ce siècle même, ce siècle de trahison, n'offre pas un second exemple.

— Et vous avez été mise en prison dans votre propre souveraineté?

— Pendant plus de sept ans j'ai enduré une étroite captivité. A la vérité on m'offrit la liberté et même quelques moyens d'existence si je vou-

lois consentir à quitter l'île, et donner ma parole que je ne chercherois pas à réintégrer mon fils dans les droits qu'il tenoit de son père; mais ils ne connoissoient ni l'illustre maison de La Tremouille dont le sang coule dans mes veines, ni la maison royale de Stanley à laquelle j'ai donné des descendants, ceux qui se flattoient de m'humilier au point de me faire consentir à une transaction si honteuse. J'aurois préféré périr de faim dans le plus sombre et le plus humide des cachots du château de Rushin, plutôt que d'abandonner le moindre des droits de mon fils sur la souveraineté.

— Et votre fermeté, dans un moment où tout espoir sembloit perdu, ne put les déterminer à se montrer généreux; à vous rendre la liberté sans conditions?

— Ils me connoissoient mieux que vous, cousine; une fois en liberté, je n'aurois pas été longtemps sans trouver les moyens de les troubler dans leur usurpation; et Christian auroit brisé les barreaux de fer de la loge d'une lionne pour la combattre, plutôt que de me laisser la moindre chance de revenir à la charge contre lui. Mais le temps me gardoit en réserve la liberté et la vengeance; j'avois encore des amis et des partisans dans l'île, quoiqu'ils fussent obligés de céder à l'orage; en général, même les insulaires avoient

reconnu qu'ils s'étoient trompés dans les espérances que leur avoit fait concevoir un changement de maîtres; ils gémissoient sous le poids de mille exactions; leurs priviléges avoient été abolis sous prétexte de les mettre au même niveau que les autres sujets de la prétendue république. Quand on y reçut la nouvelle de la révolution qui vient d'arriver en Angleterre, ils trouvèrent le moyen de me faire connoître leurs sentiments, et une insurrection aussi soudaine, aussi irrésistible que celle qui m'avoit rendue captive, me remit en liberté, et me rendit la souveraineté de l'île de Man, avec le titre de régente pour mon fils, le jeune comte de Derby. Croyez-vous qu'une fois rétablie dans mes droits j'aie tardé long-temps à faire justice du traître Christian?

— Comment, Madame, dit lady Peveril, qui, quoiqu'elle connût l'esprit ambitieux et entreprenant de la comtesse, s'imaginoit à peine à quelles extrémités il étoit capable de la porter, l'avez-vous fait mettre en prison?

— Oui, cousine, dans cette prison bien sûre d'où nul félon ne peut s'échapper.

Bridgenorth, qui s'étoit approché d'elles peu à peu, et qui les écoutoit avec un intérêt pénible, ne put se contenir plus long-temps, et s'écria avec vivacité : — J'espère, Madame, que vous n'avez pas osé...?

La comtesse l'interrompit à son tour.

— Je ne vous connois pas, vous qui vous permettez de me questionner; et vous ne me connoissez guère quand vous me parlez de ce que j'ose ou n'ose pas faire; mais, puisque vous semblez prendre intérêt à ce Christian, vous allez savoir quel fut son destin. Dès que je fus rentrée en possession de mon autorité légitime, j'ordonnai au *doomster*[1] de l'île de traduire le traître devant une haute cour de justice, en se conformant à toutes les formes prescrites par les antiques coutumes de Man. La séance de la cour se tint en plein air; les juges et les assesseurs étoient assis sur des siéges taillés dans le roc. Le criminel fut entendu dans sa défense, qui ne consista guère que dans ces allégations spécieuses de bien public, dont la trahison se sert pour voiler ses traits hideux. Il fut pleinement convaincu de son crime, et condamné à subir le sort des traîtres.

— Mais ce jugement n'est pas encore exécuté, je l'espère, s'écria lady Peveril en frémissant involontairement.

— Vous êtes une folle, Marguerite, répliqua la comtesse avec quelque aigreur; me croyez-vous femme à avoir attendu, pour faire un acte

[1] Le principal magistrat. (*Note du Traducteur.*)

de justice, que quelque misérable intrigue eût déterminé la nouvelle cour d'Angleterre à intervenir dans cette affaire? Non, cousine, de la cour de justice il passa au lieu de l'exécution, sans autre délai que celui qui pouvoit être nécessaire pour le salut de son âme. Il fut fusillé dans la cour du château de Peel.

Ici Bridgenorth joignit les mains, se tordit les bras, et poussa un profond gémissement.

— Comme vous paroissez prendre intérêt à ce criminel, ajouta la comtesse en se tournant vers lui, je vous dirai, pour lui rendre justice, qu'il reçut la mort avec courage et fermeté, d'une manière digne de sa vie passée, qui avoit été honorable et sans reproche jusqu'à cet acte d'ingratitude et de trahison. Mais qu'importe? l'hypocrite est un saint, le traître est un homme d'honneur, jusqu'à ce que quelque occasion devienne la pierre de touche qui fait connoître le vil métal dont ils sont composés.

— Cela est faux! de toute fausseté! s'écria Bridgenorth, ne pouvant plus contenir son indignation.

— Que veut dire cette conduite, monsieur Bridgenorth? dit lady Peveril, fort surprise. Quel intérêt si grand prenez-vous à ce Christian, pour insulter ainsi la comtesse de Derby dans ma maison?

— Ne me parlez ni de comtesse ni d'égards cérémonieux, s'écria Bridgenorth. La douleur et la colère n'ont pas le loisir de s'arrêter à des puérilités, pour satisfaire la vanité de grands enfants. O Christian! digne et bien digne du nom que tu portois[1]! Mon ami! mon frère! le frère de ma défunte et sainte Alice! as-tu donc été cruellement assassiné par une furie, qui, sans toi, auroit payé de son sang celui de tous les saints immolés par elle et son tyran de mari. Oui, cruelle meurtrière, ajouta-t-il en s'adressant à la comtesse, celui que tu as assassiné dans ta soif de vengeance, a sacrifié, pendant bien des années, les murmures de sa conscience à l'intérêt de ta famille, et il ne t'a abandonnée que lorsque ton zèle frénétique pour la royauté avoit presque causé la ruine entière de l'île dans laquelle il étoit né. En t'enfermant dans un château fort, il n'a fait que ce que font les amis d'un furieux qu'ils enchaînent pour l'empêcher d'attenter à ses jours. Je puis rendre témoignage que sans la barrière qu'il éleva entre toi et le juste ressentiment des communes d'Angleterre, sans les vives sollicitations qu'il adressa en ta faveur, tu aurois subi le châtiment de ta rébellion, comme la détestable femme d'Achab.

[1] Le mot *Christian* est un nom propre en anglais, et signifie *chrétien*. (*Note du Traducteur.*)

— Monsieur Bridgenorth, dit lady Peveril, je puis pardonner quelque chose à l'affliction que vous éprouvez en apprenant cette malheureuse nouvelle; mais il est aussi inutile que peu convenable de discourir plus long-temps sur un pareil sujet. Si votre chagrin vous fait oublier les autres motifs qui devroient vous inspirer une conduite différente, je vous prie de vous rappeler que la comtesse de Derby est chez moi, qu'elle est ma parente, et qu'elle a droit à toute la protection que je puis lui accorder. Je vous demande donc, uniquement à titre de politesse, de vous retirer; c'est ce que vous pouvez faire de mieux en ce moment pénible.

— Non, qu'il reste, dit la comtesse en le regardant avec calme, et presque d'un air de triomphe. Je ne voudrois pas qu'il en fût autrement; je ne voudrois pas que ma vengeance se bornât à la misérable satisfaction que m'a donnée la mort de Christian. Les clameurs grossières de cet homme me prouvent que le châtiment que j'ai infligé ne se fera pas sentir seulement à celui qui l'a subi. Je voudrois savoir qu'il a percé autant de cœurs rebelles, que le meurtre de mon digne Derby a affligé de cœurs loyaux.

— Puisque le major Bridgenorth n'est pas assez poli pour se retirer quand je l'en prie, dit lady Peveril, nous le laisserons dans cet appartement,

Madame, et nous passerons dans le mien, si c'est votre bon plaisir. Adieu, monsieur Bridgenorth, j'espère vous revoir dans de meilleures dispositions.

— Pardon, Madame, dit le major qui avoit parcouru la chambre à grands pas, mais qui s'arrêta en ce moment, et se redressa comme un homme qui vient de prendre sa résolution ; je ne vous parlerai jamais que dans les termes les plus respectueux, mais il faut que je parle à cette femme en magistrat. Elle vient d'avouer en ma présence qu'elle a commis un meurtre, le meurtre de mon beau-frère. Comme homme, comme magistrat, je ne dois permettre qu'elle sorte d'ici que sous bonne garde. Elle a déjà dit qu'elle étoit fugitive, qu'elle cherchoit à se cacher : je dois empêcher qu'elle ne prenne la fuite, et qu'elle ne se réfugie en pays étranger. Charlotte, comtesse de Derby, je vous arrête comme coupable du crime dont vous venez de tirer vanité.

— Je ne me soumettrai point à ce mandat, répondit la comtesse sans montrer aucune émotion ; je suis née pour donner de tels ordres, et non pour en recevoir. Qu'ont de commun vos lois anglaises avec les actes de mon gouvernement dans le royaume héréditaire de mon fils ? Ne suis-je pas reine de Man, aussi bien que comtesse de Derby ? — souveraine feudataire à la vérité,

mais indépendante, tant que je rends foi et hommage? Quel droit pouvez-vous réclamer sur moi?

— Le droit que donne le précepte de l'Écriture, répliqua Bridgenorth : — Celui qui répand le sang de son prochain, son sang sera pareillement répandu. — Ne vous imaginez pas que les priviléges barbares d'anciennes coutumes féodales puissent vous mettre à l'abri du châtiment que vous avez encouru pour avoir assassiné un Anglais pour des motifs auxquels, dans tous les cas, l'acte d'amnistie étoit applicable.

— Major Bridgenorth, dit lady Peveril, si je ne puis vous faire renoncer au projet que vous paroissez avoir conçu, je vous annonce que je ne permettrai pas qu'on exerce aucun acte de violence contre cette honorable dame dans l'enceinte des murs du château de mon mari.

— Vous vous trouverez hors d'état de m'empêcher d'exécuter mon devoir, Madame, dit Bridgenorth, dont l'obstination naturelle venoit à l'appui de son ressentiment et de son désir de vengeance : je suis magistrat, et j'agis en cette qualité.

— C'est ce que j'ignore, monsieur Bridgenorth, répondit lady Peveril. Je sais fort bien que vous étiez magistrat sous les autorités usurpatrices qui gouvernoient naguère le pays; mais jusqu'à ce que je sache que vous avez une commission au

nom du roi, je ne crois pas devoir vous reconnoître pour tel.

— Je ne discuterai pas cette vaine question, Madame, répliqua le major. Quand je ne serois pas magistrat, tout homme a le droit d'arrêter un individu coupable de meurtre au mépris des proclamations d'amnistie publiées par le roi; et rien ne m'empêchera de le faire.

— Quelle amnistie? quelle proclamation? s'écria la comtesse d'un ton d'indignation. Charles Stuart peut, si bon lui semble, et il paroît que bon lui semble en effet, admettre près de lui ces gens dont les mains sont encore teintes du sang de son père et de ses plus fidèles sujets, et qui sont gorgés de richesses acquises par le pillage; il peut leur pardonner, si tel est son bon plaisir, et compter leurs forfaits comme de loyaux services: quel rapport tout cela peut-il avoir avec le crime commis par ce Christian contre moi et les miens? Né, élevé, domicilié dans l'île de Man, il a violé les lois du pays dans lequel il vivoit, et il en a été puni, après avoir été jugé conformément à ces mêmes lois. Il me semble, Marguerite, que nous avons eu assez long-temps la visite de cet insolent et insensé magistrat. Je vous suis dans votre appartement.

Le major Bridgenorth se plaça entre elles et la porte, de manière à faire voir qu'il étoit déterminé

à leur barrer le passage. Lady Peveril, pensant qu'elle lui avoit déjà montré, en cette occasion, plus de déférence que son mari ne l'approuveroit probablement, éleva la voix, et appela Whitaker. Le vieil intendant, qui avoit entendu parler haut, et distingué une voix de femme qu'il avoit cru reconnoître, étoit déjà depuis quelques minutes dans l'antichambre, impatient de pouvoir satisfaire sa curiosité. On juge bien qu'il entra au même instant.

— Que trois de mes gens prennent les armes sur-le-champ, dit lady Peveril; qu'ils se rendent dans l'antichambre, et qu'ils y attendent mes ordres.

CHAPITRE VI.

« Oui, vous êtes mon prisonnier.
« Votre prison sera ma chambre,
« Et je serai votre geôlier. »

Le capitaine.

L'ordre que lady Peveril venoit de donner à ses domestiques, de prendre les armes, étoit si peu d'accord avec sa douceur ordinaire, que le major Bridgenorth en fut tout surpris.

— Que veut dire cela, Madame, lui demanda-t-il. Je me croyois sous le toit d'un ami.

— Et vous ne vous trompiez pas, major Bridgenorth, répondit lady Peveril sans perdre un instant le ton de calme et l'air de douceur qui lui étoient naturels; mais c'est un abri qui ne doit pas être violé par l'acte de vengeance d'un ami contre un autre.

— Fort bien, Madame, dit le major en se tournant du côté de la porte; — le digne M. Solsgrace m'avoit déjà prédit que nous reverrions le temps où les maisons situées sur les hauts lieux et les noms des grands de la terre seroient encore un abri pour les crimes. Je ne l'avois pas cru, mais je reconnois aujourd'hui qu'il est plus clair-

voyant que moi. Ne pensez pourtant pas que je me soumette ainsi à votre volonté. Le sang de mon frère, de mon ami de cœur, ne criera pas long-temps en vain ; — *Que tu te fais attendre, ô Seigneur!...* S'il reste une étincelle de justice dans la malheureuse Angleterre, cette femme superbe et moi nous nous verrons dans un lieu où elle n'aura pas d'amis dont la partialité la protègera.

A ces mots, il alloit sortir de l'appartement, quand lady Peveril lui dit : — Vous ne quitterez pas cette maison, monsieur Bridgenorth, sans m'avoir donné votre parole de renoncer à tout dessein hostile contre la liberté de la comtesse, dans les circonstances présentes.

— Je signerois mon déshonneur dans les termes les plus formels, Madame, répondit-il, plutôt que de consentir à une telle transaction. Si quelqu'un s'oppose à ma sortie, que son sang retombe sur sa tête.

Tandis que le major parloit ainsi, Whitaker ouvrit la porte, et fit voir que, alerte comme un vieux soldat qui n'étoit pas fâché de prendre encore une attitude militaire, il avoit déjà amené quatre vigoureux gaillards, portant comme lui la livrée de Peveril du Pic, armés de sabres, de carabines, de justaucorps de buffle, et ayant des pistolets à leur ceinture.

— Je verrai, dit le major Bridgenorth, si quelqu'un de ces drôles sera assez hardi pour arrêter un Anglais né libre, un magistrat s'acquittant de son devoir.

En parlant ainsi il s'avança sur Whitaker et les hommes de sa suite en portant la main sur la poignée de son épée.

—Ne soyez pas si imprudent, monsieur Bridgenorth, s'écria lady Peveril, et elle ajouta en même temps : — Arrêtez-le, Whitaker; désarmez-le, mais ne lui faites pas de mal.

Cet ordre fut exécuté; Bridgenorth ne manquoit pas de résolution, mais il n'étoit pas de ces gens qui ne font aucune attention au nombre de leurs ennemis quand il s'agit de défendre leur liberté. Il tira son épée à demi hors du fourreau, et ne fit que la résistance nécessaire pour obliger ses adversaires à employer la violence afin de le soumettre. Il leur remit alors son arme, et déclara que, tout en se rendant à une force à laquelle un homme seul ne pouvoit résister, il déclaroit ceux qui l'employoient et qui en avoient donné l'ordre responsables du fait de son arrestation illégale.

— Ne vous mettez pas en peine de cela, monsieur Bridgenorth, dit le vieux Whitaker; nous savons que vous avez agi plus d'une fois vous-même d'une manière plus illégale encore. Une parole de

milady vaut tous les mandats du vieux Noll[1]; et vous les avez fait exécuter assez long-temps, monsieur Bridgenorth : vous m'avez fait mettre en prison pour avoir bu à la santé du roi, monsieur Bridgenorth ; et vous ne vous embarrassiez guère alors des lois anglaises.

— Pas d'impertinences, Whitaker, dit lady Peveril; et vous, monsieur Bridgenorth, ne trouvez pas mauvais que vous soyez retenu prisonnier pendant quelques heures, jusqu'à ce que la comtesse de Derby n'ait plus rien à craindre de vos poursuites. Il me seroit bien facile de lui donner une escorte qui défieroit toutes les forces que vous pourriez rassembler ; mais Dieu sait que je désire assoupir la mémoire des dissensions civiles, et non la réveiller. Encore une fois, réfléchissez-y bien ; voulez-vous reprendre votre épée, et oublier qui vous avez vu au château de Martindale?

— Jamais, répondit Bridgenorth. Le crime de cette femme barbare sera, de tous les crimes commis par les hommes, le dernier que j'oublierai. Jamais je ne renoncerai au désir d'obtenir justice.

— Si tels sont vos sentiments, puisqu'ils respirent l'amour de la vengeance plus que celui de

[1] Sobriquet que les royalistes avoient donné à Cromwell. (*Notes du Traducteur.*)

la justice, je dois pourvoir à la sûreté de mon amie en m'assurant de votre personne. On vous fournira dans cette chambre tout ce qui pourra vous être nécessaire ou agréable, et j'enverrai à Moultrassie-Hall pour que votre absence n'y cause aucune inquiétude. Dans quelques heures peut-être, dans deux jours tout au plus, je mettrai fin à votre captivité, et je vous prie de m'excuser si j'en viens en ce moment à une extrémité à laquelle votre obstination me contraint.

Le major ne répondit rien, si ce n'est qu'il étoit en son pouvoir, et qu'il devoit se soumettre à ses volontés. Il se tourna alors vers la fenêtre d'un air mécontent, comme s'il eût cherché à se débarrasser de la présence des deux dames.

La comtesse et lady Peveril sortirent en se tenant par le bras, et la dernière donna ses instructions à Whitaker sur la manière dont elle désiroit que le major fût traité et gardé, lui expliquant en même temps que la sûreté de la comtesse de Derby exigeoit qu'il fût surveillé de très-près.

Whitaker donna son assentiment sans réserve à la proposition de placer des gardes à toutes les portes de la chambre, pour empêcher le prisonnier de s'échapper; mais quand il fut question de son coucher et de sa table, le vieil intendant ne se montra pas aussi docile, et il pensa que

lady Peveril avoit beaucoup trop d'égards pour le major puritain. — Je vous réponds, lui dit-il, que ce coquin de Tête-Ronde a mangé hier de notre bœuf gras pour un mois, et quelques jours de jeûne lui feront grand bien. Quant à sa boisson, de par Dieu! je lui donnerai assez d'eau fraîche pour rafraîchir son sang trop échauffé par tout ce qu'il a bu hier. Et pour son lit, voilà un beau plancher bien sec, qui vaut mieux que la paille humide que j'ai trouvée quand il m'a fait jeter en prison.

— Whitaker, dit lady Peveril d'un ton d'autorité, songez à exécuter très-ponctuellement les ordres que je vous ai déjà donnés relativement à la nourriture et au coucher de M. Bridgenorth, et ne vous avisez pas de manquer de politesse envers lui.

— De par Dieu! Milady, répondit Whitaker, vos ordres seront fidèlement exécutés; mais, comme ancien serviteur, je ne puis m'empêcher de vous faire connoître ma façon de penser.

Après cette conférence, les deux dames entrèrent dans l'antichambre et passèrent ensuite dans un appartement qui, destiné à l'usage de la maîtresse du château, communiquoit d'un côté à sa chambre à coucher, et de l'autre à une salle donnant sur le jardin. Il s'y trouvoit aussi une petite porte par laquelle, après avoir monté

quelques marches, on arrivoit au balcon donnant sur la cuisine, dont nous avons déjà parlé, et le même corridor conduisoit, par une autre porte, à une tribune de la chapelle; de sorte que toutes les affaires temporelles et spirituelles du château devenoient presque au même instant soumises à l'inspection de l'œil qui devoit tout surveiller.

La comtesse et lady Peveril furent bientôt assises dans la chambre que nous venons de décrire, et qui étoit ornée d'une belle tapisserie. La première, prenant la main de sa cousine, lui dit en souriant : — Il est arrivé aujourd'hui deux choses qui m'auroient surprise, si quelque chose pouvoit me surprendre maintenant. La première, c'est que cette tête-ronde ait osé montrer tant d'insolence dans le château de Peveril du Pic. Si votre mari est toujours le brave et honorable cavalier que j'ai connu, et qu'il se fût trouvé chez lui, il auroit jeté le drôle par la fenêtre. Mais ce qui m'a encore plus étonnée, Marguerite, ç'a été de vous voir montrer un sang-froid et un courage dignes d'un général d'armée. Je vous aurois à peine crue capable de prendre des mesures si décisives, après vous avoir vue écouter cet homme avec tant de patience. Tandis qu'il parloit de sa magistrature et de ses mandats d'arrêt, vous aviez l'air si décon-

tenancée, qu'il me sembloit déjà sentir sur mon épaule la griffe de quelque constable voulant me traîner en prison comme une vagabonde.

— Nous devons quelque déférence à M. Bridgenorth, ma chère dame; il nous a rendu plus d'un service dans ces temps difficiles. Mais ni lui ni personne n'insultera la comtesse de Derby dans la demeure de Marguerite Stanley.

— Vous êtes devenue une véritable héroïne, Marguerite.

— Deux siéges et des alarmes sans nombre peuvent m'avoir donné quelque présence d'esprit; mais pour le courage, je n'en ai guère plus qu'autrefois.

— Présence d'esprit est courage, Marguerite. La véritable valeur ne consiste pas à être insensible au danger, mais à le braver et à le surmonter; et il est possible que nous ayons bientôt besoin de toute celle que nous possédons, ajouta-t-elle avec une légère émotion, car j'entends des chevaux dans la cour.

Au même instant le petit Julien, hors d'haleine de joie, accourut dans la chambre pour annoncer que son papa venoit d'arriver avec Lamington et Sam-Brewer, et qu'il lui avoit permis de monter sur Black Hastings pour le conduire à l'écurie. Presque en même temps on entendit le bruit des bottes du digne chevalier, qui, dans

son empressement de revoir son épouse, franchissoit les escaliers deux à deux. Il entra ; ses traits échauffés et ses vêtements en désordre annonçoient la célérité avec laquelle il avoit voyagé. Ce ne fut qu'avec quelque difficulté que lady Peveril se dégagea de ses bras en rougissant et en lui disant d'un ton de reproche adouci par la tendresse, de faire attention à la dame qui se trouvoit dans sa chambre.

— C'est une dame, dit la comtesse en s'avançant vers lui, qui est enchantée de voir que sir Geoffrey Peveril du Pic, quoique devenu courtisan et favori, n'en apprécie pas moins le trésor qu'elle a contribué à lui assurer. Vous ne pouvez avoir oublié la levée du siége de Latham-House.

— La noble comtesse de Derby ! s'écria sir Geoffrey en ôtant avec un air de respect son chapeau surmonté d'un panache, et en baisant la main qu'elle lui présentoit. Je suis aussi charmé, Milady, de vous voir dans ma pauvre maison, que si j'apprenois qu'on a découvert une veine de plomb dans ma mine de Bonaventure. Je suis venu en toute hâte dans l'espoir de pouvoir vous servir d'escorte dans ce comté, car je craignois que vous ne tombassiez en mauvaises mains, ayant appris qu'un messager, porteur d'un mandat d'arrêt décerné contre vous par le conseil, étoit déjà parti de Londres.

— Quand avez-vous appris cette nouvelle, et de qui la tenez-vous?

— De Cholmondeley de Vale-Royal. Il est parti afin de prendre des mesures pour assurer votre passage dans le comté de Chester, et je me suis chargé de vous y conduire en sûreté. Le prince Rupert, Osmond, et nos autres amis, travaillent à vous tirer d'affaire moyennant une amende; mais on dit que le chancelier Harry Bennet, et quelques autres conseillers d'outre-mer, sont furieux de ce qu'ils appellent une violation de l'amnistie proclamée au nom du roi. Qu'ils aillent au diable! ils nous ont laissé supporter tous les coups, et maintenant ils trouvent mauvais que nous voulions régler nos comptes avec ceux qui nous ont donné si long-temps le cauchemar...

— Et quel châtiment parle-t-on de m'infliger?

— Je ne saurois trop vous le dire. Nos amis, comme je vous le disois, cherchent à le faire réduire à une amende; mais les autres ne parlent de rien moins que de la Tour de Londres, et d'un long emprisonnement.

— Je suis restée en prison assez long-temps pour l'amour du roi Charles, dit la Comtesse, et je n'ai nullement envie d'y retourner par ses ordres. D'ailleurs, si l'on me prive du gouvernement des domaines de mon fils dans l'île de Man,

je ne sais si je n'ai pas à craindre quelque nouvelle usurpation. Je vous serai donc obligée, cousin, de chercher quelques moyens pour me faire conduire en sûreté à Vale-Royal, où je sais que je trouverai une escorte suffisante pour arriver sans danger à Liverpool.

— Comptez, noble Dame, que je vous servirai de guide et d'escorte, quand même vous seriez venue dans mon château à minuit, avec la tête de ce drôle dans votre tablier, comme Judith dans les Apocryphes, que je suis charmé qu'on recommence à lire dans nos églises.

— La noblesse du second ordre est-elle nombreuse à la cour?

— Oui, Madame, et comme nous le disons des mineurs dans ce comté, quand ils ouvrent une mine, elle travaille *pour la grâce de Dieu, et pour ce que cette grâce pourra lui rendre.*

— Les anciens cavaliers y sont-ils bien accueillis?

— Ma foi, Madame, pour dire la vérité, le roi a des manières si gracieuses, qu'il fait naître l'espérance dans le cœur de tous ceux à qui il parle; mais jusqu'à présent on a vu bien peu de ces fleurs porter du fruit.

— J'espère, cousin, que du moins vous n'avez pas à vous plaindre d'avoir éprouvé de l'ingratitude? personne ne l'auroit moins mérité.

En homme prudent, sir Geoffrey ne se soucioit pas d'avouer qu'il avoit conçu des espérances déçues; mais il avoit trop de franchise dans le caractère pour cacher entièrement son désappointement.

— Qui, moi? Madame! répondit-il; que pouvoit attendre du roi un pauvre chevalier campagnard, si ce n'est le plaisir de le revoir à White-Hall, replacé sur son trône? Sa Majesté m'a reçu de la manière la plus gracieuse lorsque je lui ai été présenté; elle m'a parlé de la journée de Worcester, et de mon cheval Black Hastings. Il est vrai qu'elle en avoit oublié le nom, et le mien aussi, je crois; car le prince Rupert fut obligé de le lui rappeler à l'oreille. J'ai revu quelques anciens amis, sa grâce le duc d'Osmond, sir Marmaduke Langdale, sir Philippe Musgrave et plusieurs autres, et nous avons fait ripaille ensemble, une ou deux fois, à la manière de l'ancien temps.

— J'aurois cru que tant de dangers courus, tant de brèches dans votre fortune; tant de blessures reçues, méritoient quelque chose de mieux que quelques paroles mielleuses.

— Il est bien vrai, Milady, que j'ai trouvé quelques amis qui avoient la même pensée. Quelques-uns étoient d'avis que la perte de tant d'acres de bonne terre méritoit au moins quelque

récompense honorifique ; et il y en avoit qui prétendoient qu'un homme dont la généalogie remonte à Guillaume-le-Conquérant, pardon si je me vante ainsi devant vous, Milady, pouvoit porter un titre tout aussi-bien que la plupart de ceux qui en ont obtenu. Mais que dit à cela le bel esprit de la cour, le duc de Buckingham, dont le grand-père étoit un chevalier du comté de Leicester, d'une famille valant à peine la mienne? Il dit que si l'on appeloit à la pairie tous les chevaliers qui ont bien mérité du roi dans les derniers temps, il faudroit que la chambre des pairs tînt ses séances dans la plaine de Salisbury.

— Et cette mauvaise plaisanterie a passé pour une bonne raison? Cela ne m'étonne pas dans un temps où de bonnes raisons passent pour de mauvaises plaisanteries. Mais voici quelqu'un avec qui il faut que je fasse connoissance.

C'étoit le petit Julien qui, plein d'une vanité enfantine, après avoir reconduit seul Black Hastings à l'écurie, venoit, tenant Alice par la main, comme s'il l'avoit amenée pour rendre témoignage de l'exploit dont il se vantoit. — Saunders, s'écrioit-il, qui marchoit à côté de la tête du cheval, n'avoit pas mis une fois la main sur les guides, et Brewer, qui étoit à côté de lui, le tenoit à peine par l'épaule. Sir Geof-

frey prit Julien dans ses bras pour l'embrasser; et quand il l'eut remis par terre, la comtesse l'appela à elle, le baisa sur le front, et l'examina d'un œil curieux.

— C'est un vrai Peveril, dit-elle, qui réunit quelques traits des Stanleys, comme cela devoit être. Cousin, il faut que vous m'accordiez ma demande, et que, dans quelque temps, quand l'affaire actuelle sera arrangée et que je serai établie dans mon île, vous m'envoyiez ce petit Julien pour être élevé chez moi, comme mon page, et le compagnon de jeux et d'études de mon petit Derby. J'espère que le ciel permettra qu'ils soient amis comme leurs pères l'ont été, et qu'il leur fera voir des temps plus heureux.

— De tout mon cœur, Madame, et je vous remercie sincèrement de cette offre. Nous avons vu déchoir tant de nobles maisons, et il y en a tant d'autres où l'on a négligé et même abandonné les règles de la discipline ancienne dans l'éducation des jeunes nobles, que j'ai souvent craint d'être obligé de garder Julien chez moi; et comme mon éducation à moi-même n'a pas été assez soignée pour que je puisse me charger de la sienne, il auroit couru grand risque de n'être toute sa vie qu'un chevalier chasseur du comté de Derby. Mais dans votre maison, Milady, et près du noble jeune comte votre fils, il

recevra toute l'éducation que je lui souhaite, et mieux encore.

— Il n'y aura entre eux aucune distinction, cousin, dit la comtesse, le fils de Marguerite Stanley sera l'objet de mes soins aussi bien que le mien, puisque vous voulez bien me le confier. Vous pâlissez, Marguerite, et j'aperçois une larme dans vos yeux. Quelle folie! ce que je vous demande est plus avantageux pour votre fils que tout ce que vous pourriez désirer, car la maison de mon père, le duc de La Tremouille, étoit la plus célèbre école de chevalerie de toute la France, et je n'en ai pas dégénéré; je n'ai souffert chez moi aucun relâchement de cette noble discipline qui habituoit les jeunes gens à faire honneur à leur race. Vous ne pouvez vous promettre les mêmes avantages pour votre Julien, si vous vous bornez à l'élever en gentilhomme campagnard.

— Je sens toute l'importance de cette faveur, Madame, dit lady Peveril, et je dois consentir à une proposition qui nous honore et qui a déjà obtenu l'approbation de sir Geoffrey. Mais Julien est un fils unique, et...

— Un fils unique, dit la Comtesse, mais non pas votre unique enfant. Vous faites trop d'honneur à nos maîtres, trop d'honneur à ce sexe si fier, si vous souffrez que Julien s'empare de

toute votre affection, et que vous n'en réserviez pas pour cette jolie enfant.

A ces mots, elle mit Julien par terre, et prenant sur ses genoux Alice Bridgenorth, elle commença à la caresser. Malgré le caractère mâle de la comtesse, il y avoit quelque chose de si doux dans le son de sa voix et dans l'expression de ses traits, que l'enfant lui sourit tout à coup et répondit à ses caresses. Cette méprise embarrassa beaucoup lady Peveril. Connoissant le caractère impétueux de son mari, son dévouement à la mémoire du feu comte de Derby, et sa vénération non moins grande pour sa veuve, elle fut alarmée des conséquences que pouvoit avoir le compte qu'il falloit bien lui rendre de la conduite de Bridgenorth; elle désiroit beaucoup pouvoir l'en instruire elle-même, en particulier, et après l'avoir préparé à l'apprendre. Mais l'erreur de la comtesse amena une explication plus précipitée.

— Cette belle enfant ne nous appartient pas, Madame, répondit sir Geoffrey, et je voudrois qu'elle nous appartînt. C'est la fille d'un de nos proches voisins, un brave homme, et pour dire la vérité, un bon voisin, quoique, dans ces derniers temps, il se soit laissé entraîner hors du droit chemin par un maudit presbytérien qui prend le titre de ministre, et que j'espère avoir le plaisir d'abattre incessamment de son perchoir,

avec avis de prendre garde à lui. Il a été assez long-temps le coq du poulailler. Nous ne manquerons pas de baguettes trempées dans le vinaigre pour secouer son manteau de Genève : c'est ce que je puis promettre à ce drôle à face de carême. — Mais quant à cette belle enfant, c'est la fille de Bridgenorth, du voisin Bridgenorth de Moultrassie-Hall.

— Bridgenorth! répéta la comtesse; je croyois connoître le nom de toutes les familles honorables du comté de Derby, et je ne me rappelle nullement celui de Bridgenorth. Mais un moment; n'y avoit-il pas dans le comité des séquestres un homme qui portoit ce nom? A coup sûr ce ne peut être lui.

Ce ne fut pas sans éprouver une sorte de honte que Peveril répondit : — Pardonnez-moi, Milady; c'est précisément l'homme dont vous parlez, et vous pouvez concevoir avec quelle répugnance je me suis décidé à recevoir de bons offices d'un homme de cette trempe. Mais si je ne l'eusse fait, je ne sais où j'aurois trouvé un abri pour la tête de Marguerite.

Tandis qu'il parloit ainsi, la comtesse remit à terre la petite Alice, et la plaça doucement sur le tapis, quoique l'enfant parût évidemment désirer de rester sur ses genoux; désir auquel la souveraine de Man auroit certainement cédé, si

Alice avoit reçu le jour de parents patriciens et loyaux.

— Je ne vous blâme pas, lui dit-elle; personne ne sait jusqu'où la tentation peut nous faire descendre; et cependant je croyois que Peveril du Pic auroit préféré habiter une caverne, plutôt que d'avoir une obligation à un régicide.

— Mon voisin ne vaut pas grand'chose, Madame, dit le chevalier, mais il vaut pourtant mieux que vous ne le pensez. C'est un presbytérien, je dois en convenir, mais ce n'est pas un indépendant [1].

— C'est une variété du même monstre, répliqua la comtesse. Les premiers conduisoient la chasse et sonnoient du cor; ils poursuivoient et garottoient la victime que les seconds égorgeoient. De ces deux sectes, je préfère les indépendants. Ce sont du moins des scélérats audacieux, et s'ils sont sans pitié, ils ne cherchent pas à se couvrir d'un masque. Ils ressemblent davantage au tigre, et moins au crocodile. Je ne doute pas que le digne personnage qui a pris sur lui ce matin de...

Elle s'arrêta à ces mots, car elle vit dans les traits de lady Peveril une sorte d'embarras et même de mécontentement.

[1] Les indépendants vouloient l'abolition de la monarchie; les presbytériens ne demandoient que la liberté de conscience. (*Note du Traducteur.*)

— Je suis la plus malheureuse des femmes, ajouta-t-elle; j'ai dit quelque chose qui vous contrarie, Marguerite; et je ne sais pourquoi. Je suis ennemie de tout mystère, et il ne doit pas en exister entre nous.

— Il n'en existe aucun, Madame, répondit lady Peveril avec un peu d'impatience; je n'attendois qu'une occasion pour informer mon mari de ce qui est arrivé. — M. Bridgenorth étoit malheureusement ici, sir Geoffrey, lors de ma première entrevue avec lady Derby, et il a cru qu'il étoit de son devoir de...

— De quoi faire? s'écria le chevalier. Vous avez toujours été trop disposée, Madame, à souffrir les prétentions de pareilles gens.

— Je veux dire seulement que comme la personne... celui dont lady Derby me racontoit l'histoire, étoit le frère de sa défunte femme, il l'a menacée.., quoique je ne puisse croire qu'il parloit sérieusement...

— Il l'a menacée! menacer la comtesse de Derby dans ma maison! la veuve de mon ami, la noble Charlotte de Latham-House! De par le ciel! le coquin de Tête-Ronde m'en fera raison! Comment se fait-il que mes gens ne l'aient pas jeté par la fenêtre?

— Hélas! sir Geoffrey, vous oubliez les obligations que nous lui avons.

— Les obligations! s'écria le chevalier avec encore plus d'indignation; car, tout occupé d'un seul objet, il s'imagina que sa femme vouloit parler d'obligations pécuniaires; si je lui dois quelque argent, n'a-t-il pas toutes ses suretés? A-t-il pour cela le droit de venir dicter des lois et jouer le rôle de magistrat dans le château de Martindale? Où est-il? Qu'en avez-vous fait? Je veux... il faut absolument que je lui parle.

Calmez-vous, sir Geoffrey, dit la comtesse, qui vit alors le motif des appréhensions de sa parente, et soyez bien sûr que je n'ai eu besoin d'aucun chevalier pour me défendre contre ce discourtois *faitour*[1], comme l'auteur de la Mort d'Arthur l'auroit appelé. Je vous garantis que ma parente en a fait complétement justice; et je suis si charmée de devoir entièrement ma délivrance à son courage, que je vous ordonne, comme à un loyal chevalier, de ne pas intervenir dans une aventure qui appartient à un autre.

Lady Peveril, qui connoissoit le caractère impatient et irritable de son mari, et qui voyoit sa colère, raconta alors toute l'histoire et lui mit sous les yeux, de la manière la plus simple, la conduite de M. Bridgenorth, et les causes qui y avoient donné lieu.

[1] Ancien mot normand. Terme de mépris.
(*Note du Traducteur.*)

— J'en suis fâché, dit le chevalier, je lui croyois plus de bon sens, et j'espérois que les heureux changements survenus depuis peu auroient produit sur lui quelque bon effet. Mais vous auriez dû m'en informer plus tôt ; mon honneur ne me permet pas de le garder prisonnier ici, comme si je craignois rien de ce qu'il pourroit entreprendre contre la noble comtesse, tandis qu'elle est dans mon château ou à une distance de vingt milles.

A ces mots il salua la comtesse, et se rendit sur-le-champ dans la chambre dorée, laissant lady Peveril dans la plus vive inquiétude de ce qui pourroit se passer entre deux hommes d'un caractère aussi fougueux que celui de son mari et aussi opiniâtre que celui de Bridgenorth. Elle auroit pu s'épargner cette crainte, car la rencontre ne devoit pas avoir lieu.

Quand sir Geoffrey, ayant congédié Whitaker et ses sentinelles, fut entré dans cet appartement, où il comptoit trouver le captif, le major n'y étoit plus, et il étoit facile de voir de quelle manière il s'étoit échappé. Dans le trouble du moment, ni lady Peveril, ni Whitaker, seules personnes qui connussent le secret du panneau glissant, n'avoient songé qu'il pouvoit donner passage au prisonnier. Il étoit probable que la comtesse en le fermant n'avoit pas pris toutes les précau-

tions nécessaires pour en cacher la place, que Bridgenorth l'avoit découvert, et qu'étant parvenu à l'ouvrir, il avoit pénétré dans l'appartement secret dans lequel il conduisoit, et d'où il étoit arrivé à la poterne du château par un étroit passage pratiqué dans l'épaisseur des murs. Cela n'avoit rien d'extraordinaire dans les anciens châteaux, où les barons étoient exposés à tant de revers de fortune, qu'ils avoient presque toujours soin de se ménager les moyens de quitter secrètement leur forteresse pour gagner quelque autre retraite. Ce qui prouvoit que c'étoit ainsi que le major étoit parti du château, c'étoit que les portes du passage secret conduisant à la poterne étoient restées ouvertes, aussi-bien que le panneau de la chambre dorée.

Sir Geoffrey alla rejoindre les deux dames avec un air d'inquiétude. Tant qu'il avoit cru pouvoir trouver Bridgenorth, il n'avoit éprouvé aucune crainte, parce qu'il se sentoit supérieur à lui par sa force, comme par cette espèce de courage qui porte un homme à se jeter sans hésiter au-devant de tous les dangers; mais il avoit été depuis tant d'années habitué à regarder le pouvoir et l'influence de Bridgenorth comme quelque chose de formidable; et malgré le changement survenu depuis peu dans la situation des affaires publiques, il envisageoit encore si naturellement

son voisin comme un ami puissant ou un ennemi dangereux, qu'en le voyant parti il conçut plus d'alarmes pour la sûreté de la comtesse qu'il ne vouloit se l'avouer à lui-même. La comtesse remarqua son air soucieux, et lui demanda s'il pensoit que sa présence au château pût lui causer quelque embarras ou l'exposer à quelque danger.

— L'embarras seroit le bienvenu, répondit sir Geoffrey, et le danger le seroit encore davantage pour une telle cause. Mon plan étoit de vous prier, Milady, d'honorer de votre présence le château de Martindale pendant quelques jours, et vous auriez pu y rester, sans que personne s'en doutât, jusqu'à ce qu'on se fût lassé de vous chercher. Si j'avois trouvé ce Bridgenorth, je ne doute pas que je ne l'eusse forcé à agir avec discrétion, mais il s'est échappé, il aura soin de se tenir hors de ma portée, et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il connoît le secret de la chambre du prêtre.

Sir Geoffrey s'interrompit en ce moment et parut embarrassé.

— Vous ne pouvez donc ni me cacher, ni me protéger? dit la comtesse.

— Pardonnez-moi, Milady, répondit le chevalier, mais permettez-moi de continuer. La vérité, c'est que cet homme a beaucoup d'amis parmi les presbytériens de ce canton, beaucoup plus

que je ne le voudrois; s'il rencontre le porteur du mandat décerné contre vous par le conseil privé, il est probable qu'il reviendra avec une force suffisante pour essayer de le mettre à exécution; et je doute que nous puissions rassembler à la hâte un assez grand nombre d'amis pour résister avec quelque espoir de succès.

— Je ne voudrois pas, sir Geoffrey, dit la comtesse, que mes amis prissent les armes en mon nom pour s'opposer à l'exécution d'un mandat du roi.

— Quant à cela, Milady, répliqua Peveril, s'il plaît au roi de lancer des mandats contre ses meilleurs amis, il doit compter qu'on y résistera. Mais ce qu'il y a de mieux à faire, à mon avis, dans cette circonstance, quoique cette proposition ne soit pas tout-à-fait conforme aux règles de l'hospitalité, c'est que vous montiez à cheval sur-le-champ, si vous n'êtes pas trop fatiguée, et que je vous escorte avec quelques braves gens qui vous conduiront en sûreté à Vale-Royal, quand même le shérif, avec toute sa bande, voudroit nous disputer le passage.

La comtesse de Derby goûta cet avis. Elle avoit, dit-elle, parfaitement reposé la nuit précédente, dans l'appartement secret où Ellesmere l'avoit conduite; et elle étoit prête à se remettre en route, ou à reprendre la fuite; car elle ne savoit,

ajouta-t-elle, de laquelle de ces deux expressions elle devoit se servir.

Lady Peveril versa des larmes sur la nécessité qui forçoit l'amie et la protectrice de sa jeunesse à fuir avec précipitation de sa maison, dans un moment où l'adversité sembloit obscurcir l'horizon pour elle; mais le soin de la sûreté de la comtesse ne lui laissoit pas d'autre alternative. On peut même dire que, malgré tout son attachement pour cette dame, elle ne pouvoit être très-fâchée de son départ précipité, quand elle songeoit aux inconvénients et même aux dangers que sa présence dans un tel moment et dans de telles circonstances pouvoit attirer sur un homme aussi intrépide et aussi bouillant que sir Geoffrey Peveril.

Tandis que lady Peveril prenoit toutes les mesures que permettoient le temps et les conjonctures, pour que la comtesse pût se remettre en route, son mari, dont l'enthousiasme redoubloit toujours à l'approche d'une action, donnoit ordre à Whitaker de rassembler à la hâte quelques braves gens déterminés, et armés de toutes pièces.

— Prenez mes deux laquais, dit-il, Lance-Outram, Saunders, le palefrenier, Roger Raine et son garçon; mais recommandez à Roger de ne pas trop boire avant de partir. Vous serez du nombre, bien entendu, et il n'y aura pas de mal d'aller

dire au jeune Dick Wildblood de venir avec trois ou quatre de ses gens. Nous serons bien assez nombreux pour faire face aux forces qu'ils pourront rassembler. Tous ces gens-là ont des bras qui frapperont ferme, sans demander pourquoi ; leurs bras valent mieux que leurs langues, et le ciel leur a donné une bouche pour boire plutôt que pour parler.

Whitaker, apprenant le motif de cette levée de boucliers, demanda à son maître s'il n'avertiroit pas aussi sir Jasper Cranbourne.

— Ne lui en dites pas un mot, sur votre vie, s'écria le chevalier. Il peut résulter de tout ceci des confiscations, des amendes, et je ne veux mettre en péril les biens de personne que les miens. Sir Jasper a eu assez à souffrir pendant bien des années, et, si cela dépend de moi, il passera le reste de ses jours en paix.

—

CHAPITRE VII.

FANG.

Au secours! au secours!

MISTRESS QUICKLY.

Braves gens, au secours!

Venez plutôt deux qu'un.

SHAKSPEARE. *Henry IV*, 1re partie.

Tous ceux qui composoient la suite de Peveril du Pic étoient si habitués à entendre les mots *en selle!* que l'escorte commandée pour la comtesse de Derby dans la partie montagneuse et presque déserte de ce comté, limitrophe avec celui de Chester, fut bientôt prête, rangée en bon ordre, et avec cet air de circonspection que donne la possibilité du danger. La cavalcade marcha avec les précautions auxquelles avoit habitué l'expérience acquise pendant les guerres civiles. Un cavalier prudent et bien monté précédoit d'environ trois cents pas le corps de la troupe, et deux autres le suivoient la carabine en avant et prêts à faire feu, si besoin en étoit. La comtesse de Derby, à cent cinquante pas plus près, montoit le palefroi de lady Peveril, car le sien étoit trop fatigué du voyage qu'elle avoit fait de Londres au château de Martindale, escortée

d'un écuyer sur la fidélité duquel elle pouvoit compter, et d'une femme de chambre; elle s'avançoit au centre, gardée par sir Geoffrey Peveril du Pic, et par trois files d'hommes bien armés, aussi déterminés que vigoureux. Whitaker et Lance-Outram composoient l'arrière-garde, comme hommes de confiance, et chargés de couvrir la retraite. Ils marchoient, suivant le proverbe espagnol, la barbe sur l'épaule, c'est-à-dire regardant autour d'eux de temps en temps, et prenant toutes les mesures nécessaires pour apercevoir le plus promptement possible les ennemis qui pourroient les poursuivre.

Mais quelque sage qu'il fût dans la discipline militaire, Peveril ne brilloit pas autant du côté de la politique administrative. Quoique sans aucune nécessité apparente, il avoit expliqué à Whitaker la nature précise de leur expédition, et Whitaker ne fut pas moins communicatif à l'égard de son compagnon Lance-Outram.

— Voilà qui est étrange! monsieur Whitaker, dit le garde forestier quand il eut appris de quoi il s'agissoit, et je voudrois que vous, qui êtes un homme savant, vous pussiez m'expliquer comment, tandis que depuis vingt ans nous n'avons fait autre chose que souhaiter le retour du roi, prier pour le roi, combattre pour le roi, mourir pour le roi, la première chose que nous ayons à

faire, lors de son retour, soit d'endosser nos cuirasses pour empêcher l'exécution d'un ordre du roi.

— Jeune barbe, dit Whitaker, est-ce là tout ce que vous savez du fond de l'affaire? Dès le commencement, nous nous sommes battus pour le roi, contre ses ordres; car je me souviens que toutes les proclamations de ces enragés étoient toujours faites au nom du roi et du parlement.

— Ah! voilà donc ce que c'est! Eh bien! s'il faut recommencer sitôt à battre le gibier, et à envoyer, au nom du roi, des mandats contre ses fidèles sujets, vive notre brave maître, qui est homme à en faire des bourres de fusil; et si Bridgenorth s'avise de nous donner la chasse, je ne serai pas fâché pour mon compte d'avoir un mot à lui dire.

— Et pourquoi? c'est un puritain et une Tête-Ronde, mais il est bon voisin. Que vous a-t-il donc fait?

— Il a braconné sur mes terres.

— Lui! du diable si j'en crois rien. Tu badines sans doute. Bridgenorth ne chasse ni au poil ni à la plume; le sang qui coule dans ses veines n'est pas fait pour cela.

— Cela se peut bien, Whitaker; mais il chasse un gibier auquel vous ne pensez guère, avec sa face de vinaigre qui effraieroit les en-

fants et qui feroit tourner le lait des nourrices.

— Quoi! veux-tu dire qu'il court après le sexe? Il n'a fait que gémir depuis la mort de sa femme. Tu sais que notre maîtresse a pris son enfant de crainte qu'il ne l'étranglât dans un de ses accès, parce que sa vue lui rappeloit sa mère. Avec sa permission, et soit dit entre nous, il ne manque pas d'enfants de pauvres Cavaliers, dont elle auroit mieux fait de prendre soin. Mais revenons-en à ton histoire.

— Mon histoire ne sera pas longue. Vous pouvez avoir remarqué, monsieur Whitaker, qu'une certaine mistress Debora a montré certaines dispositions assez favorables pour une certaine personne qui demeure dans une certaine maison.

— Pour toi, tu veux dire, Lance-Outram. Tu es le fat le plus vain...

— Moi? fat! Pas plus tard qu'hier soir, toute la maison ne l'a-t-elle pas encore vue se jeter à ma tête, comme on dit?

— Je voudrois donc qu'elle eût été une brique, et qu'elle t'eût brisé le crâne pour te punir de ton impertinence et de ton amour-propre.

— A la bonne heure; mais écoutez-moi. Ce matin, comme j'entrois dans le parc pour tuer un daim, jugeant qu'un peu de venaison ne feroit pas de mal au garde-manger, après le gala d'hier, et comme je passois sous les croisées de

la chambre des enfants, je n'ai fait que lever les yeux en l'air pour voir ce que faisoit madame la gouvernante, et à peine m'avoit-elle aperçu que je l'ai vue, à travers la croisée, mettre son bonnet et son capuchon. Bientôt elle a ouvert la porte du jardin, et je me suis douté qu'elle vouloit le traverser et venir dans le parc par la brèche. — Ah! ah! me suis-je dit, mistress Debora, si vous êtes si disposée à danser au son de ma flûte, je vous jouerai une courante avant que vous m'attrapiez. J'ai dirigé mes pas vers Ivy-Tod-Dingle, où le taillis est si épais et le terrain si marécageux, et je tournois ensuite vers Haxley-Bottom, pensant toujours qu'elle me suivoit, et riant dans ma barbe de la promenade que je lui faisois faire.

— Vous auriez mérité qu'on vous fît prendre un bain dans la mare, pour votre peine. Mais quel rapport ce conte de Jean avec sa lanterne[1] a-t-il avec Bridgenorth?

— C'est que c'étoit lui, c'étoit Bridgenorth qui étoit cause qu'elle ne me suivoit point, morbleu! D'abord je marchai plus doucement, puis je m'arrêtai; ensuite je tournai doucement la tête; enfin je commençai à ne savoir ce qu'elle

[1] *Jack a lantern.* Conte à dormir debout. (*Note du Traducteur.*)

étoit devenue, et à penser que je m'étois conduit à peu près comme un âne.

— C'est ce que je nie; il n'y a pas un âne qui se fût conduit ainsi. Mais continue.

— Eh bien, je me tournois du côté du château, comme si j'avois saigné du nez, et tout près de Copely-Thorn, qui est, comme vous le savez, à une portée d'arbalète de la poterne, j'aperçus madame Debora en conférence avec l'ennemi.

— Quel ennemi?

— Quel ennemi? parbleu! Bridgenorth. Ils sembloient chercher à se cacher dans le taillis; mais, morbleu! pensai-je, j'aurai bien du malheur si je ne puis vous débusquer comme j'ai débusqué plus d'un daim : ou sinon je pourrois donner mes flèches pour en faire des broches à *pouding*. Je fis donc un circuit pour les surprendre à l'improviste; et puissé-je ne jamais bander un arc, si je ne l'ai pas vu mettre de l'or dans la main de Debora?

— Est-ce tout ce que tu as vu se passer entre eux?

— C'en étoit ma foi bien assez pour me faire chanter sur un ton plus bas. Quoi! lorsque je croyois que la plus jolie fille du château ne dansoit qu'à l'air de mon sifflet, elle m'en donnoit à garder, et elle faisoit la contrebande

dans un coin avec un vieux et riche puritain.

— Crois-moi, Lance-Outram, ce n'est pas ce que tu penses. Bridgenorth ne se soucie guère de toutes ces fantaisies amoureuses, et toi tu ne penses pas à autre chose. Mais il est bon que notre maître sache qu'il a parlé à Débora en secret et qu'il lui a donné de l'or; car c'est ce qu'aucun puritain n'a jamais fait, à moins qu'il ne fût question de récompenser quelque service rendu au diable, ou d'engager à lui en rendre.

— Je ne suis pas capable, Whitaker, d'aller faire un rapport à notre maître contre cette pauvre fille. Après tout, elle a le droit de se passer ses fantaisies, comme disoit la dame qui caressoit sa vache. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle auroit pu mieux choisir. Il me semble qu'une aigre physionomie, de gros sourcils cachés sous un chapeau à larges bords, et un squelette couvert d'un vieil habit noir, n'exposent pas à de bien fortes tentations.

— Je te dis encore une fois que tu te trompes; qu'il ne peut y avoir entre eux et qu'il n'y a aucune faribole d'amourettes. C'est sans doute quelque intrigue qui concerne la noble comtesse de Derby. Je te dis qu'il faut que notre maître le sache, et il le saura à l'instant.

A ces mots, et en dépit de toutes les remontrances que Lance-Outram continuoit à lui faire

en faveur de mistress Debora, l'intendant donna un coup d'éperon à son cheval, alla rejoindre le corps principal de la petite armée, et raconta au chevalier et à la comtesse ce qu'il venoit d'apprendre du garde forestier, sans oublier d'y ajouter qu'il soupçonnoit M. Bridgenorth de Moultrassie-Hall de vouloir établir un système d'espionnage au château de Martindale, soit afin d'assurer la vengeance dont il avoit menacé la comtesse de Derby, pour avoir ordonné la mort de son frère, soit dans quelque autre intention inconnue, mais également sinistre.

Cette nouvelle irrita le ressentiment du chevalier du Pic. D'après les préventions de son parti, il supposoit que la faction qui lui étoit opposée suppléoit par l'astuce et l'intrigue à ce qui lui manquoit du côté de la force, et il en conclut sans plus réfléchir que son voisin, dont il respectoit toujours et dont il craignoit même quelquefois la prudence, entretenoit, dans de mauvais desseins, une correspondance clandestine avec une personne de sa maison. Si ces desseins étoient dirigés contre sa noble parente, c'étoit une trahison inspirée par la présomption; et s'il voyoit l'affaire sous le même point de vue que Lance-Outram, c'est-à-dire comme une intrigue criminelle avec une femme attachée de si près à la personne de lady Peveril, c'étoit le

comble de l'impertinence, un manque d'égard impardonnable de la part d'un homme comme Bridgenorth. L'une ou l'autre hypothèse contribuoit donc également à enflammer sa colère.

Whitaker avoit à peine regagné son poste à l'arrière-garde, qu'il le quitta de nouveau, et revint à toute bride vers son maître pour lui annoncer la nouvelle désagréable qu'ils étoient poursuivis par un corps de dix hommes à cheval, tout au moins.

En avant vers Hartley-Nick, et au grand galop, s'écria le chevalier; là, avec l'aide de Dieu, nous attendrons les coquins. Comtesse de Derby, écoutez un mot, et il sera court. Adieu! Partez en avant avec Saunders et un autre de mes gens, et fiez-vous à moi pour empêcher que personne ne vous marche sur les talons.

— Je resterai avec vous, dit la comtesse, je les attendrai avec vous. Vous me connoissez depuis long-temps, et vous savez que le bruit des armes ne m'effraie pas.

— Il faut que vous partiez en avant, Madame, répliqua sir Geoffrey; il le faut pour l'intérêt du jeune comte et du reste de la famille de mon noble ami. Il n'y a rien ici qui mérite d'attirer vos regards. Une affaire contre de tels misérables ne sera qu'un jeu d'enfants.

La comtesse, quoique avec une répugnance

évidente, consentit à continuer sa route. Ils arrivèrent bientôt au bas d'Hartley-Nick, défilé rocailleux et escarpé, où le chemin, ou plutôt le sentier, qui avoit traversé jusque-là un pays assez découvert, devenoit très-étroit, étant bordé d'un côté par un taillis fort épais, et de l'autre par le lit profond d'une rivière descendant d'une montagne.

La comtesse de Derby, après avoir fait à sir Geoffrey des adieux pleins d'affection, et l'avoir prié de la rappeler au souvenir de son petit page futur et de son amie, gravit le défilé au grand trot, et s'éloigna avec les deux gardes qui lui servoient d'escorte. A peine l'avoit-on perdue de vue qu'on vit paroître ceux qui la poursuivoient; et sir Geoffrey divisa sa troupe de manière à occuper trois points différents du défilé.

Ceux qui arrivoient avoient à leur tête le major Bridgenorth, comme sir Geoffrey l'avoit prévu. A côté de lui étoit un homme vêtu en noir et qui portoit au bras une plaque d'argent sur laquelle étoit gravé un lévrier. Ils étoient suivis de huit à dix habitants du village de Martindale-Moultrassie, dont deux ou trois étoient des officiers subalternes de la justice de paix; les autres étoient des fauteurs bien connus du gouvernement qui venoit d'être renversé.

Lorsqu'ils furent à portée de la voix, sir Geof-

frey leur cria d'arrêter; mais comme ils continuoient à avancer, il ordonna à ses gens de les coucher en joue, et, après avoir pris cette attitude menaçante, il répéta d'une voix de tonnerre : — Halte ! ou nous faisons feu !

Ils s'arrêtèrent sur-le-champ, et le major s'avança seul, comme pour entrer en pourparler.

— Eh bien, voisin, qu'est-ce à dire, lui demanda sir Geoffrey, comme s'il ne l'avoit reconnu qu'alors; où courez-vous si vite ce matin? ne craignez-vous pas de rendre votre cheval poussif, ou de gâter vos éperons?

— Sir Geoffrey, répondit le major, je n'ai pas le temps de plaisanter en ce moment; je suis en marche pour les affaires du roi.

— Êtes-vous bien sûr que ce n'est pas pour celles du vieux Noll, voisin. Vous aviez coutume de vous en charger assez souvent. Et le chevalier accompagna ces paroles d'un sourire ironique qui excita de grands éclats de rire parmi les hommes de sa suite.

— Montrez-lui votre mandat, dit Bridgenorth à l'homme à la plaque, qui étoit un poursuivant d'armes; et prenant lui-même cette pièce, il la présenta à sir Geoffrey en lui disant : — J'espère du moins que vous y aurez égard.

— Autant que vous y auriez eu égard vous-même il y a un mois, répondit le chevalier en

déchirant le mandat en mille pièces. Eh bien! pourquoi diable me regardez-vous avec cet air de surprise? Croyez-vous avoir le monopole de la rébellion? Pensez-vous que nous ne puissions pas montrer à notre tour un petit brin de désobéissance?

— Laissez-nous passer, sir Geoffrey Peveril, ou vous me forcerez à faire ce dont j'aurois bien du regret. Je suis en cette affaire le vengeur du sang d'un des saints de Dieu, et je poursuivrai ma proie tant que le ciel me laissera un bras pour m'ouvrir un chemin.

— Il ne vous en ouvrira par ici qu'à votre péril, monsieur Bridgenorth. Je suis sur mon terrain; j'ai été assez harassé depuis vingt ans par les Saints, puisque vous vous donnez ce nom; et je vous dis que ce ne sera jamais avec impunité que vous violerez l'asile que peut offrir ma maison; que vous poursuivrez mes amis sur mon territoire, et que vous corromprez mes domestiques. Or vous avez fait tout cela; je vous respecte encore pourtant, à cause de certains bons offices que je n'ai dessein ni de nier ni d'oublier, et vous aurez de la peine à me déterminer à tirer le sabre ou à diriger un pistolet contre vous; mais si vous avancez d'un pas, si vous faites un seul mouvement hostile, comptez que je ne vous manquerai pas. Quant à ces coquins qui s'avisent

de venir poursuivre une noble dame sur mes terres, si vous ne leur ordonnez de se retirer, j'en enverrai quelques-uns au diable un peu plus tôt qu'il ne les attend.

— Faites-nous place, à votre péril! s'écria le major Bridgenorth en portant la main sur son pistolet d'arçon. Sir Geoffrey se précipita sur lui à l'instant, le saisit par le collet, et donna un coup d'éperon à Black-Hastings, en raccourcissant en même temps les rênes, de sorte que le cheval faisant une courbette, fit porter tout le poids de son poitrail sur le coursier de Bridgenorth. Un bon soldat se seroit débarrassé de son adversaire par un coup de pistolet; mais, quoiqu'il eût servi quelque temps dans l'armée du parlement, le major n'avoit ni la présence d'esprit ni le courage d'un militaire de profession. Il n'étoit d'ailleurs ni aussi bon écuyer, ni doué de la même vigueur que son antagoniste, et il lui manquoit surtout ce caractère bouillant et cette résolution presque aveugle qui faisoient que sir Geoffrey se précipitoit toujours au-devant du danger. Ils luttèrent donc un instant ensemble d'une manière qui ne répondoit guère à leur ancienne connoissance et à leurs relations journalières comme voisins, et il n'est pas surprenant que Bridgenorth fut renversé de son cheval avec violence. Tandis que sir Geoffrey sautoit à bas du sien, la

troupe du major accourut au secours de son chef, et celle du chevalier se disposa à bien recevoir ses adversaires. Les sabres furent dégaînés, et les bras tendus des deux côtés se présentèrent réciproquement le pistolet. Mais, sir Geoffrey, d'une voix retentissante comme celle d'un héraut, ordonna aux deux partis de poser les armes, et de ne pas en venir à des voies de fait.

Le poursuivant d'armes profita de cette ouverture, et trouva bientôt une raison pour ne pas persister à vouloir s'acquitter d'une mission si dangereuse. — Son mandat n'existoit plus, dit-il; ceux qui l'avoient détruit en seroient responsables au conseil; mais quant à lui, n'en étant plus porteur, il ne pouvoit faire un pas de plus.

— C'est bien parler, et en homme pacifique, dit sir Geoffrey. Whitaker, conduisez-le au château, et qu'on lui donne des rafraîchissements; sa pauvre bête n'en peut plus. Allons, voisin Bridgenorth, relevez-vous; j'espère que vous ne vous êtes pas blessé en tombant, dans cette sotte affaire? Je ne vous aurois pas touché si vous n'aviez mis la main sur votre pistolet.

En parlant ainsi, il aida le major à se relever, tandis que le poursuivant se retiroit, emmenant avec lui le constable et l'*head borough* [1], qui

[1] Espèce de bailli. (*Note du Traducteur.*)

n'étoient pas sans avoir quelque pressentiment que, quoique Peveril du Pic se trouvât en ce moment en opposition directe à l'exécution d'un mandat légal, il étoit probable que la connoissance de ce délit appartiendroit à des juges qui lui seroient favorables, et que par conséquent leur intérêt personnel étoit peut-être de lui céder plutôt que de lui résister; mais les amis de Bridgenorth professoient les mêmes principes, ne reculant pas d'un pas, et, les yeux fixés sur leur chef, ils sembloient décidés à régler leur conduite sur la sienne.

Par bonheur il étoit évident que Bridgenorth n'avoit nulle envie de renouveler le combat. Il repoussa assez rudement la main que lui tendit sir Geoffrey; mais ce ne fut pas pour porter la sienne sur son sabre; au contraire, il remonta sur son cheval d'un air sombre et abattu, et faisant un signe à ceux qui l'avoient accompagné, il rebroussa chemin avec eux.

Pendant qu'il s'éloignoit, sir Geoffrey le regarda quelques instants. — Voilà un homme, dit-il, qui auroit été brave et honnête s'il n'eût été presbytérien; mais il n'y a pas de franche cordialité chez eux; ils ne peuvent pardonner une chute sur le gazon; ils conservent de la rancune, et c'est ce que je déteste antant qu'un habit noir et un bonnet de Genève, avec deux longues

oreilles s'élevant de chaque côté comme deux cheminées aux deux bouts d'une maison couverte en chaume. Avec cela ils sont rusés comme le diable; c'est pourquoi, Lance-Outram, prenez avec vous deux de vos compagnons, et suivez-les de loin; de peur qu'ils ne tournent sur le flanc, et qu'ils ne se remettent sur la piste de la comtesse.

— J'aimerois autant qu'ils fussent sur celle de la biche blanche favorite de milady, répondit le garde forestier, dans l'esprit véritable de sa profession. Il exécuta ensuite les ordres de son maître, en suivant le major à quelque distance, et en observant sa marche du haut des montagnes qui commandoient le pays; mais il fut bientôt évident que les ennemis ne songeoient à faire aucune manœuvre, et se dirigeoient vers le village. Dès que ce rapport fut fait à sir Geoffrey, il congédia une partie de sa suite, et alla rejoindre la comtesse avec quelques-uns de ses domestiques.

Il nous suffira d'ajouter ici qu'il exécuta son projet d'escorter la comtesse de Derby jusqu'à Vale-Royal, sans rencontrer aucun autre obstacle. Le seigneur de ce domaine se chargea de la conduire à Liverpool, et la vit s'embarquer, pour les domaines héréditaires de son fils, où il n'y avoit nul doute qu'elle ne fût en sûreté,

jusqu'à ce qu'on pût obtenir quelque compromis relativement à l'accusation portée contre elle d'avoir violé, en faisant exécuter Christian, l'amnistie accordée par le roi.

De puissants obstacles s'y opposèrent assez long-temps. Clarendon étoit alors à la tête du gouvernement de Charles II. Cet acte de violence, quoique inspiré par des motifs qui trouvent, jusqu'à un certain point, quelque excuse dans le cœur humain, pouvoit, selon le ministre, ébranler la tranquillité à peine rétablie de l'Angleterre, en excitant les doutes et les inquiétudes de ceux qui avoient à appréhender les conséquences de ce qu'on appelle de nôtre temps une réaction. D'une autre part, les hauts services de cette famille distinguée, la conduite passée de la comtesse elle-même, la mémoire de son infortuné mari, et les circonstances particulières de la juridiction qu'elle avoit dans l'île de Man, et qui mettoient ce cas hors des règles ordinaires, plaidoient fortement en sa faveur. Enfin la mort de Christian ne fut vengée que par une forte amende, montant à plusieurs milliers de livres, somme qui fut levée, avec beaucoup de difficulté, sur les domaines du jeune comte de Derby.

CHAPITRE VIII.

« Ma terre natale, adieu. »
Child-Harold, ch. 1er. BYRON.

LADY PEVERIL resta dans une grande inquiétude pendant quelques heures après le départ de son mari et de la comtesse, surtout quand elle eut appris que le major Bridgenorth, dont elle faisoit aussi observer secrètement les mouvements, s'étoit mis à la tête d'une troupe de cavaliers armés, et s'étoit dirigé du même côté que sir Geoffrey, c'est-à-dire vers l'ouest.

Enfin elle fut plus tranquille relativement à son époux et à la comtesse, lorsque Whitaker lui apporta la nouvelle de la lutte qui avoit eu lieu entre sir Geoffrey et le major, et de la retraite des ennemis.

Elle frémit en songeant combien il s'en étoit peu fallu qu'on ne vît se renouveler des scènes de discorde civile; et tout en rendant grâces au ciel d'avoir conservé son mari, elle ne pouvoit s'empêcher de craindre les conséquences de sa querelle avec Bridgenorth. Ils avoient maintenant perdu un ancien ami, un homme dont ils avoient reçu des preuves d'amitié dans des circonstances

fâcheuses qui mettent les amis à une épreuve difficile; et elle ne pouvoit se dissimuler que Bridgenorth, ainsi irrité, pouvoit devenir un ennemi embarrassant et peut-être dangereux. Jusqu'alors il avoit usé avec la plus grande modération de ses droits comme créancier; mais à présent, s'il les faisoit valoir avec rigueur, lady Peveril, à qui l'attention qu'elle donnoit à l'économie domestique faisoit connoître les affaires de son mari mieux qu'il ne les connoissoit lui-même, prévoyoit de grands inconvénients aux mesures que la loi autorisoit le major à prendre. Elle se rassuroit cependant en se rappelant qu'elle conservoit encore un grand ascendant sur Bridgenorth, par suite de l'affection qu'il avoit pour sa fille, et de l'opinion qu'il avoit toujours manifestée jusqu'alors que la santé d'Alice dépendoit entièrement des soins qu'elle lui donnoit. Mais l'espoir de réconciliation qu'elle fondoit probablement sur cette circonstance lui fut enlevé par un incident qui eut lieu le lendemain matin.

La gouvernante dont nous avons déjà parlé, mistress Debora, sortit dans la matinée, suivant l'usage, pour faire prendre aux enfants de l'exercice dans le parc; elle étoit suivie de Rachel, jeune fille chargée d'en avoir soin sous ses ordres. Mais elle ne revint pas à l'heure ordinaire, et mistress Ellesmere, la bouche plus pincée que

de coutume, vint annoncer à sa maîtresse que mistress Debora n'avoit pas encore jugé à propos de rentrer, quoique l'heure du déjeuner approchât.

— Elle reviendra dans quelques instants, dit lady Peveril d'un ton d'indifférence.

Dame Ellesmere fit entendre une petite toux sèche assez singulière, et ajouta que Rachel étoit revenue avec M. Julien, et que mistress Debora avoit dit qu'elle iroit se promener avec miss Bridgenorth jusqu'au bosquet de Moultrassie, qui servoit de limite entre les propriétés du major et celles qui restoient encore à sir Geoffrey.

— Cette fille est-elle devenue folle? s'écria lady Peveril avec un peu d'humeur. Pourquoi n'obéit-elle pas à mes ordres en rentrant aux heures convenues?

—Elle peut être devenue folle, ou avoir trouvé trop d'esprit, répondit dame Ellesmere d'un air mystérieux; et je crois que Votre Seigneurie feroit bien d'y prendre garde.

—Prendre garde à quoi? demanda lady Peveril avec impatience; vous parlez comme un oracle ce matin. Si vous avez quelque chose à dire contre cette jeune fille, je vous prie de vous expliquer clairement.

— Moi, dire quelque chose contre elle, Milady! Dieu me préserve de jamais rien dire contre mes

camarades de service, soit homme, soit femme, soit enfant. Je vous engage seulement à vous servir de vos yeux, et à regarder ce qui se passe autour de vous.

— Vous m'engagez à me servir de mes yeux, Ellesmere; mais je crois que vous préféreriez que je me servisse de vos lunettes. Au surplus je vous ordonne, et vous savez que je veux être obéie, de me dire tout ce que vous savez, et tout ce que vous soupçonnez relativement à cette jeune fille.

— Mes lunettes, Milady! Votre Seigneurie me pardonnera; mais vous savez que je n'en porte jamais, si ce n'est une paire qui a appartenu à ma mère, et que je mets quand j'ai à faire pour vous une reprise perdue. Jamais femme au-dessus de seize ans n'a fait une reprise perdue sans lunettes. Quant à soupçonner, je ne soupçonne rien, car comme il a plu à Votre Seigneurie d'enlever à ma surveillance mistress Debora Debbitch, ce n'est ni beurre ni pain qui m'appartiennent. Seulement, Milady, si mistress Debora va si souvent le matin au bosquet de Moultrassie, je ne serois pas surprise qu'un beau soir elle ne retrouvât point le chemin pour en revenir. — Et en prononçant cette dernière phrase, elle parloit en se pinçant les lèvres, de manière à permettre à peine à un son de s'en échapper, hachant ses

mots, comme si elle avoit voulu les écourter avant de les laisser sortir de sa bouche.

— Encore une fois, que voulez-vous dire, Ellesmere ? vous aviez coutume d'avoir du bon sens; dites-moi bien clairement ce dont il s'agit.

— Tout ce que je veux dire, Milady, reprit l'Abigaïl [1], c'est que depuis que M. Bridgenorth est de retour de Chesterfield, et qu'il est venu vous voir au château, mistress Debora a jugé à propos de conduire les enfants tous les matins à Moultrassie. Le hasard sans doute a voulu qu'elle y ait toujours rencontré le major, comme on l'appelle, faisant sa promenade; car il peut se promener comme un autre à présent; et je vous garantis qu'elle n'a rien perdu à cette rencontre, car elle s'est acheté un nouveau capuchon assez beau pour servir à milady. Mais y a-t-il eu autre chose qu'une pièce d'or mise dans sa main, c'est ce dont Votre Seigneurie est meilleur juge que moi.

Lady Peveril, donnant à la conduite de la gouvernante des enfants l'interprétation la plus favorable, ne put s'empêcher de sourire en voyant soupçonner de projets amoureux un homme tel que Bridgenorth, avec des principes aussi rigoureux, des habitudes si réservées, et un air si

[1] *Abigaïl*, la suivante. Nom qui est devenu générique depuis le roman de *Tom Jones*. (*Note de l'Éd.*)

grave; et elle conclut de ce qu'elle venoit d'entendre, que Debora avoit trouvé quelque profit à satisfaire la tendresse paternelle du major, en lui procurant la vue de sa fille pendant le peu de temps qui s'étoit écoulé entre sa première visite au château depuis son retour, et les événements subséquents. Mais elle fut un peu surprise quand, une heure s'étant écoulée depuis le déjeuner, sans que Debora eût reparu avec Alice, le seul domestique mâle que Bridgenorth avoit à son service arriva à cheval, équipé comme s'il alloit se mettre en voyage; il remit une lettre adressée à lady Peveril, puis une autre pour dame Ellesmere, et repartit sans attendre de réponse.

Il n'y auroit eu rien là de bien singulier s'il se fût agi de toute autre personne que du major Bridgenorth; mais il étoit si réglé et si uniforme dans toute sa conduite, il étoit si peu habitué à agir à la hâte ou d'après l'impulsion d'un premier mouvement, que la moindre apparence de précipitation de sa part excitoit la surprise et la curiosité.

Lady Peveril ouvrit sa lettre, et lut ce qui suit:

« *A l'honorable et honorée lady Peveril.*

« MADAME,

« Je vous écris plutôt pour me disculper que

« pour vous accuser, ou me plaindre de qui que « ce soit, parce que je sais qu'il convient mieux « à la fragilité de notre nature d'avouer nos im- « perfections que de reprocher aux autres les « leurs. Je n'ai pas davantage le dessein de vous « parler du passé, surtout en ce qui vous con- « cerne, Madame, sachant fort bien que si je « vous ai rendu service dans le temps où l'on « pouvoit dire que notre Israël étoit triomphant, « vous vous êtes plus qu'acquittée envers moi en « remettant dans mes bras une fille rachetée en « quelque sorte de la vallée des ombres de la « mort. En conséquence, comme je pardonne de « tout mon cœur à Votre Seigneurie la mesure « violente et peu charitable que vous avez prise « contre moi lors de notre dernière entrevue, « attendu que celle qui a causé notre mésintelli- « gence étoit votre amie et votre parente, je « vous supplie de me pardonner de même d'avoir « engagé à quitter votre service la jeune fille « nommée Debora Debbitch, dont les soins, ins- « truite comme elle l'a été par Votre Seigneurie, « peuvent être indispensables à la santé de ma « chère fille. Mon projet, sous votre bon plaisir, « Madame, étoit qu'Alice continuât à rester au « château de Martindale, et à y recevoir vos « soins obligeants, jusqu'à ce qu'arrivant à l'âge « de pouvoir distinguer entre le bien et le mal,

« ce fût pour moi un devoir de lui montrer le vrai « chemin. Car Votre Seigneurie n'ignore pas, et « je n'en parle point par forme de reproche, que « c'est avec une vive douleur que je vois qu'une « personne comme vous, douée de si bonnes « qualités, j'entends de qualités naturelles, n'ait « pas encore ouvert les yeux à la lumière, et se « contente d'errer dans les ténèbres parmi les « tombes des morts. Souvent ma prière, dans les « veilles de la nuit, a demandé au ciel que Votre « Seigneurie ouvrît les yeux sur la fausse doc- « trine qui cause son égarement; mais je suis fâ- « ché de dire que notre candélabre étant sur le « point d'être déplacé, les ténèbres redevien- « dront probablement plus épaisses que jamais : « et le retour du roi, que j'avois regardé, ainsi « que beaucoup d'autres, comme une manifesta- « tion de la faveur divine, semble n'être guère « qu'un triomphe accordé au prince de l'air, qui « rouvre déjà à la vanité son marché d'évêques, « de doyens, etc., en chassant les ministres pai- « sibles de la parole, dont les travaux ont été « utiles à tant de milliers d'âmes. Ainsi, ayant « appris par une voie sûre qu'une ordonnance « a été rendue pour rétablir ces chiens sans voix, « sectateurs de Laud et de Williams, expulsés par « le dernier parlement, et qu'on s'attend à un « acte de conformité, ou plutôt de *difformité* de

« culte, mon dessein est de fuir la vengeance « céleste, d'aller chercher quelque coin où je « puisse vivre en paix, et jouir de ma liberté « de conscience. Qui voudroit rester dans le sanc- « tuaire, après que les balustrades de l'autel sont « brisées, et quand il est devenu un lieu de re- « traite pour les hibous et les satyres du désert? « Et je dois ici me blâmer, Madame, d'avoir été « dans la simplicité de mon cœur, et avec trop « de facilité, dans la maison de la joie et des « banquets; mon amour pour l'union et mon « désir de prouver mon respect pour Votre Sei- « gneurie sont devenus en cela un piége pour « moi. Mais ce sera, je me flatte, une réparation, « que d'abandonner le lieu de ma naissance, la « maison de mes pères, l'endroit qui conserve la « poussière de tant d'objets de mon affection ter- « restre. J'ai aussi à vous rappeler que mon hon- « neur, dans le sens que le monde attache à ce « mot, a été terni en ce pays par votre mari, sir « Geoffrey, et que l'utilité dont je pouvois y être « y a été circonscrite, sans que j'aie aucune « chance d'en obtenir de lui la réparation, ce qui « est comme si la main d'un frère s'étoit levée « contre mon honneur et ma vie. Ce sont là des « choses amères pour le vieil Adam. Voulant « donc prévenir de nouvelles querelles, et peut- « être l'effusion de sang, il vaut mieux que je

« quitte ce pays pour quelque temps. Quant aux « affaires qu'il me reste à régler avec sir Geoffrey, j'en chargerai maître Joachim Win-the-Fight, procureur à Chesterfield. C'est un de « nos justes, et il les arrangera avec tous les « égards pour sir Geoffrey, que permettront les « lois et l'équité; car j'espère que le ciel m'accordera la grâce de résister à la tentation de « convertir les armes d'une guerre charnelle en « instruments de vengeance : je ne veux pas « recourir à Mammon pour l'obtenir. Désirant, « Madame, que le Seigneur vous accorde toutes « ses bénédictions, et surtout celle qui est au-« dessus de toutes les autres, la connoissance de « ses voies.

« Je demeure,

« Votre serviteur dévoué à vos ordres,

« RALPH BRIDGENORTH.

« Écrit à Moultrassie-Hall, le dixième jour de juillet 1660.

Aussitôt que lady Peveril eut achevé la lecture de cette longue et singulière homélie, dans laquelle il lui parut que son voisin montroit plus de fanatisme religieux qu'elle ne lui en supposoit, elle leva les yeux sur Ellesmere; celle-ci la regardoit avec un air de mortification qui sembloit lutter contre une affectation de mépris; et, fati-

guée de ne pouvoir deviner ce que pensoit sa maîtresse d'après l'expression de ses traits, elle prit le parti de chercher plus directement la confirmation de ses soupçons.

— Je suppose, Madame, dit-elle, que ce fou de fanatique a dessein d'épouser la Debora. On dit qu'il va quitter le pays. Il en est temps vraiment; car outre qu'il serviroit de risée à tout le voisinage, Lance-Outram, le garde-forestier, pourroit bien lui garnir la tête d'un bois de cerf: ce seroit un plat de son métier.

— Vous n'avez pas lieu de vous livrer à tant de dépit, Ellesmere, lui dit sa maîtresse. La lettre que je viens de recevoir ne parle nullement de mariage. Il est vrai que M. Bridgenorth, allant quitter le pays, a pris Debora à son service pour qu'elle ait soin de sa fille, et j'en suis charmée pour l'enfant.

— Et moi j'en suis charmée pour moi et pour toute la maison. Ainsi donc milady croit qu'il ne l'épousera pas? Dans le fait j'avois peine à le croire assez sot pour en faire sa femme; mais peut-être en fera-t-il quelque chose de pire, car elle dit qu'elle va gagner beaucoup d'argent, et c'est ce qui est difficile à faire d'une manière honnête, quand on est en service. Et puis elle me charge de lui envoyer ses hardes, comme si j'étois la maîtresse de la garde-robe de madame Debora;

et elle me dit qu'elle compte sur mon âge et mon expérience pour le petit Julien, comme si elle avoit besoin de me recommander ce cher enfant. Mais je vais lui envoyer ses haillons, et j'y joindrai une lettre écrite avec de bonne encre.

— Écrivez-lui avec civilité, et dites à Whitaker de lui envoyer ses gages, et d'y ajouter une pièce d'or en sus. Quoiqu'elle ait la tête un peu légère, elle a toujours été attentive pour les enfants.

— Je sais quelle est la maîtresse qui est attentive pour ses domestiques, Madame, et qui gâteroit la meilleure des filles qui auroit jamais attaché une épingle à une robe.

— J'en ai gâté une bonne quand je vous ai gâtée, Ellesmere. Mais retirez-vous, et écrivez à Debora d'embrasser pour moi la petite Alice, et d'offrir au major Bridgenorth mes vœux pour son bonheur dans ce monde et dans l'autre.

Et à ces mots elle la congédia sans lui permettre de réplique et sans entrer dans d'autres détails.

Quand Ellesmere fut sortie, lady Peveril commença à réfléchir avec un sentiment de compassion sur la lettre du major Bridgenorth, homme qui avoit certainement d'excellentes qualités, mais qu'une longue suite de malheurs domestiques, et une dévotion sincère, mais sombre et outrée, avoient rendu mélancolique et presque

misanthrope. Elle eut aussi plus d'une inquiétude pour le bonheur de la petite Alice, qui alloit probablement être élevée sous les auspices d'un tel père. Cependant, toute réflexion faite, le départ de Bridgenorth ne lui parut pas un événement fâcheux; car, tant qu'il seroit resté à Moultrassie-Hall, il n'étoit que trop probable que quelque rencontre accidentelle entre lui et sir Geoffrey auroit pu donner lieu à des suites plus funestes que la dernière.

Elle ne put s'empêcher d'exprimer au docteur Dummerar combien elle étoit surprise et fâchée que tout ce qu'elle avoit fait et essayé de faire pour établir la paix et la concorde entre les deux factions opposées, eût produit précisément tout le contraire de ce qu'elle en attendoit.

— Sans ma malheureuse invitation, dit-elle, Bridgenorth ne seroit pas venu au château le lendemain de la fête; il n'auroit pas vu la comtesse, et il n'auroit pas encouru le ressentiment de mon mari. Et sans le retour du roi, événement que nous attendions tous avec tant d'impatience, comme devant amener la fin de toutes nos calamités, ni cette noble dame, ni nous-mêmes, nous n'aurions eu à craindre de nouvelles difficultés et de nouveaux dangers.

— Très-honorable Dame, répondit le docteur, si les affaires de ce monde étoient implicitement

dirigées par la sagesse humaine, ou si leur cours étoit uniformément conforme aux calculs de la prévoyance des hommes, les événements ne seroient plus sous la domination du temps et des circonstances auxquelles nous sommes tous soumis, puisque d'un côté nous les maîtriserions par la prudence, et que de l'autre nous agirions toujours d'après les avis d'une prescience infaillible. Mais l'homme, dans cette vallée de larmes, est pour ainsi dire comme un joueur de boule maladroit qui pense atteindre le but en lançant sa boule devant lui, et qui ne sait pas qu'il existe dans ce sphéroïde un biais caché qui la fera probablement dévier de la droite ligne.

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton sentencieux, le docteur prit son chapeau en forme de pelle, et se rendit sur la pelouse du château, pour y finir, avec Whitaker, une partie de boules qui lui avoit probablement fourni cette comparaison remarquable sur l'incertitude des événements de la vie.

Deux jours après, sir Geoffrey arriva. Il étoit resté à Vale-Royal jusqu'à ce qu'il eût appris l'embarquement de la comtesse pour l'île de Man, et il étoit revenu ensuite au grand galop rejoindre son épouse dans son château. Chemin faisant il rencontra quelques-uns de ses gens qui lui racontèrent les détails de la fête donnée par ses ordres

à tout le voisinage; et malgré la grande déférence qu'il avoit toujours pour lady Peveril, il ne put s'empêcher de montrer du mécontentement des égards qu'elle avoit eus pour les presbytériens.

— J'aurois reçu Bridgenorth, dit-il, car je l'avois toujours traité en bon voisin jusqu'à cette dernière affaire; oui, je l'aurois enduré, pourvu qu'il eût voulu boire à la santé du roi en sujet loyal; mais amener chez moi cet hypocrite de Solsgrace avec toute sa congrégation de mendiants à longues oreilles, pour tenir un conventicule dans la maison de mon père; les laisser s'y comporter comme bon leur sembloit! jamais je ne leur aurois laissé prendre une telle licence; non, pas même quand ils levoient la tête le plus haut. Dans les temps les plus malheureux, ils n'ont pu entrer dans le château de Martindale que par la brèche qu'y avoit faite le canon de Noll. Mais qu'ils y viennent chanter leurs psaumes, quand notre bon roi Charles est de retour!... Sur mon âme, dame Marguerite, vous en entendrez parler!

Malgré cette résolution, dictée par un mouvement de colère, le ressentiment se calma entièrement dans le cœur du brave chevalier dès qu'il vit son aimable épouse, si heureuse de le revoir. Il la serra dans ses bras, l'embrassa tendrement,



et il lui avoit pardonné sa faute avant de lui en avoir fait le reproche.

— Tu m'as joué un tour, Marguerite, dit-il en secouant la tête et en souriant en même temps, et tu sais ce dont je veux te parler; mais je connois ton attachement aux bons principes, et je sais que tu n'as agi ainsi que parce qu'en véritable femme tu as voulu maintenir en paix ces pendards de Têtes-Rondes. Mais que je n'en entende plus parler; j'aimerois mieux voir leurs boulets renverser le château de Martindale que d'en recevoir un seul dans ses murs; j'excepte toujours le voisin Ralph Bridgenorth, s'il recouvre l'usage de ses sens.

Lady Peveril fut obligée de lui raconter tout ce qui s'étoit passé; elle lui parla de la disparition de la gouvernante avec Alice, et lui fit lire la lettre du major. Sir Geoffrey branla d'abord la tête, et rit ensuite beaucoup de l'idée qu'il existoit quelque amourette entre Bridgenorth et Debora.

— C'est une fin digne d'un puritain, dit-il, que d'épouser sa servante ou celle d'un autre. Debora n'est pas mal, et je crois qu'il s'en faut bien de quelques années qu'elle ait trente ans.

— Vous n'êtes pas plus charitable qu'Ellesmere, dit lady Peveril; je suis sûre qu'il n'a agi ainsi que par affection pour sa fille.

— Allons donc! s'écria le chevalier; les femmes ne pensent jamais qu'aux enfants : mais parmi les hommes, plus d'un caresse l'enfant pour embrasser celle qui le tient dans ses bras. Et qu'y auroit-il de surprenant? où seroit le grand mal si Bridgenorth épousoit cette égrillarde? Elle a pour père un honnête fermier, dont la famille occupe la même ferme depuis la bataille de Bosworth[1]. Cette généalogie vaut bien celle de l'arrière-petit-fils d'un brasseur de Chesterfield, à ce qu'il me semble. S'il y a dans cette lettre quelque chose qui sente l'amour, je m'en apercevrai bien, Marguerite, quoique cela ait pu échapper à votre simplicité.

Le chevalier du Pic se mit donc à lire la lettre; mais le style l'embarrassa beaucoup. Que veut-il dire avec son déplacement de candélabre, et ses balustrades de l'autel brisées, dit-il? Je ne saurois le deviner; à moins qu'il n'ait dessein de remettre en place les grands candélabres d'argent que mon aïeul avoit donnés pour l'autel de l'église de Martindale-Moultrassie, et que ses amis, les sacriléges Têtes-Rondes, ont volés et fait fondre; parleroit-il de la balustrade de la table de communion qu'ils ont brisée en même temps, et des ornements de cuivre qu'ils ont arrachés aux monuments de mes ancêtres, hauts faits pour les

[1] Sous Richard III. (*Note du Traducteur.*)

quels je me flatte que quelques-uns d'entre eux ont les doigts assez chauds en ce moment? Mais au total, il paroît donc que ce pauvre Bridgenorth va quitter nos environs. J'en suis fâché, quoique je ne l'aie jamais vu plus souvent qu'une fois par jour, et que je ne lui aie guère jamais dit plus de deux paroles à la fois. Mais... je vois ce que c'est: il a sur le cœur la manière dont je l'ai jeté à bas de son cheval. Et cependant, Marguerite, il ne m'a pas fallu plus d'efforts pour l'enlever de selle, que je n'en aurois eu besoin pour vous y mettre. J'avois pris toutes mes mesures pour ne pas lui faire mal, et je ne le croyois pas assez chatouilleux sur le point d'honneur pour s'inquiéter beaucoup d'une telle misère. Ah! je vois bien ce qui le chagrine. Allez, allez, j'arrangerai les choses de manière qu'il restera à Moultrassie-Hall, et qu'il rendra à Julien sa petite compagne. Sur ma foi, je serois fâché moi-même d'avoir perdu cette petite fille, et de me trouver obligé, dans mes promenades du matin, quand le temps n'est pas propre à la chasse, de passer devant l'avenue de Moultrassie-Hall sans y entrer pour lui dire un mot par la croisée.

— Je serois charmée, sir Geoffrey, dit lady Peveril, que vous pussiez amener une réconciliation avec ce digne homme; car je regarde encore Bridgenorth comme tel.

— Sans ses principes de puritain, répondit le chevalier, ce seroit un excellent voisin.

— J'entrevois à peine, continua son épouse, la possibilité d'arriver à un but si désirable.

— C'est que vous n'entendez rien à ces sortes d'affaires, Marguerite, répliqua le chevalier; mais moi, je sais quel est le pied dont il boite, et je vous réponds que vous le verrez bientôt marcher aussi droit que jamais.

Une affection sincère pour son mari et un jugement exquis donnoient à lady Peveril tous les droits possibles à la confiance entière de sir Geoffrey; et, pour dire la vérité, elle avoit en ce moment plus d'envie de connoître son projet, que le sentiment de leurs devoirs mutuels et séparés ne le lui permettoit ordinairement. Elle ne pouvoit s'imaginer quel étoit ce mode de réconciliation avec son voisin, qu'avoit trouvé sir Geoffrey, qui en général n'étoit pas très-bon juge des hommes et de leurs bizarreries, et dont il ne paroissoit pas vouloir lui faire part; elle voit aussi quelque crainte que les moyens qu'il emploieroit pour guérir la blessure ne fissent que l'envenimer davantage; mais son mari fut impénétrable. Il avoit été assez long-temps colonel d'un régiment en campagne, pour apprécier le droit du commandement absolu chez lui; et à toutes les questions indirectes que son épouse lui

fit avec beaucoup d'adresse, il répondit seulement : — Patience, Marguerite, patience ! ce n'est pas une affaire dont tu puisses te mêler ; tu sauras tout en temps et lieu. Va voir Julien. Ne finira-t-il jamais de pleurer cette petite Tête-Ronde ? Dis-lui qu'Alice reviendra. Elle sera ici dans deux ou trois jours, et tout ira bien.

Comme il finissoit de parler, un postillon sonna du cor dans la cour, et on lui apporta un gros paquet adressé à l'honorable sir Geoffrey Peveril du Pic, juge de paix ; car il avoit été nommé à cette place aussitôt après la restauration du roi. Il ouvrit le paquet, non sans quelque sentiment de sa nouvelle importance, et il y trouva l'ordre qu'il avoit sollicité pour rétablir dans sa cure le docteur Dummerar, expulsé par la force pendant l'usurpation.

Peu d'événements auroient fait plus de plaisir à sir Geoffrey. Il pouvoit pardonner à un sectaire robuste et audacieux, qui vouloit prouver la bonté de sa doctrine en assénant sur le champ de bataille des coups bien appliqués sur les casques et les cuirasses des Cavaliers ; mais sa mémoire, un peu vindicative, lui rappeloit l'entrée triomphante d'Hugues Peters dans son château par la brèche ; et depuis ce temps, sans faire une distinction bien exacte entre les sectaires et leurs ministres, il regardoit tous ceux qui mon-

toient dans une chaire sans la permission de l'église anglicane, et peut-être, ajoutoit-il en secret, de l'église romaine, comme des perturbateurs de la tranquillité publique; des séducteurs qui cherchoient à séparer les ouailles de leurs pasteurs légitimes; des instigateurs de la dernière guerre civile, et des gens disposés à courir le risque de nouvelles dissensions.

D'une autre part aussi, outre le plaisir qu'il avoit à pouvoir satisfaire son aversion contre Solsgrace, il ne s'en promettoit pas moins de réinstaller dans son presbytère son ancien ami, le compagnon de ses amusements et de ses dangers, le digne docteur Dummerar. Il communiqua à lady Peveril, d'un air de triomphe, l'ordre qu'il venoit de recevoir, et elle comprit alors le sens du passage mystérieux de la lettre de Bridgenorth, relativement au déplacement du candélabre, et à l'épaississement des ténèbres. Elle l'expliqua à son mari, et tâcha de lui persuader que cette circonstance ouvroit une porte à la réconciliation avec son voisin, s'il vouloit exécuter la mission dont il étoit chargé, avec douceur et modération, après un délai convenable, et avec tous les égards possibles pour ne blesser la sensibilité ni de Solsgrace ni de ceux qui composoient sa congrégation. Cette conduite ne nuiroit en rien au docteur Dummerar; elle contribueroit au

contraire à lui concilier des esprits qui s'aliéneroient peut-être de lui pour toujours, s'ils voyoient expulser avec dureté leur ministre favori.

Il y avoit dans cet avis autant de sagesse que de prudence, et, en tout autre temps, sir Geoffrey auroit eu assez de bon sens pour le suivre; mais qui peut agir avec modération et sang-froid au moment du triomphe? L'expulsion de M. Solsgrace se fit avec tant de précipitation, qu'elle eut l'air d'une persécution, quoique, envisagée sous son véritable point de vue, ce ne fût que la réintégration de son prédécesseur dans ses droits légitimes. Solsgrace lui-même parut désirer d'y donner le plus de publicité possible. Il tint bon jusqu'au dernier moment, et le dimanche qui suivit le jour où son renvoi lui fut notifié, il essaya encore de se frayer un chemin jusqu'à la chaire, ayant à son côté le procureur de M. Bridgenorth, Win-the-Fight, et suivi de quelques zélés adhérents.

Comme ils entroient dans le cimetière[1] d'un côté, on y voyoit arriver de l'autre le docteur Dummerar, revêtu de ses vêtements sacerdotaux, accompagné de Peveril du Pic, de sir Jasper Cranbourne, et d'autres cavaliers de dis-

[1] Cour de l'église. (*Note du Traducteur.*)

tinction, formant une espèce de procession triomphale.

Pour empêcher que l'église ne devînt le théâtre d'une querelle, on envoya les constables de la paroisse pour s'opposer à l'entrée du ministre presbytérien, et ils y réussirent sans autre dommage qu'une tête cassée, celle du procureur de Chesterfield, qui se trouva moins dure que le bâton de Roger Raine, l'aubergiste ivrogne des *Armes de Peveril*.

Forcé de faire retraite devant une force supérieure, mais non dompté en esprit, le valeureux Solsgrace rentra au presbytère, où il avoit essayé de se maintenir, d'après quelques moyens de chicane suggérés par M. Win-the-Fight, procureur, fort mal nommé ce jour-là [1]. Il en ferma les portes aux verrous, barricada les fenêtres, et, comme on le disoit, quoique faussement, prépara des armes à feu pour résister aux officiers de justice. Une scène scandaleuse s'ensuivit, et le bruit des clameurs étant arrivé jusqu'aux oreilles de sir Geoffrey, il accourut en personne sur les lieux, à la tête de quelques gens armés, força les portes extérieures et intérieures, et pénétra jusque dans le cabinet du ministre presbytérien, qui n'avoit d'autre garnison que le procureur; mais tous

[1] *Win-the-Fight* signifie : qui gagne la bataille. (*Note du Traducteur.*)

deux, après avoir protesté contre la violence qui leur étoit faite, renoncèrent à disputer la possession du local.

Toute la canaille du village étant alors en mouvement, sir Geoffrey, autant par prudence que par humanité, crut devoir escorter ses deux prisonniers, car on pouvoit les nommer ainsi, jusqu'à l'avenue de Moultrassie-Hall, lieu où ils avoient annoncé qu'ils vouloient se rendre, et malgré les cris et le désordre, il réussit à les y conduire en sûreté.

Le départ de sir Geoffrey donna lieu à de nouvelles voies de fait qu'il auroit certainement empêchées s'il eût été présent. Le zèle des officiers de paroisse et de leurs adhérents les porta à déchirer quelques-uns des livres du ministre, comme ne contenant que des principes de sédition et de fanatisme. On but alors à la santé du roi et de Peveril du Pic. Enfin les enfants, qui ne lui pardonnoient pas la tyrannie avec laquelle il leur interdisoit le jeu de quilles, celui de la balle au pied, etc., et qui se souvenoient de la longueur impitoyable de ses sermons, formèrent un mannequin de paille auquel ils cherchèrent à donner sa ressemblance, en le revêtant de sa robe de ministre genevois, et en le surmontant de son grand chapeau pointu, après quoi ils le brûlèrent sur le lieu où s'élevoit jadis un mai

majestueux que Solsgrace avoit abattu de ses propres mains.

Sir Geoffrey, mécontent de ces excès, envoya offrir à M. Solsgrace une indemnité de ce qu'il avoit perdu. Mais le prédicateur calviniste lui répondit : — Depuis un bout de fil jusqu'à un cordon de soulier, je n'accepterai rien de ce qui est à toi. Que la honte de l'œuvre de tes mains retombe sur ta tête!

En général, on blâma sir Geoffrey d'avoir agi en cette occasion avec une précipitation et une sévérité scandaleuses; d'autant plus que la renommée, suivant l'usage, eut soin de tout exagérer. On dit que le fougueux Cavalier Peveril du Pic étoit tombé, à la tête d'une troupe de gens armés, sur une congrégation de presbytériens, occupés de l'exercice paisible de leur religion; qu'il en avoit tué plusieurs et blessé un plus grand nombre; poursuivi le ministre jusque dans son presbytère, et réduit en cendres cet édifice. Quelques-uns alloient même jusqu'à dire que le prédicateur avoit péri dans les flammes; et les plus modérés prétendoient qu'il ne s'étoit échappé qu'en arrangeant sa robe et son chapeau près d'une fenêtre, de manière à faire croire qu'il étoit entouré par les flammes; tandis qu'il se sauvoit par une porte de derrière. Et quoique peu de gens crussent à la lettre les

atrocités imputées mal à propos à notre honnête Cavalier, c'en étoit pourtant assez pour amener des suites sérieuses, comme on le verra dans la suite de cette histoire.

CHAPITRE IX.

DESSUS.

« C'est un cartel, Monsieur!

LE PORTEUR DE LA LETTRE.

« . . . . N'en changeons pas le nom :
« Ce papier ne contient qu'une invitation
« A vous rendre en tel lieu, certain jour, à telle heure. »

Le roi qui n'est pas roi.

M. Solsgrace resta à Moultrassie-Hall, pendant un jour ou deux après son expulsion forcée du presbytère; et la mélancolie que devoit naturellement lui inspirer sa situation ne contribua pas peu à ajouter à l'air sombre du propriétaire de cette maison. Dans la matinée, le ministre congédié faisoit quelques visites aux différentes familles du voisinage, auxquelles son ministère avoit été agréable dans les jours de sa prospérité, et dans le souvenir reconnoissant desquelles il trouvoit alors de la pitié et des consolations. Il ne demandoit pas qu'on le plaignît, parce qu'après avoir perdu une place qui fournissoit abondamment à tous ses besoins, il se trouvoit laissé à la merci du monde. La piété de M. Solsgrace étoit sincère, et s'il avoit conçu contre les autres sectes des préventions peu charitables, que les

controverses polémiques avoient engendrées, et que la guerre civile avoit fortifiées, il avoit aussi ce sentiment profond de ses devoirs, qui prête de la dignité à l'enthousiasme, et il étoit disposé à sacrifier sa vie, pour rendre témoignage à sa croyance.

Mais il falloit qu'il se préparât à quitter bientôt le canton qu'il regardoit comme la vigne que le ciel lui avoit confiée; il falloit qu'il abandonnât son troupeau au loup; qu'il se séparât de ceux à qui il donnoit ses avis, et avec lesquels il étoit lié par les nœuds de la religion; qu'il laissât les nouveaux convertis dans le danger de retomber dans de fausses doctrines; qu'il quittât des ouailles chancelant encore, et que ses efforts sans relâche auroient pu diriger dans le droit chemin. Telles étoient les véritables causes de son chagrin, et elles étoient probablement aggravées par ces sentiments naturels avec lesquels tous les hommes, et surtout ceux que leurs devoirs ou leurs habitudes renferment dans un cercle très-étroit, regardent l'instant où il faut qu'ils renoncent aux lieux témoins de leurs promenades solitaires, de leurs méditations, et de leurs entretiens avec quelques amis.

Il y avoit à la vérité un projet de placer M. Solsgrace à la tête d'une congrégation de non-conformistes dans la même paroisse, et ses sectateurs

auroient volontiers consenti à lui assurer un revenu convenable. Mais quoique l'*acte de conformité* ne fût pas encore rendu, on savoit que cette mesure devoit être prise sous peu; et l'opinion universelle des presbytériens étoit que personne ne la feroit probablement exécuter avec plus de rigueur que Peveril du Pic. Solsgrace, s'attribuant peut-être plus d'importance qu'on n'en attachoit à sa personne et à ses sermons, regardoit le brave chevalier comme son ennemi mortel et acharné, et par conséquent il pouvoit croire qu'il courroit un assez grand danger en restant à Martindale-Moultrassie; mais ce qui le déterminoit surtout à s'éloigner du comté de Derby, c'étoit l'idée qu'il rendroit par-là un service à son église.

— Peut-être, disoit-il, sera-t-il permis à des pasteurs moins connus, quoique plus dignes de ce nom, de rassembler les débris d'un troupeau dispersé dans des cavernes et des solitudes; et le grapillage des vignes d'Éphraïm rapportera plus entre leurs mains que la vendange de celles d'Abiezer. Mais moi, qui ai si souvent déployé la bannière contre les puissants; moi dont la langue, semblable au garde veillant sur le haut d'une tour, a rendu témoignage soir et matin contre le papisme, l'épiscopat et Peveril du Pic, moi, rester au milieu de vous, ce ne seroit qu'attirer le

glaive sanglant de la vengeance, qui immoleroit le berger et dissiperoit le troupeau! Les mains de ceux qui répandent le sang m'ont déjà assailli, même sur le terrain qu'ils appellent eux-mêmes consacré; et vous avez vu outrager le juste, tandis qu'il soutenoit ma cause. Je mettrai donc mes sandales, je me ceindrai les reins, et je partirai pour un pays bien éloigné, pour y agir selon mon devoir, et pour rendre témoignage à la vérité, soit dans la chaire, soit au milieu des flammes.

Tels étoient les sentiments que Solsgrace exprimoit à ses amis découragés, et il entroit encore dans de plus grands détails avec le major Bridgenorth, ne manquant pas, en même temps, de lui reprocher avec un zèle cordial la précipitation avec laquelle il avoit tendu la main de l'amitié à une femme amalécite. Il lui rappeloit qu'en agissant ainsi il s'étoit rendu son serviteur et son esclave pour un temps, de même que Samson, trahi par Dalila, et qu'il auroit pu rester plus long-temps dans la maison de Dagon, si la main de Dieu ne l'eût retiré du piége. C'étoit aussi parce qu'il avoit été à une fête sur les hauts lieux consacrés à Baal; que lui, qui étoit le champion de la vérité, il avoit été renversé dans la poussière et couvert de honte par l'ennemi, en face d'Israël.

Ces reproches semblant offenser le major Bridgenorth, qui n'aimoit pas plus qu'un autre à entendre parler de ses échecs, et surtout de les voir attribuer à sa propre faute, le digne ministre commença à s'accuser lui-même d'avoir montré dans cette affaire une complaisance coupable; car, dit-il, ce malheureux dîner au château de Martindale appeloit la vengeance du ciel. C'étoit proclamer la paix, quand il n'y avoit pas de paix; c'étoit habiter sous les tentes des pécheurs. C'étoit donc à cette cause qu'il attribuoit son expulsion du presbytère, la destruction de ses ouvrages de théologie les plus précieux, la perte de sa robe et de son chapeau, et celle de deux barils d'excellente ale.

L'esprit du major Bridgenorth étoit fortement empreint d'une dévotion que ses dernières infortunes avoient rendue plus sombre et plus austère; il n'est donc pas étonnant qu'en entendant répéter à chaque instant de semblables raisonnements, par un pasteur qu'il avoit toujours respecté, et qu'il regardoit maintenant comme un martyr de leur foi commune, il eût commencé à désapprouver lui-même sa conduite; c'est pourquoi il se reprochoit de s'être laissé entraîner trop loin par sa reconnoissance pour lady Peveril; il se disoit que les arguments de cette dame en faveur des sentiments de tolérance et de libéralité, l'avoient

séduit au point de lui faire commettre une action qui tendoit à compromettre ses principes religieux et politiques.

Un matin que le major Bridgenorth, après s'être fatigué l'esprit de divers détails relatifs à l'arrangement de ses affaires, se reposoit sur son fauteuil de cuir placé près de sa fenêtre, position qui, par un retour d'idées assez naturel, lui rappeloit le souvenir du temps passé, et la patience avec laquelle il attendoit la visite journalière de sir Geoffrey. — Sûrement, dit-il en pensant tout haut, l'amitié que j'avois alors pour cet homme n'étoit pas un péché.

Solsgrace, qui étoit dans l'appartement, et qui devinoit ce qui se passoit dans l'esprit de son ami, dont il connoissoit parfaitement toute l'histoire, lui répondit : — Lorsque Dieu commanda à des corbeaux de nourrir Élisée, quand il étoit caché près du ruisseau de Chérit, nous ne voyons pas qu'il ait caressé les oiseaux impurs qu'un miracle forçoit, contre leur nature, à pourvoir à ses besoins.

— Cela peut être, répondit Bridgenorth; mais le bruit de leurs ailes devoit être aussi agréable à l'oreille du prophète affamé, que celui des pas du cheval de sir Geoffrey l'étoit à la mienne. Les corbeaux reprirent sans doute leur nature quand ce moment fut passé, et c'est ce qui m'est arrivé.

Écoutez! s'écria-t-il en tressaillant, je reconnois à l'instant même le bruit des pas de son cheval.

Il étoit rare que les échos de la cour de cette maison silencieuse fussent éveillés par le trépignement de pieds des chevaux : c'étoit pourtant ce qui arrivoit en ce moment.

Bridgenorth et Solsgrace en furent également surpris, et ils étoient même disposés à croire qu'il s'agissoit de quelque nouvel acte d'oppression ordonné par le gouvernement, quand le vieux domestique du major introduisit sans beaucoup de cérémonie, car ses manières étoient presque aussi simples que celles de son maître, un homme de grande taille, d'un âge déjà un peu avancé, que la forme de ses vêtements, ses longs cheveux et son chapeau surmonté d'une plume, annonçoient pour être un Cavalier. Il salua les deux amis d'un air un peu roide, mais courtois, et dit qu'il étoit sir Jasper Cranbourne, chargé d'un message spécial pour M. Ralph Bridgenorth de Moultrassie-Hall, de la part de son honorable ami sir Geoffrey Peveril du Pic, et qu'il désiroit savoir s'il plaisoit à M. Bridgenorth de lui permettre de s'acquitter de sa mission en cet appartement, ou partout ailleurs.

— Tout ce que sir Geoffrey Peveril peut avoir à me faire savoir, répondit le major Bridgenorth, peut être déclaré à l'instant, et de-

vant mon ami, pour qui je n'ai pas de secrets.

— La présence d'un ami ne seroit pas de trop, répondit sir Jasper, après avoir hésité un instant, et en jetant les yeux sur Solsgrace; ce seroit au contraire la chose du monde la plus désirable; mais il me semble que monsieur a l'air d'appartenir au clergé.

— Je n'ai pas de secrets, dit Bridgenorth, et je ne désire en avoir aucun qu'un membre du clergé ne puisse entendre.

— Comme il vous plaira, répliqua sir Jasper. D'ailleurs votre confiance peut être bien placée, car on sait que vos ministres, soit dit sans vous déplaire, ont prouvé qu'ils ne sont pas ennemis des affaires du genre de celle dont je viens vous parler.

— Au fait, Monsieur, dit Bridgenorth d'un air grave; et je vous prie de vous asseoir, à moins que vous ne préfériez rester debout.

— Il faut d'abord que je m'acquitte de ma petite commission, répliqua sir Jasper en se redressant; ce sera d'après la manière dont vous l'accueillerez que je verrai si je dois ou non m'asseoir à Moultrassie-Hall. Sir Geoffrey Peveril du Pic, monsieur Bridgenorth, a mûrement réfléchi sur les malheureuses circonstances qui vous ont divisés, comme voisins. Il a trouvé dans les anciens temps divers exemples, je répète ses propres

paroles, qui le déterminent à faire tout ce que son honneur lui permet, pour effacer toute trace de ressentiment entre vous ; et pour parvenir à ce but désirable, il est disposé à un degré de condescendance auquel vous ne pourriez vous attendre, et qui par conséquent vous fera grand plaisir.

— Permettez-moi de vous dire, sir Jasper, répondit le major, que tout cela est inutile. Je ne me suis pas plaint de sir Geoffrey ; je n'ai exigé de lui aucune soumission ; je suis sur le point de quitter ce pays, et les affaires que nous avons ensemble peuvent être réglées par d'autres aussi bien que par nous-mêmes.

— En un mot, dit le ministre, le digne major Bridgenorth a eu assez de commerce avec les impies, et ne veut pas en avoir davantage, sous aucun prétexte.

— Messieurs, dit sir Jasper en les saluant avec une politesse imperturbable, vous vous trompez beaucoup sur la teneur de ma mission, et vous ferez bien de l'entendre en entier, avant d'y répondre. Je présume, monsieur Bridgenorth, que vous vous rappelez votre lettre à lady Peveril, dont j'ai ici une copie conforme. Vous paroissez vous plaindre du traitement que vous avez reçu de sir Geoffrey, et surtout de la manière dont il vous a jeté de cheval à Hartley-Nick, ou non loin de là. Or, sir Geoffrey pense assez avanta-

geusement de vous pour croire que, sans l'immense distance que le rang et la naissance mettent entre vous deux, vous lui auriez demandé la satisfaction qu'un gentilhomme doit à un autre, comme la seule manière d'effacer honorablement la tache dont vous êtes couvert. C'est pourquoi il a la générosité de vous offrir, dans ce petit écrit, ce que vous n'avez pas voulu lui demander, par suite de votre modestie; car il n'attribue pas à autre chose le silence que vous avez gardé. Je vous apporte aussi la mesure de son arme, et quand vous aurez accepté le cartel que je vous présente, je serai prêt à fixer avec vous le temps, le lieu et tous les autres détails relatifs à cette rencontre.

— Et moi, dit Solsgrace d'une voix solennelle, si l'auteur de tout mal tentoit mon ami d'accepter la proposition qui lui est faite par un homme altéré de sang, je serois le premier à prononcer contre lui la sentence d'excommunication.

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse, monsieur le Révérend, dit sir Jasper; il est assez naturel que votre intérêt vous détermine à avoir plus d'égards pour la vie de votre patron que pour son honneur; mais c'est de lui-même que je dois apprendre ce qu'il préfère.

A ces mots, et saluant encore le major, il lui présenta de nouveau le cartel. On pouvoit voir évidemment que d'un côté l'honneur humain

et de l'autre la religion se livroient en ce moment un combat cruel dans le cœur de Bridgenorth; mais la victoire resta à la dernière. Il repoussa d'un air calme le papier que lui présentoit sir Jasper, et lui dit : — Il est possible que vous ignoriez, sir Jasper, que depuis que la lumière du christianisme est répandue sur ce royaume, bien des gens respectables ont douté que l'effusion du sang d'un de nos semblables puisse jamais être justifiée; et quoique cette règle me paroisse difficilement applicable au temps d'épreuve où nous vivons, puisque le défaut de résistance, s'il devenoit général, mettroit nos droits civils et religieux entre les mains du premier tyran audacieux; cependant j'ai toujours été et suis encore disposé à limiter l'usage des âmes charnelles à la nécessité de la défense personnelle, à la protection de notre patrie contre une invasion étrangère, et au maintien de nos propriétés, de nos lois, et de notre liberté de conscience, contre tout pouvoir usurpateur. Comme je n'ai jamais hésité à tirer l'épée pour aucune de ces causes, vous m'excuserez si je la laisse dans le fourreau dans une circonstance où l'homme qui m'a fait une injure grave me provoque au combat, soit par un point d'honneur frivole, soit par pure bravade, comme cela est plus vraisemblable.

— Je vous ai écouté avec patience, dit sir Jas-

per, et maintenant, monsieur Bridgenorth, je vous inviterai à mieux réfléchir à cette affaire. Je prends le ciel à témoin que votre honneur est blessé, et qu'en daignant vous accorder un rendez-vous qui vous offre quelque chance de guérir cette blessure, sir Geoffrey a été animé par une tendre compassion de votre malheur, et par le désir sincère de rétablir votre réputation. Il ne s'agit que de croiser vos épées quelques minutes, et vous aurez la satisfaction de vivre ou de mourir en gentilhomme. D'ailleurs la science de l'escrime, que l'honorable chevalier possède au plus haut degré, peut le mettre en état, comme son bon cœur l'y engagera, à se contenter de vous désarmer en vous faisant une légère blessure dans les chairs, d'où il résultera peu de mal pour votre personne, et beaucoup de bien pour votre honneur.

— La tendre compassion du méchant n'est que cruauté, dit Solsgrace avec emphase, par forme de commentaire sur ce discours que sir Jasper avoit débité du ton le plus pathétique.

— Je prie Votre Révérence de ne pas m'interrompre davantage, dit sir Jasper, d'autant plus que je crois que cette affaire vous concerne fort peu; et je vous prie de me permettre de m'acquitter en règle de la commission de mon digne ami.

A ces mots il tira sa rapière, et en passant la

pointe sur le fil de soie qui entouroit le cartel, il le présenta encore une fois avec grâce, et littéralement à la pointe de l'épée, au major Bridgenorth. Celui-ci refusa de nouveau de le recevoir, quoique le sang lui montât au visage, comme s'il avoit eu besoin de faire un violent effort sur lui-même; il recula quelques pas, et fit un grand salut à sir Jasper Cranbourne.

— Puisqu'il en est ainsi, dit sir Jasper, je violerai le sceau de la lettre de sir Geoffrey, et je vous la lirai moi-même, pour m'acquitter pleinement de la mission qui m'a été confiée, et vous faire connoître, monsieur Bridgenorth, les intentions généreuses de mon digne ami à votre égard.

— Si le contenu de cette lettre, dit le major, n'a rapport qu'à ce que vous m'avez déjà dit, il est inutile d'insister : mon parti est bien pris.

— N'importe, répondit sir Jasper en ouvrant la lettre; il convient que je vous en fasse la lecture. Et il lut ce qui suit :

« *Au digne Ralph Bridgenorth, écuyer de Moultrassie-Hall.*

« **Confié aux soins de l'honorable sir Jasper Cranbourne, chevalier, de Long-Mallington.**

« M. Bridgenorth,

« La lettre que vous avez écrite à notre épouse
« chérie, dame Marguerite Peveril, nous a donné

« à entendre que vous avez sur le cœur certains « événements passés récemment entre nous, « comme si votre honneur étoit entaché par « ce qui a eu lieu. Et quoique vous n'ayez pas « jugé convenable de vous adresser directement « à moi pour me demander la satisfaction qu'un « homme de condition a droit d'exiger d'un « autre en pareil cas, je suis convaincu que je « ne dois l'attribuer qu'à votre modestie, ayant « pour cause l'inégalité de nos rangs, sans en « accuser un manque de courage, puisque vous « en avez ailleurs donné des preuves, et plût « à Dieu que je pusse ajouter, pour la bonne « cause. C'est pourquoi je me suis décidé à « vous faire désigner, par mon ami sir Jasper « Cranbourne, un rendez-vous pour ce que vous « désirez certainement. Sir Jasper vous don-« nera la longueur de mes armes, et réglera « avec vous tous les arrangements pour notre « rencontre, qui aura lieu le matin ou le soir, « à pied ou à cheval, au sabre ou à la rapière, « comme cela vous conviendra. Je vous en laisse « le choix ainsi que tous les priviléges appar-« tenant à celui qui est défié, vous priant seu-« lement, si vous n'avez pas d'armes semblables « aux miennes, de m'envoyer la dimension des « vôtres, ne doutant pas que l'issue de ce ren-« dez-vous ne doive être de mettre fin, de

« manière ou d'autre, à tout ressentiment entre « voisins.

« Je demeure,

« Votre très-humble serviteur,

« GEOFFREY PEVERIL DU PIC.

« Écrit en ma pauvre maison du château de Martindale, le..., 1660. »

— Présentez mes respects à sir Geoffrey Peveril, dit le major ; ses intentions à mon égard peuvent être bonnes, suivant sa *lumière* ; mais dites-lui que notre querelle a pris naissance dans une agression volontaire dont il a été coupable envers moi ; et que, quoique je désire vivre en charité avec tous les hommes, je ne tiens pas assez à son amitié pour violer les lois de Dieu et risquer d'être assassin ou assassiné afin de la regagner. Et quant à vous, Monsieur, il me semble que votre âge devroit vous ouvrir les yeux sur la folie de pareils messages.

— Je m'acquitterai de votre commission, monsieur Ralph Bridgenorth, répondit sir Jasper, et je tâcherai alors d'oublier votre nom, indigne d'être prononcé par un homme d'honneur. En attendant, en retour de votre avis incivil, je vous en donnerai un autre : c'est que, puisque votre religion vous empêche de donner satisfac-

tion à un gentilhomme, elle devroit vous faire prendre garde de l'offenser.

A ces mots, et en jetant un regard de mépris orgueilleux, d'abord sur le major, et ensuite sur le ministre, l'envoyé de sir Geoffrey, enfonça son chapeau sur sa tête, remit sa rapière à son ceinturon, et sortit de l'appartement. Quelques minutes après, il étoit déjà bien loin, et le bruit des pas de son cheval cessa de se faire entendre.

Bridgenorth avoit tenu la main sur son front depuis l'instant de son départ, et une larme arrachée par la honte et la colère tomba sur ses joues, quand il fut trop loin pour l'entendre. —Il porte cette réponse au château de Martindale, dit-il, et l'on ne pensera à moi désormais que comme à un homme déshonoré, que chacun peut insulter et baffouer à son gré; je fais bien de quitter la maison de mon père.

Solsgrace s'approcha de son ami en paroissant compatir à ses peines; et, lui prenant la main, il lui dit d'un ton plus affectueux que de coutume : —Mon noble frère, quoique je sois un homme de paix, je sais apprécier ce que ce sacrifice a coûté à ton cœur héroïque. Mais Dieu ne veut pas que notre obéissance à ses ordres soit imparfaite. Nous ne devons pas, comme Ananias et Sapphire, réserver quelque désir secret, quelque péché favori, tandis que nous prétendons lui

immoler toutes nos affections mondaines. A quoi nous servira de dire que nous n'avons mis en réserve que peu de chose, si le moindre reste de la chose maudite se trouve caché sous notre tente? Croirois-tu te justifier dans tes prières, en disant : — je n'ai pas tué cet homme pour l'amour du gain, comme un voleur; pour acquérir du pouvoir, comme un tyran; pour assouvir ma vengeance, comme un sauvage plongé dans les ténèbres; mais parce que la voix impérieuse de l'honneur mondain me disoit : — Va, tue ou sois tué, n'est-ce pas moi qui te le commande? — Songes-y bien, mon digne ami, réfléchis si tu pourrois te justifier ainsi dans tes prières; et si tu es forcé de trembler à l'idée du blasphème contenu dans une telle excuse, souviens-toi de rendre grâces au ciel, qui t'a donné la force de résister à une telle tentation.

— Mon digne et révérend ami, répondit Bridgenorth, je sens que ce que vous me dites est la vérité. Le texte qui ordonne au vieil Adam de supporter la honte est plus pénible et plus difficile à exécuter que celui qui lui commande de combattre courageusement pour la vérité. Mais je me trouve heureux de savoir que j'aurai pour compagnon, au moins pour quelque temps, en traversant le désert du monde, un homme dont le zèle et l'amitié ont tant d'activité pour me

soutenir quand je suis prêt à faire une chute.

Tandis que les habitans de Moultrassie-Hall raisonnoient ainsi sur le sujet de la visite de sir Jasper Cranbourne, ce digne chevalier causoit à sir Geoffrey Peveril une surprise inexprimable, en lui racontant l'accueil qu'avoit reçu son ambassade.

— Je l'avois pris pour un homme d'une autre trempe, dit sir Geoffrey; je l'aurois même juré, si quelqu'un m'avoit demandé mon témoignage. Mais on ne peut faire une bourse de soie avec l'oreille d'une truie [1]. J'ai fait pour lui une folie que je ne ferai jamais pour un autre; celle de croire qu'un presbytérien se battroit sans la permission de son prêcheur. Donnez-leur un sermon de deux heures; laissez-les ensuite hurler un psaume sur un air qui ne vaut pas les cris d'un chien qu'on fouette, et les coquins se démèneront comme des batteurs en grange. Mais pour se présenter en champ clos avec calme et sang-froid, fer contre fer, en braves gentilshommes, en bons voisins, ils n'ont pas assez d'honneur pour l'entreprendre. Allons, c'est assez parler d'un puritain à oreilles en l'air comme ce Bridgenorth. Vous resterez à dîner avec nous, sir Jasper; et vous verrez si la cheminée de la cuisine

[1] Traduction littérale d'un proverbe anglais.
(*Note du Traducteur.*)

de dame Marguerite a été bien chauffée. Après le dîner je vous régalerai du vol d'un faucon qui appartient à la comtesse de Derby. Elle l'a apporté sur le poing de Londres à Martindale, malgré la hâte avec laquelle elle voyageoit, et elle me l'a laissé pour qu'il reste cette saison sur le perchoir.

Cette partie fut bientôt arrangée, et lady Peveril entendit s'exhaler la mauvaise humeur de son époux, avec le même sentiment qu'on éprouve en entendant les derniers coups de tonnerre lorsque l'orage s'éloigne avec le péril. Elle fut, à la vérité, très-surprise de la singulière voie que sir Geoffrey avoit choisie avec tant de confiance, pour essayer d'arriver à une réconciliation avec le major; et par égards pour lui, elle remercia Dieu qu'il n'en fût pas résulté quelque effusion de sang. Mais elle renferma soigneusement ces réflexions dans son sein, sachant bien qu'elles avoient rapport à des sujets sur lesquels le chevalier du Pic ne permettoit ni qu'on mît en question sa sagacité, ni qu'on s'opposât à sa volonté.

Notre histoire n'a fait jusqu'ici que des progrès bien lents, mais après l'époque où nous sommes parvenus, il se passa à Martindale si peu d'événements remarquables, que nous ne parlerons qu'en peu de mots de ce qui y arriva pendant plusieurs années.

CHAPITRE X.

CLÉOPATRE.

« Ce qu'il me faut, dis-tu? — c'est de la mandragore,
« Pour abréger ce temps dont l'ennui me dévore. »
Antoine et Cléopâtre. SHAKSPEARE.

DEPUIS l'époque sur laquelle nous nous sommes si long-temps arrêtés, il se passa, comme nous l'avons fait entrevoir en terminant le dernier chapitre, quatre ou cinq ans, pendant lesquels les événements qui arrivèrent au château n'exigent guère que quelques lignes pour l'intelligence de notre histoire. Le chevalier et son épouse continuèrent à résider à Martindale. Milady Peveril tâchoit, à force de prudence et de patience, de réparer la brèche que les guerres civiles avoient faites à leur fortune, et murmuroit un peu quand ses plans d'économie se trouvoient dérangés par l'hospitalité libérale de son mari. C'étoit en effet son principal objet de dépense. Le chevalier Peveril y tenoit non-seulement par goût, mais par le désir de soutenir la dignité de sa naissance; ses ancêtres, d'après les traditions conservées dans l'office, la cuisine et la cave, ne s'étant pas rendus moins célèbres par les bœufs

gras qu'ils faisoient rôtir, et par la bonne ale qu'ils distribuoient, que par l'étendue de leurs domaines, et le nombre de leurs vassaux.

Cependant les deux époux vivoient heureux et dans l'aisance. Il est vrai que la dette contractée envers l'ancien voisin Bridgenorth n'avoit pas été remboursée, mais il étoit le seul créancier du domaine de Martindale. Tous les autres ayant été payés, il auroit été à désirer qu'il le fût aussi, et c'étoit le grand but auquel tendoient toutes les mesures économiques de lady Peveril ; car quoique les intérêts fussent régulièrement payés au procureur de Chesterfield, Win-the-Fight, le capital pouvoit être exigé dans un moment où le remboursement deviendroit embarrassant. D'ailleurs ce suppôt de Thémis avoit toujours l'air sombre, important, mystérieux, et sembloit ne pouvoir oublier le coup vigoureux qu'il avoit reçu sur la tête dans le cimetière du village de Martindale-Moultrassie.

Lady Peveril traitoit quelquefois directement cette affaire avec lui ; et quand il venoit au château pour cela, elle croyoit apercevoir sur ses traits, comme dans toutes ses manières, une expression de désobligeance et de malignité. Cependant il étoit juste et même indulgent dans sa conduite, car il accordoit des facilités et des délais pour le paiement, quand quelques circons-

tances mettoient le débiteur dans l'impossibilité de s'acquitter au terme convenu. Il sembloit donc à lady Peveril que cet homme devoit agir à cet égard d'après les ordres formels de son mandataire absent, et elle ne pouvoit par conséquent s'empêcher de prendre toujours un certain intérêt à son ancien voisin.

Peu de temps après que sir Geoffrey eut échoué dans son étrange projet de réconciliation avec le major Bridgenorth, ce dernier avoit quitté Moultrassie-Hall, en y laissant sa vieille femme de charge, et personne ne savoit où il étoit allé. Il avoit emmené avec lui le révérend M. Solsgrace, sa fille Alice, et mistress Debora Debbitch, installée dans la place de gouvernante. Pendant quelque temps, le bruit courut que le major ne s'étoit retiré dans quelque partie éloignée de l'Angleterre que pour exécuter son projet d'épouser mistress Debora, et que lorsque les rieurs auroient épuisé leurs railleries à ce sujet, il reviendroit l'établir maîtresse de son ancienne demeure. On assura ensuite qu'il étoit passé en pays étranger pour la santé de sa fille, dont la constitution étoit toujours très-délicate. Mais quand on eut songé à la haine du major contre le papisme, et à l'aversion encore plus prononcée de Solsgrace, on convint unanimement que, pour qu'ils se hasardassent à mettre leurs pieds sur une terre

catholique, il ne leur auroit fallu rien moins que l'espoir de convertir le pape. L'opinion la plus générale étoit qu'ils étoient allés dans la Nouvelle-Angleterre, alors le refuge du plus grand nombre de ceux qui avoient pris trop de part aux affaires des derniers temps, ou que le désir de jouir d'une liberté de conscience illimitée déterminoit à quitter l'Angleterre.

Lady Peveril ne pouvoit s'empêcher de soupçonner vaguement que Bridgenorth n'étoit pas si éloigné. L'ordre parfait qui régnoit en toutes choses à Moultrassie-Hall, et qui faisoit honneur aux soins de mistress Dickens, la femme de charge, et des domestiques sous ses ordres, sembloit annoncer que l'œil du maître étoit assez près pour qu'on eût à en craindre l'inspection d'un moment à l'autre. Il étoit vrai que ni le procureur ni les domestiques ne répondoient à aucune question sur la résidence de M. Bridgenorth; mais ils avoient un air de mystère qui sembloit en dire plus qu'ils ne le vouloient.

Environ cinq ans après que M. Bridgenorth eut quitté le pays, il arriva un accident singulier. Sir Geoffrey étoit allé aux courses de Chesterfield, et lady Peveril, qui étoit dans l'habitude de se promener dans tous les environs, seule ou accompagnée seulement d'Ellesmere ou de Julien, étoit sortie un soir pour aller faire une

visite de charité dans une chaumière écartée où demeuroit une femme attaquée d'une fièvre qu'on supposoit contagieuse. Jamais de semblables craintes n'arrêtoient lady Peveril dans l'exercice de ses œuvres de charité; mais elle ne se soucioit pas d'exposer son fils, ni son ancienne femme de charge, au péril qu'elle vouloit bien courir elle-même, parce qu'elle comptoit sur les précautions qu'elle prenoit pour éviter le danger.

Lady Peveril étoit partie du château assez tard dans la soirée; la chaumière qu'elle alloit visiter étoit plus éloignée qu'elle ne le pensoit, et diverses circonstances la retinrent assez long-temps chez la malade. C'étoit une belle soirée d'automne; la lune étoit dans son plein, et cet astre brilloit de tout son éclat quand elle se disposa à se remettre en route, en traversant des clairières et en gravissant des montagnes qui se trouvoient sur son chemin. Elle n'avoit aucune inquiétude dans un pays si tranquille et si retiré; d'autant plus que la route traversoit ses domaines, et qu'elle avoit pris pour escorte le fils de la malade, jeune homme d'environ quinze ans. La distance étoit de plus de deux milles; mais on pouvoit considérablement l'abréger en passant par une avenue dépendante du domaine de Moultrassie-Hall. Elle n'avoit pas pris ce chemin en allant,

non pas à cause du bruit absurde qui s'étoit répandu qu'il y revenoit des esprits, mais parce que son mari étoit aussi mécontent quand les habitants de son château mettoient le pied sur les possessions de son ancien voisin, que lorsque ceux de Moultrassie-Hall se permettoient une incursion sur les domaines de Martindale. La bonne dame, peut-être en considération de la latitude qui lui étoit accordée dans les affaires plus importantes, s'étoit fait une règle de ne jamais contrarier les fantaisies ni même les préjugés de son mari; espèce de compromis que nous recommandons sincèrement à toutes les bonnes ménagères de notre connoissance; car il est surprenant combien les hommes sont disposés à résigner le véritable pouvoir entre les mains du beau sexe, pourvu qu'on les laisse en possession paisible de quelque fantaisie dont ils font leur hochet.

En cette occasion, pourtant, quoique l'avenue de Dobby fît partie des domaines prohibés de Moultrassie-Hall, lady Peveril résolut d'y passer pour abréger sa route, et en conséquence elle se dirigea de ce côté. Mais quand le jeune paysan qui l'accompagnoit et qui l'avoit suivie jusqu'alors, un bâton d'aubépine à la main, sifflant gaîment, et son chapeau sur l'oreille, s'aperçut qu'elle s'avançoit vers cet endroit formidable, il

montra des symptômes de grande frayeur, et enfin s'approchant d'elle, lui dit d'une voix entrecoupée: — N'allez pas là, Milady! n'allez pas là!

Lady Peveril voyant que ses dents se heurtoient d'effroi, et que tout son extérieur annonçoit l'épouvante, se rappela que le premier acheteur de Moultrassie-Hall, le brasseur de Chesterfield, qui y étoit mort de mélancolie, faute d'avoir quelque chose à faire, et non sans donner lieu à quelques soupçons qu'il avoit attenté lui-même à ses jours, revenoit, selon le bruit général, dans cette avenue solitaire, accompagné d'un gros dogue qui, lorsqu'il étoit vivant et qu'il avoit sa tête, avoit été le favori de l'ex-brasseur. Il étoit difficile d'espérer que le jeune homme qui escortoit lady Peveril pourroit lui servir de protection dans l'état où l'avoit réduit sa crainte superstitieuse; et la bonne chatelaine, qui ne voyoit aucun danger à craindre, crut qu'il y auroit de la cruauté à emmener ce jeune poltron plus loin. Elle lui donna donc une pièce d'argent, et lui permit de retourner chez sa mère. Cette permission lui parut encore plus précieuse que la gratification dont elle étoit accompagnée; car lady Peveril n'avoit pas encore remis sa bourse dans sa poche, quand le bruit des sabots de son brave écuyer lui annonça qu'il étoit déjà bien loin.

Souriant d'une crainte qu'elle trouvoit si ridicule, elle franchit la barrière, et la clarté de la lune fut bientôt interceptée par les branches épaisses et touffues des grands ormes qui la bornoient et la couvroient d'une espèce de dôme. Ce lieu étoit fait pour inspirer des méditations graves et solennelles, et une lumière isolée qu'on voyoit briller dans le lointain, à travers une fenêtre de Moultrassie-Hall, sembloit faite pour y ajouter une teinte de mélancolie. Elle songea au destin de cette famille, à la défunte mistress Bridgenorth, avec qui elle s'étoit souvent promenée dans cette avenue, et qui, si elle n'étoit pas douée de talents extraordinaires, lui avoit toujours montré autant de respect que de reconnoissance. Elle pensa aux chagrins qu'avoit occasionés à cette malheureuse femme la perte de ses enfants, elle pense à sa mort prématurée, au désespoir de son mari, au départ de celui-ci, et à l'incertitude du sort de la petite Alice, pour qui, même après un intervalle de plusieurs années, elle conservoit encore une affection presque maternelle.

Elle étoit entièrement livrée à ces idées mélancoliques quand, à mi-chemin de l'avenue, elle crut apercevoir, à la lueur imparfaite qui pénétroit à travers le feuillage, quelque chose semblable à un homme. Lady Peveril s'arrêta un ins-

tant, mais elle se remit en marche sur-le-champ. Peut-être la croyance superstitieuse du temps la fit-elle involontairement frissonner; mais elle repoussa aussitôt toute idée d'apparition surnaturelle. Et qu'avoit-elle à redouter de la part des hommes? un braconnier étoit l'être le plus dangereux qu'elle pût rencontrer, et si c'en étoit un, il ne chercheroit qu'à éviter d'être vu. Elle avança donc d'un pas ferme, et elle eut la satisfaction de voir en même temps que l'homme qu'elle avoit aperçu lui cédoit la place, et s'enfonçoit dans les arbres sur la gauche de l'avenue. En passant vis-à-vis de l'endroit où elle l'avoit vu disparoître, elle redoubla le pas, en songeant que ce rôdeur de nuit se trouvoit probablement à très-peu de distance d'elle, et elle le fit avec si peu de précaution, que son pied, heurtant contre une grosse branche d'arbre cassée par le vent, et qui étoit restée au milieu de l'avenue, elle tomba en poussant un grand cri. Une main vigoureuse ajouta à ses craintes, en l'aidant à se relever presque au même instant; et une voix, dont les accents ne lui étoient pas étrangers, quoiqu'elle ne l'eût pas entendue depuis long-temps, lui demanda : — N'est-ce pas vous lady Peveril?

— C'est moi, répondit-elle en exprimant sa surprise et sa crainte; et si mon oreille ne me trompe pas, je parle à monsieur Bridgenorth.

— Je me nommois ainsi, répondit-il, tant que l'oppression m'avoit laissé un nom.

Il ne dit rien de plus, et continua à marcher en silence à côté d'elle pendant une ou deux minutes. Elle se sentit embarrassée, et pour sortir de cette situation, aussi-bien que par suite de l'intérêt véritable que lui inspiroit cette question, elle lui demanda comment se portoit sa filleule Alice.

— Je ne sais ce que c'est qu'une filleule, Madame, répondit le major; c'est un de ces mots imaginés lors de la corruption et de la pollution des lois de Dieu. Quant à la jeune fille qui doit la vie et la santé aux soins de Votre Seigneurie, puisque tel est votre titre mondain, elle continue à se bien porter, d'après ce que j'en apprends de ceux qui en sont maintenant chargés, car il y a quelques temps que je ne l'ai vue. C'est le souvenir de vos bontés pour elle, et l'alarme que votre chute m'a fait éprouver, qui m'ont déterminé à me montrer à vous, quoique ce soit une imprudence que le soin de ma sûreté devoit peut-être m'interdire.

— Le soin de votre sûreté, monsieur Bridgenorth! je n'aurois jamais cru que vous fussiez dans le cas de courir quelque danger.

— Vous avez donc encore quelques nouvelles à apprendre, Madame. Mais vous saurez demain

quelles sont les raisons qui me défendent de me montrer ouvertement, même sur mes propriétés, et qui doivent me faire désirer de ne laisser connoître à aucun des habitants du château de Martindale que je suis en ce moment dans ces environs.

— Vous étiez autrefois prudent et circonspect, monsieur Bridgenorth, j'espère que vous ne vous êtes pas laissé égarer par des projets téméraires, conçus trop à la hâte; j'espère...

— Pardon si je vous interromps, Madame. Il est très-vrai que je ne suis plus le même; mon cœur a été changé en moi. Dans le temps auquel il vous plaît de faire allusion, j'étois un homme de ce monde, je lui accordois toutes mes pensées, toutes mes actions, sauf quelques actes de culte extérieur et de pure forme; je ne connoissois guère quels sont les devoirs du chrétien; j'ignorois jusqu'où doit s'étendre l'abnégation de soi-même; mes pensées ne rouloient que sur des objets charnels; sur les moyens d'ajouter champ sur champ, richesse sur richesse; sur la balance à entretenir entre les partis; sur la manière de s'assurer un ami d'un côté, sans en perdre un de l'autre. Le ciel m'a puni de cette apostasie, d'autant plus coupable que, sous le nom de la religion, je cherchois mon intérêt en adorateur aveugle et

charnel; mais je rends grâces à celui qui m'a retiré de la terre d'Égypte.

De nos jours, quoique nous ayons parmi nous bien des exemples d'enthousiasme, nous soupçonnerions d'hypocrisie ou de folie quiconque en feroit l'aveu d'une manière si franche et si subite. Mais, dans le temps dont nous parlons, le sage Vane, le brave et habile Harrison, n'étoient pas les seuls qui agissoient sous l'influence avouée de semblables opinions. Lady Peveril fut donc plus fâchée que surprise d'entendre le langage que le major venoit de lui adresser, et en conclut, avec assez de raison, que la société qu'il avoit vue depuis quelque temps, jointe à d'autres circonstances, avoit changé en une flamme ardente l'étincelle qui ne s'étoit jamais éteinte dans son cœur : cela étoit d'autant plus probable qu'il tenoit de son père un caractère mélancolique, et que la foiblesse de sa constitution n'avoit fait que l'aigrir; il avoit en outre essuyé divers malheurs, et il n'existe aucune passion qui se développe plus facilement, quand on s'y livre, que cette espèce d'enthousiasme dont il venoit de donner des preuves. Elle se borna donc à lui répondre avec calme qu'elle espéroit que l'expression de ses sentiments ne l'avoit exposé à aucun danger et ne l'avoit pas rendu suspect.

—Suspect, Milady! s'écria le major; car je ne

puis m'empêcher, telle est la force de l'habitude, de vous donner un de ces vains titres que notre orgueil fait que nous autres, misérables fragments de vases d'argile, nous nous donnons les uns aux autres. Non-seulement je suis suspect, mais je cours un grand danger, car si votre mari me trouvoit en ce moment, moi Anglais de naissance, et sur mes propres domaines, je ne doute pas qu'il ne fît tous ses efforts pour m'offrir en sacrifice au Moloch de la superstition romaine, qui fait rage maintenant pour trouver des victimes parmi les enfants de Dieu.

— Votre langage me surprend, monsieur Bridgenorth, dit lady Peveril, qui, commençant à désirer d'être débarrassée de sa compagnie, se mit à marcher d'un pas plus précipité. Mais Bridgenorth doubla le pas, et persista à la suivre.

— Ne savez-vous pas, lui dit-il, que Satan est venu sur la terre, armé d'une grande colère, parce que son règne est court? L'héritier présomptif de la couronne est un papiste avoué; et qui oseroit assurer, si ce n'est un flatteur et un sycophante, que celui qui la porte aujourd'hui n'est pas également disposé à se courber sous le joug de Rome, s'il n'étoit tenu en respect par quelques nobles esprits de la chambre des communes? Vous ne me croirez pas; il est pourtant bien vrai que, dans mes prières solitaires et

nocturnes, quand je pensois aux bontés que vous avez eues pour les membres morts et vivants de ma famille, j'ai supplié le ciel de me fournir les moyens de vous donner un avertissement salutaire; et il m'a accordé ma demande.

— Monsieur Bridgenorth, dit lady Peveril, vous aviez coutume d'être plus modéré dans vos sentiments, et vous aimiez votre religion sans haïr celles des autres.

— Il est inutile de rappeler ce que j'étois quand j'étois plongé dans le fiel de l'amertume, et chargé des liens de l'iniquité. J'étois alors semblable à Gallio, qui ne s'inquiétoit d'aucune de ces choses. J'étois attaché aux biens du monde, je tenois à l'honneur et à la réputation que donne le monde; toutes mes pensées étoient fixées vers la terre, et si parfois elles s'élevoient vers le ciel, c'étoit avec froideur, par pure forme, comme les méditations des Pharisiens. En un mot, je n'offrois sur l'autel qu'un vil chaume. Le ciel m'a donné une preuve de bienveillance en me châtiant. Il m'a retiré tout ce qui m'attachoit à la terre; il m'a privé de ce que le monde appelle honneur; il m'a envoyé en exil loin de la demeure de mes pères, seul, désolé, bafoué, battu, déshonoré. Mais qui peut découvrir les voies de la Providence? C'est par de tels moyens qu'elle a fait de moi un champion de la vérité, un homme qui

compte la vie pour rien quand il s'agit d'en assurer le règne. Mais ce n'est pas de cet objet que je voulois vous entretenir. Vous avez sauvé la vie temporelle de mon enfant, je veux sauver la vie éternelle de votre âme.

Lady Peveril ne répondit rien. Ils approchoient alors du point où l'avenue, se terminant, communiquoit à la grande route, ou, pour mieux dire, à un chemin de traverse ouvert dans un champ, et qu'elle devoit suivre quelque temps jusqu'à ce qu'un autre chemin sur la gauche la conduisît dans le parc de Martindale. Elle désiroit plus que jamais de se voir éclairée par la lune, et elle garda le silence afin de pouvoir marcher plus vite. Mais comme ils arrivoient à la jonction de l'avenue avec la voie publique, Bridgenorth lui mit la main sur le bras, en la priant, ou plutôt en lui commandant de s'arrêter. Lady Peveril obéit. Il lui montra un vieux chêne de la plus grande taille, qui s'élevoit sur une hauteur, et qui sembloit y avoir été placé tout exprès pour servir de point de mire. La lune répandoit tant de lumière au delà de l'avenue, que, grâce aux rayons qu'elle dardoit sur cet arbre vénérable, on pouvoit voir qu'une partie de ses branches avoient été frappées par le tonnerre.

— Vous souvenez-vous, lui dit-il, de la dernière fois que nous vîmes ensemble ce chêne? ce

fut le jour où j'arrivai en poste de Londres, apportant du comité un ordre de protection pour votre mari. Comme je passois sous cet arbre, je vous vis ici, à l'endroit même où nous sommes. Vous étiez avec ma malheureuse Alice. Les deux derniers de mes enfants chéris jouoient près de leur mère. Je sautai à bas de mon cheval. J'étois pour elle un époux ; pour eux, un père ; pour vous, un protecteur bien venu et révéré. Que suis-je à présent ? — Il appuya sa main sur son front, et parut absorbé dans sa douleur.

Il étoit impossible à lady Peveril d'entendre l'expression du chagrin sans désirer de le calmer. — Monsieur Bridgenorth, lui dit-elle, tout en croyant et en suivant ma religion, je ne blâme celle de personne, et je suis charmée que vous ayez cherché dans la vôtre des consolations à vos afflictions temporelles. Mais toutes les croyances chrétiennes ne nous disent-elles pas que l'affliction doit adoucir le cœur ?

— Oui, femme, répondit Bridgenorth, comme le tonnerre a attendri le tronc de ce vieux chêne, dont il a rompu les branches. Non, le bois le plus dur est celui que l'ouvrier met le plus facilement en œuvre ; le cœur endurci et desséché est celui qui peut le mieux supporter la tâche que nous imposent ces temps malheureux. Ni Dieu ni les hommes ne peuvent souffrir plus

long-temps la dissolution sans bornes des méchants, les railleries des impies, le mépris des lois divines, l'infraction de toutes les lois humaines. Le temps présent demande de justes vengeurs, et il s'en présentera.

— Je ne nie pas l'existence du mal, dit lady Peveril en faisant un effort sur elle-même pour parler, et commençant en même temps à se remettre en marche; d'après ce que j'ai entendu dire, quoique, Dieu merci, je n'en aie pas été témoin, je suis convaincue de la corruption du siècle. Mais espérons qu'on pourra y remédier sans des moyens aussi violents que ceux auxquels vous semblez faire allusion. Bien certainement les désastres d'une guerre civile (et j'espère que vos pensées ne vont pas jusqu'à cette extrémité effrayante) seroient une alternative qui ne peut être choisie que par le désespoir.

— Terrible, mais sûre, répliqua le major. Le sang de l'agneau pascal chassa l'ange exterminateur; les sacrifices offerts sur l'aire d'Araunah arrêtèrent la peste. Le fer et le feu sont des remèdes violents, mais ils purifient.

— Hélas! monsieur Bridgenorth, dit lady Peveril, est-il possible que, sage et modéré comme vous l'étiez dans votre jeunesse, vous ayez adopté, à votre âge, les principes et le langage des gens qui ont amené, vous le savez,

la nation et eux-mêmes sur le bord d'un précipice!

— Je ne sais ce que j'étois alors, et vous ne savez pas mieux ce que je suis à présent, répliqua-t-il; mais il s'interrompit tout à coup, car ils étoient alors exposés à toute la clarté que répandoient les rayons de la lune; et l'on auroit dit que, se voyant sous les yeux de lady Peveril, Bridgenorth étoit disposé à adoucir son ton et son langage.

C'étoit le premier instant qu'elle le voyoit distinctement, et elle remarqua qu'il étoit armé d'un couteau de chasse et d'un poignard, et qu'il avoit des pistolets à sa ceinture, précautions assez extraordinaires dans un homme qui ne portoit même une rapière autrefois que les jours de cérémonie, quoique ce fût l'usage constant et habituel des personnes de son rang. Il est vrai qu'il avoit toujours eu l'air plus sombre qu'affable; mais il annonçoit en ce moment une résolution plus déterminée que de coutume; et lady Peveril ne put s'empêcher de s'écrier, comme elle le pensoit : — Oui vraiment, monsieur Bridgenorth, vous êtes bien changé.

— Vous ne voyez que l'homme extérieur, répliqua-t-il; le changement intérieur est bien plus grand. Mais ce n'étoit pas de moi que je voulois vous parler. Comme je vous l'ai déjà dit, vous

avez sauvé ma fille de l'obscurité du tombeau, et moi je voudrois sauver votre fils de ces ténèbres bien plus profondes qui enveloppent, à ce que je crains, toutes les voies de son père.

— Je ne dois pas entendre parler ainsi de sir Geoffrey, monsieur Bridgenorth. Je vous fais mes adieux quant à présent, et lorsque nous nous reverrons, dans quelque moment plus convenable, j'écouterai volontiers vos avis relativement à Julien, quoiqu'il soit possible que je ne les suive pas.

— Ce temps plus convenable peut ne jamais arriver. Le temps se passe, l'éternité approche : écoutez-moi. On assure que vous avez le projet d'envoyer le jeune Julien dans cette île de sang ; de confier le soin de son éducation à votre parente, à cette barbare meurtrière qui a donné la mort à un homme bien plus digne de vivre dans la mémoire des hommes qu'aucun des ancêtres dont elle est si fière. Cette nouvelle se débite partout, est-elle vraie ?

— Vous vous exprimez un peu durement sur le compte de ma cousine, la comtesse de Derby, monsieur Bridgenorth ; et cependant je ne vous en ferai nul reproche, car moi-même je ne puis excuser l'acte dont elle s'est rendue coupable. Cependant mon mari et moi nous pensons que Julien pourra recevoir chez elle, mieux que

partout ailleurs, avec le jeune comte de Derby, les instructions qui conviennent à son rang.

— Sous la malédiction de Dieu et la bénédiction du pape de Rome, s'écria Bridgenorth! Vous, Madame, vous clairvoyante dans toutes les affaires qui concernent la prudence humaine, êtes-vous assez aveugle pour ne pas voir les pas gigantesques que fait Rome pour rétablir son autorité dans ce pays, jadis le plus riche joyau de sa tiare? La vieillesse se laisse séduire par l'or, la jeunesse par le plaisir, les foibles par la flatterie, les lâches par la crainte, les braves par l'ambition. Mille appâts sont offerts à toutes les passions, et chaque appât cache l'hameçon mortel.

— Je sais, monsieur Bridgenorth, que ma parente est catholique; mais son fils est élevé dans les principes de l'église anglicane, conformément aux ordres de son père.

— Est-il vraisemblable, Madame, que celle qui n'a pas craint de répandre le sang du juste, sur le champ de bataille comme sur l'échafaud, s'inquiète beaucoup de tenir une promesse que sa religion lui ordonnera de violer? Supposons même qu'elle y soit fidèle, votre fils en sera-t-il plus avancé, s'il reste dans le bourbier où son père est enfoncé? Que sont vos évêchés? du pur papisme. N'avez-vous pas pris pour votre pape un tyran temporel? N'avez-vous pas substitué

une messe bâtarde en anglais, à celle que vos ancêtres célébroient en latin? Mais pourquoi parlé-je ainsi à une femme qui a des yeux et des oreilles, sans doute, mais qui ne peut ni voir ni entendre, ni comprendre les seules choses qui méritent d'être vues, entendues et comprises? Quel dommage qu'un être qui a reçu du ciel des formes si belles, un cœur si excellent, soit sourd, aveugle et ignorant, comme tout ce qui est périssable!

— Nous ne pouvons être d'accord sur ce sujet, monsieur Bridgenorth, dit lady Peveril, désirant de plus en plus terminer cette étrange conférence, quoiqu'elle ne vît pas ce qu'elle avoit à en appréhender; encore une fois, je vous fais mes adieux.

— Un instant! s'écria-t-il en lui mettant encore la main sur le bras; je vous arrêterois si je vous voyois sur le bord d'un précipice; laissez-moi vous prémunir contre un danger encore plus grand. Mais comment faire impression sur votre esprit incrédule? Vous dirai-je que la dette du sang répandu par la maison de Derby reste encore à payer. Voulez-vous envoyer votre fils parmi ceux dont on en exigera le paiement?

— Vous cherchez en vain à m'alarmer, monsieur Bridgenorth; quelle peine peut-on imposer à la comtesse pour une action que je ne

prétends pas justifier, mais dont elle a été punie il y a déjà long-temps?

— Vous vous trompez. Croyez-vous qu'une misérable somme d'argent, donnée pour alimenter les débauches de Charles, soit une compensation pour la mort d'un homme tel que Christian, d'un homme également précieux au ciel et à la terre? Ce n'est pas à de telles conditions qu'on peut répandre le sang du juste. Chaque heure de délai est comptée comme ajoutant intérêt à une énorme dette dont le paiement sera exigé, un jour, de cette femme couverte de sang.

En ce moment on entendit un bruit éloigné de chevaux sur la route dans laquelle ils venoient d'entrer. Bridgenorth écouta un instant, et dit à la hâte : — Oubliez que vous m'avez vu ; ne me nommez pas à ce que vous avez de plus proche et de plus cher; renfermez mes conseils dans votre sein, profitez-en, et vous vous en trouverez bien.

A ces mots, il la quitta, passa par une fente de la haie qui bordoit le bois que le chemin côtoyoit, et disparut au milieu d'un épais taillis.

Le bruit des chevaux qui s'avançoient au grand trot augmentoit à chaque instant, et lady Peveril put bientôt voir, quoique indistinctement, plusieurs cavaliers descendant une hauteur à quelque distance. Ils l'aperçurent de leur côté,

et deux d'entre eux, prenant le grand galop, arrivèrent près d'elle en criant : — Halte-là, qui va-là ? Mais l'un d'eux la reconnut sur-le-champ, et s'écria :

— Merci de ma vie! c'est notre maîtresse!

Lady Peveril, de son côté, reconnut en lui un de ses domestiques; et son mari, survenant presque au même instant, s'écria : — Comment! c'est vous, Marguerite! par quel hasard êtes-vous si loin du château, et à une pareille heure?

Lady Peveril lui apprit la visite qu'elle avoit rendue à une femme malade, mais elle ne crut pas nécessaire de lui parler de son entrevue avec le major Bridgenorth, peut-être parce qu'elle craignoit que cet incident ne lui déplût.

— La charité est une belle et bonne chose, répondit sir Geoffrey ; mais il faut que je vous dise Marguerite, que vous avez tort de courir les champs, comme un empirique, à la demande de la première vieille femme qui a un accès de colique, surtout à une pareille heure, et quand nos environs sont si peu sûrs.

— Je suis fâchée d'apprendre cela. Je n'en avois pas entendu parler.

— C'est un nouveau complot, un complot tramé par les Têtes-Rondes, un complot bien pire que celui de Venner. Et quel est l'homme qui a été le plus en avant? notre ancien voisin

Bridgenorth. On le cherche partout ; et je vous promets que, si on le trouve, on lui réglera ses anciens comptes.

— En ce cas, j'espère qu'on ne le trouvera pas.

— L'espérez-vous ? Et moi j'espère qu'on le trouvera, et ce ne sera pas ma faute si on ne le trouve pas. C'est pour cela que je me rends à Moultrassie-Hall, où je vais faire une stricte visite, comme c'est mon devoir. Aucun traître ni rebelle ne s'enfuira dans son terrier si près du château de Martindale, je vous en assure. Quant à vous, Milady, vous vous passerez de selle de femme pour aujourd'hui, et vous monterez en croupe derrière Saunders, comme cela vous est déjà arrivé. Il vous reconduira au château, de crainte d'accident.

Lady Peveril obéit sans répliquer. Elle n'auroit pas même osé essayer de lui répondre, tant elle auroit craint que le tremblement de sa voix annonçât combien elle étoit déconcertée par la nouvelle qu'elle venoit d'apprendre.

Elle monta à cheval, et retourna au château, où elle attendit avec inquiétude le retour de son mari. Il arriva enfin ; mais, à son grand soulagement, sans ramener aucun prisonnier. Il lui expliqua alors, avec plus de détail que sa précipitation ne lui avoit permis de le faire lors de leur rencontre, qu'un exprès arrivé de la cour à

Chesterfield y avoit apporté la nouvelle que les anciens partisans de la république, et notamment ceux qui avoient servi dans l'armée, avoient organisé un plan d'insurrection, et que Bridgenorth, qu'on disoit caché dans quelque coin du comté de Derby, étoit un des principaux conspirateurs.

Quelque temps après, on ne dit plus rien de cette conspiration, et il en fut de même de beaucoup d'autres dont on fit courir le bruit à la même époque. On révoqua les mandats d'arrêt; mais on n'entendit plus parler du major Bridgenorth, quoiqu'il soit probable qu'il auroit pu se montrer aussi publiquement que bien des gens qui s'étoient rendus également suspects.

Ce fut à peu près vers la même époque, et non sans verser bien des larmes, que lady Peveril se sépara pour quelque temps de son fils Julien, qui fut envoyé dans l'île de Man, suivant le projet qui en avoit été formé, pour y recevoir la même éducation que le jeune comte de Derby. Quoique les discours de mauvais augure de Bridgenorth se représentassent quelquefois à son esprit, ils n'eurent pas assez de poids sur elle pour l'emporter sur les avantages que la protection de la comtesse assuroit à Julien.

Ce plan réussit à tous égards; et lorsque Julien, de temps en temps, venoit chez son père, lady Peveril avoit la satisfaction de voir que les

qualités de l'esprit se développoient en lui de même que les qualités extérieures dont la nature l'avoit favorisé, et qu'il avoit le plus grand désir de s'instruire. Il devint avec le temps un jeune homme accompli, et fit un voyage sur le Continent avec le jeune comte. Cette mesure avoit paru nécessaire pour leur donner quelque connoissance du monde, la comtesse ne s'étant montrée ni à Londres ni à la cour depuis sa fuite dans l'île de Man en 1660. Ayant constamment résidé dans son petit état aristocratique, elle visitoit seulement quelquefois ses domaines d'Angleterre.

Cette circonstance avoit donné à l'éducation des deux jeunes gens, malgré les meilleurs maîtres, quelque chose de rétréci. Mais quoique le caractère du jeune comte fût plus léger et plus versatile que celui de Julien, tous deux profitèrent de ce voyage. Lady Derby enjoignit strictement à son fils, à son retour du Continent, de ne pas se montrer à la cour de Charles II; mais, étant devenu majeur, il ne crut pas nécessaire d'avoir pour elle une obéissance absolue à cet égard. Il alla donc passer quelque temps à Londres, et goûta tous les plaisirs d'une cour séjour de la gaîté, avec toute l'ardeur d'un jeune homme qui avoit été élevé à peu près dans la retraite.

Pour engager la comtesse à lui pardonner cette transgression de ses ordres, le jeune comte, qui

lui conservoit toujours le profond respect dans lequel il avoit été élevé, consentit à séjourner avec elle dans son île favorite, et lui en abandonna presque entièrement l'administration.

Julien Peveril avoit passé au château de Martindale une grande partie du temps pendant lequel son ami étoit resté à Londres; et à l'époque à laquelle notre histoire est arrivée, *quasi per saltum*, en sautant par-dessus plusieurs années, ils habitoient tous deux, avec la comtesse, le château de Rushin dans l'antique royaume de Man.

CHAPITRE XI.

« Aux matelots Mona [1] long-temps inaccessible... »
COLLINS.

L'ÎLE DE MAN, au milieu du dix-septième siècle, étoit, comme lieu de résidence, tout-à-fait différente de ce qu'elle est aujourd'hui. On n'avoit pas encore appris qu'elle étoit son mérite comme abri contre les tempêtes de la vie; et la société n'y avoit rien de varié. On n'y voyoit ni élégants dissipateurs que la fortune avoit renversés de leurs barouches [2], ni dupes, ni fripons, ni spéculateurs trompés dans leurs calculs, ni entrepreneurs des mines ruinés; en un mot, personne qui méritât qu'on en parlât. La société se bornoit aux naturels de l'île, et à quelques marchands faisant la contrebande. Les amusements y étoient rares et monotones, et le jeune comte fut bientôt ennuyé de ses domaines.

Julien étoit assis dans l'embrâsure d'une fenêtre

[1] Ce vers fait allusion à l'histoire d'une sirène qui, piquée d'avoir vu son amour rejeté par un jeune insulaire de Man, enveloppa toute l'île dans un nuage, et la déroba long-temps aux yeux des navigateurs. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Voiture à la mode. (*Note du Traducteur.*)

du vieux château, les bras croisés, et les yeux fixés, avec un air de contemplation profonde, sur le vaste océan qui rouloit successivement ses vagues jusqu'au pied du rocher sur lequel s'élevoit cet antique édifice. Le comte, souffrant tous les maux de l'ennui, tantôt siffloit, tantôt ouvroit un volume d'Homère, quelquefois se balançoit sur sa chaise, et ensuite se promenoit dans l'appartement. Enfin son attention se fixa sur son compagnon, dont il admiroit la tranquillité.

— Roi des hommes! s'écria-t-il en répétant l'épithète favorite que donne Homère à Agamemnon : j'espère, pour l'amour de l'ancien prince grec, qu'il avoit une place plus gaie que celle du roi de Man. Eh bien! grand philosophe Julien, rien ne peut-il t'émouvoir, pas même une mauvaise pointe sur ma dignité royale [1].

— Je voudrois que vous fussiez un peu plus roi dans l'île de Man, dit Julien sortant de sa rêverie, et alors vous trouveriez plus d'amusements dans votre souveraineté.

— Quoi ! détrôner la reine Sémiramis ma mère! s'écria le jeune lord, elle qui a autant de plaisir à jouer le rôle de reine que si elle l'étoit

[1] Le jeu de mots dont il s'agit ici, et qu'il est impossible de faire passer en français, consiste dans l'opposition qui se trouve entre *King of* MEN, roi des hommes, et *King of* MAN, roi de l'île de Man. (*Note du Traducteur.*)

véritablement! Je suis surpris que vous me donniez un tel conseil.

— Votre mère, mon cher Derby, seroit enchantée si elle vous voyoit prendre quelque intérêt aux affaires de l'île, et vous ne l'ignorez pas.

— Oui, sans doute, elle me permettroit d'être roi, mais elle voudroit être vice-reine, et régner sur moi. Ainsi elle ne gagneroit qu'un sujet de plus, si je consacrois le loisir qui m'est si précieux aux soins de la royauté. Non, non, Julien, elle regarde comme un acte d'autorité de présider à toutes les affaires des pauvres insulaires de Man, et c'est pour cela même qu'elle y trouve du plaisir. Je n'interviendrai pas, à moins qu'il ne lui prenne envie de tenir encore une haute-cour de justice; car je n'ai pas le moyen de payer une seconde amende à mon frère le roi Charles. Mais j'oublie que c'est un pénible souvenir pour vous.

— Ou du moins pour la comtesse, et je suis surpris que vous en parliez.

— Quoi! je n'ai pas plus de rancune que vous contre le pauvre homme, quoique je n'aie pas les mêmes raisons que vous de respecter sa mémoire, pour laquelle je ne suis pourtant pas sans une sorte de vénération. Je me rappelle l'instant où on le mena à la mort. Ce fut le premier jour

de congé que j'eus de ma vie, et je voudrois de tout mon cœur l'avoir obtenu pour tout autre raison.

— Et moi, Milord, je voudrois vous entendre parler de toute autre chose.

— Sans doute, et c'est ce qui arrive toutes les fois que je vous parle de quelque sujet qui vous échauffe le sang, que vous avez aussi froid qu'un habitant de la mer, pour me servir d'une comparaison de cette île fortunée. Ainsi donc vous voulez changer d'entretien? Eh bien, de quoi parlerons-nous? O Julien! si vous n'aviez pas été vous enterrer dans les châteaux et les cavernes du comté de Derby, nous ne manquerions pas de sujets délicieux de conversation... les spectacles, le palais du roi, celui du duc. — Le palais de Louis n'est rien en comparaison. Et la promenade du parc, qui laisse bien loin derrière elle celle du *Corso* de Naples; et les belles de Londres, qui l'emportent sur celles de tout l'univers.

— J'écouterai volontiers, Milord, tout ce que vous voudrez me dire sur ces divers sujets. Je ne connois Londres que bien peu, et c'est une raison pour que votre récit m'intéresse davantage.

— Eh bien, Julien...; mais par où commencer? par l'esprit de Buckingham, de Sedley,

d'Etherege [1]; par les grâces d'Henriette Jermyn; la courtoisie du duc de Monmouth; ou par l'amabilité de la belle Hamilton, de la duchesse de Richmond, de lady.....; par la beauté de Roxelane, ou la vivacité de mistress Nelly... [2]?

— Que ne commencez-vous par les charmes enchanteurs de lady Cynthia?

— Sur ma parole, Julien, je voulois les garder pour moi-même, afin de suivre l'exemple de votre prudence. Mais puisque vous m'en parlez, je conviens franchement que je ne sais que vous en dire, si ce n'est que j'y pense vingt fois plus souvent qu'à toutes les beautés dont je viens de vous parler. Et cependant elle n'est pas, à beaucoup près, aussi belle que la moins belle de toutes celles que je viens de vous citer, aussi spirituelle que la moins piquante d'entre elles, aussi à la mode, et c'est un grand point, que la plus obscure. Je ne puis vous dire ce qui fait que j'en raffole, si ce n'est qu'elle a plus de caprices que tout le reste de son sexe.

— Ce seroit pour moi une bien petite recommandation.

— Bien petite, dites-vous? Et vous nommerez-vous après cela un confrère du hameçon? Eh

[1] Courtisans beaux esprits.

[2] On voit encore à Windsor la galerie des portraits de ces beautés de la cour de Charles II. (*Notes de l'Éditeur.*)

bien, qu'aimeriez-vous mieux, employer toutes vos forces pour tirer un pesant filet qui ne vous rapporteroit qu'un goujon mort, de même que nos pêcheurs suent sang et eau pour tirer leurs barques sur le rivage; ou prendre un saumon vivant qui fait plier le bois de votre ligne, et en fait siffler la corde; qui vous joue dix mille tours malicieux, qui vous fatigue de craintes et d'espérances, et qui ne tombe palpitant sur le rivage qu'après avoir déployé de mille manières son adresse, sa patience et sa ruse? mais je vois que vous avez envie de continuer à pêcher à votre manière. A bas l'habit galonné, et prenez la casaque brune; des couleurs trop vives effarouchent le poisson dans les eaux tranquilles de l'île de Man. Sur ma foi, vous n'en pêcheriez guère à Londres, à moins que l'amorce ne brillât un peu. Eh bien, vous partez? Allons, je vous souhaite une heureuse pêche: moi, je vais prendre une barque; la mer et les vents sont moins inconstans que l'eau sur laquelle vous vous êtes embarqué.

— C'est à Londres, Milord, que vous avez appris à dire toutes ces belles choses; mais vous en ferez pénitence si lady Cynthia pense comme moi. Adieu, bien du plaisir jusqu'à ce que nous nous revoyions.

Les deux jeunes gens se séparèrent; le comte

s'embarqua pour sa partie de plaisir, et Julien, comme son ami l'avoit prédit, prit les vêtements d'un homme qui veut s'amuser à pêcher. Le chapeau à plumes fut changé pour un bonnet de drap gris; l'habit galonné, pour une jaquette de même couleur et pantalon semblable; et enfin, une ligne à la main, un panier sur le dos, et montant un joli petit cheval de l'île de Man, le jeune Peveril courut au grand trot dans la direction d'une de ces belles rivières qui descendent des montagnes de Kirk-Merlagh, et vont se jeter à la mer.

Arrivé à l'endroit où il avoit dessein de commencer l'amusement de sa journée, Julien laissa en liberté son fidèle coursier, qui, y étant accoutumé, le suivoit comme un chien, tout en paissant dans la petite vallée que parcouroit la rivière, après quoi il venoit se placer près de son maître, et comme s'il eût été grand amateur de la pêche, il regardoit les truites que Julien avoit prises et qui se débattoient sur le rivage. Mais le maître de Fairy ne montra guère, ce jour-là, la patience d'un véritable pêcheur à la ligne, et il ne suivit pas le conseil que donne le vieux Isaac Walton [1], qui recommande de pêcher dans les rivières *pouce par pouce*. Il est vrai

[1] Auteur d'un traité sur la pêche. (*Note du Trad.*)

qu'il choisissoit, avec l'œil d'un connoisseur, les endroits qui lui promettoient le plus de succès; ceux où l'eau, passant en écumant sur quelque grosse pierre, offroit à la truite l'abri qui lui plaît; et ceux où, sortant en bouillonnant d'un courant rapide pour venir mourir sur le rivage, elle couloit lentement sous une rive minée par le temps, ou s'élançoit en frémissant par-dessus une cascade peu élevée. En choisissant ainsi judicieusement les lieux où il établissoit le théâtre de ses exploits, son panier fut bientôt assez lourd pour prouver que le plaisir de la pêche n'étoit pas pour lui un vain prétexte, et dès qu'il eut l'esprit tranquille à cet égard, il remonta le vallon, se contentant de jeter de temps en temps sa ligne à l'eau, pour tromper l'œil des curieux qui pourroient l'observer des hauteurs voisines.

La petite vallée que cette rivière arrosoit étoit rocailleuse, quoique couverte de verdure, et très-solitaire, quoique traversée par un sentier mal tracé, qui prouvoit qu'elle n'étoit pas tout-à-fait sans habitants. A mesure que Peveril avançoit, la vallée s'élargissoit sur la droite, laissant entre la colline et la rivière une prairie qui venoit joindre le bord de l'eau, et qui offroit le plus riche pâturage, fertilité qu'elle devoit peut-être à des débordements accidentels. Sur la partie la plus élevée du vallon, on voyoit une vieille mai-

son de construction singulière, avec un jardin en terrasse pardevant, et par derrière quelques champs cultivés. Les Danois ou les Norwégiens avoient autrefois construit en cet endroit une forteresse qu'ils avoient nommée Blackfort [1], d'après la couleur d'un énorme rocher formant de ce côté les limites de la vallée. Il y avoit bien long-temps que cet édifice avoit été démoli, et les matériaux avoient probablement servi à la nouvelle maison, ouvrage de quelque ecclésiastique du seizième siècle, comme cela étoit évident d'après la manière dont étoient enchâssées dans la pierre les vitres des croisées, qui permettoient à peine aux rayons du jour d'y passer; et d'après deux ou trois arcs-boutants massifs appuyés sur la façade de la maison, où étoient pratiquées de petites niches dans lesquelles on trouvoit autrefois des statues; mais ces statues avoient été enlevées, et remplacées par des pots de fleurs autour desquels croissoient diverses plantes grimpantes, taillées et dirigées par une main habile. Le jardin étoit bien tenu, et quoique ce lieu fût toujours très-solitaire, on y remarquoit tout ce qui pouvoit être nécessaire ou agréable, et même un air d'élégance nullement commun à cette époque dans les habitations de cette île.

Julien s'approcha avec beaucoup de circons-

[1] Le fort noir.

pection du petit porche gothique qui mettoit l'entrée de la maison à l'abri des ouragans auxquels sa situation l'exposoit, et qui, de même que les arcs-boutants, étoit couvert de lierre et d'autres plantes grimpantes. Un gros anneau de fer, arrangé de manière que lorsqu'on le soulevoit il frappoit en retombant contre la barre à laquelle il étoit attaché, tenoit lieu de marteau. Julien y eut recours, mais avec la plus grande précaution, de peur de faire trop de bruit.

Il se passa quelque temps sans qu'il reçût de réponse, et l'on auroit pu croire que la maison étoit inhabitée. Enfin son impatience l'emportant, il essaya d'ouvrir la porte, et comme elle n'étoit fermée qu'au loquet, il y réussit aisément. Il traversa un petit vestibule bas et cintré, au fond duquel étoit un escalier, et ouvrit à main gauche la porte du salon d'été, boisé en chêne noir, et dont des tables et des chaises couvertes en cuir formoient tout l'ameublement. Cette pièce étoit fort sombre, le jour n'y pénétrant qu'imparfaitement par une croisée de l'espèce de celles dont nous avons déjà donné la description.

Au-dessus du manteau de la cheminée, en chêne noir comme la boiserie, étoit suspendu le seul ornement de cette chambre : c'étoit le portrait d'un officier revêtu de l'uniforme adopté lors des guerres civiles. L'espèce de fraise qui

tomboit sur sa cuirasse, son écharpe de couleur orange, et surtout ses cheveux coupés très-courts autour de sa tête, montroient évidemment auquel des deux partis il avoit appartenu. Sa main droite étoit appuyée sur la poignée de son sabre, et de la gauche il tenoit une petite bible sur laquelle on lisoit ces mots : *In hoc signo*. Ses yeux étoient noirs, son teint olivâtre, et la forme de son visage ovale. C'étoit une de ces physionomies auxquelles, sans les trouver désagréables, on attache une idée de mélancolie et d'infortune. Elle étoit sans doute bien connue de Peveril, car, après y avoir fixé ses regards pendant assez long-temps, il ne put s'empêcher de s'écrier : — Que ne donnerois-je pas pour que cet homme n'eût jamais vécu, ou pour qu'il vécût encore !

— Comment ! que veut dire ceci ? s'écria une femme qui entroit à l'instant où il faisoit cette exclamation ; vous ici, monsieur Peveril, en dépit de tous les avertissemens que vous avez reçus ! vous ici en possession de la maison des autres pendant leur absence, et vous parlant à vous-même !

— Oui, mistress Debora, répondit Julien, je suis ici encore une fois, comme vous le voyez, en dépit de toutes les défenses qui m'ont été faites, et au risque de tous les dangers. Où est Alice ?

— Où vous ne la verrez jamais, monsieur Peveril, vous pouvez en être bien sûr, répondit Debora Debbitch, car c'étoit cette respectable gouvernante, qui se laissant tomber en même temps sur une chaise, commença à s'éventer avec son mouchoir, et à se plaindre de la chaleur en dame du bon ton.

Dans le fait, mistress Debbitch, quoique son extérieur annonçât que sa situation étoit considérablement améliorée, et que ses traits prouvassent que les vingt années qui avoient passé sur sa tête avoient produit sur elle un effet moins favorable, étoit, quant au fond et quant à la forme, à peu près la même que quand elle résistoit aux volontés de mistress Ellesmere au château de Martindale, c'est-à-dire aussi volontaire, aussi opiniâtre, aussi coquette que jamais; du reste, assez bonne personne. Son costume étoit celui d'une femme d'un rang plus élevé; cependant, d'après la coupe modeste de ses vêtements et l'uniformité de leur couleur, il étoit clair qu'elle appartenoit à quelque secte qui condamnoit la superfluité du luxe dans les habillements; mais aucunes règles, pas même celles d'un couvent ou d'une société de quakers, ne peuvent empêcher un peu de coquetterie à cet égard, quand une femme désire faire croire qu'elle a encore quelque titre à obtenir des attentions

personnelles. Toute la parure de Debora étoit arrangée de manière à faire valoir le mieux possible une femme de bonne mine dont l'extérieur annonçoit l'aisance et la bonne chère, qui se donnoit trente-cinq ans, et qui auroit eu le droit, si elle l'avoit voulu, de s'en donner douze ou quinze de plus.

— Julien fut obligé d'endurer l'ennui de tous ses airs d'importance, et d'attendre avec patience qu'elle eût ajusté sa collerette, attaché quelques épingles, tiré en avant et repoussé en arrière son capuchon, respiré une petite fiole d'essence, fermé les yeux comme une poule mourante; enfin, qu'elle eût épuisé toutes ses minauderies, et qu'elle daignât ouvrir la conversation.

— Ces promenades seront ma mort, monsieur Peveril, et tout cela à cause de vous; car si mistress Christian savoit que vous faites des visites à sa nièce, je vous réponds que miss Alice et moi nous serions bientôt obligées de chercher un autre logis.

— Allons, mistress Debora, allons, de la bonne humeur, dit Julien; réfléchissez-y: notre intimité n'est-elle pas entièrement votre ouvrage? N'est-ce pas vous qui vous êtes fait connoître à moi, la première fois que je suis venu dans ce vallon, ma ligne à la main? Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez veillé sur mes premières années, et

qu'Alice avoit été la compagne de mon enfance? N'étoit-il pas bien naturel que je revinsse voir le plus souvent possible deux personnes si aimables ?

— Sans doute, mais je ne vous ai pas dit de devenir amoureux de l'une de nous, et de faire des propositions de mariage soit à Alice, soit à moi-même.

— C'est la vérité, mistress Debora, je dois vous rendre justice à cet égard; mais cela n'arrive-t-il pas sans qu'on y pense: je suis sûr que vous avez reçu cinquante propositions semblables quand vous vous y attendiez le moins.

— Fi! monsieur Peveril, fi! je vous prie de croire que je me suis toujours conduite de manière à ce que les gens les plus hupés y auroient pensé deux fois, et auroient bien réfléchi autant à ce qu'ils alloient me dire, qu'à la manière dont ils me feroient de pareilles propositions.

— Sans doute, mistress Debora, sans doute; mais tout le monde n'a pas votre discrétion. D'ailleurs Alice Bridgenorth est une enfant; une véritable enfant; et chacun ne demande-t-il pas à une enfant qu'elle veuille bien être sa petite femme? Allons, je sais que vous me pardonnerez, car vous êtes la meilleure personne du monde.

— Oh, non, monsieur Julien; non, non,

s'écria Debora ; il est possible, à la vérité, que je vous aie dit que vos domaines se convenoient à merveille, et certainement rien n'étoit plus naturel à une femme qui sort d'une ancienne souche d'honnêtes vassaux de Peveril du Pic, que de souhaiter que ces beaux biens se trouvassent réunis sous le même maître, ce qui ne pourroit manquer d'arriver si vous épousiez Alice Bridgenorth. Mais il y a le chevalier votre père, milady votre mère, et puis le père d'Alice, à qui la religion a presque tourné la tête, et sa tante qui porte éternellement du gourgouran noir, à cause de ce malencontreux colonel Christian, et enfin la comtesse de Derby : que n'aurions-nous pas à redouter, si nous pensions à quelque chose qui pût leur déplaire ? Indépendamment de tout cela, vous avez manqué de parole à miss Alice, et tout est fini entre vous; je suis d'opinion qu'il vaut mieux que tout soit fini. Peut-être même, monsieur Peveril, aurois-je dû de penser beaucoup plus tôt et avant qu'une enfant comme Alice m'y fit songer; mais c'est que j'ai le cœur si bon! Il n'existe pas de flatteur comme un amant qui désire réussir dans un projet.

— Vous êtes la meilleure et la plus serviable dame du monde, Debora, répondit Julien. Mais vous n'avez pas encore vu la bague que je vous ai rapportée de Paris. Je veux vous la mettre au

doigt moi-même. Quoi! ne suis-je donc plus l'enfant que vous aimiez tant, dont vous avez pris tant de soins?

Il réussit, sans trop de peine, à passer au gros doigt de mistress Debora Debbitch un très-joli anneau d'or. Debora appartenoit essentiellement à cette classe d'êtres qu'on trouve souvent dans les rangs inférieurs du peuple, et quelquefois même dans les rangs plus élevés, qui, sans avoir précisément l'âme vénale, et sans se laisser ouvertement corrompre, sont pourtant fort attachés aux profits qu'ils peuvent tirer de leurs places, et se laissent détourner, peut-être sans s'en apercevoir, de la ligne de leurs devoirs, par l'amour qu'ils ont pour de petits égards, de petits compliments et de petits présents. Debora tourna et retourna la bague sur son doigt, et dit enfin à demi voix : — En vérité, monsieur Peveril, on ne peut rien refuser à un jeune homme comme vous, car les jeunes gens sont toujours si opiniâtres! Ainsi donc, autant vaut vous dire que miss Alice est revenue avec moi de Kirk-Truagh, et qu'elle vient de monter à la maison en même temps que moi.

— Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? s'écria Julien. Où est-elle?

— Vous feriez mieux de me demander pourquoi je vous le dis à présent, monsieur Peveril;

car j'agis contre ses ordres, je vous le promets, et je ne vous l'aurois pas dit si votre air ne m'eût inspiré de la compassion. Mais, vous voir!... elle n'en fera rien. Elle est dans sa chambre à coucher, fermée par une porte en chêne bien verrouillée; c'est une bonne garantie. Ainsi vous voyez que, quand je voudrois me rendre coupable de trahison, car c'est le nom qu'y donneroit la petite, c'est une chose impossible.

— Ne me parlez pas ainsi, Debora! Allez seulement... essayez... priez-la de m'entendre : dites-lui que j'ai cent excuses à alléguer pour désobéir à ses ordres. Dites-lui que je ne doute pas que je ne surmonte tous les obstacles au château de Martindale.

— Je vous dis que tout cela est inutile. Quand j'ai vu votre bonnet et votre ligne dans le vestibule, je n'ai fait que dire : — Le voilà encore! — elle a monté les escaliers avec la vitesse d'un jeune faon, et je l'ai entendue fermer le double tour et tirer le verrou, avant de pouvoir dire un seul mot pour l'arrêter. Je suis surprise que vous n'en ayez rien entendu.

— C'est parce que je suis ce que j'ai toujours été, un oison, un fou qui se laisse aller à ses rêves, et qui ne sait pas profiter de ces occasions précieuses que ma funeste étoile me présente si rarement. Eh bien! allez lui dire que je pars...

que je pars pour toujours... que je vais dans un lieu d'où elle n'entendra plus parler de moi, d'où personne n'en entendra parler.

— Dieu tout puissant ! écoutez-le ! Que deviendront sir Geoffrey, votre mère et la comtesse, si vous allez aussi loin que vous le dites ? Que deviendrai-je moi-même ? et que deviendra aussi la pauvre Alice ? Car je suis sûre qu'elle vous aime plus qu'elle ne veut en convenir. Ne la vois-je pas tous les jours s'asseoir près de la fenêtre, les yeux fixés sur le chemin par lequel vous venez pour pêcher dans la rivière ; et ne me demande-t-elle pas de temps en temps si la saison est favorable pour la pêche ? Et pendant que vous étiez sur le Continent, comme on appelle ce pays, je ne crois pas qu'elle ait souri deux fois, si ce n'est quand elle a reçu ces deux belles longues lettres venant de pays étrangers.

— C'est de l'amitié, Debora, ce n'est que de l'amitié ; c'est le souvenir indifférent d'un homme qui, grâce à votre obligeante permission, est venu de temps en temps troubler votre solitude, et vous donner des nouvelles de ce qui se passe dans le monde. Il est bien vrai que j'ai cru une fois... ; mais tout est dit. Adieu !

A ces mots il se couvrit le visage d'une main, et tendit l'autre à Debora pour prendre congé d'elle. Mais le bon cœur de la gouver-

nante ne put résister à la vue de son affliction.

— Pourquoi tant vous presser, s'écria-t-elle : je vais monter chez miss Alice ; je lui répèterai tout ce que vous venez de me dire, et je la déterminerai à descendre, s'il est au pouvoir d'une femme de le faire.

Et, en parlant ainsi, elle sortit de l'appartement pour monter chez sa jeune maîtresse.

Cependant Julien, fort agité, se promenoit dans le salon, en attendant le succès de l'ambassade de Debora, dont l'absence fut assez longue pour nous donner le temps de faire connoître, en remontant un peu en arrière, les circonstances qui l'avoient amené dans la situation où nous le laissons.

CHAPITRE XII.

« Hélas ! tout ce que j'ai pu lire,
« Tous les contes que l'on m'a faits,
« Prouvent que le bonheur parfait
« Fut rarement le prix d'un amoureux délire. »
Le songe d'une nuit d'été. SHAKSPEARE.

Le passage célèbre que nous avons mis en tête de ce chapitre est fondé sur l'expérience, comme beaucoup d'autres observations du même auteur. L'époque à laquelle l'amour se fait sentir avec le plus de force est rarement celle où l'on a le plus d'espoir de le voir amener un dénoûment heureux. L'état artificiel de la société oppose un grand nombre d'obstacles à ce qu'on puisse se marier dans la première jeunesse, et la plupart de ces obstacles deviennent souvent insurmontables. Bien peu de personnes peuvent reporter leurs pensées sur les premiers événements de leur vie, sans retrouver quelque instant de leur jeunesse où un amour véritable a été repoussé ou trahi, ou rendu inutile par des circonstances contraires. Ces petits passages de notre histoire secrète laissent dans nos cœurs une teinte de romanesque qui nous permet à peine, à un âge plus

avancé; et au milieu de l'embarras des affaires, d'écouter avec une indifférence complète le récit d'un amour véritable.

Julien Peveril avoit donné son cœur de manière à s'assurer sa part complète des obstacles opposés à renouer un attachement contracté de bonne heure. Sa conduite avoit pourtant été toute naturelle. Dans le commencement de son séjour dans l'île de Man, mistress Debbitch avoit rencontré par hasard le fils de son ancienne maîtresse, dont elle avoit elle-même soigné l'enfance. Julien pêchoit dans la petite rivière dont nous avons déjà parlé, et qui traversoit la vallée dans laquelle Debora demeuroit avec Alice Bridgenorth. La curiosité de la gouvernante découvrit bientôt qui étoit ce jeune homme, et outre l'intérêt que les femmes de cette classe prennent ordinairement aux jeunes gens qu'elles ont élevés, elle étoit charmée de trouver une occasion pour parler de l'ancien temps, du château de Martindale, de sir Geoffrey et de son épouse, des connoissances qu'elle avoit dans ces environs, sans oublier Lance - Outram, le garde forestier.

Le plaisir de répondre à ses questions auroit à peine suffi pour engager Julien à faire de nouvelles visites dans cette vallée solitaire; mais Debora avoit une compagnie, une jeune fille

charmante, élevée dans la solitude, avec les goûts simples et paisibles qu'elle donne. Cette jeune fille ne manquoit ni d'esprit ni de vivacité; elle avoit aussi des questions à faire, et elle écoutoit, avec le sourire sur les lèvres, et le plaisir dans les yeux, tout ce que Julien racontoit du château et de la ville.

Mistress Debora avoit montré assez de bon sens pour ne pas permettre à Julien de faire de trop fréquentes visites à Blackfort, ce qui lui avoit peut-être été inspiré par la crainte de perdre sa place, si quelque découverte avoit lieu. Il est vrai qu'elle avoit beaucoup de confiance dans l'opinion presque superstitieuse du major Bridgenorth, que la santé de sa fille exigeoit absolument qu'elle continuât à être confiée aux soins d'une femme qui avoit appris de lady Peveril la manière dont il convient de traiter la maladie redoutée pour Alice. Debora avoit eu assez d'art pour tirer tout le parti possible de cette croyance, parlant toujours d'un ton d'oracle de la santé de la jeune fille dont elle étoit chargée, et faisant entendre avec un air de mystère, qu'il y avoit certaines règles indispensables à suivre pour la maintenir dans un état favorable.

C'étoit par cet artifice qu'elle s'étoit procuré un établissement séparé pour elle et pour Alice à Blackfort; car l'intention du major Bridgenorth,

avoit d'abord été que sa fille et sa gouvernante habitassent sous le même toit que la belle-sœur de sa défunte femme, la veuve de l'infortuné colonel Christian; mais une vieillesse prématurée, amenée par le chagrin, s'étoit appesantie sur cette dame; et dans une courte visite que lui fit le major, il se laissa persuader assez facilement que Kirk-Truagh étoit un séjour fort triste pour sa fille; car mistress Debora, qui brûloit du désir de se rendre indépendante, n'avoit pas manqué de jeter l'alarme dans son esprit relativement à la santé d'Alice. — La maison de Kirk-Truagh, lui dit-elle, étoit trop exposée aux vents d'Écosse, qui ne pouvoient être que très-froids, puisqu'ils venoient d'un pays où il y avoit de la neige et de la glace en plein été. En un mot, elle l'emporta, et fut mise en pleine possession de Blackfort, maison qui, de même que celle de Kirk-Truagh, appartenoit autrefois à Christian, et maintenant à sa veuve.

Il fut pourtant enjoint à la gouvernante de conduire de temps en temps Alice à Kirk-Truagh, et de se regarder toujours comme sous les ordres et la surveillance de mistress Christian; reste d'assujettissement qui sembloit à mistress Debora un joug assez pesant, mais qu'elle s'efforça d'alléger en prenant toutes les libertés qu'elle osoit se permettre, conservant sans doute le

même amour pour l'indépendance qui l'avoit portée, dans le château de Martindale, à résister à l'autorité de mistress Ellesmere.

Ce fut cette disposition généreuse à se révolter contre tout ce qui la contrarioit, qui fit qu'elle procura secrètement à Alice quelques talents que le génie sévère du puritanisme auroit proscrits. Elle se hasarda à lui faire apprendre la musique, et même la danse; et le portrait du grave colonel Christian trembloit sur la boiserie à laquelle il étoit suspendu, tandis qu'Alice, légère comme une sylphide, et la lourde Debora, exécutoient des chassés et des pas de bourée, au son d'un petit violon dont racloit M. de Pigal, à demi contrebandier, à demi maître à danser. Le bruit de cette abomination parvint aux oreilles de la veuve du colonel, qui s'empressa d'en instruire Bridgenorth; et l'arrivée soudaine du major dans l'île de Man prouva l'importance qu'il attachoit à cette nouvelle. Si mistress Debora se fût abandonnée elle-même, ce jour eût été le dernier de son autorité; mais elle se renferma dans sa forteresse ordinaire.

— La danse, lui dit-elle, est un exercice réglé et mesuré par la musique, et la raison dit que c'est celui qui est le plus utile à la santé d'une jeune personne, puisqu'on peut le prendre à la maison quand le temps ne permet pas de sortir.

Le major fronçoit les sourcils en entendant cette apologie de la danse, et son front étoit chargé d'un épais nuage ; mais mistress Debora, qui jouoit passablement de la viole, voulant donner un exemple à l'appui de sa doctrine, se mit à jouer une ronde de Sellenger, et dit à Alice de danser et de bien marquer la mesure. La jeune fille, qui n'avoit alors que quatorze ans environ, moitié d'un air timide, moitié en souriant, commença un pas avec grâce, tandis que l'œil de son père suivoit malgré lui tous ses mouvements, et voyoit avec joie les couleurs qui venoient orner ses joues. Lorsque la danse fut terminée, il la serra tendrement dans ses bras ; sa main sépara ses cheveux, qui tomboient un peu en désordre sur son front, il lui donna un baiser paternel, et partit sans dire un seul mot pour interdire un exercice si salutaire. Il ne communiqua pas lui-même à mistress Christian le résultat de sa visite à Blackfort, mais elle ne tarda pas à l'apprendre. Le triomphe de Debora étoit trop grand pour qu'elle pût le cacher.

— C'est fort bien, lui dit la vieille dame d'un ton sévère, la première fois qu'elle vint ensuite à Kirk-Truagh ; mon frère vous a permis de faire un Hérodias de sa fille, en lui faisant apprendre à danser ; il ne vous reste qu'à lui choisir un mari : pour moi, je ne veux

plus me mêler en rien de ce qui vous concerne.

Dans le fait le triomphe de dame Debora, ou pour mieux dire de dame Nature, eut, en cette occasion, des suites plus importantes qu'on n'auroit pu le prévoir; car mistress Christian, quoiqu'elle reçût avec tout le décorum possible les visites que la gouvernante et son élève lui rendoient, sembloit conserver tant de rancune du peu d'effet qu'avoit produit sa remontrance sur l'énorme péché que commettoit sa nièce en dansant au son d'un petit violon de poche, qu'elle avoit bien résolu de ne plus se mêler, comme elle l'avoit fait jusqu'alors, de tout ce qui avoit rapport à son éducation; et elle laissa mistress Debbitch seule maîtresse de la diriger à son gré, de même que les affaires du ménage; ce qui ne fut pas pour Derbora un petit sujet de joie.

Elles vivoient dans cet état d'indépendance quand Julien fit sa première visite à Blackfort; et mistress Debbitch l'encouragea d'autant plus volontiers à en faire d'autres, qu'elle croyoit qu'il étoit le dernier homme du monde avec qui mistress Christian auroit voulu que sa nièce eût quelques relations : l'heureux esprit de contradiction de Debora l'empêchant en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, d'examiner de bien près ce qui étoit le plus convenable. Elle n'agit pourtant pas tout-à-fait sans précautions :

elle savoit qu'elle avoit à se garder non-seulement contre une fantaisie de surveillance qui pourroit prendre à mistress Christian, mais encore contre l'arrivée soudaine du major Bridgenorth, qui ne manquoit jamais de venir à Blackfort une fois par an, à l'instant où on l'attendoit le moins, pour y passer quelques jours. Mistress Debbitch exigea donc de Julien qu'il n'y fît que des visites peu fréquentes, et à quelque distance les unes des autres; qu'il voulût bien passer pour un de ses parents aux yeux de deux servantes ignorantes et d'un jeune laquais qui composoient toute leur maison, et qu'il y vînt toujours en habit de pêcheur, vêtu de simple *loughtan*, c'est-à-dire d'une étoffe faite avec les laines de l'île, et à laquelle on laisse la couleur fauve qui lui est naturelle. Au moyen de ces précautions, elle crut que ses visites à Blackfort n'attireroient aucune attention, ou qu'on n'y attacheroit aucune importance, tandis qu'elles procureroient beaucoup d'agrément tant à son élève qu'à elle-même.

Ce fut en effet ce qui arriva d'abord; tandis que Julien n'étoit presque encore qu'un enfant, et Alice une petite fille de deux ou trois ans plus jeune. Mais l'enfant devint un jeune homme, la petite fille une femme faite; et mistress Debora elle-même eut assez de jugement pour voir que la continuation de leur intimité ne seroit pas sans

danger. Elle saisit une occasion pour apprendre exactement à Julien qui étoit miss Bridgenorth, et lui fit connoître les circonstances qui avoient semé la discorde entre leurs pères. Julien entendit l'histoire de leurs querelles avec intérêt et surprise, car il n'avoit résidé que par intervalle au château de Martindale, et jamais on n'en avoit parlé en sa présence. Son imagination s'enflamma à ce récit, et bien loin de se soumettre aux prudentes remontrances de mistress Debbitch, et de rendre peu à peu moins fréquentes ses visites à Blackfort et à celle qui y demeuroit, il lui déclara franchement que, ne devant qu'au hasard le commencement de son intimité avec Alice, il regardoit cette circonstance comme annonçant la volonté du ciel; que la Providence les destinoit l'un à l'autre, et qu'ils seroient unis en dépit des obstacles que pourroient susciter l'animosité et les préventions. Ils avoient été compagnons d'enfance, et il ne lui avoit fallu qu'un léger effort de mémoire pour lui rappeler tout le chagrin qu'il avoit éprouvé lors de la disparition subite et inattendue de sa petite compagne, qu'il lui étoit réservé de retrouver un jour brillante de tout l'éclat de l'adolescence.

Debora fut embarrassée en entendant cette déclaration, et frémit en songeant aux conséquences qui pouvoient en résulter. Ce qu'elle

venoit de dire n'avoit fait que donner de nouveaux aliments à une passion qu'elle se flattoit de pouvoir prévenir ou éteindre. Elle n'avoit pas une tête à résister aux remontrances fermes et énergiques d'un attachement passionné, soit qu'elles s'adressassent à elle-même, soit qu'elles eussent une autre pour objet. Elle se lamenta, parla de son étonnement ; et sa foible opposition se termina par des pleurs, par de la compassion, et par le consentement qu'elle donna à ce que Julien continuât ses visites à Blackfort, pourvu qu'il ne parlât jamais à Alice que comme ami ; car, pour le monde entier, elle ne permettroit rien de plus. Elle n'étoit pourtant pas assez simple pour n'avoir pas elle-même des pressentiments sur les desseins de la Providence en faveur de ce jeune couple ; car bien certainement ces deux jeunes gens paroissoient faits pour être unis, aussi bien que les beaux domaines de Martindale et de Moultrassie.

Vint alors une longue série de réflexions : il ne falloit que quelques réparations au château de Martindale pour le mettre presque en aussi bon état que celui de Chalworth. On pourroit laisser tomber en ruines Moultrassie-Hall, ou, ce qui vaudroit mieux, quand l'heure de sir Geoffrey seroit arrivée (car le bon chevalier avoit vu du service et devoit être maintenant bien cassé),

cette maison pourroit servir pour l'habitation de la douairière, lady Peveril, qui s'y retireroit avec mistress Ellesmere, tandis qu'elle, mistress Debora Debbitch, impératrice de la cave, et souveraine du garde-manger, régneroit au château en qualité de femme de charge, et partageroit peut-être la couronne avec Lance-Outram, pourvu qu'il ne fût ni trop vieux, ni trop gros, ni trop ami de l'ale et de la bière.

Telles étoient les rêveries consolantes grâce auxquelles mistress Debora voyoit avec une sorte de connivence un attachement qui procuroit des rêves non moins agréables à son élève et à son jeune amant, quoique d'une autre nature.

Les visites du jeune pêcheur devinrent plus fréquentes de jour en jour; et Debora, fort embarrassée parce qu'elle prévoyoit tous les dangers qui suivroient une découverte, et le risque d'une explication probable entre Alice et Julien, se sentoit entièrement subjuguée par l'enthousiasme du jeune amant, et se voyoit forcée d'attendre paisiblement le cours des événements.

Le départ de Julien pour le Continent interrompit ses visites à Blackfort, et tandis que son absence délivroit la plus âgée des deux personnes qui y demeuroient d'une grande partie de ses craintes secrètes, elle jetoit un air de langueur et d'abattement sur les traits de la plus jeune, ce

qui renouvela toutes les terreurs de Bridgenorth relativement à la santé de sa fille, la première fois qu'il vint ensuite dans l'île de Man.

Debora lui promit que sa fille auroit meilleur visage le lendemain matin, et elle tint parole. Elle avoit gardé en sa possession, depuis quelque temps, une lettre que Julien lui avoit envoyée par une occasion, sous double enveloppe, pour sa jeune amie. Elle avoit craint les conséquences, si elle la remettoit comme un billet doux; mais, de même que lorsqu'il s'étoit agi de la danse, elle ne vit aucun inconvénient à l'administrer comme un médicament.

La lettre produisit un effet complet, et, le lendemain, les joues de la jeune fille offroient une teinte de rose qui enchanta tellement son père, qu'en montant à cheval il mit une bourse bien garnie dans la main de Debora, en lui recommandant de ne se laisser manquer de rien de ce qui pourroit contribuer à son bonheur et à celui de sa fille, et en l'assurant qu'elle avoit toute sa confiance.

Cette marque de libéralité, et cette confiance de la part d'un homme d'un caractère aussi prudent et aussi réservé que le major Bridgenorth, réveillèrent toutes les espérances de mistress Debbitch, et l'enhardirent non-seulement à remettre bientôt à Alice une seconde lettre de Julien, mais

encore à encourager plus ouvertement que jamais la liaison des deux amants, lorsque Peveril fut de retour.

Enfin, et en dépit de toutes les précautions de Julien, le jeune comte soupçonna que les fréquentes excursions solitaires de son ami avoient un autre objet que la pêche; et Julien lui-même, connoissant alors le monde mieux qu'il ne le connoissoit autrefois, commença à sentir que ses visites fréquentes à une personne aussi jeune et aussi belle qu'Alice, et ses promenades tête-à-tête avec elle, pouvoient non-seulement trahir le secret de son attachement, mais être même essentiellement préjudiciables à la réputation de celle qui en étoit l'objet.

Convaincu de cette vérité, il s'abstint plus long-temps que de coutume, de faire une visite à Blackfort. Mais quand il se permit ensuite d'aller passer une heure dans l'endroit qu'il auroit voulu ne jamais quitter, le changement survenu dans les manières d'Alice, le ton avec lequel elle sembla lui reprocher sa négligence, lui percèrent le cœur et le privèrent de cet empire sur lui-même qu'il avoit conservé dans cette entrevue. Il n'eut besoin que de quelques mots énergiques pour faire connoître à Alice ses sentiments, et l'éclairer en même temps sur la nature véritable de ceux qu'elle éprouvoit elle-même.

Elle versa des larmes en abondance, mais toutes n'étoient pas amères. Elle ne l'interrompit pas tandis qu'il lui expliquoit, avec des interjections répétées, les circonstances qui avoient jeté la discorde entre leurs familles; car, jusqu'alors, tout ce qu'elle avoit su c'étoit que M. Peveril, faisant partie de la maison de la grande comtesse, ou souveraine de l'île de Man, devoit user de quelques précautions pour faire des visites à une parente du malheureux colonel Christian.

— Mon pauvre père! s'écria-t-elle, lorsque Julien eut terminé son récit par les plus vives protestations d'un amour sans fin; est-ce donc là le résultat de tous vos soins? est-ce de la bouche du fils de celui qui vous a outragé, qui vous a banni de votre pays, que votre fille doit entendre sortir un pareil langage?

— Vous vous trompez, Alice, vous vous trompez, répondit Julien avec vivacité; si je vous tiens ce langage, si le fils de Peveril s'adresse ainsi à la fille de Bridgenorth, s'il s'agenouille ainsi devant vous pour vous demander le pardon d'injures qui ont eu lieu lorsque nous étions tous deux dans notre bas âge, c'est une preuve que la volonté du ciel est que l'inimitié de nos parents s'éteigne dans notre affection; sans cela pourquoi nous auroit-il réunis dans une vallée de l'île de Man,

après nous avoir séparés quand nous n'étions encore qu'enfants ?

Quelque nouvelle que fût cette scène pour Alice, et quelle que fût son émotion, elle étoit douée au plus haut degré de cette délicatesse exquise gravée dans le cœur des femmes pour les avertir de la moindre chose qui peut être inconvenante dans la situation où elles se trouvent.

— Levez-vous, monsieur Peveril; levez-vous, s'écria-t-elle. Ne soyez pas si injuste envers vous et envers moi. Nous avons eu tort tous les deux, très-grand tort; mais mon ignorance a causé ma faute. O mon Dieu! mon pauvre père, qui a tant besoin de consolations, est-ce à moi à ajouter à ses infortunes! Levez-vous, répéta-t-elle d'un ton plus ferme; si vous gardez plus long-temps cette attitude peu convenable, je sortirai de cette chambre, et jamais vous ne me reverrez.

Le ton d'autorité d'Alice en imposa à l'impétuosité de son amant, qui se releva en silence, et qui alla s'asseoir à quelque distance d'elle. Voyant qu'il se disposoit à reprendre la parole : — Julien, lui dit-elle d'un ton plus doux, vous en avez dit assez, et plus qu'il ne falloit. Plût au ciel que vous m'eussiez laissée dans le songe agréable pendant lequel j'aurois pu toujours vous écouter. Mais l'heure du réveil est arrivée.

Peveril attendoit la suite de son discours comme

un criminel attend sa sentence; car il sentoit qu'une réponse prononcée avec tant de résolution, quoique non sans émotion, ne devoit pas être interrompue.

— Oui, répéta-t-elle, nous avons eu tort, et grand tort; et, si nous nous séparons maintenant pour toujours, le chagrin que nous éprouverons ne sera qu'un juste châtiment de notre faute. Nous n'aurions jamais dû nous voir, et la continuation de notre liaison ne feroit que rendre notre séparation plus pénible. Adieu, Julien; oubliez que nous nous soyons jamais vus.

— L'oublier! s'écria Julien; jamais, jamais! Il vous est bien facile, sans doute, de penser ainsi; mais pour moi, si j'essayois l'un ou l'autre, ce seroit préparer ma mort. Pourquoi refusez-vous de croire que l'inimitié de nos parents, de même que celle de tant de gens dont nous avons entendu parler, pourra céder à notre tendresse? Je n'ai d'autre amie que vous. Je suis le seul ami que le ciel vous ait donné. Pourquoi les fautes que d'autres ont commises pendant notre enfance nous obligeroient-elles à nous séparer?

— Vous parlez en vain, Julien; j'ai pitié de vous; peut-être ai-je pitié de moi-même; et certes, c'est moi qui en mérite le plus de nous deux, car de nouvelles scènes et de nouvelles connoissances feront bientôt que vous m'oublierez,

tandis que moi, dans cette solitude, comment pourrai-je oublier...! Mais ce n'est pas la question. Je saurai supporter ce que le sort me réserve, et il ordonne que nous nous séparions.

— Écoutez-moi encore un instant, Alice. Ce malheur n'est pas, ne peut pas être sans remède; j'irai trouver mon père, j'emploierai près de lui l'intercession de ma mère, à qui il ne peut rien refuser; j'obtiendrai leur consentement. Ils n'ont pas d'autre enfant, et il faut qu'ils lui accordent sa demande, ou qu'ils le perdent pour toujours. Dites, Alice, si je viens vous retrouver avec le consentement de mes parents, répondrez-vous encore avec ce ton si touchant, si triste, et pourtant si positif. — Il faut que nous nous séparions!

Alice garda le silence. — Alice, cruelle! lui dit son amant, ne daignerez-vous pas même me répondre?

— On ne répond pas à ceux qui parlent en rêvant. Vous me demandez ce que je ferois si une chose impossible arrivoit. Qui vous donne le droit de faire une telle supposition, de m'adresser une question semblable?

— L'espérance, Alice; l'espérance; le dernier soutien du malheureux; et vous-même vous ne serez pas assez cruelle pour m'en priver: dans toutes les difficultés, dans tous les embarras, dans tous les dangers, l'espérance combat si elle ne

peut toujours vaincre. Dites-moi donc seulement, si je viens vous faire ma demande au nom de mon père, au nom de ma mère, à qui vous devez en partie la vie, quelle réponse me ferez-vous?

— Je vous dirois de vous adresser à mon père, répondit Alice en rougissant et en baissant les yeux; mais, les levant sur lui à l'instant : — Oui, Julien, répéta-t-elle d'un ton plus ferme et plus mélancolique, je vous dirois de vous adresser à mon père, et vous verriez que votre pilote, l'espérance, vous a trompé, et qu'il ne vous a sauvé du banc de sable que pour vous faire échouer contre les rochers.

— Je voudrois pouvoir en faire l'épreuve, Alice; il me semble que je pourrois convaincre votre père qu'une alliance avec ma famille n'est pas à dédaigner aux yeux du monde. Nous avons de la fortune, un rang, une longue suite d'aïeux, tout ce qu'un père désire trouver dans celui à qui il accorde sa fille.

— Et tout cela ne vous mèneroit à rien : l'esprit de mon père contemple les choses d'un autre monde, et s'il vous écoutoit jusqu'au bout, ce ne seroit que pour vous dire qu'il rejette vos offres.

— Vous n'en savez rien, Alice; comment le sauriez-vous? Le feu peut fondre le fer. Le cœur de votre père ne peut être assez dur, ses préjugés

ne peuvent être assez puissants, pour que je ne puisse trouver aucun moyen d'en triompher. Ne me défendez pas, oh! ne me défendez pas d'en faire l'épreuve.

— Je ne puis que vous donner des avis, Julien; je n'ai pas le droit de rien vous défendre, car la défense suppose le droit d'ordonner l'obéissance; mais, si vous êtes sage, et si vous voulez m'écouter, c'est en ce lieu, c'est en ce moment que nous nous séparerons pour toujours.

— Non, de par le ciel! s'écria Julien, dont le caractère impétueux voyoit à peine quelque difficulté à arriver au but de ses desseins. Nous nous séparerons ici, et en ce moment, soit; mais ce sera pour me voir revenir armé du consentement de mes parents. Ils désirent que je me marie, ils m'en pressent plus ouvertement encore dans leurs dernières lettres; eh bien, je ferai ce qu'ils désirent, et jamais bru semblable à celle que je leur présenterai n'aura honoré notre maison, depuis que le Conquérant lui a donné naissance. Adieu, Alice, adieu, mais non pour long-temps.

— Adieu, Julien; adieu pour toujours.

Julien, huit jours après cette entrevue, étoit au château de Martindale, avec le dessein de communiquer son projet à ses parents. Mais la tâche qui semble facile de loin se trouve aussi difficile quand on est sur le point de s'en acquit-

ter, que le passage d'une rivière qui, vue de quelque distance, ne paroissoit qu'un ruisseau. Les occasions d'entamer l'entretien qu'il avoit tant à cœur ne lui manquèrent point, car dans la première promenade à cheval qu'il fit avec son père, celui-ci parla de nouveau du désir qu'il avoit de voir son fils se marier, et lui laissa avec beaucoup de libéralité la liberté de choisir son épouse, pourvu, ajouta-t-il, qu'elle soit d'une famille loyale et honorable. — Si elle a de la fortune, tant mieux; si elle n'en a pas, il reste encore quelque chose du vieux domaine, et Marguerite et moi nous saurons nous contenter de moins que ce que nous vous en donnerons. Je suis déjà devenu économe, Julien; vous voyez sur quelle méchante haridelle du nord je suis monté; elle est bien différente, ma foi, de mon vieux Black-Hastings, qui n'avoit qu'un seul défaut, celui de vouloir toujours entrer dans l'avenue conduisant à Moultrassie-Hall.

— Étoit-ce donc un si grand défaut, mon père? demanda Julien en affectant un air d'indifférence, tandis que son cœur trembloit de manière à lui faire perdre haleine.

— Sans doute, répondit sir Geoffrey, puisque cela me rappeloit ce misérable presbytérien, Bridgenorth, dont le nom seul me fait mal. On dit qu'il s'est fait indépendant pour arriver au comble

de la brutalité. J'ai renvoyé le gardeur de vaches, parce qu'il avoit ramassé des noix dans son bois. Je ferois pendre un chien qui y tueroit un lièvre. Mais qu'avez-vous donc, Julien, vous pâlissez.

Julien fit une réponse évasive, mais il ne vit que trop, d'après ce langage et le ton de son père, que ses préventions contre le père d'Alice étoient profondes et envenimées comme le deviennent souvent celles des gentilshommes campagnards qui, n'ayant que peu de chose à faire, et rien à penser, ne sont que trop portés à passer leur temps à nourrir de petites causes de ressentiment contre leurs voisins.

Dans le cours du même jour, il trouva le moyen de parler de Bridgenorth à sa mère, comme par hasard; mais lady Peveril le conjura sur-le-champ de ne jamais prononcer ce nom, surtout en présence de son père.

— Ce major Bridgenorth, dont j'ai déjà entendu parler, lui demanda-t-il, étoit-il donc un si mauvais voisin?

— Je ne dis pas cela, répondit lady Peveril; nous lui avons même eu plus d'une fois des obligations. Mais votre père a eu des altercations avec lui, de sorte que la moindre mention qu'on en fait trouble sa tranquillité d'une manière peu ordinaire; ce qui m'alarme quelquefois, aujourd'hui que sa santé n'est plus aussi

bonne. Ainsi donc, mon cher Julien, pour l'amour du ciel, évitez de faire la moindre allusion à Moultrassie-Hall et à aucun de ceux qui l'habitent.

Elle prononça ces mots d'un ton si sérieux que Julien lui-même vit que s'il s'ouvroit sur ses secrets desseins, ce seroit le moyen le plus sûr de les faire avorter; il retourna donc à l'île de Man, désespéré.

Il eut pourtant la hardiesse de tirer parti de son voyage pour demander une entrevue à Alice, afin de lui faire part de ce qui s'étoit passé entre lui et ses parents relativement à elle. Ce ne fut pas sans peine qu'il l'obtint, et Alice Bridgenorth ne lui montra pas peu de déplaisir quand, après beaucoup de circonlocutions et de grands efforts pour donner un air d'importance à ce qu'il avoit à lui dire, il fut forcé de se borner à lui annoncer que lady Peveril conservoit encore une opinion favorable du major Bridgenorth, ce qu'il tâcha de lui représenter comme le présage heureux d'une réconciliation future.

— Je n'aurois pas cru, monsieur Peveril, répondit Alice en prenant un air de dignité, que vous eussiez cherché à m'abuser de la sorte; mais j'aurai soin d'éviter à l'avenir des visites peu convenables. Je vous prie de ne plus venir à Blackfort; et je vous supplie, ma bonne mistress Debbitch, de n'encourager ni permettre les

visites de Monsieur; car le résultat d'une telle persécution seroit de me forcer à prier ma tante et mon père de m'assigner un autre lieu de résidence, et peut-être de me choisir une compagne plus prudente.

Cette dernière menace jeta tant de terreur dans l'esprit de Debora, qu'elle se joignit à Alice pour exiger de Julien qu'il se retirât à l'instant; et il fut obligé d'obéir à cet ordre cruel. Mais le courage d'un jeune amant ne se laisse pas aisément abattre; Julien, après avoir, suivant l'usage, essayé d'oublier son ingrate maîtresse, et éprouvé un redoublement de tendresse, finit par faire à Blackfort la visite dont nous avons rapporté le commencement dans le chapitre qui précède.

Nous l'y avons laissé en proie à l'inquiétude, et même à la crainte, dans l'attente d'une entrevue avec Alice; et telle étoit l'agitation de son esprit, que tout en se promenant dans le salon, il lui sembloit que les yeux noirs et mélancoliques de Christian suivoient tous ses pas, et que son regard fixe, sombre et de mauvais augure, annonçoit des infortunes à l'ennemi de sa famille.

La porte de l'appartement s'ouvrit enfin, et toutes ces visions s'évanouirent.

CHAPITRE XIII.

« Les pères ont, ma foi, de vrais cœurs de rocher;
« Larmes, gémissements, rien ne peut les toucher. »
OTWAY.

Lorsqu'enfin Alice Bridgenorth entra dans la salle où son amant l'avoit attendue si long-temps, et avec tant d'impatience, ce fut d'un pas lent et avec un air composé. L'attention avec laquelle ses vêtements avoient été arrangés rehaussoit sa simplicité puritaine et frappa Julien, comme étant de mauvais augure; car, quoique le temps qu'une jeune fille passe à sa toilette puisse souvent indiquer le désir qu'elle a de se montrer, dans de semblables entrevues, armée de tous ses avantages, cependant l'arrangement cérémonieux de la parure annonce une détermination prise d'avance de traiter un amant avec une froide politesse.

La robe de couleur sombre, le bonnet pincé et plissé qui cachoit une profusion de longs cheveux châtains, la petite colerette, et les longues manches, auroient produit un effet désavantageux sur une taille moins gracieuse que celle d'Alice Bridgenorth; mais ses formes exquises, quoiqu'elles ne fussent pas encore suffisamment

arrondies pour la perfection de son sexe, pouvoient lutter contre ce costume, et même lui prêter de la grâce. Sa peau blanche et douce, ses yeux noirs, son front d'albâtre, offroient pourtant des beautés moins régulières que sa taille, et auroient pu justifier la critique. On remarquoit cependant une vivacité spirituelle dans son enjouement, et une sensibilité profonde dans sa gravité, qui faisoient qu'Alice, quand elle conversoit avec le peu de personnes qu'elle voyoit, étoit si séduisante dans ses manières, si touchante par la simplicité et la pureté de ses pensées, et avoit des traits si expressifs, que des beautés plus brillantes auroient été éclipsées auprès d'elle. Il n'étoit donc pas étonnant qu'un caractère ardent comme celui de Julien, éprouvant l'influence de ses charmes, et trouvant un nouvel attrait dans le mystère qui accompagnoit ses entrevues avec Alice, préférât la recluse de Blackfort à toutes les belles qu'il avoit rencontrées dans la société.

Son cœur battit vivement lorsqu'elle entra dans l'appartement, et ce fut presque sans songer à adresser la parole à la fille de Bridgenorth qu'il témoigna en la saluant qu'il s'apercevoit de son arrivée.

— C'est une dérision, monsieur Peveril, dit Alice en faisant un effort pour parler avec fer-

meté, effort qui fût déconcerté par les accents d'une voix tremblante; c'est une dérision, et c'en est une cruelle. Vous venez dans ce lieu solitaire, qui n'est habité que par deux femmes, trop simples pour vous ordonner d'en sortir, trop foibles pour vous y forcer; vous y venez en dépit de mes plus vives prières, négligeant vos propres affaires, et au risque de nuire à ma réputation, comme je puis le craindre; vous abusez de votre influence sur la femme à qui je suis confiée; et vous croyez que tout est réparé par un profond salut et par une politesse contrainte! Cette conduite est-elle honorable? est-elle juste?... parlez, ajouta-t-elle après avoir hésité un instant, est-elle inspirée par la tendresse?

Le tremblement de sa voix devint plus sensible tandis qu'elle prononçoit le dernier mot, et le ton de reproche dont il fut accompagné étoit si doux, qu'il alla droit au cœur de Julien.

— Alice, lui répondit-il, s'il existoit un moyen de vous prouver, au péril de ma vie, mon estime, mon respect, ma tendresse et mon dévouement, le danger auroit pour moi plus de charmes que le plaisir n'en eut jamais.

— Vous m'avez tenu souvent de semblables discours, dit Alice; et ils sont tels que je ne dois ni ne désire les entendre. Je n'ai pas de tâche à vous imposer, point d'ennemis à vaincre, nul

besoin de protection; nulle envie, Dieu le sait! de vous exposer à aucun danger; mais il ne peut qu'en résulter de vos visites ici. Vous n'avez qu'à dompter votre caractère fougueux, à tourner d'un autre côté vos pensées et vos soins, et je n'ai rien à demander, rien à désirer. Faites usage de votre raison, considérez le tort que vous vous faites à vous-même, l'injustice dont vous vous rendez coupable envers nous, et souffrez que je vous supplie encore une fois, très-franchement, de ne plus vous montrer ici jusqu'à ce que... jusqu'à ce que...

Elle hésitoit, et Julien l'interrompit vivement.

— Jusqu'à quand, Alice? jusqu'à quand? Condamnez-moi à une absence aussi longue que votre rigueur le voudra, pourvu que ce ne soit point une séparation éternelle... Dites-moi de m'éloigner pour tel nombre d'années, mais de revenir quand elles se seront écoulées; et quelque lent, quelque pénible que doive m'en paroître le cours, la perspective de le voir enfin se terminer me donnera la force de vivre. Permettez-moi donc de vous conjurer, Alice, de nommer une date, de fixer un terme, de me dire *jusqu'à quand*.

— Jusqu'à ce que vous puissiez ne me regarder que comme une amie, comme une sœur.

— C'est donc une sentence de bannissement à perpétuité. C'est avoir l'air de fixer un terme à

mon exil, mais en y attachant une condition impossible à remplir.

— Et pourquoi seroit-elle impossible? demanda Alice d'un ton persuasif; n'étions-nous pas plus heureux avant que vous eussiez jeté le masque qui vous déguisoit, et déchiré le voile qui me couvroit les yeux? Notre temps ne se passoit-il pas dans le bonheur? Ne nous séparions-nous pas sans amertume? Ne nous revoyions-nous pas avec joie, parce que nous ne manquions à aucun devoir, et que notre conscience ne nous faisoit pas de reproche? Faites renaître cet état d'heureuse ignorance, et vous n'aurez aucun motif pour m'accuser de cruauté. Mais, tandis que vous formez des projets dont je sais que l'exécution est impossible, et que vous m'adressez des discours qui annoncent la violence de la passion, vous devez m'excuser si je vous dis aujourd'hui et une fois pour toutes que si Debora répond si peu à la confiance qu'on a eue en elle, et m'expose à des persécutions de cette nature, j'écrirai à mon père qu'il ait à me choisir une autre résidence, et en attendant je me retirerai chez ma tante à Kirk-Truagh.

— Écoutez-moi, cruelle Alice, dit Peveril, écoutez-moi, et vous verrez combien je suis disposé à vous obéir en tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire. Vous dites que vous étiez heureuse

quand nous ne parlions pas de tels sujets? Eh bien, aux dépens d'une sensibilité qu'il me faudra réprimer, ce temps fortuné renaîtra. En vous voyant, en me promenant avec vous, en vous faisant une lecture, je serai comme un frère avec sa sœur, comme un ami avec son amie. Ma langue ne donnera plus un corps à mes pensées, n'importe qu'elles me soient inspirées par l'espérance ou le désespoir. Je ne pourrai donc plus vous offenser. Debora sera toujours près de vous, et sa présence préviendra jusqu'à la moindre allusion à ce qui pourroit vous déplaire. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas me faire un crime de ces pensées, qui sont la partie la plus chère de mon existence. Croyez qu'il vaudroit mieux, qu'il seroit plus humain de me priver de la vie.

— C'est le langage exagéré de la passion, Julien; l'égoïsme et l'opiniâtreté nous représentent comme impossible tout ce qui nous est désagréable. Je n'ai pas de confiance dans le plan que vous me proposez; je n'en ai pas d'avantage dans votre résolution, et j'en ai encore moins dans la protection de Debora. Jusqu'à ce que vous puissiez renoncer franchement et pleinement aux vœux que vous m'avez exprimés depuis peu, nous devons être étrangers l'un pour l'autre; et quand même vous pourriez y renoncer dès ce

moment, le mieux seroit encore de nous séparer pour long-temps; et, pour l'amour du ciel! que ce soit le plus tôt possible. Peut-être même est-il déjà trop tard pour prévenir quelque accident désagréable. N'ai-je pas entendu du bruit?

— Rassurez-vous, Alice, c'est Debora. Nous n'avons pas à craindre d'être surpris.

— Je ne sais ce que vous voulez dire; je n'ai rien à cacher; je n'ai pas cherché cette entrevue, car je l'ai au contraire évitée aussi long-temps que je l'ai pu, et mon plus grand désir en ce moment est d'en voir le terme.

— Et pourquoi le désirez-vous, Alice, puisque vous dites que ce doit être la dernière? Pourquoi agiter l'horloge dont le sable s'écoule si vite. L'exécuteur lui-même laisse aux malheureux placés sur l'échafaud le temps d'achever leurs prières. Et ne voyez-vous pas que je raisonne avec autant de sang-froid que vous pouvez le désirer? ne voyez-vous pas que vous manquez vous-même à votre parole, que vous détruisez les espérances que vous m'aviez données?

— Quelle parole vous ai-je donnée, Julien? Quelles espérances vous ai-je fait concevoir? Celles auxquelles vous vous livrez n'ont aucun fondement: ne m'accusez donc pas de détruire ce qui n'a jamais existé. Par pitié pour vous, Julien, par pitié pour moi, par pitié pour tous

deux, éloignez-vous, et ne revenez que lorsque vous pourrez être plus raisonnable.

— Raisonnable! s'écria Julien; c'est vous, Alice, qui me priverez entièrement de raison. Ne m'avez-vous pas dit que si l'on pouvoit amener nos parents à consentir à notre union, vous ne seriez plus contraire à mes vœux?

— Non, non, non, dit vivement Alice, le visage couvert de rougeur, je n'ai pas dit cela, Julien. C'est votre imagination qui a interprété ainsi mon silence et ma confusion.

— Vous ne me tenez donc pas ce langage consolant, répliqua Julien; et si tous les autres obstacles étoient surmontés, j'en trouverois encore un dans ce cœur glacé, dans le cœur de rocher de celle qui ne répond que par l'indifférence et le mépris à l'affection la plus sincère et la plus ardente. Est-ce là, ajouta-t-il avec le ton d'une sensibilité profonde, est-ce là ce qu'Alice Bridgenorth dit à Julien Peveril?

— En vérité, Julien, reprit la jeune fille presqu'en pleurant, je ne vous dis pas cela, je ne vous dis rien, je ne dois rien vous dire sur ce que je ferois dans des circonstances qui peuvent ne jamais arriver. Réellement, Julien, vous ne devriez pas me presser ainsi. Me trouvant sans protection, vous désirant du bien, beaucoup de bien, pourquoi voulez-vous que je dise ou que

je fasse ce qui me dégraderoit à mes propres yeux? Pourquoi avouerois-je de l'affection pour celui dont le sort m'a séparée pour toujours? Cela est peu généreux à vous, c'est une cruauté; c'est vouloir vous procurer une jouissance égoïste et momentanée, aux dépens de ma sensibilité.

— C'en est assez, Alice, dit Julien les yeux étincelants; vous m'en avez dit assez pour mettre fin à mes instances; je ne vous presserai pas davantage. Mais vous exagérez les obstacles qui nous séparent; ils disparoîtront, il faudra qu'ils disparoissent.

— C'est ce que vous m'avez déjà dit, et vous savez avec quelle probabilité. Vous n'avez pas même osé vous ouvrir à ce sujet à votre père; comment vous hasarderiez-vous à en parler au mien?

— C'est sur quoi je vous mettrai bientôt en état de prononcer. Le major Bridgenorth, à ce que m'a dit ma mère, est un digne homme, un homme estimable. Je lui rappellerai que c'est aux soins de ma mère qu'il doit son plus précieux trésor, la consolation de sa vie, et je lui demanderai s'il croit prouver sa reconnoissance à cette mère, en la privant de son fils? Que je sache seulement où le trouver, Alice, et vous apprendrez bientôt si j'ai craint de plaider ma cause devant lui.

— Hélas! vous savez que j'ignore moi-même quel est le lieu qu'habite mon père. Combien de fois l'ai-je supplié ardemment de me permettre de partager sa retraite solitaire, ou de l'accompagner dans ses courses fugitives! Mais je ne puis jouir de sa présence que dans les visites aussi rares que courtes qu'il me fait dans cette maison. A coup sûr, je pourrois contribuer, du moins en partie, à calmer les soucis qui le tourmentent.

— Nous pourrions y contribuer ensemble, dit Julien. Quel plaisir j'aurois à vous aider dans une tâche si douce! Les anciennes querelles s'oublieroient, l'ancienne amitié renaîtroit. Les préjugés de mon père sont ceux d'un Anglais, violents, mais susceptibles de céder à la raison. Dites-moi donc où est le major Bridgenorth, et laissez-moi le soin du reste; ou bien apprenez-moi par quel moyen vous lui faites parvenir vos lettres, et j'essaierai sur-le-champ de découvrir sa demeure.

— N'en faites rien, je vous en supplie, répondit Alice; il succombe déjà sous le poids des chagrins; et que penseroit-il si j'étois capable de me livrer à une passion qui ne peut que les augmenter? D'ailleurs, quand je le voudrois, je ne saurois vous dire où vous pourriez le trouver. Mes lettres lui parviennent de temps en temps par le moyen de ma tante Christian, mais j'ignore son adresse.

— Eh bien, de par le ciel! s'écria Julien, j'épierai

son arrivée dans cette île, son entrée dans cette maison; et il ne vous serrera dans ses bras qu'après avoir fait une réponse à ma demande.

— Demandez-la moi donc sur-le-champ, dit une voix qui se fit entendre derrière la porte que quelqu'un ouvroit en même-temps avec lenteur; demandez-moi cette réponse, car vous voyez Ralph Bridgenorth.

A ces mots le major entra dans l'appartement avec sa démarche mesurée; il ôta le chapeau rabattu et à haute forme qui lui couvroit le front, et s'avançant au milieu de la salle, jeta alternativement un regard pénétrant sur sa fille et sur Julien Peveril.

— Mon père! s'écria Alice étonnée et effrayée de son apparition subite dans un tel moment, mon père, je ne suis point coupable.

— C'est ce dont nous parlerons plus tard, Alice, répondit Bridgenorth; en attendant, retirez-vous dans votre appartement; mon entretien avec ce jeune homme ne doit pas avoir lieu en votre présence.

— En vérité, mon père, en vérité, dit Alice alarmée par le sens qu'elle attachoit à ces paroles, Julien n'est pas plus blâmable que moi. C'est le hasard, le hasard seul qui a voulu que nous nous soyons rencontrés. Se précipitant alors vers son père, elle le serra dans ses bras, en

ajoutant : — Ne vous emportez pas contre lui, il n'a voulu me faire aucune injure. O mon père, vous avez toujours été un homme raisonnable, paisible et religieux.

— Et pourquoi ne le serois-je plus? dit Bridgenorth en relevant sa fille, qui, dans la chaleur de sa prière, s'étoit presque prosternée à ses pieds. — Connoissez-vous quelque chose qui doive m'enflammer, contre ce jeune homme, d'une colère que la raison et la religion ne puissent réprimer ? Rentrez dans votre chambre, calmez votre agitation, apprenez à maîtriser vos passions, et laissez-moi parler à ce jeune obstiné.

Alice se releva, et sortit de l'appartement à pas lents, et les yeux baissés ; Julien la suivit des yeux jusqu'à ce que le dernier pli de ses vêtements eût disparu derrière la porte qui se fermoit. Il jeta ensuite un regard sur le major Bridgenorth, et baissa les yeux vers la terre. — Le major continuoit à le regarder en silence. Il avoit l'air mélancolique et sévère, mais rien n'annonçoit en lui l'agitation ou le ressentiment. Il fit signe à Julien de s'asseoir, et prit lui-même une chaise; après quoi il ouvrit la conversation ainsi qu'il suit :

— Il n'y a qu'un instant, jeune homme, vous paroissiez désirer savoir où me trouver; du moins je l'ai présumé d'après le peu de mots que le ha-

sard m'a fait entendre ; car je me suis permis, quoique cela puisse être contraire au code de la politesse moderne, d'écouter quelques instants pour savoir quel pouvoit être le sujet de l'entretien, sans témoins, d'un jeune homme comme vous avec une fille aussi jeune qu'Alice.

— Je me flatte, Monsieur, dit Julien, rassemblant toutes ses forces pour s'en servir dans ce qu'il regardoit comme un cas d'extrémité, je me flatte que vous n'avez entendu sortir de ma bouche aucune expression capable d'offenser un homme inconnu pour moi jusqu'ici, mais auquel je dois tant de respect.

— Au contraire, répondit Bridgenorth avec le même ton de gravité, je suis charmé de voir que vous paroissez avoir affaire à moi plutôt qu'à ma fille. Je crois seulement que vous auriez mieux fait de m'en parler d'abord, puisque j'y suis seul intéressé.

Quoique Julien l'écoutât avec la plus vive attention, il lui fut impossible de distinguer si Bridgenorth lui parloit ainsi sérieusement ou avec ironie. Mais il avoit plus de présence d'esprit que son peu d'expérience du monde n'auroit pu le faire supposer, et il avoit intérieurement résolu de chercher à découvrir quelque chose du caractère et de l'humeur de celui qui lui parloit. Dans ce dessein, réglant sa réponse sur l'obser-

vation que venoit de faire le major, Julien lui dit que, n'ayant pas l'avantage de connoître le lieu de sa résidence, il étoit venu chercher cette information près de sa fille.

— Que vous ne connoissez que d'aujourd'hui, dit le major; est-ce ainsi que je dois l'entendre?

— Point du tout, répondit Julien en baissant les yeux; je suis connu de votre fille depuis plusieurs années, et ce que je désirois vous dire concerne son bonheur et le mien.

— Je dois donc vous comprendre, comme les hommes charnels s'entendent entre eux dans les affaires de ce monde; vous êtes attaché à ma fille par les nœuds de l'amour, je le sais depuis long-temps.

— Vous, major! s'écria Peveril; vous le savez depuis long-temps?

— Oui, jeune homme. Pensez-vous que le père d'Alice Bridgenorth eût souffert que sa fille unique, le seul gage de la tendresse de celle qui est maintenant un ange dans le ciel, fût restée dans cette retraite, s'il n'avoit pu être instruit, de la manière la plus sûre de toutes ses actions? J'ai vu de mes propres yeux plus de choses que vous ne pouvez le supposer, et quand j'étois absent de corps, il me restoit d'autres moyens de surveillance. Jeune homme, on dit qu'un amour tel que celui que vous avez pour ma fille donne de la subtilité;

mais, croyez-moi, elle ne peut lutter contre l'affection qu'un père, un père privé de son épouse, a pour une fille unique.

Le cœur de Julien battoit d'émotion et de joie. — Si vous avez connu depuis si long-temps ma liaison avec votre fille, dit-il, puis-je espérer que vous ne l'avez pas désapprouvée?

Le major réfléchit un instant, et répondit ensuite : — A quelques égards, certainement non : si je l'eusse désapprouvée, si j'eusse aperçu dans vos visites quelque chose qui les eût rendues désagréables pour moi, ou dangereuses pour elle, elle n'auroit pas habité long-temps cette solitude ou cette île. Mais n'ayez pas pour cela la présomption d'en conclure à la hâte que tout ce que vous pouvez deviner à ce sujet puisse s'accomplir avec promptitude et facilité.

— Il est vrai que je prévois des difficultés, dit Julien; mais avec votre secours obligeant, je me flatte qu'il est possible de les surmonter. Mon père est généreux, ma mère est franche et bonne; ils vous ont aimé autrefois; j'espère qu'ils vous aimeront encore. Je servirai de médiateur entre vous; la paix et l'harmonie reviendront se fixer dans notre voisinage, et...

Bridgenorth l'interrompit par un sourire ironique, car le sourire prenoit en lui ce caractère toutes les fois qu'il se peignoit un instant sur sa

physionomie mélancolique. — Ma fille avoit raison de dire, il n'y a pas long-temps, que vous êtes un faiseur de songes, un architecte formant des plans dont l'exécution est impraticable; un homme se livrant à des espérances aussi bizarres que les visions de la nuit. Savez-vous bien ce que vous me demandez en aspirant à la main de ma fille unique? — Tout ce que je possède sur la terre, quoique je ne me compte pas pour un grain dans la balance; la clef de la seule source où je puisse espérer de puiser un rafraîchissement agréable; la garde exclusive et absolue de tout mon bonheur en ce monde. Et que m'offrez-vous? qu'avez-vous à m'offrir, en retour de ce que vous exigez de moi?

— Je ne sens que trop, dit Peveril, reconnoissant qu'il s'étoit trop promptement livré à l'espérance, que ce sacrifice doit être pénible pour vous.

— Fort bien, mais ne m'interrompez pas jusqu'à ce que je vous aie fait connoître la valeur de ce que vous m'offrez en échange d'un don auquel vous attachez un grand prix, quelle que puisse être sa valeur intrinsèque, et qui comprend ce que j'ai de plus précieux à donner sur la terre. Vous pouvez avoir entendu dire que dans ces derniers temps je fus l'antagoniste des principes de votre père et de ceux

de sa faction profane, mais non son ennemi personnel.

— Jamais on ne m'a dit que vous l'ayez été, et il n'y a qu'un instant que je vous rappelois que vous aviez été son ami.

— Oui, je fus son ami; et quand il étoit dans l'affliction et que j'étois dans la prospérité, je ne manquai ni de volonté, ni même de pouvoir pour lui en donner des preuves. Eh bien! la roue a tourné; les temps ont changé. Un homme paisible, et qui ne vouloit offenser personne, auroit pu espérer d'un voisin, devenu puissant à son tour, la protection qu'ont droit d'attendre, même de ceux qui leur sont entièrement étrangers, tous les hommes sujets d'un même royaume, quand ils ne s'écartent pas des sentiers tracés par les lois? Qu'arrive-t-il? Je poursuis, armé de l'autorité du roi et des lois, une meurtrière dont la main étoit teinte du sang d'un de mes proches. J'avois, en pareil cas, le droit d'appeler tout sujet fidèle à mon aide pour m'aider à mettre à exécution le mandat décerné contre elle. Mon voisin, mon ancien ami étoit tenu, comme homme et comme magistrat, à prêter main-forte à la loi, il étoit tenu, par la reconnoissance et les obligations qu'il m'avoit, à respecter les droits et la personne d'un ami; que fait-il? Il se jette entre moi, moi le vengeur du sang, et celle que la loi

rendoit ma captive : il porte la main sur moi, me renverse, met ma vie en danger, souille mon honneur, du moins aux yeux des hommes, et, sous sa protection, la femme madianite atteint, comme l'aigle de mer, le nid qu'elle s'étoit construit sur les rochers. Elle y reste jusqu'à ce que l'or adroitement semé à la cour ait effacé la mémoire de son crime, et l'ait soustraite à la vengeance due à la mémoire du plus brave et du meilleur des hommes. Mais, ajouta-t-il en apostrophant le portrait de Christian, tu n'es pas encore oublié, et si la vengeance poursuit ta meurtrière d'un pas lent, ce pas n'en est que plus sûr.

Il y eut ici une pause de quelques instants, et Julien Peveril, qui brûloit de savoir à quelle conclusion le major Bridgenorth vouloit arriver, ne chercha pas à l'interrompre. Le major reprit bientôt la parole.

— Si je parle de ces événements avec amertume, ce n'est point parce qu'ils me sont personnels. Ce n'est pas un esprit de vengeance qui fait que je les rappelle en ce moment, quoiqu'ils aient été la cause qui m'a banni du domicile de mes pères, du lieu où est enseveli tout ce que j'eus de plus cher en ce monde. Mais un sujet plus important, un sujet qui intéresse tout le peuple, sema de nouveaux germes d'inimitié entre votre père et moi. Qui déploya autant d'activité

que lui à exécuter le fatal édit du jour infâme de Saint Barthélemy, lorsque tant de prédicateurs de l'Évangile furent chassés de leurs maisons, de leurs autels, de leurs paroisses, pour faire place à des larrons, à des hommes dont le ventre est le dieu? Lorsqu'une poignée d'hommes dévoués au Seigneur se furent réunis pour relever l'étendard renversé et faire triompher la bonne cause, qui fut le plus empressé à faire avorter leur dessein, à les chercher, à les persécuter, à les arrêter? Quel est celui qui me poursuivoit de si près que je sentis la chaleur de son haleine? Quel est celui dont le sabre nu brilla à un pied de mon corps, lorsque j'étois caché pendant les ténèbres dans la maison de mes pères, comme un voleur qui craint d'être découvert? c'est Geoffrey Peveril; c'est votre père. Qu'avez-vous à répondre à tous ces faits, et comment peuvent-ils se concilier avec vos désirs?

Julien ne put que lui répondre qu'il y avoit bien long-temps que ces événements s'étoient passés; qu'il falloit en accuser la fureur des factions et le malheur des temps, et que la charité chrétienne ne permettoit pas au major Bridgenorth d'en conserver un vif ressentiment, quand une porte pouvoit s'ouvrir à la réconciliation.

— Paix, jeune homme, dit Bridgenorth; vous parlez de ce que vous ne connoissez point,

Pardonner une injure personnelle est un acte louable et le devoir du chrétien ; mais il ne nous est pas enjoint de pardonner celles qui ont été faites à la cause de la religion et de la liberté, et de serrer la main de ceux qui ont versé le sang de nos frères.

Il jeta encore les yeux sur le portrait de Christian, garda le silence quelques minutes, comme s'il eût craint de se laisser trop entraîner par son impétuosité, et reprit la parole d'un ton adouci.

— Je vous ai tracé ce tableau, Julien, pour vous prouver combien seroit impossible aux yeux d'un homme purement mondain l'union que vous désirez. Mais le ciel a quelquefois ouvert une porte où l'homme n'aperçoit aucun moyen d'issue. Votre mère, Julien, pour une femme à qui la vérité est inconnue, et pour n'en parler que dans le langage du monde, est une des femmes les meilleures et les plus vertueuses que je connoisse; la Providence, qui lui a donné tant d'attraits, et qui a voulu que ce bel extérieur fût animé par une âme aussi pure que le permet la fragilité de la nature humaine, ne souffrira pas, je l'espère, qu'elle continue à être un vase de colère et de perdition. Je ne dis rien de votre père. Il est ce que l'ont fait les temps, l'exemple des autres et les conseils des prêtres

qui le dominent. Encore une fois, je ne dis rien de lui, si ce n'est que j'ai sur lui un ascendant dont il auroit déjà ressenti les effets, si son toit n'abritoit un être qui auroit souffert de ses souffrances. Je ne désire pas la ruine de votre ancienne famille. Si je n'attache pas autant de prix qu'elle à ses honneurs et à sa généalogie, je ne voudrois pas en être le destructeur ; non, pas plus que je ne voudrois abattre une tour que le temps auroit couverte de mousse, ni déraciner un vieux chêne, à moins que ce ne fût pour redresser la voie publique et pour le bien général. Je n'ai donc aucun ressentiment contre la maison humiliée de Peveril, j'ai même du respect pour elle dans son humiliation.

Il fit une seconde pause, comme s'il eût attendu une réponse de Julien. Mais malgré l'ardeur que le jeune homme mettoit à ses sollicitations, il avoit été élevé dans l'idée de l'importance de sa famille, et il avoit trop contracté l'habitude plus louable du respect filial, pour entendre sans déplaisir une partie du discours du major Bridgenorth.

— La maison de Peveril, répliqua-t-il, n'a jamais été humiliée.

— Si vous aviez dit que les fils de cette maison n'ont jamais été humbles, reprit le major, vous auriez été plus près de la vérité. N'êtes-vous

donc pas humilié? n'êtes-vous pas ici le laquais d'une femme hautaine? le compagnon des jeux d'un jeune homme à tête vide? Si vous quittez cette île et que vous alliez à la cour d'Angleterre, vous verrez quel égard on y aura pour cette généalogie qui vous fait descendre des rois et des conquérants. Une plaisanterie basse ou obscène, un air impudent, un habit brodé, quelques pièces d'or et l'assurance nécessaire pour la hasarder sur une carte ou un dé, vous avanceront plus vite à la cour de Charles que l'ancien nom de votre père, et le dévouement servile avec lequel il a consacré son sang et sa fortune à la cause du fils de notre monarque.

— Il est vrai que cela n'est que trop probable, répondit Julien; mais la cour n'est pas l'élément dans lequel je compte vivre. Je vivrai, comme mon père, au milieu de mes vassaux, pourvoyant à leurs besoins, jugeant leurs différends...

— Plantant un mai, et dansant à l'entour, ajouta Bridgenorth, avec un de ces sourires ironiques dont l'expression donnoit à ses traits quelque chose de sinistre. Tel seroit l'effet d'une clarté qui luiroit un moment dans l'obscurité d'un caveau funéraire. Non, Julien, ce n'est pas dans le temps où nous vivons qu'un homme peut servir son malheureux pays en se chargeant du rôle

subalterne de magistrat de canton, ou en remplissant les devoirs si faciles de propriétaire campagnard. De grands projets ont été formés; et il faut qu'on se prononce entre Dieu et Baal. L'ancienne superstition, l'abomination de nos pères, relève sa tête et tend ses filets sous la protection des princes de la terre; mais ce n'est pas sans être remarquée, sans être surveillée. Des milliers de véritables cœurs anglais n'attendent qu'un signal pour prouver aux rois de la terre la vanité de leurs combinaisons. Nous nous affranchirons de leurs liens et nous ne porterons pas à nos lèvres la coupe de leurs abominations.

— Vos discours sont un peu obscurs, Major; mais puisque vous me connoissez si bien, vous pouvez savoir aussi que, moi du moins, j'ai vu de trop près les erreurs de Rome, pour désirer qu'elles se propagent dans mon pays.

— Et sans cela, te parlerois-je si librement et si cordialement? Ne sais-je pas avec quelle présence d'esprit précoce tu déjouas les tentatives astucieuses du prêtre d'une femme pour te faire renoncer à la foi protestante? Ne sais-je pas comme tu as été assiégé chez l'étranger, comme tu as persisté dans ta foi, et comme tu as soutenu la foi chancelante de ton ami? Ne t'ai-je pas dit alors que je reconnoissois à cette conduite le fils de Marguerite Peveril? N'ai-je pas dit: — Il ne

connoît encore que la lettre morte; mais les bonnes semences germeront et produiront quelque jour? En voilà assez sur ce sujet. Pour aujourd'hui cette maison est la tienne. Je ne verrai en toi ni le serviteur de cette fille d'Ethbaal, ni le fils de celui qui a attaqué ma vie et souillé mon honneur. Tu seras pour moi aujourd'hui l'enfant de celle sans qui ma race eût été éteinte.

En parlant ainsi, il lui tendit la main; mais en faisant à Peveril cet accueil hospitalier, sa physionomie portoit une telle empreinte de tristesse, que, quelque plaisir que le jeune homme se promît en restant si long-temps près d'Alice Bridgenorth, et peut-être en sa compagnie; et quoiqu'il sentît que la prudence lui ordonnoit de se concilier les bonnes grâces de son père, il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que son cœur se trouvoit comme glacé près de lui.

CHAPITRE XIV.

« Qu'à l'amitié ce jour soit du moins consacré.
« Et demain au combat on sera préparé. »
OTWAY.

DEBORA DEBBITCH, appelée par son maître, parut alors, un mouchoir sur les yeux, et avec un air de trouble et d'embarras.

— Ce n'est pas ma faute, major Bridgenorth, dit-elle; comment aurois-je pu l'empêcher? Qui se ressemble, s'assemble. Le jeune homme vouloit venir, la jeune fille n'étoit pas fâchée de le voir, et...

— Paix, femme insensée! dit Bridgenorth; et écoutez ce que j'ai à vous dire.

— Je sais parfaitement ce que votre honneur va me dire, répondit Debora. Je vois que le service n'est pas un héritage aujourd'hui; mais il y a des gens plus avisés les uns que les autres. Si je ne m'étois pas laissé enjôler au point de quitter Martindale, j'aurois une maison à moi au jour qu'il est.

— Paix, idiote, répéta Bridgenorth. Mais Debora étoit si occupée du soin de se justifier, qu'elle ne lui laissa que le temps de proférer cette inter-

jection entre les exclamations qu'elle continuoit à faire avec la volubilité ordinaire à ceux qui ayant mérité une réprimande, cherchent à l'éviter par l'éclat de leur justification, avant même qu'on leur ait adressé un reproche.

— Il n'est pas étonnant qu'on ait réussi à me faire perdre de vue mes propres intérêts, ajouta-t-elle, quand il s'agissoit d'être placée auprès de la jolie miss Alice. Tout l'or de Votre Honneur n'auroit pu me tenter, si je n'avois su qu'elle se trouveroit comme perdue, la pauvre innocente, séparée de milady et de moi. Et ainsi, voilà quelle en est la fin! Levée matin et couchée tard. — Voilà comme on me remercie. Mais Votre Honneur fera bien de ne pas agir à la légère. Miss Alice a encore quelquefois une toux sèche, et elle devroit prendre une médecine au printemps, et à la chute des feuilles.

— Paix donc, bavarde, lui dit son maître, aussitôt que le besoin de respirer, coupant la parole à Debora, lui fournit l'occasion de placer un mot à son tour; croyez-vous que je n'étois pas informé des visites de ce jeune homme à Black-fort, et que si elles m'eussent déplu, je n'aurois pas su y mettre un terme?

— Ne savois-je pas que Votre Honneur étoit instruit de ses visites? s'écria Debora d'un ton triomphant; car, de même que la plupart des

femmes de sa condition, elle ne songeoit jamais à se défendre que par un mensonge, quelque évident, quelque invraisemblable qu'il pût être. Ne savois-je pas que Votre Honneur en étoit instruit? sans cela aurois-je permis ses visites? Je ne sais pour qui Votre Honneur me prend. Si je n'eusse été bien sûre que c'étoit la chose que Votre Honneur désiroit le plus dans le monde, me serois-je avisée de prêter la main pour l'aider? Je crois que je connois trop bien mon devoir. Informez-vous si j'ai jamais laissé entrer un autre jeune homme dans la maison. Je savois que Votre Honneur étoit un homme sage, et les querelles ne peuvent durer éternellement. L'amour commence où la haine finit, et, à coup sûr, ils semblent être nés l'un pour l'autre; et ensuite les domaines de Moultrassie et de Martindale se conviennent comme le couteau et la gaîne.

— Perroquet femelle! s'écria Bridgenorth, dont la patience étoit presque entièrement épuisée, retenez votre langue, ou, s'il faut que vous jasiez, que ce soit à la cuisine et avec vos égaux. Faites-nous préparer à dîner sur-le-champ, car M. Peveril est loin de sa demeure.

— Je vais le faire, et de tout mon cœur, répondit Debora; et, s'il y a dans l'île de Man une paire de volailles plus grasses que celles qui vont montrer leurs ailes sur votre table dans un instant,

je consens que vous m'appeliez oison et perroquet tout à la fois.

A ces mots elle sortit de l'appartement.

— Et c'est à une pareille femme, dit Bridgenorth à Julien en la suivant des yeux d'un air de mépris, que vous supposiez que j'avois entièrement confié une fille unique! Mais en voilà bien assez sur ce sujet! nous irons faire une promenade, si vous le voulez, tandis qu'elle va s'occuper de soins plus à la portée de son intelligence.

En parlant ainsi il quitta la maison, accompagné de Julien Peveril, et ils se promenèrent bientôt en se tenant par le bras, comme s'ils eussent été d'anciennes connoissances.

Il peut être arrivé à quelques-uns de nos lecteurs, et il nous est arrivé à nous-même, de nous trouver par hasard dans la compagnie d'un individu dont les prétentions à ce qu'on appelle *un caractère sérieux* alloient infiniment plus loin que les nôtres, et avec lequel nous avions regardé comme probable que nous passerions le temps avec gêne et contrainte; tandis que de son côté notre compagnon pouvoit avoir à craindre d'être fatigué par la légèreté supposée et la gaîté inconsidérée d'un caractère si différent du sien. Nous avons pourtant remarqué plus d'une fois que lorsque, avec cette urbanité et cette bonne humeur qui nous caractérisent, nous nous sommes

pliés aux dispositions de notre compagnon, en jetant dans nos manières et nos discours autant de sérieux que nos habitudes nous le permettoient; notre interlocuteur à son tour, ému par cet exemple, se dépouilloit d'une partie de son austérité; et il en résultoit que notre entretien prenoit cette tournure satisfaisante qui, tenant le milieu entre l'utile et l'agréable, ressembloit à ce qu'on appelle

De la nuit et du jour la frontière enchantée;

ce qui veut dire, en prose, le crépuscule. Il est probable qu'en pareille occasion chacune des parties peut se féliciter d'avoir rencontré l'autre, quand même cette rencontre n'auroit servi qu'à établir momentanément un rapport de sentiments entre des hommes qui, différant peut-être par le caractère plutôt que par les principes, ne sont que trop portés à s'accuser réciproquement de fanatisme d'une part, et de l'autre d'une frivolité profane.

Ce fut ce qui arriva dans la promenade de Peveril avec Bridgenorth, et dans l'entretien qu'ils eurent ensemble.

Évitant avec soin le sujet dont il avoit déjà été question, le major fit principalement tomber la conversation sur ses voyages en pays étrangers, sur les merveilles qu'il avoit vues

dans des contrées lointaines, et qu'il paroissoit avoir examinées avec un œil curieux et observateur. Ce discours accéléra la marche du temps; car quoique les anecdotes racontées par Bridgenorth, et les réflexions dont il les accompagnoit, prissent la teinte de l'esprit sérieux et un peu sombre du narrateur, elles contenoient de ces traits capables d'exciter l'intérêt et l'étonnement, et que la jeunesse aime ordinairement à entendre. Ce fut ce qui arriva à l'égard de Julien, pour qui le merveilleux et le romanesque n'étoient pas sans attraits.

Bridgenorth paroissoit connoître parfaitement le midi de la France. Il pouvoit raconter bien des histoires des huguenots français, qui commençoient déjà à éprouver ces persécutions dont le résultat fut, quelques années après, la révocation de l'édit de Nantes. Il avoit même été en Hongrie, car il en parloit comme les connoissant du caractère de plusieurs chefs de la grande insurrection protestante qui venoit d'avoir lieu sous le célèbre Tékéli, et il allégua de solides raisons pour prouver qu'ils avoient droit de faire cause commune avec le Grand-Turc, plutôt que de se soumettre au pape de Rome. Il parla aussi de la Savoie, où les membres de la religion réformée souffroient encore une cruelle persécution; enfin il prit un ton d'enthousiasme, quand il en

vint à la protection qu'Olivier [1] avoit accordée aux églises protestantes opprimées, ajoutant qu'il étoit plus en état d'exercer le pouvoir suprême que ceux qui, le réclamant par droit de naissance, ne s'en servoient que pour se livrer à leur goût pour les voluptés et les vanités du monde.

— Je ne m'attendois pas, dit modestement Peveril, à entendre le panégyrique d'Olivier sortir de la bouche du major Bridgenorth.

— Je n'en fais point le panégyrique, répondit le major; je ne dis que la vérité sur cet homme extraordinaire qui n'existe plus, et à qui je ne craignis pas de résister en face pendant sa vie. C'est la faute du malheureux roi qui nous gouverne, si nous sommes forcés de reporter les yeux avec regret sur le temps où la nation étoit respectée au dehors, et avoit contracté à l'intérieur des habitudes de religion et de sobriété. Mais je n'ai pas dessein de faire avec vous une guerre de controverse. Vous avez vécu au milieu de gens qui trouvent plus facile et plus agréable de recevoir des pensions de la France que de lui donner des lois, de dépenser l'argent qu'elle leur prodigue que de réprimer la tyrannie avec laquelle elle opprime nos pauvres frères en religion. Vous verrez tout cela quand le voile qui

[1] Olivier Cromwell.

couvre vos yeux sera tombé; et alors, peut-être, vous apprendrez à concevoir le mépris et l'indignation.

Ils avoient alors fini leur promenade, et ils retournèrent à Blackfort par un chemin différent de celui qu'ils avoient pris en en sortant. L'exercice et le ton général de la conversation avoient dissipé jusqu'à un certain point l'embarras et la timidité que la présence de Bridgenorth avoit d'abord fait éprouver à Peveril, et que les premières remarques du major avoient contribué à augmenter plutôt qu'à diminuer.

Le banquet promis par Debora fut bientôt sur la table. La simplicité, la propreté et le bon ordre qui régnoient dans ce repas, répondoient aux promesses qu'elle avoit faites; mais sous un seul rapport elle tenoit plus qu'elle n'avoit promis, et l'on pouvoit même soupçonner un peu d'affectation. Au lieu de la vaisselle de bois et d'étain que Peveril avoit vu employer à Blackfort dans de semblables occasions, la plupart des plats étoient d'argent, et les assiettes étoient du même métal.

Ce fut avec la sensation d'un homme qui fait un rêve délicieux qu'il tremble de voir se terminer par le réveil, et dont la jouissance est troublée par l'incertitude, la crainte et l'étonnement, que Julien Peveril se trouva assis entre Alice

Bridgenorth et le père de cette jeune fille, entre celle qu'il aimoit le plus sur la terre, et celui qu'il avoit toujours considéré comme le plus grand obstacle à leur union. Son trouble étoit tel qu'il étoit à peine capable de répondre aux civilités importunes de dame Debora, qui, ayant sa place à table en qualité de gouvernante, faisoit alors les honneurs des mets préparés sous son inspection.

Quant à Alice, elle sembloit avoir formé la résolution de jouer le rôle d'un personnage muet, car elle n'ouvroit la bouche que pour répondre brièvement aux questions de Debora. Son père ayant même essayé deux ou trois fois de lui faire prendre une part plus active dans la conversation, elle se borna à lui faire les réponses que son respect rendoit absolument indispensables.

Ce fut donc sur Bridgenorth lui-même que tomba le soin d'entretenir la compagnie, et, contre sa coutume, il n'en parut nullement embarrassé. Il s'exprimoit non-seulement avec aisance, mais presque avec enjouement, quoique son discours fût entrecoupé de temps en temps par des expressions qui annonçoient son état naturel et habituel de mélancolie, ou qui sembloient prophétiser des revers, et faire entrevoir des malheurs dans l'avenir. Des éclairs d'enthousiasme brilloient aussi dans sa conversation : tels

sont les feux dont on voit l'horizon s'éclairer dans une soirée d'automne, et qui, frappant le crépuscule d'un éclat momentané, donnent à tout ce qu'ils découvrent un caractère plus imposant et plus remarquable. En général pourtant, les remarques du major étoient simples et sensées; et comme il ne cherchoit point à parer ses discours d'ornements ambitieux, ils n'étoient relevés que par l'intérêt qu'il y mettoit, et qu'il faisoit partager à ses auditeurs.

Par exemple, quand Debora, dans l'orgueil d'un cœur sordide, eut appelé l'attention de Julien sur l'argenterie qui brilloit sur la table, Bridgenorth crut nécessaire de faire une apologie pour cette dépense superflue.

— C'est un symptôme qui annonce l'approche du danger, dit-il, quand on voit des hommes qui ne se laissent pas ordinairement séduire par les vanités de la vie, employer des sommes considérables en ornements formés de métaux précieux. C'est une preuve que le commerçant ne peut placer avec avantage les capitaux auxquels il donne cette forme stérile; c'est un signe que les nobles et les riches craignent la rapacité du pouvoir, quand ils donnent à leurs richesses une forme qui les rend plus portatives et plus faciles à cacher; c'est une démonstration de l'incertitude du crédit, quand un homme de bon sens

préfère la possession certaine d'une masse d'argent à la reconnoissance si commode d'un orfèvre ou d'un banquier. Tant qu'il reste une ombre de liberté, les droits domestiques sont ceux qu'on envahit les derniers, et c'est pour cette raison qu'on place sur sa table et sur son buffet les richesses qu'on suppose devoir y être plus long-temps à l'abri de la main rapace d'un gouvernement tyrannique; mais qu'il survienne une demande de capitaux pour soutenir un commerce profitable, la masse brillante tombe dans la fournaise, et ce qui formoit le lourd et vain ornement du banquet devient un agent actif et puissant pour augmenter la prospérité du pays.

— Et en temps de guerre, dit Peveril, on a aussi quelquefois trouvé dans l'argenterie une ressource aussi prompte qu'utile.

— Que trop souvent, répondit Bridgenorth. Dans les derniers temps l'argenterie des nobles, celle des colléges, et la vente des joyaux de la couronne, ont mis le roi en état de faire cette malheureuse résistance qui a empêché le retour de la paix et de l'ordre, et qui a donné à l'épée une injuste supériorité sur l'autorité royale et sur celle du parlement.

En parlant ainsi, il regardoit Julien, à peu près comme celui qui, voulant éprouver un cheval, lui présente tout à coup quelque objet

devant les yeux, et examine ensuite si cette vue l'effraie ou le fait tressaillir. Mais les pensées de Julien étoient trop occupées ailleurs pour qu'il manifestât quelque alarme. Sa réponse eut rapport à une autre partie du discours de Bridgenorth, et il ne la fit qu'après un intervalle de quelques instants.

— La guerre, dit-il alors, la guerre qui appauvrit les nations, est aussi la créatrice des richesses qu'elle dévore.

— Oui, répondit Bridgenorth, comme l'écluse donne le mouvement aux eaux dormantes du lac qu'elle finit par dessécher. La nécessité invente les arts et découvre les moyens; et quelle nécessité est plus impérieuse que celle d'une guerre civile. La guerre même n'est donc point, par son essence, un mal sans compensation, puisqu'elle crée une impulsion et une énergie qui sans elle n'existeroient pas dans la société.

— Il en résulte donc, dit Peveril, qu'il faut qu'on fasse la guerre, afin qu'on envoie l'argenterie à la fonte, et qu'on se serve de plats d'étain et d'assiettes de bois?

— Ce n'est pas cela, mon fils, répliqua Bridgenorth. Et s'arrêtant en voyant la rougeur dont le front de Julien étoit couvert, il ajouta: — Pardonnez ma familiarité; mais je n'entendois pas limiter ce que je viens de dire à des résultats

si frivoles, quoiqu'il puisse être salutaire d'arracher les hommes à leur pompe et à leur luxe, et d'apprendre à ceux qui autrement seroient des Sybarites, à devenir des Romains. Je voulois dire que les temps de danger public, en rappelant dans la circulation le trésor amassé par l'avare, et l'argenterie accumulée par le riche orgueilleux, et en ajoutant ainsi à la richesse intérieure du pays, mettent aussi en évidence des esprits nobles et braves qui languiroient dans l'inaction, au lieu de donner un bel exemple à leurs contemporains, et de léguer leurs noms aux siècles futurs. La société ne connoît ni ne peut connoître les trésors intellectuels qui sommeillent dans son sein, avant que la nécessité et l'occasion aient fait sortir l'homme d'état et le guerrier de l'ombre d'une vie obscure, pour jouer le rôle auquel la Providence et la nature les ont destinés. Ainsi s'éleva Olivier, ainsi s'éleva Milton, ainsi s'élevèrent tant d'autres dont les noms ne peuvent être oubliés. C'est comme la tempête qui met dans tout son jour le talent du marin.

— Vous parlez, dit Peveril, comme si une calamité nationale pouvoit être, en quelque sorte, un avantage.

— C'est ce qui doit arriver dans cette vie d'épreuves, où tout mal temporaire est adouci par quelque chose d'heureux dans ses progrès et

sés résultats, et où tout ce qui est bien est intimement lié avec ce qui est mal en soi.

— Ce doit être un noble spectacle que de voir l'énergie assoupie d'une grande âme s'éveiller tout à coup, s'armer de toutes ses forces, et prendre sur les esprits d'un ordre inférieur l'autorité à laquelle elle a droit.

— C'est un spectacle dont j'ai joui une fois, dit Bridgenorth; et comme l'histoire est courte, je vous la raconterai, si vous le désirez.

— Dans ma vie errante, je n'ai pas oublié nos établissements transatlantiques, et encore moins la Nouvelle-Angleterre, pays que la Grande-Bretagne, semblable à l'homme ivre qui jette ses trésors loin de lui, a enrichi à ses dépens en y envoyant tout ce qu'elle avoit de plus précieux aux yeux de Dieu et de ses enfants. Là, des milliers de nos concitoyens les plus pieux, de ces justes qui peuvent se placer entre le Tout-Puissant et sa colère pour empêcher la ruine des cités, consentent à vivre dans le désert, parmi d'ignorants sauvages, plutôt que de s'exposer à voir dans leur patrie l'oppression éteindre la lumière divine qui éclaire leurs âmes. J'y restai quelque temps, pendant les guerres que la colonie eut à soutenir contre Philippe, grand chef Indien, ou Sachem, comme on l'appeloit, qui sembloit un messager de persécution envoyé par

Satan. Sa cruauté étoit sans bornes, comme sa dissimulation; et l'adresse ainsi que la vivacité avec lesquelles il conduisoit une guerre destructive d'escarmouches, firent subir aux colons des calamités désastreuses.

J'étois par hasard dans un petit village, au milieu des bois, à plus de trente milles de Boston, placé dans une situation très-solitaire, et entouré de taillis fort épais. Cependant on ne croyoit avoir alors aucun danger à craindre de la part des Indiens, attendu que l'on comptoit sur la protection d'un corps de troupes considérable mis en campagne pour défendre les frontières, et campé, ou du moins supposé l'être, entre le hameau et le pays occupé par l'ennemi. Mais on avoit affaire à un homme à qui le démon lui-même avoit inspiré son astuce et sa barbarie.

C'étoit un dimanche matin, et nous étions assemblés dans la maison du Seigneur pour y prier ensemble. Notre temple étoit grossièrement construit en troncs d'arbres; mais jamais les voix de chantres salariés, et l'harmonie sortant de tubes de cuivre et d'étain dans la plus riche cathédrale, ne s'élèveront vers le ciel avec autant de douceur que les psaumes dans lesquels nous unissions nos cœurs et nos voix. Un homme vertueux, long-temps le compagnon de mes pèlerinages, qui dort maintenant dans le sein du

Seigneur, Nehemia Solsgrace venoit de commencer la prière, quand une femme, les cheveux épars, les yeux égarés et les vêtements en désordre, se précipita dans la chapelle en répétant à grands cris : — Les Indiens ! les Indiens !

Dans ce pays, personne n'ose se séparer de ses instruments de défense. Qu'on soit à la ville ou à la campagne, sur les terres labourées ou dans la forêt, chacun à ses armes à sa portée, comme les Juifs lorsqu'ils rebâtirent le temple. Nous sortîmes donc de la maison du Seigneur avec nos fusils et nos piques, et nous entendîmes les hurlements de ces démons incarnés, qui, déjà en possession d'une partie du village, exerçoient leur cruauté sur le petit nombre de ceux que des motifs puissants ou une maladie avoient empêchés de venir prendre part au culte public. On remarqua même, comme un jugement de Dieu, que ce jour du sabbat marqué par le sang, Adrien Hanson, Hollandais, à qui il n'y avoit nul reproche à faire aux yeux des hommes, mais dont l'esprit étoit trop occupé des affaires de ce monde, fut tué et scalpé dans sa boutique, tandis qu'il calculoit le gain de la semaine.

Les Indiens avoient déjà fait bien du mal quand nous arrivâmes. Notre attaque les fit d'abord reculer ; mais nous avions été surpris,

nous étions sans chef, nous combattions sans ordre et en confusion, et ces enfants du démon, qui ne cessoient de tirer sur nous, eurent quelque avantage. On ne pouvoit entendre sans frémir les cris des femmes et des enfants, au milieu des coups de fusil, du sifflement des balles et des rugissements féroces que ces sauvages appellent leur cri de guerre. Ils mirent le feu à plusieurs maisons de l'extrémité du village, et le bruit des flammes, et le craquement des poutres embrâsées, ajoutèrent à l'horreur, tandis que la fumée, que le vent poussoit contre nous, donnoit un autre avantage à nos ennemis, qui combattoient pour ainsi dire invisibles et à couvert, tandis que leurs coups bien dirigés éclaircissoient nos rangs.

En ce moment affreux, et lorsque nous allions adopter le projet désespéré d'évacuer le village, de placer au centre les femmes et les enfants, et de tâcher de faire retraite vers les habitations les plus voisines, il plut au ciel de nous envoyer un secours inespéré. Un homme de grande taille, d'un air respectable, que personne de nous n'avoit vu auparavant, parut tout à coup au milieu de nous, pendant que nous discutions à la hâte la proposition de battre en retraite. Ses vêtements étoient de peau d'élan[1], et

[1] L'Élan est le *cervus alces* de Linnée. C'est le plus grand

il portoit un sabre et un fusil. Jamais je ne vis rien de plus auguste que ses traits ombragés par une chevelure blanche qui alloit rejoindre sa longue barbe.

— Amis, frères! s'écria-t-il avec cette voix qui rend la confiance aux fuyards, pourquoi livrez-vous vos cœurs à l'abattement et au désespoir? Craignez-vous que le Dieu que nous servons vous abandonne à la fureur de ces païens? Suivez-moi, et vous verrez aujourd'hui qu'il existe un capitaine dans Israël!

Il donna en peu de mots quelques ordres précis et distincts, du ton d'un homme habitué à commander; et telle fut l'influence de ses discours, de son air imposant, et de sa présence d'esprit, qu'il fut implicitement obéi par des gens qui ne l'avoient jamais vu jusqu'à ce moment. D'après son ordre, nous nous divisâmes à la hâte en deux corps; l'un continua à défendre le village, avec plus de courage que jamais, dans la conviction que Dieu avoit envoyé cet inconnu à notre secours : d'après ses instructions, on prit la position la meilleure et la plus abritée pour rendre aux Indiens leur feu meurtrier; tandis que, couvert par la fumée, l'étranger sortit du village, à

des cerfs. Son bois s'écarte horizontalement de la tête et forme deux grandes lames aplaties et dentelées. Sa peau est excellente pour la buffleterie. (*Note de l'Éditeur.*)

la tête de la seconde division, et, après avoir fait un circuit, attaqua les guerriers rouges par derrière.

Cette attaque imprévue produisit sur les sauvages son effet accoutumé. Ils ne doutèrent pas qu'ils ne se trouvassent placés entre les habitants du village et un détachement arrivé de l'armée de la Nouvelle-Angleterre. Ces païens prirent la fuite en désordre, abandonnèrent la partie du village dont ils étoient déjà presque maîtres, et laissèrent un si grand nombre de leurs guerriers étendus morts sur le champ de bataille, que cette peuplade ne s'est jamais relevée de cette perte.

Jamais je n'oublierai l'air, les traits et le maintien de notre vénérable chef, au moment où nos hommes, et non-seulement les hommes, mais leurs femmes et leurs enfants qu'il avoit sauvés du *tomahawk* [1] et du couteau à scalper, s'attroupèrent debout autour de lui, osant à peine s'en approcher, et plus portés peut-être à l'honorer comme un ange descendu du ciel, qu'à lui adresser des remercîments comme à un mortel semblable à eux.

— Que ce ne soit pas à moi qu'appartienne la gloire, dit-il; je ne suis qu'un instrument aussi

[1] Massue des sauvages.

fragile que vous-mêmes dans la main de celui qui est le fort et le libérateur. Apportez-moi un verre d'eau pour rafraîchir mon gosier desséché, avant que j'adresse l'offrande de nos remercîments à qui ils sont dus.

J'étois le plus près de lui tandis qu'il parloit, et ce fut moi qui lui présentai l'eau qu'il demandoit. En ce moment nous échangeâmes un regard, et il me sembla que je reconnoissois en lui un noble ami que je croyois depuis long-temps dans le sein de la gloire; mais il ne me donna pas le temps de parler, s'il eût été prudent de le faire. Se prosternant à genoux, et nous faisant signe de l'imiter, il prononça d'énergiques actions de grâces, pour le succès du combat, d'une voix claire et retentissante, comme le son d'une trompette de guerre, et qui fit tressaillir, jusque dans la moelle de leurs os, ceux qui l'écoutoient parler. J'ai entendu dans ma vie bien des actes de dévotion, et plût au ciel que j'eusse reçu la grâce d'en profiter; mais une prière comme la sienne, prononcée au milieu des morts et des mourants, avec l'accent animé du triomphe et de l'adoration, étoit au-dessus de tout. C'étoit comme le chant de la prophétesse inspirée, sous le palmier entre Ramah et Béthel. Il cessa enfin de parler, et pendant quelques minutes nous restâmes le visage courbé vers la terre,

n'osant tourner les yeux sur lui. Nous levâmes enfin la tête pour regarder notre libérateur; il n'étoit plus parmi nous, et jamais on ne le revit dans le village qu'il avoit sauvé. —

Bridgenorth avoit mis dans le détail de cette histoire singulière une éloquence et une vivacité qui contrastoient avec la sécheresse habituelle de sa conversation; il garda un instant le silence avant de reprendre la parole.

— Tu vois, jeune homme, dit-il alors, que les hommes que le ciel a donés de valeur et de talent sont appelés au commandement lorsque le bien d'un pays l'exige, quoique leur existence même soit inconnue au peuple qu'ils sont prédestinés à délivrer.

— Mais que pensa-t-on de cet étranger mystérieux? demanda Julien, qui avoit écouté avec la plus vive attention une histoire si propre à intéresser un jeune homme ardent et courageux.

— Bien des choses, répondit Bridgenorth, et qui, suivant l'usage, n'étoient guère importantes. L'opinion la plus générale fut que cet étranger étoit réellement un être surnaturel, quoiqu'il eût dit le contraire. D'autres le regardèrent comme un champion inspiré, transporté en corps de quelque climat éloigné, pour nous montrer le chemin du salut; d'autres enfin virent en lui un solitaire que des motifs de piété ou d'autres

puissantes raisons avoient porté à s'ensevelir dans le désert, et à fuir la face de l'homme.

— Et, s'il m'est permis de vous le demander, laquelle de ces opinions étiez-vous disposé à adopter?

— La dernière étoit celle qui s'accordoit le mieux avec le coup d'œil que j'avois jeté sur les traits de cet étranger; car, quoique je ne doute pas qu'il puisse plaire au ciel, dans de grandes occasions, de susciter, même du sein du tombeau, un défenseur de la patrie, je fus convaincu, comme je le suis encore, que je voyois alors un être vivant, un être qui avoit de puissants motifs pour se cacher dans les entrailles d'un rocher.

— Ces motifs sont-ils un secret?

— Pas absolument, car je ne crains pas que tu trahisses la confiance que je te témoigne en cet entretien; et d'ailleurs, quand tu serois capable de cette bassesse, la proie est trop loin pour que les chasseurs puissent en suivre la piste. Mais le nom de ce digne homme sonnera mal à ton oreille, à cause d'une action de sa vie, à cause de la part qu'il prit à une grande mesure qui fit trembler les îles les plus éloignées de la terre. N'avez-vous jamais entendu parler de Richard Whalley?

— De Richard Whalley le régicide? s'écria Peveril en faisant un mouvement d'horreur.

— Donnez-lui le nom qu'il vous plaira, répondit Bridgenorth; il ne fut pas moins le sauveur de ce malheureux village, quoique, avec les autres esprits entreprenants du siècle, il ait siégé sur le banc des juges quand Charles Stuart fut accusé à la barre, et quoiqu'il ait souscrit la sentence de condamnation rendue contre lui.

— J'ai toujours entendu dire, reprit Julien d'une voix altérée et les joues couvertes d'une vive rougeur, que vous, major Bridgenorth, et les autres presbytériens, vous étiez entièrement opposés à ce crime détestable, et que vous étiez prêts à faire cause commune avec les Cavaliers, pour prévenir un si horrible parricide.

— Si cela étoit, nous en aurions été richement récompensés par son successeur.

— Récompensés! La distinction entre le bien et le mal, et l'obligation qui nous est imposée de faire l'un et de nous abstenir de l'autre, dépendent-elles donc de la récompense qui peut être accordée à nos actions?

— A Dieu ne plaise! et cependant quand on voit tous les maux que cette maison de Stuart a faits à l'Église et à l'État, et la tyrannie qu'elle exerce sur les personnes et les consciences, il est bien permis de douter s'il est légitime de prendre les armes pour sa défense. Vous ne m'entendez pourtant faire ni l'éloge ni la justification de la

mort du roi, quoiqu'il l'eût sans doute méritée en faussant le serment qu'il avoit prêté comme prince et comme magistrat. Je vous dis seulement ce que vous désiriez savoir, que Richard Whalley, un des juges du feu roi, étoit l'homme dont je viens de vous parler. Je reconnus son front élevé, quoique la main du temps l'eût encore découvert en le privant de son ornement; son œil conservoit tout le feu de ses regards; et sa grande barbe blanche ne m'empêcha pas non plus de le reconnoître. Les limiers altérés de son sang étoient à sa piste; mais grâce à l'aide des amis que le ciel avoit chargés de veiller à sa conservation, il resta soigneusement caché, et ne se montra que pour obéir aux ordres de la Providence, le jour de ce combat. Peut-être sa voix se feroit elle encore entendre sur le champ de bataille, si l'Angleterre avoit besoin d'un de ses plus nobles cœurs.

— C'est à moi maintenant à dire: — A Dieu ne plaise! s'écria Julien.

— *Amen !* répliqua Bridgenorth ; puisse la bonté de Dieu détourner de nous la guerre civile, et pardonner à ceux dont le délire pourroit l'exciter!

Il se fit alors une longue pause pendant laquelle Peveril, qui avoit à peine porté les yeux vers Alice pendant cette conversation, jeta un regard

sur elle, et fut frappé de l'air de mélancolie profonde qui couvroit ses traits, dont l'expression naturelle étoit l'enjouement, sinon la gaîté. Dès qu'elle eut rencontré ses regards, elle lui fit remarquer d'un air expressif, à ce qu'il parut à Julien, que les ombres alloient s'agrandissant, et que la nuit approchoit.

Il comprit sa pensée, et quoique convaincu qu'elle avoit pour but de lui faire sentir qu'il étoit temps qu'il songeât à son départ, il ne put recueillir à l'instant même assez de résolution pour rompre le charme qui le retenoit. Le langage de Bridgenorth étoit non-seulement nouveau pour lui, mais il lui sembloit même alarmant, tant il étoit contraire aux principes dans lesquels il avoit été élevé. En toute autre occasion, comme fils de sir Geoffrey Peveril du Pic, il se seroit cru obligé d'en combattre les conclusions, même à la pointe de l'épée; mais Bridgenorth énonçoit ses opinions avec tant de calme, et elles sembloient tellement le résultat de sa conviction, qu'elles excitoient en Julien l'étonnement plutôt que l'esprit de controverse. Dans tout ce qu'il disoit, il régnoit un air de décision tranquille et de mélancolie paisible qui auroit rendu difficile à Julien de s'en offenser, quand même il n'auroit pas vu en lui le père d'Alice; et peut-être ignoroit-il lui-même combien cette cir-

constance avoit d'influence sur lui. Ses discours et ses sentiments annonçoient cette résolution calme qui rend presque impossible toute discussion ou querelle, quoiqu'il soit aussi difficile d'en adopter les conclusions.

Tandis que Peveril restoit assis sur la chaise où il sembloit que l'effet d'un talisman le fixoit, presque aussi surpris de la compagnie dans laquelle il se trouvoit, que des opinions qu'il venoit d'entendre énoncer, une autre circonstance lui rappela que le temps qu'il pouvoit convenablement passer à Blackfort étoit déjà écoulé. Fairy, petite jument de l'île qui, accoutumée aux environs de cette maison, étoit habituée à paître dans une prairie voisine, quand son maître y étoit en visite, commençoit à trouver qu'il y faisoit un trop long séjour. C'étoit un présent que la comtesse avoit fait à Julien quand il étoit encore bien jeune, et elle étoit issue d'une race de chevaux des montagnes, pleine de feu, infatigable, remarquable par sa longévité, et douée d'une sagacité comparable à celle du chien. Fairy donna une preuve de cette dernière qualité par le moyen qu'elle prit pour exprimer son impatience; du moins tel sembloit être le sens du hennissement prolongé qu'elle fit entendre, et qui fit tressaillir les deux femmes qui se trouvoient dans l'appartement; mais le moment d'après elles ne purent

s'empêcher de sourire en voyant la tête de la petite Fairy paroître à la porte.

— Fairy me rappelle, dit Julien en regardant Alice et en se levant, que le terme de mon séjour ici est arrivé.

—J'ai encore un mot à vous dire, reprit Bridgenorth en l'entraînant vers l'embrasure d'une fenêtre gothique de l'appartement, et baissant la voix de manière à ne pouvoir être entendu d'Alice et de sa gouvernante, qui, pendant ce temps, s'amusoient à présenter des morceaux de pain à Fairy, en la caressant. — Vous ne m'avez pas encore appris, ajouta-t-il, pour quelle raison vous êtes venu ici. Il se tut comme pour jouir un instant de son embarras. — Il est vrai, continua-t-il ensuite, que vous n'aviez pas besoin de m'en instruire. Je n'ai pas encore assez oublié les jours de ma jeunesse, et ces liens d'affection qui n'attachent que trop la pauvre et foible humanité aux choses de ce monde. Ne trouverez-vous pas d'expression pour me prier de vous octroyer le don que vous désirez de moi, et dont peut-être vous n'auriez pas hésité à vous assurer la possession à mon insu, et contre mon gré? Ne cherchez pas à vous justifier, mais écoutez-moi. Le patriarche acheta celle qu'il aimoit par quatorze ans de services rendus à Laban, père de Rachel, et ce temps ne lui parut que quelques jours.

Celui qui veut obtenir ma fille n'a par comparaison que quelques jours à me servir, mais dans des affaires de telle importance, que ces jours lui paroîtront de longues années. Ne me répondez pas à présent; partez, et que la paix vous accompagne!

Il se retira si promptement, après avoir parlé ainsi, que Peveril n'eut pas un instant pour lui répondre; il jeta les yeux autour de l'appartement, mais Alice et Debora avoient aussi disparu. Ses regards se fixèrent un instant sur le portrait de Christian, et son imagination lui fit croire qu'il voyoit ses traits sombres éclaircis par un sourire de triomphe et d'orgueil. Il tressaillit et le regarda plus attentivement. Ce n'étoit que l'effet d'un rayon du soleil couchant qui tomboit sur le tableau. Cet effet cessa, et il ne resta plus que les traits fixes, graves et inflexibles du guerrier républicain.

Julien sortit de l'appartement, comme un homme qui marche en dormant. Il monta sur Fairy, et, agité de mille pensées contraires, il retourna au château de Rushin, et y arriva avant la nuit. Il y trouva tout en mouvement. D'après quelques nouvelles qu'on avoit reçues, ou quelque résolution qu'on avoit prise en son absence, la comtesse et son fils s'étoient retirés avec la plus grande partie de leur maison dans le châ-

teau encore mieux fortifié d'Holm-Peel. Ce château, situé à environ huit milles de distance dans la même île, étoit dans un état de dégradation bien pire que Casletown, résidence moins agréable. Mais Holm-Peel étoit plus fort que Castletown, et à moins d'un siége régulier, il étoit presque imprenable. Ce château étoit toujours occcupé par une garnison à la solde des souverains de Man. Peveril y arriva à la chute du jour, et on lui dit dans le village, habité par des pêcheurs, que la cloche de nuit du château (1) avoit été sonnée de meilleure heure que de coutume, et qu'on y montoit la garde avec des précautions inusitées, qui annonçoient des inquiétudes.

Ne voulant pas troubler la garnison en rentrant si tard, il prit dans le village le premier logement qu'il trouva, pour y passer la nuit, et résolut d'entrer dans le château le lendemain de bonne heure. Il n'étoit pas fâché de gagner ainsi quelques heures de solitude pour réfléchir aux événemens de la journée précédente.

(1) Cloche qui annonçoit la retraite et la fermeture des portes. (*Note du Trad.*)

CHAPITRE XV.

« Ce qui sembloit sa tête
« Avoit l'air de porter la couronne d'un roi. »
MILTON, *Paradis perdu.*

SODOR ou Holm-Peel, car tels sont les noms du château vers lequel Julien Peveril dirigea ses pas le lendemain à la pointe du jour, est un de ces singuliers monuments d'antiquité que cette île intéressante offre en si grand nombre. Il occupe la totalité d'un rocher élevé formant une péninsule, ou, pour mieux dire, une île, car il est entièrement environné par la mer pendant la marée haute, et à peine est-il même accessible quand elle s'est retirée, quoiqu'on ait fait construire une chaussée en pierres d'une grande solidité, pour communiquer avec l'île. Tout cet espace est entouré par de doubles murs d'une épaisseur considérable. Au temps dont nous parlons, on ne pouvoit avoir accès dans l'intérieur que par deux escaliers étroits et escarpés, séparés l'un de l'autre par une forte tour contenant un corps-de-garde, et sous laquelle étoit une porte cintrée. L'étendue du terrain entre les deux murs

comprend environ deux acres, et renferme divers objets dignes de la curiosité d'un antiquaire. Indépendamment du château, il s'y trouvoit deux églises cathédrales dédiées l'une à saint Patrice, l'autre à saint Germain, avec deux autres églises de moindre grandeur. Même à cette époque, elles étoient déjà toutes quatre plus ou moins en ruines. Leurs murs, à demi écroulés, offroient aux yeux l'architecture grossière et massive des temps les plus reculés; ils étoient construits d'une pierre grise usée par le temps, et formant un contraste singulier avec les pierres de taille de couleur rouge dont étoient composés les appuis de croisées, les entablements, les encoignures et les autres détails de l'édifice.

Outre ces quatre églises en ruines, l'espace renfermé dans les massives murailles extérieures d'Holm-Peel présentoit beaucoup d'autres vestiges des anciens temps. On y voyoit un amoncellement de terre de forme carrée dont les angles faisoient face aux quatre points cardinaux; c'étoit un de ces *môles*, comme on les appeloit, c'est-à-dire une de ces élévations sur lesquelles les tribus du nord faisoient autrefois l'élection ou la reconnoissance de leurs chefs, et où elles tenoient leurs assemblées générales et solennelles, appelées aussi comices. Nous devons mentionner encore une de ces tours singulières, assez communes

en Irlande pour être devenues le sujet favori sur lequel s'exercent les antiquaires de cette île, mais dont l'usage et la destination véritables semblent avoir disparu dans la nuit des siècles. On avoit fait de celle d'Holm-Peel une tour d'observation. On y voyoit aussi des monuments runiques dont il étoit impossible de déchiffrer les inscriptions, excepté celles d'une date plus récente, en l'honneur de guerriers dont elles n'avoient préservé de l'oubli que les noms. Mais la tradition et l'antiquité superstitieuse, qui parlent toujours lorsque l'histoire se tait, avoient rempli les lacunes de la vérité par des contes de rois de la mer, de pirates, de chefs des Hébrides, et de conquérans norwégiens qui avoient jadis attaqué ou défendu ce fameux château. La superstition avoit aussi ses fables de fées, d'esprits, de spectres; ses légendes de saints et de démons, de génies et d'esprits familiers; fables qui ne sont ni racontées ni accueillies nulle part avec autant de crédulité que dans l'île de Man.

Au milieu de toutes ces ruines des siècles passés s'élevoit le château, dont les appartements tomboient eux-mêmes en ruines, mais qui sous le règne de Charles II étoit encore occupé par une forte garnison, et qui, sous le point de vue militaire, avoit été maintenu en très-bon état. C'étoit un édifice vénérable et très-ancien, con-

tenant divers appartements de grandeur et de hauteur suffisantes pour lui donner un air de noblesse. Mais lors de la reddition de l'île par Christian, l'ameublement en avoit été en grande partie pillé ou détruit par les soldats républicains; de sorte que, comme nous l'avons déjà dit, son état actuel ne le rendoit plus digne de former la résidence de son noble propriétaire. Il avoit pourtant été souvent le séjour, non-seulement des souverains de Man, mais aussi des prisonniers d'État que les rois de la Grande-Bretagne confioient quelquefois à leur garde.

Ce fut dans le château d'Holm-Peel que ce grand faiseur de rois, Richard, comte de Warwick, fut enfermé, à une certaine époque de sa vie, si fertile en événements, pour réfléchir à loisir sur tous les projets de son ambition. Ce fut encore là qu'Éléonore, l'épouse hautaine du bon duc de Glocester, languit dans la retraite pendant les derniers jours de son bannissement. Les sentinelles prétendoient que souvent son esprit irrité traversoit pendant la nuit les créneaux des murs extérieurs, ou qu'il restoit immobile sur une tourelle solitaire, s'évanouissant dans les airs au premier chant du coq, ou au son de la cloche d'une tour, seul reste de l'église de Saint-Germain.

Tel étoit Holm-Peel, comme les mémoires his-

toriques nous l'apprennent, vers la fin du dix-septième siècle.

Ce fut dans un des grands appartements presque démeublés de cet antique château que Julien Peveril trouva son ami le comte de Derby, à qui l'on venoit de servir un déjeuner composé de différentes sortes de poissons.

— Vous êtes le bienvenu, impérial Julien, lui dit-il, le très-bienvenu dans notre forteresse royale, dans laquelle il paroît que nous n'avons pas à craindre de mourir de faim, quoique nous y soyons presque morts de froid.

Julien lui répondit en lui demandant la cause d'un changement de domicile si subit.

— Sur ma parole, vous en savez presque autant que moi, lui répondit le comte. Ma mère ne m'en a rien dit, présumant sans doute que je serai à la fin tenté de lui faire des questions; mais elle sera trompée dans ses calculs. J'aime mieux croire à la sagesse de toutes ses démarches que de lui donner la peine d'en rendre raison, quoique aucune femme ne soit plus en état de le faire.

— Allons, allons, c'est de l'affectation, mon cher ami; vous devriez, en pareille occasion, avoir plus de curiosité.

— Et à quoi bon? pour entendre de vieilles histoires sur les lois de Tynwald; sur les droits

opposés des lords et du clergé, et tout le reste de cette barbarie celtique qui, comme la doctrine parfaite de Burgesse, entre par une oreille et sort par l'autre.

— Allons, Milord, vous n'êtes pas aussi indifférent que vous voudriez bien le faire croire : convenez que vous mourez de curiosité de savoir pourquoi ce mouvement a eu lieu, mais que vous pensez qu'il est du bon ton de paroître insouciant sur vos propres affaires.

— Et que voulez-vous qui en soit la cause, si ce n'est quelque querelle entre le ministre de NOTRE MAJESTÉ, le gouverneur Nowel, et nos vassaux ; ou peut-être quelque dispute entre la juridiction ecclésiastique et celle de NOTRE MAJESTÉ? objets importants dont NOTRE MAJESTÉ se soucie aussi peu qu'aucun roi de la chrétienté.

— Je crois plutôt qu'on a reçu des nouvelles d'Angleterre. J'ai entendu dire hier soir à Peel-Town que Greenhalgh est arrivé, et qu'il en a apporté de mauvaises.

— Il est très-certain qu'il ne m'a rien apporté d'agréable. J'attendois quelques écrits de Saint-Évremont ou d'Hamilton, quelque nouvelle comédie de Lee ou de Dryden, quelques satires du café de la *Rose*, et le drôle ne m'a apporté que de misérables traités relatifs aux protestants et aux papistes, et un volume de pièces in-folio,

une des *conceptions*, comme elle le dit; de cette vieille folle, la duchesse de Newcastle.

— Paix, Milord, s'écria Peveril; paix, pour l'amour du ciel! voici la comtesse, et vous savez comme elle prend feu au moindre sarcasme contre son ancienne amie.

— Qu'elle se charge donc de lire elle-même les œuvres de cette ancienne amie, répondit le comte; et qu'elle la dise aussi savante qu'elle le pourra: quant à moi, je ne donnerois ni une chanson de Waller, ni une satire de Denman, pour une charrette pleine de fariboles de sa grâce. Mais voici notre mère, le front chargé de soucis.

La comtesse de Derby entra en ce moment tenant en mains divers papiers. Elle étoit vêtue d'habits de deuil, et sa robe avoit une longue queue de velours noir, portée par une petite suivante favorite, jeune sourde et muette qu'elle avoit prise à son service par compassion pour son infortune. Romanesque dans la plupart de ses actions, lady Derby avoit donné à cette infortunée le nom de Fenella, d'après celui de quelque ancienne princesse de l'île. La comtesse elle-même n'étoit pas trop changée depuis le moment où nous l'avons présentée à nos lecteurs. L'âge avoit rendu sa démarche plus lente, mais non moins majestueuse; et le temps, en traçant quelques rides sur son front, n'avoit pu éteindre

tout l'éclat de ses yeux. Les jeunes gens se levèrent pour la recevoir avec toutes ces marques de respect qu'ils savoient qu'elle aimoit, et elle les accueillit avec une égale bonté.

— Cousin Peveril, dit-elle, car c'étoit ainsi qu'elle nommoit toujours Julien, attendu que la mère de ce jeune homme étoit parente du feu comte de Derby, vous avez eu tort d'être absent hier soir, car nous avions besoin de vos conseils.

Julien ne put s'empêcher de rougir en répondant que la chasse l'avoit entraîné trop loin sur les montagnes; qu'il était retourné un peu tard à Castletown, et que, voyant que la comtesse en étoit partie, il l'avoit suivie sur-le-champ à Holm-Peel; mais que la cloche de la nuit ayant déjà été sonnée, et la garde étant placée, il avait jugé plus respectueux de passer la nuit dans le village.

— C'est très-bien, répondit la comtesse; et pour vous rendre justice, Julien, je dois dire que vous oubliez rarement les heures fixées pour la retraite, quoique, de même que les autres jeunes gens de ce siècle, vous vous permettiez trop souvent de consacrer à vos amusements un temps qui pourroit être mieux employé. Mais, quant à votre ami Philippe, il méprise ouvertement le bon ordre, et semble prendre plaisir à

perdre son temps, sans même en retirer aucune jouissance.

— Je viens du moins d'en goûter une véritable, dit le comte en se levant de table, et en se servant d'un cure-dent avec un air d'insouciance : ces mulets sont frais et délicieux, et j'en dis autant du lacryma-christi. Croyez-moi, Julien, mettez-vous à table et profitez des bonnes choses dont ma prudence royale s'est pourvue. Jamais roi de Man n'a été plus près d'être laissé à la merci de l'exécrable eau-de-vie de ses domaines. Le vieux Griffiths, hier au soir, au milieu de notre retraite précipitée, n'auroit jamais eu assez de bon sens pour se munir de quelques flacons, si je ne l'avois fait songer à cet objet important. Mais j'ai toujours conservé la présence d'esprit dans le tumulte et le danger.

— Je voudrois donc, Philippe, que vous en donnassiez des preuves plus utiles, dit la comtesse, qui ne put s'empêcher de sourire malgré son mécontentement, car elle aimoit son fils avec toute la tendresse d'une mère, en lui reprochant même avec aigreur d'être dépourvu du caractère chevaleresque qui avoit distingué son père, et qui avoit tant d'analogie avec celui de cette femme romanesque et hautaine. Prêtez-moi votre sceau, ajouta-t-elle en soupirant; car je crois qu'il seroit inutile de vous engager à lire ces dépêches arri-

vées d'Angleterre, et de rendre exécutoires les mandats que j'ai cru devoir faire préparer en conséquence.

— De tout mon cœur, Madame, répondit le comte Philippe; vous pouvez disposer de mon scéau; mais épargnez-moi la révision des ordres que vous êtes beaucoup plus capable que moi de donner. Vous savez que je suis un véritable *roi fainéant*, et que jamais je ne contrarie mon *maire du palais* dans ses opérations.

La comtesse fit quelques signes à la petite fille qui portoit le queue de sa robe, et qui, étant sortie un instant, revint aussitôt avec de la cire et une lumière.

Pendant ce temps la comtesse adressa la parole à Peveril. — Philippe ne se rend pas justice, lui dit-elle. Pendant que vous étiez absent, car, vous aviez été ici, je vous aurois fait l'honneur de croire que vous aviez inspiré votre ami, il soutint une contestation très-animée contre l'évêque, qui vouloit prononcer les censures spirituelles contre une pauvre malheureuse, et la faire enfermer dans le cachot sous la chapelle.

— Ne pensez pas de moi plus favorablement que je ne le mérite, dit le comte à son ami. Ma mère a oublié de vous dire que la coupable étoit la gentille Peggy de Ramsay, et que son

crime étoit ce qu'on auroit appelé une peccadille dans la cour de Cupidon.

— Ne vous faites pas pire que vous ne l'êtes, répliqua Peveril, qui vit la rougeur monter aux joues de la comtesse ; vous savez que vous en auriez fait autant pour la plus pauvre, la plus vieille et la plus laide des femmes de l'île. Ce cachot est situé sous le cimetière de la chapelle, et s'avance même, à ce que je pense, jusque sous l'Océan, tant le bruit du mugissement des vagues y est épouvantable ; je crois que personne ne pourroit y rester long-temps sans perdre la raison.

— C'est un trou infernal, s'écria le comte, et je le ferai combler quelque jour, rien n'est plus certain. Eh bien! eh bien! Madame, qu'allez-vous donc faire? examinez le sceau, avant de l'apposer aux mandats. Vous verrez que c'est un superbe camée antique; Cupidon à cheval sur un poisson volant. Je l'ai acheté vingt sequins du signor Furabosco à Rome ; c'est un morceau très-curieux pour un antiquaire, mais qui donneroit peu d'autorité à un mandat dans l'île de Man.

— Comment pouvez-vous vous amuser de semblables plaisanteries, jeune étourdi? répondit la comtesse avec l'air et le ton d'une femme contrariée. Donnez-moi votre sceau, ou, pour

mieux dire, prenez ces mandats et scellez-les vous-même.

— Mon sceau, mon sceau! ah! vous voulez dire ce cachet monté sur trois pieds monstrueux, et qu'on a imaginé, je crois, comme tout ce qu'on pouvoit trouver de plus ridicule pour représenter notre très-absurde majesté de Man. Mon sceau! je ne l'ai pas vu depuis que je l'ai donné pour jouer à mon singe Gibbon; il crioit pour l'avoir, à faire pitié. Fasse le ciel qu'il n'ait pas fait présent aux poissons de l'Océan du symbole de ma souveraineté!

— Au ciel ne plaise! s'écria la comtesse en tremblant et en rougissant de colère; c'étoit le sceau de votre père, le dernier gage qu'il m'envoya avec un nouveau serment de tendresse pour moi et sa bénédiction pour vous, la nuit qui précéda son assassinat à Bolton.

— Ma mère, ma chère mère, s'écria le comte sortant de son apathie, et lui prenant la main, qu'il baisa tendrement, je ne faisois que plaisanter; le sceau est en sûreté, Peveril vous l'attestera. Pour l'amour du ciel! Julien, courez le chercher; voici mes clefs, il est dans le second tiroir de mon nécessaire de voyage. Pardon, ma mère, pardon; c'étoit une mauvaise plaisanterie, mal imaginée, de mauvais goût, j'en conviens; ce n'est autre chose qu'une des folies de Philippe.

Regardez-moi, ma chère mère, et dites-moi que vous me pardonnez.

La comtesse leva les yeux sur lui, et ses larmes s'échappèrent en abondance.

— Philippe, répondit-elle, vous me soumettez à des épreuves trop dures et trop sévères. Si les temps sont changés, comme je vous ai entendu le prétendre; si la dignité du rang et les sentiments élevés d'honneur et de devoir font place à des plaisanteries triviales et à des amusements puérils, souffrez du moins que moi, qui vis dans une retraite absolue, je meure sans m'apercevoir du changement qui s'est opéré, et surtout sans avoir à le remarquer dans mon propre fils. Que je n'apprenne point ce débordement général d'une légèreté qui ne respecte rien, et qui, dans les idées les plus sérieuses de devoir et de dignité, ne trouve que matière à rire; ne me faites pas penser qu'après ma mort...

— De grâce, n'en dites pas davantage, ma mère, dit le comte en l'interrompant d'un ton affectueux; il est vrai que je ne puis vous promettre d'être tout ce que mon père fut, tout ce que furent mes ancêtres, car nous portons maintenant des habits de soie au lieu de leurs armures d'airain, et un chapeau à plumet en place de leur casque; mais, croyez-moi, quoique la nature n'ait pas voulu faire de moi un véritable Palmerin

d'Angleterre, jamais fils n'a aimé sa mère plus tendrement, et n'a été disposé à faire davantage pour l'obliger. Et pour vous en donner une preuve, non-seulement je vais moi-même sceller ces mandats sur-le-champ, au grand péril de mes doigts; mais je consens encore à les lire d'un bout à l'autre, ainsi que ces volumineuses dépêches.

Une mère s'apaise aisément, même quand elle est le plus offensée; et la comtesse sentit son cœur s'épanouir quand elle vit les beaux traits de son fils prendre, tandis qu'il lisoit ces papiers, une expression sérieuse qu'elle n'avoit pas souvent occasion d'y remarquer; il lui sembloit que sa ressemblance avec son brave et malheureux père devenoit plus frappante quand sa physionomie prenoit un air de gravité. Le comte lut les dépêches avec beaucoup d'attention, et se leva ensuite en disant : Julien, suivez-moi.

La comtesse parut surprise. — J'étois habituée à être admise aux délibérations de votre père, dit-elle; mais ne croyez pas, mon fils, que je veuille m'initier malgré vous aux vôtres; je suis trop charmée de vous voir consulter votre devoir et votre dignité en commençant à penser par vous-même, comme je vous ai si souvent pressé de le faire. Cependant l'expérience de celle qui a si long-temps exercé votre autorité dans l'île de

Man ne vous seroit peut-être pas inutile dans l'affaire dont il s'agit.

— Excusez-moi, ma chère mère, répondit le comte d'un ton grave; ce n'est pas moi qui ai cherché à m'occuper de cette affaire. Si vous l'aviez arrangée sans me consulter, je l'aurois trouvé fort bon; mais puisque j'en ai pris connoissance, et elle me paroît suffisamment importante, je dois la terminer aussi bien que mes facultés me le permettront.

— Allez donc, mon fils, dit la comtesse, et que le ciel vous aide de ses conseils, puisque vous refusez les miens. Cousin Peveril, j'espère que vous lui rappellerez ce qu'il doit à son honneur, et que vous lui ferez sentir qu'il n'y a qu'un lâche qui abandonne ses droits, et un fou qui se fie à ses ennemis.

Le comte ne répondit rien, et, prenant Peveril par la main, il monta avec lui dans son appartement par un escalier en spirale, et le conduisit ensuite dans une tourelle donnant sur la mer, où, au milieu des mugissements des vagues et des cris des mouettes, il eut avec lui la conversation suivante.

— Peveril, il est heureux que j'aie jeté les yeux sur ces mandats. Ma mère joue le rôle de reine de manière à risquer de me faire perdre non-seulement ma couronne, dont je me soucie fort

peu, mais peut-être ma tête; et, quelque peu de cas que puissent en faire les autres, je trouverois quelque inconvénient à en être privé.

— De quoi s'agit-il donc? demanda Peveril d'un ton d'inquiétude.

— Il paroît que la vieille Angleterre, qui, tous les deux ou trois ans, s'amuse à avoir un transport de fièvre au cerveau pour l'avantage de ses docteurs, et pour secouer cette léthargie mortelle, résultat de la paix et de la prospérité, est sur le point de devenir décidément folle, à l'occasion d'un complot réel ou supposé des papistes. J'ai lu un programme à ce sujet, écrit par un drôle nommé Oates, et je l'ai regardé comme la plus grande extravagance du monde. Mais ce rusé coquin de Shaftesbury, et quelques autres parmi les grands, se sont emparés des rênes et courent d'un train à crever les chevaux. Le roi, qui a juré de ne jamais se servir de l'oreiller sur lequel son père s'est endormi, temporise et s'abandonne au courant; le duc d'York, suspect, haï à cause de sa religion, est sur le point d'être chassé sur le Continent. Plusieurs des principaux nobles catholiques sont déjà dans la Tour; et la nation, comme le taureau que s'amusent souvent à poursuivre les habitants de Tutbury, est assaillie de tant de provocations, de tant de pamphlets pestilentiels, qu'elle a mis la queue entre ses jambes,

et montrant les talons, est devenue aussi furieuse, aussi indomptable qu'en 1642.

— Vous deviez déjà savoir tout cela, dit Peveril. Je suis surpris que vous ne m'ayez pas communiqué des nouvelles si importantes.

— Il m'auroit fallu bien du temps pour vous le dire, répondit le comte; d'ailleurs je désirois vous voir *solus*[1]; ensuite, j'allois vous en parler quand ma mère est entrée; et enfin c'étoit une affaire qui ne me concernoit point. Mais ces dépêches du correspondant particulier de ma politique mère font prendre aux choses un nouvel aspect; car il paroît que quelques délateurs, dont le métier étant devenu profitable, est exercé aujourd'hui par bien des gens, ont osé voir dans la comtesse même un agent de ce complot, et ont trouvé des personnes assez disposées à prêter l'oreille à leurs rapports.

— Sur mon honneur, dit Julien, vous prenez tous les deux les choses avec beaucoup de sang-froid, mais surtout la comtesse, à ce qu'il me semble; car, à l'exception de son départ subit pour ce château, elle n'a donné aucun signe d'alarme, et elle n'a pas semblé plus empressée

[1] Mot consacré pour le théâtre, et devenu anglais par un long usage. Le comte affecte le langage des beaux esprits du temps. (*Note de l'Éditeur.*)

que la décence ne l'exigeoit de vous communiquer cette nouvelle.

— Ma bonne mère aime le pouvoir, quoiqu'il lui ait coûté bien cher. Je voudrois pouvoir dire avec vérité que mon insouciance pour les affaires est entièrement affectée, afin de laisser entre ses mains l'exercice de mon autorité, et que des motifs plus louables se joignent à une indolence naturelle. Mais le fait est qu'elle semble avoir craint en ce moment que mes idées sur le danger qui nous menace ne s'accordassent pas tout-à-fait avec les siennes, et elle a eu raison de le supposer.

— Mais en quoi consiste ce danger, mon cher Comte; et sous quelle forme se présente-t-il?

— Je vais vous l'expliquer. Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'affaire du colonel Christian. Cet homme, outre sa sœur, dame Christian de Kirk-Truagh, dont vous avez souvent entendu parler, que vous avez peut-être vue, et qui possède des propriétés considérables, a laissé un frère nommé Édouard Christian, que vous n'avez jamais vu. Or, ce frère..... Mais je suis sûr que vous savez toute cette histoire.

— Non, sur mon honneur; vous savez qu'il est bien rare que la comtesse se permette la moindre allusion à cette affaire.

— Ma foi, je crois qu'au fond du cœur elle est

un peu honteuse de cet acte hardi de royauté et de juridiction suprême; dont les conséquences ont si cruellement écorné mes domaines. Eh bien, cousin, ce même Édouard Christian étoit alors un des *doomsters* [1] du pays, et il étoit assez naturel qu'il ne se souciât pas de concourir à la sentence qui condamnoit son frère aîné à être tué comme un chien. Ma mère, dont l'autorité étoit alors dans toute sa force, et qui ne souffroit pas que personne résistât à ses volontés, auroit volontiers confondu le juge et l'accusé dans la même sentence; mais Édouard fut assez prudent pour partir à temps de cette île. Depuis cette époque on a dormi sur cette affaire; et, quoique nous sachions que le *doomster* vient de temps en temps y faire des visites secrètes avec deux ou trois autres puritains du même calibre, et notamment avec un rusé coquin nommé Bridgenorth, cependant ma mère a eu jusqu'ici assez de bon sens pour fermer les yeux, quoiqu'elle prétende avoir certaines raisons pour se défier principalement de ce Bridgenorth.

— Et pourquoi, dit Peveril faisant un effort pour parler afin de cacher la surprise très-désagréable qu'il éprouvoit, pourquoi la comtesse dévie-t-elle aujourd'hui d'une ligne de conduite si prudente?

[1] Juges.

— Il faut que vous sachiez que le cas est maintenant tout différent. Ce n'est plus assez pour ces coquins d'être tolérés, ils veulent dominer. Dans ce moment d'effervescence générale, ils ont su trouver des amis. Le nom de ma mère, et surtout celui de son confesseur, du jésuite Aldrick, ont été prononcés au milieu de ce complot inexplicable, auquel elle est aussi étrangère que vous et moi, si toutefois il est vrai qu'il en existe un. Néanmoins, elle est catholique, et cela suffit. Je ne doute pas que si les drôles pouvoient mettre la griffe sur notre rogaton de royaume, et nous couper la gorge à tous, ils ne reçussent les remercîmens de la chambre actuelle des communes, aussi libéralement que le vieux Christian, pour un service semblable, reçut ceux du parlement auquel on donna le surnom de *Croupion*[1].

— Et de qui tenez-vous tous ces détails? demanda Peveril parlant encore avec le même effort que fait un homme pour prononcer quelques mots en dormant.

— Aldrick a vu en secret le duc d'York. Son altesse royale pleuroit en avouant son manque de pouvoir pour protéger ses amis; et il faut plus qu'une bagatelle pour lui arracher des larmes. Ce prince l'a chargé de nous faire donner avis de veiller à notre sûreté, attendu que le *doomster*

[1] The rump.

Christian et Bridgenorth sont dans cette île, porteurs d'ordres secrets et sévères ; ils ont même ici un parti nombreux, et doivent être avoués et protégés dans tout ce qu'ils entreprendront contre nous. Les habitants de Ramsay et de Castletown sont malheureusement mécontents de quelques nouveaux règlements sur les impôts ; et, pour vous dire la vérité, quoique ma première idée fût que le départ précipité d'hier soir n'étoit qu'un caprice de ma mère, je suis presque convaincu qu'ils nous auroient assiégés dans le château de Rushin, où nous n'aurions pu tenir faute de vivres. Ici, nous sommes mieux approvisionnés ; et comme nous sommes sur nos gardes, il est probable que l'insurrection projetée n'aura pas lieu....

— Et qu'y a-t-il à faire dans ce danger ?

— Voilà précisément la question, mon bon cousin. Ma mère ne voit qu'un moyen ; et c'est de faire agir l'autorité royale. Voici les mandats qu'elle avoit préparés pour chercher, saisir et appréhender au corps Édouard Christian et Robert..., non, Ralph Bridgenorth, et les faire mettre en jugement sur-le-champ, jugement qui auroit sans doute pour résultat de les faire conduire dans la cour du château, avec une douzaine de vieux fusils braqués contre eux, car c'est sa manière de résoudre toutes les difficultés....

— Mais c'est une manière que vous n'adopterez pas, j'espère, Milord, s'écria Peveril, dont les pensées se reportèrent à l'instant sur Alice, si l'on peut dire qu'elles s'en laissoient jamais distraire un moment.

— Non, certainement, je ne l'adopte pas. La mort de William Christian m'a déjà coûté une belle moitié de mon héritage ; je n'ai nulle envie d'encourir le déplaisir de mon royal frère, le roi Charles, par une nouvelle échauffourée du même genre. Mais je ne sais comment calmer ma mère. Je voudrois que l'insurrection eût lieu ; car, étant mieux armés que ces coquins ne peuvent l'être, nous pourrions les assommer, et puisqu'ils auroient été les auteurs de la querelle, nous aurions la loi en notre faveur.

— Ne vaudroit-il pas mieux chercher quelques moyens pour déterminer ces gens à quitter l'île ?

— Sans doute : mais c'est ce qui ne sera pas facile. Ils sont opiniâtres dans leurs principes, et des menaces vagues ne les effraieront pas. Cette tempête qui gronde à Londres est un vent qui enfle leurs voiles, et ils voudront voguer tant qu'il soufflera, vous pouvez y compter. Cependant j'ai donné des ordres pour nous assurer de ceux des habitants sur l'assistance desquels ils comptoient ; et si je puis trouver ces deux dignes personnages eux-mêmes... ; il ne manque pas de

sloops dans le hâvre, et je prendrai la liberté de les envoyer si loin, que les affaires seront arrangées, j'espère, avant qu'ils reviennent pour en rendre compte.

En ce moment un soldat faisant partie de la garnison s'approcha des deux jeunes gens en les saluant, et avec toutes sortes de marques de respect.

— Eh bien, l'ami, lui dit le comte, trêve de politesses, et dis-nous ce qui t'amène près de nous.

Cet homme, qui étoit un insulaire de Man, répondit, dans la langue de cette île, qu'il étoit chargé d'une lettre pour son honneur M. Julien Peveril. Julien la lui arracha des mains, et demanda qui la lui envoyoit.

Le soldat lui répondit qu'elle lui avoit été remise par une jeune femme qui lui avoit donné une pièce d'argent pour la rendre à M. Peveril en mains propres.

— Tu es un heureux coquin, Julien, dit le comte. Avec ton air de gravité, et ta réputation de sagesse et de raison, tu inspires de l'amour aux filles sans te donner la peine de leur en demander, tandis que je ne suis que leur jouet, et que je perds auprès d'elles mon temps et mes discours sans en obtenir un seul regard, un seul mot de bonté, pas même un billet doux.

Le jeune comte prononça ces mots avec un air de triomphe, car dans le fait il avoit une idée assez avantageuse de l'intérêt qu'il se supposoit capable d'inspirer au beau sexe.

Cependant la lettre faisoit sur Peveril une impression bien différente de ce que son compagnon soupçonnoit. Elle étoit écrite par Alice, et ne contenoit que ce peu de mots :

« Je crains que ce que je vais faire ne soit mal ; mais il faut que je vous voie. Venez me trouver à midi, près du rocher de Goddard-Crowan, et mettez-y le plus grand secret possible. »

Cette lettre n'étoit signée que des initiales A. B. ; mais Julien n'eut pas de peine à en reconnoître l'écriture ; il avoit vu souvent celle d'Alice, et elle étoit d'une régularité remarquable. Il resta un moment en suspens, car il sentoit qu'il n'étoit ni facile ni convenable de quitter la comtesse et son jeune ami, à l'instant où un danger les menaçoit ; et cependant, ne pas se rendre à cette invitation, c'étoit à quoi il ne pouvoit penser. Il se trouvoit donc dans une grande perplexité.

— Expliquerai-je votre énigme ? dit le comte : allez où l'amour vous appelle ; je me charge de vous excuser auprès de ma mère. Seulement, grave anachorète, ayez désormais pour les faiblesses des autres plus d'indulgence que vous n'en

avez montrée jusqu'ici, et ne blasphémez plus le pouvoir de l'amour.

— Mais, cousin Derby..., dit Peveril; et il n'acheva pas sa phrase, car il ne savoit que dire. Garanti, par une passion vertueuse, de l'influence contagieuse du temps; il avoit vu avec regret son noble parent donner dans plus d'écarts qu'il ne l'auroit voulu, et il avoit plusieurs fois joué le rôle de conseiller. Les circonstances sembloient en ce moment donner au comte le droit de prendre sa revanche. Il resta les yeux fixés sur Julien, comme s'il eût attendu la fin de sa phrase; et voyant qu'elle n'arrivoit pas, il finit par s'écrier :

— Quoi donc! cousin, vous êtes *à la mort!* O judicieux Julien! ô prudent Peveril! avez-vous tellement épuisé votre sagesse en ma faveur, qu'il ne vous en reste plus pour vous-même? Allons, soyez franc; dites-moi le nom et le lieu; dites-moi seulement quelle est la couleur des yeux de celle..., ou du moins que j'aie le plaisir de vous entendre dire : — J'aime! Avouez que vous avez cédé à la fragilité humaine; conjuguez le verbe *amo*; et je serai un pédagogue indulgent. Je vous accorderai, *Licentiam exeundi*, comme nous le disoit le père Richard, lorsque nous étions sous sa férule.

— Vous pouvez vous égayer à mes dépens, Milord, dit Peveril; ce que je puis vous avouer

franchement, c'est que, si cela pouvoit s'accorder avec mon honneur et votre sûreté, je désirerois beaucoup avoir deux heures à ma disposition, d'autant plus qu'il est possible que la manière dont j'emploierai ce temps ne soit pas sans utilité pour l'île.

— J'ose dire que cela est très-probable, répondit le comte en riant. Vous êtes sans doute mandé par quelque belle politique pour discuter une loi somptuaire. Mais ne vous inquiétez de rien; partez, et partez promptement, afin de revenir le plus tôt possible. Je ne crois pas à une explosion soudaine de cette grande conspiration. Quand les drôles verront que nous sommes sur nos gardes, ils réfléchiront deux fois avant de se déclarer. Seulement, je vous le répète, faites diligence.

Peveril pensa que ce dernier avis n'étoit pas à négliger, et, charmé de pouvoir se dérober aux railleries de son cousin, il prit le chemin de la porte du château, dans le dessein de se rendre au village, de prendre son cheval dans les écuries du comte, et de courir au lieu du rendez-vous.

CHAPITRE XVI.

ACASTO.

« Ne peut-elle parler?

OSWALD.

« Si, pour se faire entendre, il faut articuler
« Des sons qui soient produits par la bouche et la langue;
« Elle est muette : mais, en place de harangue,
« S'il suffit d'un regard intelligent et vif,
« D'un mouvement adroit et d'un geste expressif,
« Elle parle, Monsieur : ses yeux pleins d'éloquence
« N'ont pas à regretter des lèvres l'assistance. »

Ancienne comédie.

Sur le palier du premier escalier qui conduisoit à l'entrée difficile et bien défendue du château d'Holm-Peel, Peveril fut arrêté et rencontré par la petite suivante de la comtesse. C'était une des filles les plus sveltes et des moins hautes de taille qu'on pût voir; mais elle offroit dans tous ses membres une rare perfection; une tunique de soie verte, d'une forme particulière, contribuoit à faire valoir les dons qu'elle tenoit de la nature. Sa peau étoit plus brune que ne l'est ordinairement celle des Européens, et ses longs cheveux soyeux, dont les tresses auroient tombé plus bas que ses genoux, paroissoient être aussi l'attribut d'une origine étrangère. Son visage res-

sembloit à la plus charmante miniature, et il y avoit une vivacité, un feu, une décision dans la physionomie de Fenella, surtout dans ses yeux, qu'elle devoit probablement à l'imperfection de ses autres organes, puisque ce n'étoit que par la vue qu'elle pouvoit s'instruire de ce qui se passoit autour d'elle.

Cette jolie muette possédoit plusieurs petits talents qu'elle devoit à son aptitude peu ordinaire et à la compassion qu'avoit inspirée à la comtesse sa malheureuse situation. Par exemple, personne ne savoit mieux qu'elle se servir de l'aiguille, et elle dessinoit avec tant d'adresse que, de même que les anciens Mexicains, elle faisoit quelquefois à la hâte une esquisse au crayon pour exprimer plus promptement ses idées, soit par la représentation même des objets dont elle vouloit parler, soit par quelques signes emblématiques. Elle avoit surtout fait tant de progrès dans l'art de l'*écriture ornée*, en vogue à cette époque, qu'elle auroit pu rivaliser de renommée avec MM. Snow, Shelley et autres maîtres en ce genre d'écrire, dont les cahiers d'exemples, conservés dans les bibliothèques des curieux, montrent encore sur leur frontispice ces artistes souriants, couverts de longues robes flottantes et d'énormes perruques, à la gloire éternelle de la calligraphie.

Fenella avoit encore un esprit subtil et une

intelligence admirable. Elle étoit la favorite de lady Derby et des deux jeunes gens avec qui elle causoit avec beaucoup de liberté, par le moyen d'un système de signes qui, établi peu à peu parmi eux, suffisoit pour les besoins ordinaires de la conversation.

Mais quoique heureuse de l'indulgence et de la faveur de sa maîtresse, dont il étoit rare qu'elle se séparât, cette jeune fille n'étoit nullement la favorite du reste de la maison. Dans le fait, il sembloit que son caractère, aigri peut-être par le sentiment de son infortune, ne répondoit pas à ses autres qualités. Elle avoit des manières hautaines, même à l'égard des domestiques de première classe; car ceux de lady Derby étoient de plus haut rang et de meilleure condition que dans les familles de la noblesse en général. Maintefois on se plaignoit non-seulement de son air de réserve et de hauteur, mais de son caractère irascible et vindicatif. Il est vrai que son penchant à une sorte de colère avoit été mal à propos encouragé par les jeunes gens, et surtout par le comte, qui s'amusoit quelquefois à la tourmenter pour se procurer le plaisir de voir les mouvements singuliers et d'entendre les murmures inarticulés par lesquels elle exprimoit son ressentiment. A son égard, elle ne se permettoit qu'une sorte de pétulance, et des gestes

exprimant l'impatience qu'elle éprouvoit; mais, quand elle étoit courroucée contre des gens d'une condition inférieure, l'expression de sa colère, ne pouvant se soulager par des paroles, avoit quelque chose qui étoit presque effrayant, tant étoient extraordinaires les tons et les gestes convulsifs qu'elle appeloit à son aide. Les domestiques de seconde classe, envers lesquels elle étoit plus généreuse que ses moyens ne paroissoient le lui permettre, lui témoignoient beaucoup de déférence et de respect; mais c'étoit le résultat de la crainte plutôt que d'un attachement réel; car les caprices de son caractère se faisoient remarquer jusque dans ses dons, et ceux qui en profitoient le plus souvent sembloient douter des motifs de sa libéralité.

Toutes ces particularités conduisirent à une conclusion digne de l'esprit superstitieux des habitants de l'île de Man. Dévots, croyant à toutes les légendes des fées, si chéres aux tribus celtes, ils regardoient comme un fait incontestable que les lutins [1] avoient coutume d'enlever les enfants avant qu'ils fussent baptisés, pour y substituer ceux de leur race, mais auxquels il manquoit toujours quelqu'un des organes propres au genre humain. Telle étoit l'origine qu'ils attribuoient

[1] *Elf*, espèce de farfadets ou de génies, de la famille du Trilby de M. Ch. Nodier. (*Note de l'Éditeur.*)

à Fenella, et la petitesse de sa taille, son teint brun, ses cheveux longs et soyeux, la singularité de ses manières et les caprices de son humeur, étoient, suivant eux, les attributs de la race irritable, inconstante et dangereuse dont ils la supposoient issue. Il paroissoit même que, quoiqu'aucune plaisanterie n'eût l'air de l'offenser davantage que lorsque lord Derby l'appeloit en riant *la reine des lutins*, on faisoit quelque autre allusion à sa parenté prétendue avec la race des pygmées, cependant son affectation à porter sans cesse une robe verte, couleur qu'on supposoit affectionnée par les fées, sembloit avoir pour but de confirmer ces idées superstitieuses, peut-être parce qu'elles lui donnoient plus d'autorité sur les classes subalternes.

Mille contes circuloient sur le lutin de la comtesse, car c'étoit ainsi qu'on nommoit généralement Fenella dans toute l'île, et les mécontents de la secte la plus rigoriste étoient convaincus qu'il n'y avoit qu'une papiste et une femme mal pensante qui pût garder près de sa personne une créature d'une origine si suspecte. On prétendoit que Fenella n'étoit sourde et muette qu'à l'égard des habitants de ce monde, et qu'on l'avoit entendue rire, parler et chanter, en véritable lutin, avec les êtres invisibles de sa propre race. On disoit encore qu'elle avoit *un double*, une sorte

d'apparition lui ressemblant, qui couchoit dans l'antichambre de la comtesse, tandis que la véritable Fenella alloit chanter au clair de la lune avec les sirènes, sur les sables de la mer, ou danser avec les fées dans le vallon enchanté de Glenmoy, ou sur les montagnes de Snawfell et de Barool. Les sentinelles aussi auroient fait serment au besoin qu'ils avoient vu cette jeune fille passer près d'eux pendant la nuit, tandis qu'ils étoient de garde sur les murailles, sans qu'il fût plus en leur pouvoir de lui adresser la parole que s'ils eussent été aussi muets qu'elle. Les gens instruits n'accordoient pas plus d'attention à tous ces contes absurdes qu'on n'en donne ordinairement aux exagérations ridicules des ignorants, qui confondent si souvent l'extraordinaire avec le surnaturel.

Telle étoit la jeune fille qui, tenant en main une petite baguette d'ébène de forme antique, qu'on auroit pu prendre pour une baguette divinatoire, arrêta Julien au haut de l'escalier qui descendoit du rocher dans la cour du château. Nous aurions dû faire observer que Julien montroit toujours beaucoup de bonté à Fenella, et ne se permettoit jamais ces plaisanteries auxquelles se livroit la gaîté de son ami, qui avoit moins d'égards pour la situation et la sensibilité de cette infortunée. De même Fenella, de son

côté, avoit pour Julien plus de déférence que pour qui que ce fût dans la maison, lady Derby toujours exceptée.

En cette occasion, s'arrêtant au milieu de l'escalier étroit, de manière à empêcher Peveril d'y passer, elle commença à le questionner, en faisant des gestes que nous allons essayer de décrire. Elle étendit d'abord la main, en y joignant le regard expressif dont elle se servoit comme d'un point d'interrogation. Julien lui répondit en étendant le bras à son tour pour lui faire entendre qu'il alloit à une distance considérable. Fenella prit un air grave, secoua la tête, et lui montra la fenêtre de la chambre de la comtesse, qu'on pouvoit voir de l'endroit où ils étoient. Peveril sourit, et fit un signe de tête pour lui indiquer qu'il n'y avoit aucun danger à laisser sa maîtresse pour si peu de temps. La muette toucha alors une plume d'aigle qu'elle portoit dans ses cheveux, signe dont elle se servoit ordinairement pour désigner le comte, et jeta sur Julien un de ses regards interrogateurs, qui sembloit dire: — Va-t-il avec vous? — Julien fit un signe négatif en souriant; et, fatigué de cet interrogatoire, fit un effort pour passer à côté d'elle. Fenella fronça le sourcil, frappa la terre perpendiculairement du bout de sa baguette d'ébène, et secoua de nouveau la tête, comme pour s'opposer à son

passage. Mais voyant que Julien persistoit, elle eut recours tout à coup à un moyen plus doux et plus efficace pour le retenir. Elle saisit d'une main un pan de son habit, et leva l'autre vers lui, comme si elle eût voulu l'implorer, tandis que tous les traits de sa jolie figure prenoient l'expression de la plus instante supplication, et que le feu de ses grands yeux noirs, généralement si vifs et si perçants qu'ils annonçoient une âme trop grande pour la petite sphère qu'elle animoit, sembloit momentanément éteint par les grosses larmes suspendues aux cils de ses paupières.

Il s'en falloit de beaucoup que Peveril n'éprouvât aucun intérêt pour une pauvre fille dont les motifs pour s'opposer à son départ sembloient être son affection pour sa maîtresse, et les craintes qu'elle concevoit pour la sûreté de cette dame. Il tâcha de la rassurer en souriant, et de lui faire comprendre, par tous les signes qu'il put imaginer, qu'il n'y avoit aucun péril, et qu'il reviendroit incessamment. Ayant réussi à dégager des mains de Fenella le pan de son habit, il passa brusquement, et descendit l'escalier le plus promptement qu'il lui fût possible, afin d'éviter de nouvelles importunités.

Mais l'activité de la jeune fille ne le cédoit en rien à la sienne. Elle persista à vouloir l'arrêter, et elle réussit, au risque de perdre la vie ou de

se briser les membres, à se jeter une seconde fois sur son passage, pour l'empêcher de continuer sa route. Avant d'en venir à bout, elle fut obligée de se laisser couler le long de la rampe d'une batterie où étoient placés deux petits obusiers pour nettoyer le passage dans le cas où quelques ennemis seroient parvenus à gravir jusqu'à cette hauteur. Julien avoit à peine eu le temps de frémir en la voyant glisser le long de ce parapet, qu'il la vit, semblable à ces réseaux de duvet qui voltigent dans l'air pendant une matinée de printemps, debout et en face de lui sur la plate-forme, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Il s'efforça, par son air grave et par ses gestes, de lui faire comprendre combien il blâmoit sa témérité, mais ce reproche, quoiqu'elle parût parfaitement le comprendre, fut absolument perdu. Un geste de la main, fait à la hâte, lui annonça qu'elle méprisoit le danger, et s'inquiétoit peu de la remontrance; elle recommença avec plus d'ardeur que jamais les gestes expressifs par lesquels elle avoit déjà cherché à le retenir dans la forteresse.

Julien fut presque ébranlé par son opiniâtreté. — Est-il possible, pensa-t-il, que la comtesse soit en danger, et que cette jeune fille, par sa pénétration, ait eu l'adresse d'apercevoir ce qui a échappé aux observations des autres?

Il fit signe à la hâte à Fenella de lui donner les tablettes et le crayon qu'elle portoit ordinairement sur elle, et il y écrivit cette question :

—Votre maîtresse est-elle en danger, pour que vous m'arrêtiez ainsi?

Fenella écrivit à l'instant : — Ma maîtresse est en danger; mais votre projet vous expose à un danger plus grand.

— Comment? Quoi! Que savez-vous de mon projet? s'écria Julien, oubliant, dans l'excès de sa surprise, que celle à qui il parloit ainsi n'avoit ni oreilles pour l'entendre ni voix pour lui répondre. Pendant ce temps elle avoit repris ses tablettes, et d'un crayon rapide elle y dessina presque d'un trait une scène qu'elle montra à Julien.

A sa grande surprise, il y reconnut le rocher de Goddard-Crowan, monument remarquable dont elle avoit tracé l'esquisse avec assez d'exactitude. On y voyoit aussi un homme et une femme, et, quoique leurs visages ne fussent indiqués que par quelques coups de crayon, il crut y remarquer quelque ressemblance avec le sien et celui d'Alice Bridgenorth.

Quand il eut regardé un instant cette esquisse avec une surprise extrême, Fenella reprit ses tablettes, mit un doigt sur le dessin, branla la tête d'un air expressif, et fronça en même temps le

sourcil comme pour lui défendre de se trouver au rendez-vous qu'elle avoit représenté. Julien, quoique déconcerté, n'étoit pourtant nullement disposé à se soumettre à l'autorité de celle qui se mêloit de lui donner des avis. Quels que fussent les moyens par lesquels une jeune fille qui ne sortoit presque jamais de l'appartement de la comtesse eût pu découvrir un secret dont il se croyoit seul dépositaire, il n'en trouvoit que plus nécessaire de voir Alice, afin d'apprendre d'elle, s'il étoit possible, comment ce secret avoit transpiré. Il avoit aussi formé le projet de chercher Bridgenorth, se persuadant qu'un homme aussi raisonnable et aussi calme qu'il avoit paru dans leur dernière conférence pourroit, quand il sauroit que la comtesse étoit instruite de ses intrigues, se laisser persuader de mettre fin, en s'éloignant de l'île, aux dangers qu'il faisoit courir à cette dame, et à ceux auxquels il s'exposoit lui-même. Et, s'il pouvoit y réussir, pensoit-il, il rendroit en même temps un service signalé au père de sa bien-aimée Alice; au comte, qu'il tireroit de son état d'inquiétude; et à la comtesse, à qui il éviteroit le danger de mettre une seconde fois la juridiction féodale en opposition avec celle de la couronne d'Angleterre; c'étoit par-là lui assurer à elle et à sa famille la possession tranquille de l'île de Man.

L'esprit occupé de ce plan de médiation, Peveril résolut de se débarrasser de l'opposition que Fenella mettoit à son départ, avec moins de cérémonie qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors. L'enlevant tout à coup entre ses bras, avant qu'elle pût s'apercevoir de son dessein, il lui fit faire un demi-tour, l'assit sur l'escalier au-dessus de lui, et descendit à pas précipités.

Ce fut alors que la jeune muette s'abandonna à toute la violence de son caractère. Frappant des mains plusieurs fois, elle fit entendre en même temps, pour exprimer son mécontentement, un son si discordant, qu'il ressembloit au cri d'un sauvage plutôt qu'à une articulation produite par les organes d'une femme. Peveril fut si effrayé de ce cri, qui retentit de rocher en rocher, qu'il ne put s'empêcher de s'arrêter et de se retourner, pour voir si Fenella n'avoit éprouvé aucun accident. Il la vit debout, les yeux ardents, et défigurée par la colère. Elle frappa du pied, le menaça de son poing fermé, et, lui tournant le dos sans lui faire d'autres adieux, elle remonta les marches escarpées de l'escalier avec la légèreté d'une chèvre qui gravit un rocher, et s'arrêta un instant sur le premier palier pour se retourner.

Julien ne put éprouver que surprise et compassion en voyant la colère impuissante d'une infortunée, isolée en quelque sorte du reste du

genre humain, et qui n'avoit pu recevoir dans son enfance ces instructions salutaires, grâce auxquelles nous parvenons à dompter nos passions rebelles avant qu'elles aient acquis tout leur développement. Il lui fit signe de la main, comme pour lui adresser un adieu amical; mais elle n'y répondit qu'en le menaçant de nouveau du poing; et, franchissant le reste de l'escalier avec une vitesse presque surnaturelle, elle disparut bientôt à ses yeux.

Peveril ne réfléchit pas davantage sur la conduite de la jeune muette; mais, se hâtant de courir au village où étoient les écuries, et y ayant pris sa petite jument, il se mit en marche vers le rendez-vous, avec plus de vitesse qu'on n'auroit cru pouvoir en attendre de la petite taille de l'animal qu'il montoit.

Quelle cause avoit pu produire un si grand changement dans la conduite d'Alice à son égard, se disoit-il, puisqu'au lieu de me recommander l'absence, suivant sa coutume, elle m'a volontairement assigné un rendez-vous?

Livré ainsi à toutes les idées qui se succédoient l'une à l'autre dans son imagination, tantôt il pressoit légèrement de ses jambes les flancs de Fairy, tantôt il lui appuyoit doucement sa houssine sur le cou; quelquefois il l'excitoit de la voix, car Fairy n'avoit pas besoin de sentir ni le

fouet ni l'éperon, et elle parcourut la distance qui séparoit le château d'Holm-Peel de la pierre de Goddard-Crowan, à raison de douze milles par heure.

La pierre monumentale destinée à conserver le souvenir de quelque haut fait d'un roi de l'île de Man, depuis long-temps oublié, est située sur l'un des côtés d'une étroite vallée, ou, pour mieux dire, d'un défilé, à l'abri de tous les regards par les monts escarpés qui le bordent. C'est sur un de leurs sommets que s'élève un fragment de rochers, informe, gigantesque, et comme suspendu sur la petite rivière qui arrose le vallon.

CHAPITRE XVII.

« Quoi ! c'est un rendez-vous que l'Amour a donné ?
« La fille a l'œil en pleurs, l'amant est consterné ;
« Leurs regards tristement se baissent vers la terre :
« Les chagrins de l'amour sont si doux d'ordinaire !
« Non, il n'a pas conduit ce qui se passe entre eux. »

Ancienne comédie.

En approchant du monument de Goddard-Crowan, Julien jeta en avant plus d'un regard inquiet, pour reconnoître si quelque objet visible au delà de l'énorme rocher lui apprendroit s'il avoit été prévenu au rendez-vous. Bientôt une mante agitée par le vent, et le mouvement que fit celle qui la portoit, pour l'assujettir sur ses épaules, lui firent connoître qu'Alice y étoit déjà arrivée. Un instant lui suffit pour sauter à bas de Fairy qu'il laissa errer dans la vallée, et l'instant d'après le vit à côté d'Alice Bridgenorth.

Alice tendit la main à son amant, qui accouroit vers elle en franchissant avec toute l'ardeur d'un jeune lévrier les obstacles que lui opposoit un sentier raboteux; Julien la saisit et la couvrit de baisers. Pendant un moment ou deux la belle Alice ne s'opposa point à cette hardiesse, et la main qui auroit dû défendre l'autre ne servit qu'à cacher

la rougeur de ses joues. Mais Alice, quelque jeune qu'elle fût, et quoique attachée à Julien par une longue habitude d'intimité, savoit parfaitement maîtriser la force d'une affection dont elle devoit se défier.

— Cela n'est pas bien, dit-elle en dégageant sa main de celle de son amant; cela n'est pas bien, Julien. Si j'ai commis une imprudence en vous donnant un rendez-vous en ce lieu, ce n'est pas à vous à me le faire sentir.

Le cœur de Peveril avoit été embrasé de bonne heure par ce feu qui prive l'amour de tout égoïsme, et qui l'élève à une générosité sublime, à un dévouement désintéressé. Il n'opposa aucune résistance lorsqu'Alice retira sa main, et il la lui rendit avec le même respect qu'il auroit eu pour une femme d'un rang de beaucoup supérieur au sien. Alice s'assit sur un fragment de rocher que la nature avoit couvert d'un tapis de mousse, de lichens et de fleurs sauvages, et auquel elle avoit donné pour dossier un bouquet de bois taillis. Julien s'y plaça près d'elle, mais à une distance suffisante pour indiquer qu'il n'étoit venu que par ses ordres, et uniquement pour l'écouter et lui obéir. Alice reprit plus d'assurance en remarquant le pouvoir qu'elle avoit sur son amant, et celui que Peveril exerçoit sur lui-même : ce que bien des jeunes filles, à la place d'Alice,

auroient regardé comme incompatible avec une passion ardente, lui parut une preuve de sincérité respectueuse et d'un amour désintéressé. Elle reprit donc, en lui parlant, ce ton de confiance qui appartenoit plutôt aux sentiments de leur première connoissance qu'aux scènes qui s'étoient passées entre eux depuis que Peveril lui avoit avoué sa tendresse, et avoit par-là jeté de la contrainte dans leur liaison.

— Julien, lui dit-elle, votre visite d'hier, cette visite faite si mal à propos, m'a causé beaucoup de chagrin. Elle a égaré mon père ; elle vous a mis en danger. J'ai résolu de braver tous les risques pour vous en avertir ; ne me blâmez pas d'avoir agi avec imprudence en vous demandant cette entrevue solitaire, car vous savez combien il est difficile de se fier à la pauvre Debora.

— Pouvez-vous craindre que j'interprète mal aucune de vos actions, Alice? répondit Julien avec chaleur, moi à qui vous avez accordé une faveur si précieuse, moi qui vous en ai tant d'obligation !

— Point de protestations, Julien, elles ne servent qu'à me faire mieux sentir combien j'ai agi avec imprudence. Mais j'ai fait pour le mieux. Je ne pouvois me résoudre à vous voir, vous que je connois depuis si long-temps, vous qui

dites que vous me regardez d'un œil favorable...

— D'un œil favorable ! s'écria Peveril en l'interrompant ; ah ! Alice, quelle expression froide et insignifiante pour peindre la tendresse la plus sincère et la plus dévouée !

— Nous ne nous querellerons pas sur les mots, dit Alice d'un air mélancolique ; mais ne m'interrompez plus. Je ne pouvois vous voir, disois-je, vous qui avez conçu pour moi un attachement sincère, mais inutile et sans espoir, vous jeter en aveugle dans un piége, et vous laisser tromper et séduire par suite de vos sentiments pour moi.

— Je ne vous comprends point, Alice, et je ne vois pas à quel danger je puis être exposé en ce moment. Les sentiments que votre père a exprimés sont inconciliables avec des projets hostiles. S'il n'est pas offensé des désirs audacieux que je puis avoir formés, et toute sa conduite prouve le contraire, je ne connois pas un homme sur la terre en qui j'aie moins à craindre de trouver un ennemi.

— Mon père veut le bien de son pays et le vôtre, Julien. Cependant je crains quelquefois qu'il ne nuise à la bonne cause au lieu de la servir ; et je crains encore davantage qu'en voulant vous engager comme auxiliaire dans ses projets, il n'oublie les liens qui doivent vous attacher,

et qui vous amèneront, j'en suis sûre, à une conduite différente de la sienne.

— Vous redoublez les ténèbres autour de moi, Alice; je sais fort bien que les sentiments politiques de votre père sont tout différents des miens; mais, même pendant les scènes sanglantes de la guerre civile, combien avons-nous vu d'exemples d'hommes vertueux et respectables qui ont mis de côté les préjugés et les affections de parti, et ont eu l'un pour l'autre un respect sincère, une véritable affection même, sans renoncer à leurs principes.

— Cela peut-être, mais ce n'est pas ce genre de liaison que mon père désire former avec vous. C'est vers un autre but qu'il prétend vous entraîner, et vers lequel il espère que votre malheureuse affection pour sa fille vous décidera à marcher.

— Et que pourrois-je lui refuser, avec la perspective qu'il offre à mes yeux?

— La trahison et le déshonneur, tout ce qui vous rendroit indigne de l'objet auquel vous attachez tant de prix, ce prix fût-il cent fois audessous de celui que vous lui supposez.

— Quoi! s'écria Peveril se livrant involontairement à l'impression qu'Alice désiroit faire sur lui, votre père, dont les idées de devoir sont si sévères, pourroit-il désirer de m'entraîner dans

quelque entreprise qui pourroit mériter même l'ombre d'un reproche déshonorant de trahison?

— Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, Julien. Mon père est incapable de vous demander la moindre chose sans la regarder comme juste et honorable. Il pense même qu'il ne demande de vous que le paiement d'une dette dont vous êtes redevable comme créature à votre créateur, comme homme à vos semblables.

— S'il n'exige pas autre chose de moi, Alice, quel peut être le danger de notre liaison? Si nous sommes déterminés lui à ne me demander, et moi à ne lui accorder que ce que notre conviction nous représente comme juste, qu'ai-je à craindre, et comment mes liaisons avec votre père peuvent-elles devenir dangereuses? Croyez-moi, ses discours ont déjà fait impression sur moi à quelques égards, et il a écouté avec patience et tranquillité les objections que je lui ai faites de temps en temps. Vous ne rendez pas justice au major Bridgenorth en le confondant avec ces esprits exagérés qui, sur l'article de la politique et sur celui de la religion, ne veulent rien entendre qui ne soit d'accord avec leurs préventions.

— C'est vous, Julien, qui vous trompez sur les sentiments de mon père, sur ses projets relativement à vous, et sur vos moyens de résistance. Je ne suis qu'une jeune fille, mais les circons-

tances m'ont appris à penser par moi-même et à réfléchir sur le caractère de ceux qui m'entourent. Les opinions de mon père, en religion et en politique, lui sont aussi chères que l'existence à laquelle il n'est attaché que pour la consacrer à les faire réussir. Ces opinions l'ont accompagné toute sa vie, à bien peu de modifications près. Il fut un temps où elles l'élevèrent à la prospérité; et, quand elles ne convinrent plus à l'esprit du jour, il souffrit pour les avoir conservées. Elles font partie, la plus chère partie de son existence. S'il ne vous les montre pas d'abord dans toute la force qu'elles ont acquise sur son esprit, ne croyez pas pour cela qu'elles aient moins de pouvoir sur lui. Celui qui veut faire des prosélytes doit marcher pas à pas. Mais qu'il sacrifie à un jeune homme sans expérience, dont le motif déterminant ne lui paroîtra mériter que le nom de passion puérile, quelque partie de ces principes qu'il a gardés comme un trésor précieux, dont on lui a fait tour à tour une vertu et un crime, c'est une chose impossible : ne vous livrez pas à de pareils rêves. Si vous revoyez mon père, il faut que vous soyez la cire, et qu'il soit le cachet ; qu'il vous donne l'impression, une impression profonde, et que vous la receviez.

— Cela seroit déraisonnable, dit Peveril. Je vous avouerai pourtant, Alice, que je ne suis

pas tout-à-fait l'esclave des opinions que mon père a embrassées, quelque respect que j'aie pour sa personne. Je voudrois que nos Cavaliers, ou quel que soit le nom qu'il leur plaise de se donner, eussent un peu plus de charité pour ceux qui n'adoptent pas leurs principes politiques; mais espérer que je renoncerai à ceux dans lesquels j'ai vécu jusqu'ici, ce seroit me supposer capable d'abandonner ma bienfaitrice, et de briser le cœur de mes parents.

— C'étoit le jugement que je portois de vous, et c'est pourquoi je vous ai demandé cette entrevue pour vous conjurer de rompre toute liaison avec ma famille, de retourner dans le sein de la vôtre, ou, ce qui seroit beaucoup plus sûr, de passer une seconde fois sur le Continent, et d'y attendre que Dieu fasse luire de plus beaux jours sur l'Angleterre; car l'horizon est chargé de nuages précurseurs de terribles tempêtes.

— Et pouvez-vous m'ordonner de partir? dit le jeune homme en lui prenant une main qu'elle ne chercha pas à retirer. Pouvez-vous m'ordonner de partir, et prendre encore quelque intérêt à ma destinée? Pouvez-vous m'ordonner, par crainte de dangers auxquels je dois faire face comme homme, comme noble, comme sujet loyal, d'abandonner lâchement mes parents, mes amis, mon pays; de ne m'opposer en rien au mal que

je pouvois aider à prévenir; de perdre l'espoir de faire le peu de bien qu'il est en mon pouvoir; de décheoir d'un rang honorable pour devenir un fugitif, un vil esclave des événements? Est-il possible que ce soit là ce que vous m'ordonnez? Pouvez-vous me dire de faire tout cela, et de renoncer en même temps pour jamais à vous et au bonheur? Cela m'est impossible. Je ne saurois trahir à la fois l'honneur et l'amour.

— Il n'y a pas de remède, dit Alice; mais elle ne put retenir un soupir en prononçant ces paroles. Il n'y a pas de remède; il n'en existe aucun. Il est inutile de penser aujourd'hui à ce que nous aurions pu être l'un pour l'autre, dans des circonstances plus favorables, puisque dans celles où nous nous trouvons, quand la guerre est à la veille de se déclarer entre nos parents et nos amis, nous ne pouvons que nous souhaiter réciproquement du bonheur, bien froidement, de bien loin, et nous séparer en ce moment, en ce lieu même, pour ne plus nous revoir.

— Non, de par le ciel! s'écria Peveril animé par ses propres sensations, et surtout par l'émotion que sa belle compagne cherchoit en vain à dissimuler; non, de par le ciel! nous ne nous séparerons pas, Alice; nous ne nous séparerons pas. S'il faut que je quitte mon pays natal, il faut que vous soyez ma compagne d'exil. Qu'avez-

vous à perdre? Qui avez-vous à quitter? votre père? La bonne vieille cause, comme il l'appelle, lui est plus chère que mille filles; et votre père excepté, quel lien peut retenir mon Alice dans cette île stérile, dans quelque partie que ce soit des domaines britanniques où son Julien ne se trouveroit pas près d'elle?

— Oh! Julien, répondit la jeune fille, pourquoi me rendre mes devoirs plus pénibles par des projets visionnaires, par des discours que je ne devrois pas écouter, et que vous ne devriez pas tenir. Vos parents... mon père.... c'est une chose impossible.

— Ne craignez rien relativement à mes parents, Alice, dit Julien en se rapprochant d'elle, et en se hasardant à placer son bras autour de sa taille; ils m'aiment, et ils apprendront bientôt à aimer en Alice le seul être sur la terre qui pouvoit rendre leur fils heureux. Quant à votre père, quand ses intrigues religieuses et politiques lui permettront de vous accorder une pensée, ne jugera-t-il pas que votre bonheur, votre sûreté, seront plus à l'abri des événements quand vous serez mon épouse, que si vous continuez à être confiée aux soins mercenaires d'une femme aussi folle qu'ignorante? Son orgueil peut-il désirer pour vous un établissement plus convenable? Ce que je dois posséder un jour ne doit-il pas suffire à son am-

bition? Venez donc, Alice, et puisque vous me condamnez au bannissement, puisque vous me défendez de prendre part aux mouvements qui paroissent sur le point d'agiter l'Angleterre, venez, car vous seule, oui, vous seule pouvez me réconcilier avec l'exil et l'inaction, et donner le bonheur à celui qui est disposé à renoncer pour vous à l'honneur.

— Cela ne se peut, cela ne se peut, dit Alice; et sa voix trembloit en prononçant ce refus. Et cependant, ajouta-t-elle, combien de jeunes filles à ma place, si elles se trouvoient, comme moi, seules et sans protecteurs... Mais non, Julien, non, je ne le dois pas; je ne le dois pas pour vous-même.

— Ne dites pas que vous ne le devez pas pour moi, Alice, s'écria Julien avec chaleur, ce seroit ajouter l'insulte à la cruauté. Si vous voulez faire quelque chose pour moi, vous me direz *oui*; ou si vous craignez de prononcer ce mot, laissez tomber sur mon sein cette tête charmante. Le moindre signe, le moindre coup d'œil suffira pour m'annoncer votre consentement. Tout sera prêt dans une heure; celle qui suivra nous verra unir par la main d'un prêtre, et avant la fin de la troisième, nous verrons cette île fuir derrière nous, et nous serons en route pour le Continent.

Mais tandis qu'il parloit ainsi, se flattant d'ob-

tenir le consentement sollicité avec tant d'instances, Alice étoit parvenue à s'armer de toute sa résolution, d'abord ébranlée par l'ardeur de son amant, par l'impulsion de sa propre tendresse, et par la singularité de sa situation qui sembloit justifier en elle ce qui auroit été blâmable dans une autre.

Le résultat d'un moment de délibération fut donc fatal aux projets de Julien. Elle écarta le bras qui lui pressoit la taille, se leva, et repoussant ses tentatives pour se rapprocher d'elle ou la retenir, dit avec une simplicité qui n'étoit pas sans dignité :

— Julien, je savois parfaitement que je courois de grands risques en vous donnant ce rendez-vous; mais je ne m'imaginois guère que j'aurois été assez cruelle envers vous et envers moi pour vous laisser découvrir, comme vous ne l'avez vu aujourd'hui que trop clairement, que je vous aime plus que vous ne m'aimez : mais, puisque vous le savez, je vous prouverai que l'amour d'Alice est désintéressé. Elle ne portera pas un nom déshonoré dans votre ancienne maison. Si, par la suite des temps, il se rencontre dans votre famille quelque individu qui trouve les prétentions de la hiérarchie ecclésiastique exhorbitantes, qui juge les pouvoirs de la couronne trop étendus, on ne dira pas qu'il a puisé ses idées

dans le sang de son aïeule Alice, de la fille d'un whig.

— Pouvez-vous parler ainsi, Alice? s'écria son amant; pouvez-vous employer de semblables expressions? Ne sentez-vous pas qu'elles prouvent évidemment que c'est votre orgueil, et non votre amour pour moi, qui vous porte à vous refuser à notre bonheur commun?

— Il n'en est rien, Julien, il n'en est rien, répondit Alice les larmes aux yeux: c'est la voix du devoir qui nous parle à tous deux, et que nous ne pouvons refuser d'écouter sans risquer notre bonheur en ce monde et en l'autre. Pensez à ce que je souffrirois, moi la cause de tous ces maux, si je voyois votre père froncer le sourcil, votre mère pleurer, vos nobles amis s'éloigner de vous, et vous-même faire la pénible découverte que vous avez encouru leur mépris et leur ressentiment, pour satisfaire une passion de jeunesse, tandis que les foibles attraits qui avoient suffi pour vous écarter du droit chemin disparoîtroient peu à peu sous l'influence des chagrins et des regrets. Je ne puis courir un tel risque: je ne vois que trop clairement qu'il vaut mieux que nous rompions ensemble et que nous nous séparions; et je remercie Dieu de m'avoir assez éclairée pour me faire apercevoir ma folie et la vôtre, et de m'avoir donné la force d'y résister.

Adieu donc, Julien; mais écoutez d'abord un avis solennel. Ce n'est que pour vous le donner que je vous ai fait venir ici. Fuyez mon père; vous ne pouvez marcher dans le même sentier que lui, et rester fidèle à la reconnoissance et à l'honneur. Ce qu'il fait d'après des motifs purs et honorables, vous ne pourriez le faire qu'en cédant à l'impulsion d'une passion folle et intéressée, et contraire à tous les engagements que vous avez contractés en recevant le jour.

— Encore une fois, Alice, je ne vous comprends pas. Si une action est bonne en elle-même, il est inutile d'en chercher la justification dans les motifs de celui qui la fait; si elle est mauvaise, ces motifs ne peuvent la justifier.

— Si votre passion ne peut l'emporter sur ma raison, Julien, vos sophismes ne pourront m'aveugler. Si le patriarche avoit destiné son fils à la mort par tout autre motif que la foi, et une humble obéissance à un commandement divin, il auroit médité un meurtre et non un sacrifice. Dans nos dernières guerres, aussi sanglantes que déplorables, combien d'hommes ont tiré l'épée des deux côtés, avec des motifs purs et honorables? Mais combien d'autres ont pris les armes par ambition, par égoïsme, par soif de pillage? Cependant, quoiqu'ils aient marché dans les mêmes rangs, que leurs chevaux se soient avancés



au son des mêmes trompettes, on chérit la mémoire des premiers, soit royalistes, soit patriotes, tandis que celle de ces êtres qui ont agi d'après une impulsion basse et sordide est oubliée ou détestée. Je vous le répète donc encore une fois, évitez mon père; quittez cette île, qui sera bientôt le théâtre d'étranges incidents; et tant que vous y resterez, méfiez-vous de tout, même de ceux auxquels il paroît impossible que l'ombre même du soupçon s'attache. Ne vous fiez pas même aux pierres d'Holm-Peel, car elles trouveroient des ailes pour aller porter bien loin votre secret.

Alice s'interrompit en poussant un cri étouffé par la frayeur; car, sortant inopinément de derrière un buisson qui l'avoit caché, son père parut tout à coup devant elle.

Nos lecteurs doivent remarquer que c'étoit la seconde fois que les entretiens secrets des deux amants étoient interrompus par l'apparition inattendue du major Bridgenorth; mais en cette occasion sa physionomie n'étoit pas seulement grave; elle annonçoit le courroux. Il ressembloit à un esprit qui reproche à celui auquel il apparoît d'avoir négligé une condition imposée la première fois qu'il s'étoit rendu visible pour lui. La colère même ne produisit pourtant en lui d'autre signe extérieur qu'une froide sévérité.

— Je vous remercie, Alice, dit-il à sa fille, des peines que vous avez prises pour contrecarrer les projets que j'avois formés pour ce jeune homme et pour vous-même. Je vous remercie, car j'en ai assez entendu pour voir que sans mon apparition inattendue vous auriez poussé la confiance jusqu'à mettre ma vie et celle de mes amis à la merci d'un jeune homme qui, lorsqu'il a devant lui la cause de Dieu et de son pays, n'a pas le loisir d'y songer, tant il est occupé de la figure d'une jeune fille.

Alice, pâle comme la mort, resta immobile, les yeux fixés sur la terre, sans essayer de répondre un seul mot aux reproches de son père.

— Et vous, Monsieur, continua le major en s'adressant à Julien Peveril, vous avez bien récompensé la confiance que je vous avois accordée avec si peu de réserve. J'ai aussi à vous remercier de m'avoir donné une leçon qui peut m'apprendre à n'avoir pas regret au sang roturier que la nature a versé dans mes veines, et à l'éducation grossière que mon père m'a donnée.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, répondit Peveril, qui, sentant la nécessité de dire quelque chose, étoit hors d'état de trouver en ce moment une meilleure réponse.

— Oui, Monsieur, reprit Bridgenorth avec le même air de froideur et le même ton de

sarcasme, je vous remercie de m'avoir appris que l'oubli des droits de l'hospitalité, le manque de bonne foi, et de semblables peccadilles peuvent se rencontrer dans le cœur et dans la conduite de l'héritier d'une famille noble qui compte vingt générations. C'est une grande leçon pour moi, Monsieur, car jusqu'ici j'avois cru, comme le vulgaire, que la noblesse du sang donnoit la noblesse de l'âme. Mais la courtoisie est peut-être une qualité trop chevaleresque pour qu'on y ait recours dans les relations qu'on peut avoir avec un fanatique, une Tête-Ronde, comme moi.

— Major Bridgenorth, répliqua Julien, quelque chose qui ait pu se passer dans cette entrevue, quoi que vous ayez entendu qui ait pu vous déplaire, tout a été causé par la crise du moment. Rien n'étoit prémédité.

— Pas même votre rendez-vous? je suppose, dit le major avec le même sang-froid. Vous êtes venu ici d'Holm-Peel, ma fille s'y est rendue de Blackfort en se promenant, et le hasard vous a réunis près du rocher de Goddard-Crowan! Jeune homme, ne vous dégradez point par de pareilles justifications, elles sont plus qu'inutiles. Et vous, jeune fille, que la crainte de perdre un amant a pu conduire presque jusqu'à trahir votre père, retournez chez vous; je vous parlerai plus à loisir,

et je vous enseignerai la pratique de ces devoirs que vous paroissez avoir oubliés.

— Sur mon honneur, Monsieur, dit Julien, votre fille n'a rien à se reprocher. Elle a résisté à toutes les offres que la violence inconsidérée de ma passion m'a porté à lui faire.

— Ainsi donc, en deux mots, dit Bridgenorth, je ne dois pas croire que ce soit d'après l'invitation spéciale d'Alice, que vous êtes venu dans ce lieu écarté!

Peveril ne savoit que répondre, et le major fit encore signe de la main à sa fille de se retirer.

— Je vous obéis, mon père, répondit Alice, qui avoit eu le temps de se remettre de sa surprise; mais je prends le ciel à témoin que vous êtes injuste si vous me supposez capable de trahir vos secrets, quand même il s'agiroit de sauver ma vie et celle de Julien. Je sais parfaitement que vous marchez dans un sentier dangereux; mais vous le faites les yeux ouverts, et vous pouvez apprécier vos motifs. Mon seul désir étoit d'empêcher ce jeune homme de s'exposer aveuglément aux mêmes périls, et j'avois le droit de l'en avertir, puisque les sentiments par lesquels il se laisse aveugler lui sont inspirés par moi.

— Fort bien, jeune fille! Vous avez dit tout ce que vous aviez à dire; retirez-vous, et laissez-

moi terminer la conférence que vous avez si sagement commencée.

— Je pars, mon père. — Julien, c'est à vous que j'adresse mes dernières paroles, et je vous en dirois autant à mon dernier soupir. Adieu, soyez prudent.

A ces mots, elle se retira, s'enfonça dans les broussailles, et disparut à leurs yeux.

— Voilà un véritable échantillon de ce que sont les femmes, dit le major en la regardant s'éloigner. Elles mettroient en danger la cause des nations plutôt qu'un cheveu de la tête d'un amant. Et vous, monsieur Peveril, vous partagez sans doute son opinion, que le meilleur amour est celui qui n'expose à aucun danger!

— Si je n'avois que des dangers à craindre, répondit Julien fort surpris du ton adouci avec lequel Bridgenorth lui faisoit cette observation, il en est peu que je n'oserois braver pour.... pour mériter votre bonne opinion.

— Ou plutôt, pour obtenir la main de ma fille, dit le major. Eh bien! jeune homme, une chose m'a plu dans votre conduite, quoique j'aie plus d'une raison de m'en plaindre; oui, une chose m'a plu : vous avez franchi cette haute barrière d'orgueil aristocratique dans laquelle votre père et probablement ses pères se tenoient emprisonnés comme dans l'enceinte d'une forteresse féo-

dale. Vous l'avez franchie, dis-je, et vous vous êtes montré disposé à vous allier à une famille que votre père méprise comme basse et ignoble.

Quelque favorable que ce discours parût à Julien pour ses désirs et ses projets, il faisoit si bien sentir quelles seroient, relativement à ses parents, les conséquences du succès qu'il pouvoit obtenir, qu'il trouva très-difficile d'y répondre. Voyant pourtant que Bridgenorth sembloit déterminé à attendre patiemment une réponse, il recueillit assez de courage pour lui dire: — Les sentiments que j'ai conçus pour votre fille, Major, sont de nature à faire taire bien des considérations auxquelles, en tout autre cas, je regarderois comme un devoir de donner l'attention la plus respectueuse. Je ne vous dissimulerai pas que les préjugés de mon père s'élèveroient fortement contre un pareil mariage, mais je crois fermement que, lorsqu'il viendroit à connoître le mérite d'Alice, et à sentir qu'elle seule pourroit faire le bonheur de son fils, ses objections finiroient par s'évanouir.

— En attendant, vous désirez contracter l'union que vous proposez, sans le consentement de vos parents, sauf à la leur faire approuver ensuite? N'est-ce pas ainsi que je dois entendre la proposition que vous venez de faire à ma fille?

La nature humaine et les passions des hommes

ont des retours si irréguliers et si incertains que, quoique Julien, quelques minutes auparavant, eût proposé à Alice de consentir à l'épouser en secret, et à l'accompagner sur le Continent, comme l'unique moyen d'assurer le bonheur de toute sa vie, cette proposition ne lui présenta plus les mêmes idées de bonheur quand il l'entendit sortir de la bouche du major, d'un ton calme, froid et dictatorial. Elle ne sonnoit plus à son oreille comme l'expression d'une passion ardente qui ferme les yeux sur toute autre considération, mais comme le sacrifice de toute la dignité de sa maison fait à un homme qui sembloit ne voir dans tout cela que le triomphe de Bridgenorth sur Peveril. Il resta muet un instant, cherchant en vain des termes propres à exprimer son acquiescement à ce que venoit de dire le major, en conciliant son respect pour ses parents et ce qu'il devoit à l'honneur de sa famille.

Ce délai fit naître les soupçons de Bridgenorth; son œil s'enflamma, ses lèvres tremblèrent, et il s'écria avec un ton de colère : — Jeune homme, ne tergiversez pas avec moi dans cette affaire, à moins que vous ne vouliez que je vous regarde comme un scélérat qui vouloit séduire une malheureuse fille, à l'aide d'une promesse qu'il n'avoit pas dessein d'accomplir. Que j'aie seulement lieu de le soupçonner, et vous verrez si votre

orgueil et votre généalogie pourront vous sauver de la juste vengeance d'un père.

— Vous êtes injuste à mon égard, Major, aussi injuste qu'il est possible de l'être. Je suis incapable de l'infamie dont vous venez de me parler. La proposition que j'ai faite à votre fille étoit aussi sincère que jamais homme put en faire à une femme. Si j'ai hésité à vous répondre, c'est parce que vous jugez nécessaire de me faire subir un interrogatoire si précis, et que vous prétendez connoître mes sentiments et mes projets dans toute leur étendue, sans me donner la moindre explication sur les vôtres.

— Votre proposition se réduit donc à ceci : Vous consentez à conduire ma fille unique en exil dans un pays étranger, et à lui donner un droit à la tendresse et à la protection d'une famille qui la méprisera, comme vous le savez fort bien, à condition que je consentirai à vous accorder sa main, avec une fortune suffisante pour égaler celle de vos ancêtres à l'époque où ils avoient le plus de raison pour être fiers de leurs richesses. La balance ne seroit pas égale dans ce marché. Et cependant, jeune homme, continua-t-il après une pause d'un moment, j'attache si peu d'importance aux biens de ce monde, qu'il ne seroit pas tout-à-fait hors de votre pouvoir de me faire consentir au mariage que vous

me proposez, quelque inégal qu'il puisse paroître.

— Apprenez-moi quels sont les moyens de m'assurer vos bonnes grâces, major Bridgenorth; car je ne puis douter qu'ils ne soient d'accord avec mon honneur et mon devoir, et vous verrez avec quelle docilité je suivrai vos avis, et avec quelle ardeur je souscrirai à toutes vos conditions.

— On peut les récapituler en peu de mots: Soyez honnête homme, et l'ami de votre pays.

— Personne n'a jamais douté que je ne sois l'un et l'autre.

— Pardonnez-moi, jeune homme; car jusqu'ici vous n'en avez encore donné de preuve à personne. Ne m'interrompez pas. Je ne révoque pas en doute votre volonté d'être honnête homme et bon citoyen; mais jusqu'à présent vous n'avez eu ni les lumières ni les occasions nécessaires pour prouver vos principes et vous rendre utile à votre patrie. Vous avez vécu dans un temps où l'apathie, succédant à l'agitation des guerres civiles, a rendu les hommes indifférents sur les affaires publiques, et plus disposés à songer à leur bien-être qu'à se tenir sur la brèche quand le Seigneur luttoit contre Israël. Mais nous sommes Anglais, et une léthargie si peu naturelle ne peut nous engourdir long-temps. Déjà la plupart de ceux qui désiroient le plus le retour de Charles Stuart

le regardent comme un roi que le ciel, importuné par nos supplications, nous a donné dans sa colère. Sa licence effrénée, offrant aux jeunes gens dissipés qui l'entourent un exemple qu'ils suivent si volontiers, a dégoûté tous les hommes sages et pensant bien. Je ne vous parlerois pas à cœur ouvert comme je le fais, sur ce sujet, si je ne savois que Julien Peveril s'est préservé de la corruption du siècle. Le ciel, qui a rendu féconds les amours illicites du roi, a frappé de stérilité son lit nuptial; et dans le caractère sombre et sévère de son superstitieux successeur, nous voyons déjà quelle espèce de monarque le remplacera sur le trône d'Angleterre. C'est un moment de crise, et c'est un devoir impérieux pour tous les hommes de bien de se mettre en avant chacun à son rang, et de secourir la patrie.

Peveril se rappela l'avis que lui avoit donné Alice, et baissa les yeux sans faire de réponse.

— Que veut dire cela? reprit le major après un moment de silence; jeune comme vous l'êtes, et n'étant pas uni par les liens de la débauche avec les ennemis de votre patrie, seriez-vous déjà assez endurci pour méconnoître les droits qu'elle peut avoir de vous faire entendre son appel à l'heure de ses périls?

— Il seroit facile de vous répondre en termes généraux, major Bridgenorth, il seroit facile de

vous dire que ma patrie ne peut me faire un appel que je ne sois prêt à y répondre au risque de mes biens et de ma vie. Mais en nous en tenant à des hypothèses générales, nous nous tromperions l'un l'autre. Quelle est la nature de cet appel? Par qui doit-il être proclamé? Quels doivent en être les résultats? Car je crois que vous avez vu d'assez près les maux qui suivent la guerre civile pour ne pas vouloir en réveiller les horreurs dans un pays heureux et tranquille.

— Ceux qui ont pris un poison narcotique, répondit le major, doivent être réveillés par leurs médecins, fût-ce au son de la trompette. Il vaut mieux mourir avec bravoure, les armes à la main, en Anglais libre; que de descendre lâchement dans la tombe paisible, mais honteuse, que l'esclavage creuse pour ses vassaux. Mais ce n'est pas de la guerre que je voulois vous parler, ajouta le major en prenant un ton plus doux; les maux dont l'Angleterre se plaint maintenant sont de nature à trouver un remède dans l'administration salutaire de celles de ses lois qu'on tolère encore. Ces lois n'ont-elles pas droit à l'appui de tous les individus qui vivent sous leur empire? n'ont-elles pas droit au vôtre?

Il se tut, et comme il sembloit attendre une réponse, Peveril répliqua : — J'ai encore à apprendre, Major, comment les lois anglaises sont

devenues assez foibles pour avoir besoin d'un appui tel que le mien. Quand cela me sera démontré, personne ne s'acquittera plus volontiers que moi de ce qu'il doit aux lois, comme au souverain de son pays. Mais les lois de l'Angleterre sont sous la protection de juges intègres et éclairés, et de notre gracieux monarque...

— Et d'une chambre des communes, ajouta Bridgenorth en l'interrompant, qui ne fait plus son idole de la monarchie, mais qui a ouvert les yeux, éveillée comme par le bruit de la foudre, sur les périls de notre religion et de notre liberté. J'en appelle à votre conscience, Julien Peveril, et je lui demande si ce réveil n'a pas eu lieu à temps, puisque vous savez mieux que personne quels pas rapides Rome a faits en secret pour ériger son dragon de l'idolâtrie sur notre terre protestante.

Julien voyant ici, ou pensant qu'il voyoit sur quoi tomboient les soupçons de Bridgenorth, se hâta, pour se disculper, de lui expliquer qu'il ne favorisoit nullement la religion catholique romaine. — Il est vrai, lui dit-il, que j'ai été élevé dans une famille où cette foi est professée par une personne que j'honore, et que j'ai voyagé depuis ce temps dans des pays catholiques. Mais ces circonstances mêmes sont ce qui m'a fait voir le papisme de trop près pour que je sois jamais

ami de ses dogmes? La bigoterie des laïques, la persévérance astucieuse des prêtres, leurs intrigues perpétuelles pour multiplier les formes de la religion, sans songer à son esprit; l'usurpation de cette église sur les consciences des hommes; ses prétentions impies à l'infaillibilité : tout cela ne peut vous paroître à vous plus qu'à moi contraire au bon sens, à la liberté d'esprit, à la liberté de conscience, et à la vraie religion.

— C'est parler en digne fils de votre excellente mère, dit Bridgenorth en lui serrant la main, et c'est pour l'amour d'elle que j'ai tant enduré de la part de votre maison, sans chercher à me venger, même quand j'avois dans les mains des moyens de vengeance.

— Il est bien vrai, dit Peveril, que ce furent les instructions de cette excellente mère qui me mirent en état de résister, dans ma jeunesse, aux attaques insidieuses que firent, pour ébranler ma foi religieuse, les prêtres catholiques dans la compagnie desquels je fus nécessairement jeté. Comme elle, j'espère vivre et mourir dans la foi de l'église réformée d'Angleterre.

— De l'église d'Angleterre! s'écria Bridgenorth en laissant échapper de ses mains celle de son jeune ami, mais la reprenant aussitôt. Hélas! cette église, telle qu'elle est constituée maintenant, n'usurpe guère moins que celle de Rome

sur la conscience et la liberté des hommes; et cependant c'est de la foiblesse de cette église à demi réformée qu'il peut plaire à Dieu de faire sortir la délivrance de l'Angleterre, en s'assurant ainsi à lui-même de nouveaux tributs de louanges. Je ne dois pas oublier qu'un homme qui a rendu à la bonne cause des services incalculables, porte l'habit de prêtre anglais, et a reçu l'ordination épiscopale. Ce n'est pas à nous de discuter sur le choix de l'instrument, pourvu qu'il puisse nous tirer des filets de l'oiseleur. Il me suffit de te trouver préparé à profiter de la pure doctrine, quand l'étincelle de la vérité aura allumé une nouvelle lumière dans ton cœur, encore plongé dans les ténèbres. Il me suffit surtout de te voir disposé à rendre témoignage, à élever la voix, et à ne pas épargner les erreurs et les artifices de l'église de Rome. Mais souviens-toi que tu seras bientôt appelé à justifier ce que tu viens de dire, de la manière la plus solennelle, la plus terrible.

— Ce que j'ai dit, répondit Julien, n'étant que l'expression des véritables sentiments de mon cœur, je l'avouerai hautement toutes les fois que l'occasion l'exigera, et je trouve fort étrange que vous puissiez en douter.

— Je n'en doute pas, mon jeune ami, répondit Bridgenorth, et j'espère voir ton nom placé bien haut parmi ceux des hommes de bien qui arra-

cheront la proie aux puissants du monde. A présent tes préjugés occupent ton esprit, comme le gardien de la maison dont parle l'Écriture; mais il s'en présentera un plus fort que lui; il y entrera, et déploiera sur les murailles ce signe de la foi sans lequel il n'est point de salut. Veille, espère, prie, afin que l'heure puisse arriver.

Il y eut en ce moment une pause dans la conversation, et ce fut Peveril qui rompit le silence le premier.

— Vous m'avez parlé en énigmes, major Bridgenorth, et je ne vous ai pas demandé d'explication. Qu'il me soit permis à présent de vous donner un avis dicté par l'intérêt le plus sincère. Comprenez bien ce que je vais vous dire, quelque obscures que puissent être mes paroles. Vous êtes ici, ou du moins vous êtes supposé y être, avec des desseins dangereux pour le souverain de cette île; le danger retombera sur vous, si vous y restez plus long-temps. Profitez donc de ce conseil, et quittez l'île de Man, pendant qu'il en est temps encore.

— Et confiez votre fille aux soins de Julien Peveril : n'est-ce pas là le but de votre avis, jeune homme? Fiez-vous à ma prudence pour ma sûreté, Julien. J'ai été habitué à conduire ma barque parmi des écueils plus dangereux que ceux qui m'environnent aujourd'hui. Je vous remercie

pourtant de votre avis ; il est franc, et j'aime à le croire désintéressé, du moins en partie.

— Vous ne me quittez donc pas avec ressentiment.

— Non, mon fils, mais avec amitié, avec une tendre affection. Quant à ma fille, vous devez abjurer toute pensée de la voir sans mon aveu. Je ne vous promets ni ne vous refuse sa main. Je désire seulement que vous sachiez que celui qui veut être mon gendre doit d'abord se montrer le véritable fils, le fils affectueux de son pays trompé et opprimé. Adieu, ne me réponds pas en ce moment; tu es encore plongé dans l'amertume du fiel, et il pourroit s'élever quelque différend entre nous, ce que je désire éviter. Adieu, tu entendras parler de moi plus tôt que tu ne le penses.

Il serra cordialement la main de Peveril, et se retira en le laissant livré à une sensation de plaisir mêlée de doute et de surprise. Il n'étoit pas peu étonné de se voir assez avant dans les bonnes grâces du père d'Alice, pour que celui-ci accordât à son amour une sorte d'encouragement tacite ; et il ne put s'empêcher de soupçonner, d'après les discours du père et ceux de la fille, que Bridgenorth désiroit que, pour prix de son amitié, il adoptât une ligne de conduite qui ne seroit pas d'accord avec les principes dans lesquels il avoit été élevé.

— Vous n'avez rien à craindre, Alice, se dit-il en lui-même; quand il s'agiroit de votre main, je ne voudrois pas l'acheter par une complaisance indigne de moi, et qui sembleroit approuver des principes que mon cœur désavoue; je sais que, si j'étois assez vil pour le faire, l'autorité même de votre père ne réussiroit pas à vous faire ratifier une transaction si honteuse. Mais livrons-nous à de meilleures espérances. Quoique Bridgenorth ait une âme forte et un jugement éclairé, il est agité par la crainte du papisme, épouvantail de sa secte; mon séjour dans la famille de la comtesse de Derby est plus que suffisant pour lui inspirer des soupçons sur ma foi; mais, grâce au ciel, je me flatte que ma conscience et la vérité m'en justifient.

Tout en faisant ces réflexions, il remettoit le mors de Fairy, qu'il avoit détaché pour qu'elle pût paître en liberté; il reprit ensuite la bride à la main, et, montant à cheval, il suivit le chemin d'Holm-Peel, ne pouvant s'empêcher de craindre qu'il n'y fût arrivé quelque chose d'extraordinaire en son absence.

Le vieil édifice s'éleva bientôt à ses yeux, solitaire et sombre, au-dessus des eaux de l'Océan endormi. La bannière qui indiquoit que le roi de Man résidoit dans son enceinte retomboit immobile autour de la lance qui en soutenoit les

plis. Les sentinelles se promenoient sur les murailles en sifflant ou fredonnant des airs insulaires. Laissant sa fidèle monture dans le village, Julien entra dans le château et y trouva dans l'intérieur le même ordre et la même tranquillité que les apparences extérieures lui avoient annoncés.

CHAPITRE XVIII.

« Donnez-moi votre avis, mon frère :
« Où trouverai-je un messager
« Pour envoyer en Angleterre? »
Ballade du roi Estmere.

La première personne que Julien rencontra en entrant dans le château fut le jeune lord, qui le reçut avec son air ordinaire de bonté et de légèreté.

— Soyez trois fois le bienvenu, Chevalier des Dames, dit le comte, vous qui parcourez à votre gré nos domaines, recevant des rendez-vous, et mettant à fin des aventures amoureuses, tandis que nous sommes condamnés à végéter dans nos appartements royaux, aussi ennuyé, aussi immobile que si notre majesté étoit sculptée en bois sur la poupe de quelque lougre contrebandier de notre île, et baptisé *le roi Arthur de Ramsay*.

— En ce cas, répondit Julien, vous voyageriez sur les flots, et vous ne manqueriez pas d'aventures.

— Oui, mais il pourroit arriver qu'un calme m'arrêtât en pleine mer, ou qu'un navire de la douane me retînt dans le port, ou que je fusse

échoué sur le sable de la côte. Supposez mon image royale dans la plus ennuyeuse de toutes les situations, et vous n'aurez pas encore une idée de la mienne.

— Je vois avec plaisir du moins que vous n'avez eu aucune occupation désagréable. Je suppose que les alarmes de ce matin se sont dissipées.

— Complétement, Julien; et, après avoir pris les informations les plus exactes, nous ne trouvons aucun motif pour croire à l'insurrection qu'on nous faisoit craindre. Que ce Bridgenorth soit dans l'île, c'est ce qui paroît certain; mais on prétend que ce sont des affaires particulières et importantes qui l'ont obligé à faire ce voyage. Je ne me soucie pas de le faire arrêter sans pouvoir fournir aucune preuve que lui ou ses amis s'occupent d'intrigues criminelles. Dans le fait, il me semble que nous avons pris l'alarme trop tôt. Ma mère parle de vous consulter à ce sujet, et je ne me permettrai pas d'anticiper sur la communication solennelle qu'elle se propose de vous faire. Elle sera en partie apologétique, je suppose; car je commence à croire que notre retraite a été peu royale, et que, comme le méchant, nous avons pris la fuite quand personne ne songeoit à nous poursuivre. Cette idée afflige ma mère, qui, comme reine douairière, comme reine régente, comme héroïne, en un mot

comme femme, seroit extrêmement mortifiée de penser que sa retraite précipitée en ce château l'expose à être tournée en ridicule par nos insulaires; aussi est-elle déconcertée et de mauvaise humeur. Quant à moi, je n'ai trouvé d'amusement pendant votre absence que dans les grimaces et la pantomime bizarre de cette petite Fenella, qui est aussi de plus mauvaise humeur, et par conséquent plus risible que vous ne l'avez jamais vue. Morris dit que c'est parce que vous l'avez forcée à descendre l'escalier du rocher: cela est-il vrai, Julien?

— Le rapport de Morris n'est pas tout-à-fait exact, car je n'ai fait que la forcer à le remonter, pour me débarrasser de son importunité. Elle vouloit à sa manière m'empêcher de sortir du château, et elle y mettoit tant d'obstination que je n'ai eu que ce moyen pour m'en délivrer.

— Il faut qu'elle ait supposé que votre départ, dans un moment si critique, étoit dangereux pour notre garnison. Cela prouve le prix qu'elle attache à la sûreté de ma mère, et le cas qu'elle fait de votre prouesse. Mais, grâce au ciel, j'entends la cloche qui annonce le dîner. Je voudrois que les philosophes qui prétendent que le temps qu'on passe à table est perdu, et que l'amour de la bonne chère est un péché, nous trouvassent quelque autre passe-temps à moitié aussi agréable.

Le repas que le jeune comte désiroit depuis long-temps, comme un moyen de faire passer plus rapidement une journée dont il ne savoit que faire, fut bientôt terminé, aussitôt du moins que le permit la gravité du cérémonial de la maison de la comtesse. Accompagnée de ses dames et de ses suivantes, elle se retira dès qu'on eut desservi, et laissa nos deux jeunes amis ensemble. Le vin n'avoit de charmes en ce moment ni pour l'un ni pour l'autre. Le comte éprouvoit des mouvements d'impatience, ennuyé et mécontent de la vie monotone et solitaire qu'il menoit; et les événements du jour avoient fourni à Péveril trop de sujets de réflexion pour lui permettre de chercher des sujets d'entretien qui pussent amuser ou intéresser son ami. Après s'être passé silencieusement la bouteille l'un à l'autre une ou deux fois, chacun d'eux se retira séparément dans une embrasure des fenêtres de la salle à manger; et telle étoit l'épaisseur des murs, que ces embrasures étoient assez profondes pour que chacune d'elles formât une espèce de cabinet isolé en quelque sorte du reste de l'appartement.

Là le comte de Derby étoit assis, feuilletant quelques nouvelles brochures reçues de Londres, et montrant de temps en temps combien peu de charmes et d'intérêt lui offroit cette lecture, en bâillant d'une manière effrayante, tout en jetant

un coup d'œil sur la vaste étendue de la mer, qui n'offroit à son attention d'autre variété que le vol d'une troupe de mouettes ou d'un cormoran solitaire.

Peveril, de son côté, tenoit aussi un pamphlet à la main; mais sans s'en occuper, sans même affecter d'en avoir l'air. Toutes ses pensées se reportoient sur l'entrevue qu'il avoit eue dans la matinée avec Alice Bridgenorth et son père; et il cherchoit en vain à établir quelque hypothèse qui pût lui expliquer pourquoi la fille, à qui il n'avoit aucune raison de se croire indifférent, avoit paru désirer tout à coup leur séparation éternelle, tandis que le père, dont il avoit tant redouté l'opposition, sembloit voir ses désirs au moins avec un air de tolérance. Tout ce qu'il put en conclure, ce fut qu'il étoit en son pouvoir de nuire ou d'être utile à quelque projet qu'avoit conçu le major Bridgenorth, tandis que la conduite et les discours d'Alice lui donnoient tout lieu de craindre qu'il ne pût se concilier les bonnes grâces de son père, qu'en se prêtant à quelque chose qui ressembleroit à une renonciation à ses principes. Mais aucune conjecture ne put lui donner la moindre idée de ce que Bridgenorth pouvoit attendre de lui. Il ne pouvoit s'imaginer, quoique Alice eût parlé de trahison, que son père osât lui proposer d'entrer dans aucun com-

plot capable de compromettre la sûreté de la comtesse ou la tranquillité de son petit royaume de Man. Il y auroit eu de sa part tant d'infamie à y accéder, qu'il lui étoit impossible de croire que qui que ce fût se hasardât à le lui proposer, sans être préparé à défendre, l'épée à la main, à l'instant même, une insulte faite à son honneur. Une telle démarche ne pouvoit s'accorder avec la conduite du major à tout autre égard. D'ailleurs il étoit trop calme, trop réfléchi, pour se permettre de faire un mortel affront au fils d'un ancien voisin, à celui à la mère duquel il reconnoissoit avoir tant d'obligations.

Tandis qu'il s'efforçoit en vain d'extraire des diverses insinuations du père et de la fille quelque chose qui pût lui offrir une explication probable de leurs idées, et qu'en véritable amant il s'occupoit du projet de concilier son amour avec son honneur et sa conscience, Peveril sentit qu'on le tiroit doucement par l'habit. Il laissa tomber ses bras que, pendant le cours de ses réflexions, il avoit croisés sur sa poitrine, et, détournant les yeux de la perspective monotone de la mer et des côtes, sur lesquelles il avoit fixé ses regards sans savoir sur quoi ils s'arrêtoient, il vit près de lui la petite muette, le lutin Fenella. Elle étoit assise sur son coussin, ou petit tabouret, qu'elle avoit apporté tout près de Julien, déjà depuis quelques

instants, en s'attendant sans doute qu'il s'apercevroit de sa présence; mais voyant enfin qu'il ne lui accordoit aucune attention, elle se décida à la solliciter, comme nous l'avons déjà dit. Tiré de sa rêverie par ce mouvement, et apercevant Fenella, il baissa les yeux sur elle, et ne put voir sans intérêt cette créature infortunée.

Elle avoit détaché ses longs cheveux, dont une partie, tombant jusqu'à terre, formoit une espèce de voile, non-seulement sur sa tête, mais jusque autour de sa taille svelte et gracieuse. A travers ces tresses nombreuses, on apercevoit ses jolis traits qui, malgré son teint bruni, formoient une miniature charmante, et deux grands yeux noirs brillant du feu le plus vif. Toute sa contenance lui donnoit l'air suppliant d'une personne qui ne sait quel accueil elle va recevoir d'un ami qu'elle estime, et à qui elle va avouer une faute, faire des excuses ou offrir une justification. En un mot, sa physionomie étoit si expressive, que, quoiqu'elle fût familière à Julien, il put à peine se persuader qu'elle n'en avoit pas changé. La vivacité légère et fantasque de ses traits avoit fait place à un air touchant de chagrin et de tendresse, aidé par l'expression de deux beaux yeux qui, en se tournant vers Julien, paroissoient humides, mais sans que leurs paupières fussent mouillées.

Supposant que l'air extraordinaire de cette jeune fille étoit occasioné par le souvenir de l'altercation qu'ils avoient eue dans la matinée, Peveril chercha à lui rendre sa gaîté en lui faisant comprendre qu'il n'avoit pas conservé le moindre mécontentement de ce qui s'étoit passé entre eux. Il lui sourit avec bonté, lui prit la main dans l'une des siennes, tandis qu'avec la familiarité d'un homme qui l'avoit connue depuis son enfance, il passoit l'autre sur les longues tresses de sa chevelure. Elle baissa la tête, comme si cette simple caresse lui eût fait éprouver en même temps honte et plaisir. Il continuoit le même geste quand tout à coup, sous le voile que sembloient jeter sur elle ses beaux cheveux, il sentit son autre main qui tenoit toujours celle de Fenella, légèrement effleurée par les lèvres de l'intéressante muette, et mouillée d'une larme.

Alors, et pour la première fois de sa vie, le danger que la familiarité qu'il se permettoit avec une jeune fille qui ne pouvoit entendre que par le secours des yeux, ne fût mal interprétée, se présenta à l'esprit de Julien. Retirant sa main à l'instant, et changeant d'attitude, il lui demanda, par un signe convenu, si elle avoit quelque message pour lui de la part de la comtesse. La contenance de Fenella changea en un moment. Elle tressaillit, se remit sur son tabouret

avec la rapidité de l'éclair, releva les belles tresses de ses cheveux, et les disposa sur sa tête avec une grâce inexprimable. Lorsqu'elle leva les yeux sur lui, ses joues brunes étoient encore animées par la rougeur; mais l'expression languissante et mélancolique de ses regards avoit fait place à cette vivacité légère et volage qui lui étoit habituelle. Ses yeux brilloient de plus de feu que de coutume, et leur langage étoit plus expressif, plus touchant qu'il ne l'avoit jamais été. Elle répondit à la question de Julien, en appuyant la main sur son cœur, geste par lequel elle désignait toujours sa maîtresse, et se levant en prenant le chemin de l'appartement de la comtesse, elle fit signe à Julien de la suivre.

La distance n'étoit pas grande entre la salle à manger et celle où Peveril étoit conduit par son guide muet. Cependant, en la parcourant, il eut assez de temps pour souffrir cruellement de la crainte soudaine que cette malheureuse fille n'eût mal interprété la bonté avec laquelle il l'avoit toujours traitée, et n'eût en conséquence conçu pour lui un sentiment plus tendre que celui de l'amitié. Le malheur dans lequel une telle passion pouvoit plonger une créature déjà si infortunée, et dont les sensations étoient si vives, s'offroit à lui sous un jour assez sombre pour qu'il cherchât à repousser toute espèce de soupçon, et il forma

en même temps la résolution de se conduire désormais à l'égard de Fenella de manière à réprimer un sentiment déplacé, si malheureusement elle l'avoit laissé introduire dans son cœur.

En arrivant dans l'appartement de la comtesse, ils trouvèrent devant elle tout ce qu'il falloit pour écrire; et plusieurs lettres cachetées. Elle reçut Julien avec sa bonté ordinaire, et lui ayant dit de s'asseoir, elle fit signe à la muette de reprendre son aiguille. Fenella s'assit au même instant devant un métier à broder, où, sans le mouvement de ses doigts agiles, on auroit pu la prendre pour une statue, tant sa tête et ses yeux restoient immobiles sur son ouvrage.

Sa présence ne pouvant gêner la conversation la plus confidentielle, à cause du sens qui lui manquoit, la comtesse commença à parler à Peveril avec la même liberté que s'ils eussent été seuls.

— Julien, lui dit-elle, je n'ai pas dessein de me plaindre à vous des sentimens et de la conduite de Derby. Il est votre ami, il est mon fils, il a des talents, de la vivacité, et cependant...

— Ma chère Dame, dit Peveril, pourquoi vous créer des chagrins en arrêtant vos regards sur des défauts qu'il faut attribuer au changement des temps et des mœurs, plutôt qu'aux sentiments de mon noble ami? Attendez qu'il ait occasion de

s'acquitter de ses devoirs, soit dans la paix, soit dans la guerre; et reprochez-moi de n'avoir pas su le juger, s'il ne se conduit pas d'une manière digne de son rang.

— Fort bien, répliqua la comtesse; mais me direz-vous, quand l'appel du devoir se fera entendre à lui plus haut que celui du plaisir le plus futile, qui peut servir à lui faire passer une heure de nonchalance? Combien le caractère de son père étoit différent! Que de fois n'ai-je pas été obligée de le supplier de ne pas apporter une exactitude si rigide à remplir les devoirs que sa haute naissance lui imposoit; et de prendre un repos nécessaire!

— Mais vous devez convenir, Milady, que les devoirs auxquels les circonstances appeloient alors votre honorable époux étoient d'une nature plus pressante que ceux que votre fils auroit à remplir.

— Je n'en sais rien. La roue paroît encore en mouvement, et elle peut ramener des scènes semblables à celles dont mes premières années ont été témoins. N'importe, elles ne trouveront pas Charlotte de la Trémouille dépouillée d'énergie, quoique accablée sous le faix du temps. C'étoit même relativement à ce sujet que je voulois vous parler, mon jeune ami. Depuis notre première connoissance, depuis l'instant où je vis

votre conduite, lorsque je me montrai à vos yeux d'enfants comme une apparition au sortir de ma retraite chez votre père, je me suis plu à vous regarder comme un digne rejeton des Stanley et des Peveril. Je me flatte que la manière dont vous avez été élevé dans ma famille a répondu à l'estime que j'ai pour vous. Je ne désire pas de remerciements : j'ai à vous demander en retour un service qui n'est peut-être pas sans danger pour vous, mais que personne n'est mieux que vous en état de rendre à ma maison dans les circonstances actuelles.

— Vous avez toujours été ma bonne et noble maîtresse, Milady, ma tendre protectrice, je pourrois dire une mère; vous avez le droit de commander à tous les cœurs dans lesquels coule le sang de Stanley, et tout celui qui se trouve dans mes veines vous appartient.

— Les avis que je reçois d'Angleterre, Julien, ressemblent aux rêves d'un homme malade plutôt qu'aux informations régulières que j'aurois dû attendre de correspondants comme les miens. Leurs expressions sont semblables à celles d'un homme qui parle en dormant, et dont les discours sans suite donnent à peine une idée de ce qui se passe dans ses visions. On dit qu'on a découvert un complot réel ou supposé; que les catholiques en sont les auteurs, que ses ramifications s'éten-

dent très-loin, et qu'il inspire plus de terreur que celui du 5 novembre. Les détails qu'on en donne semblent incroyables, et ne sont appuyés que sur le témoignage des misérables les plus vils et les plus indignes de foi qui puissent exister; et cependant le peuple anglais y prête l'oreille avec la crédulité la plus stupide.

— C'est une singulière illusion, Milady, que de vouloir une insurrection sans en avoir quelque motif véritable.

— Je ne suis pas bigote, cousin Julien, quoique je sois catholique. J'ai craint depuis long-temps que le zèle louable de nos prêtres pour faire des prosélytes n'attirât sur eux les soupçons de la nation anglaise. Leurs efforts se sont renouvelés avec une double énergie, depuis que le duc d'York s'est déclaré en faveur de la foi catholique, et le même événement a redoublé la haine et les inquiétudes des protestants. J'avouerai même qu'ils peuvent avoir raison de craindre que le duc d'York ne soit meilleur catholique que bon Anglais, et que la bigoterie produisant sur lui le même effet que l'avarice et les besoins de la prodigalité sur son frère, ils se soient engagés l'un et l'autre dans des relations avec la France, dont il est possible que l'Angleterre n'ait que trop à se plaindre. Mais les calomnies grossières et palpables d'une conspiration par le meurtre,

le sang et le feu; les armées qu'on croit déjà voir, les massacres prétendus, forment une telle masse de mensonges, que je ne pourrois croire que le grossier vulgaire pût la digérer, quel que soit son goût pour tout ce qui est horrible ou merveilleux. Cependant ils sont reçus comme autant de vérités par les deux chambres du parlement, et il n'est pas permis de les révoquer en doute, à moins de s'exposer aux surnoms odieux d'ami des papistes sanguinaires et de fauteur de leurs projets barbares et infernaux.

— Mais qu'opposent à ces bruits ridicules ceux qu'ils paroissent particulièrement intéresser? Que disent les catholiques anglais? C'est un corps riche et nombreux, et qui comprend un grand nombre de nos noms les plus nobles.

— Leurs cœurs sont morts en eux. Ils sont comme des moutons enfermés dans la tuerie, afin que le boucher puisse choisir parmi eux. Dans les dépêches brèves et obscures qu'une main sûre m'a fait passer, ils ne font qu'anticiper leur ruine et la nôtre: tant l'abattement est général, tant le désespoir est universel!

— Mais le roi et les protestants royalistes, que disent-ils de l'orage qui se prépare?

— Charles, avec sa prudence et son égoïsme ordinaires, cède à l'orage; et il souffrira que la corde et la hache scellent le destin des hommes

les plus innocents de son royaume, plutôt que de perdre une heure de plaisir en essayant de les sauver. Quant aux royalistes, ou ils ont été saisis du même délire qui s'est emparé des protestants en général, ou ils se tiennent sur la réserve et observent la neutralité, craignant de montrer quelque intérêt en faveur des malheureux catholiques, de peur d'être confondus avec eux et d'être regardés comme fauteurs et complices de l'horrible conspiration dont on les accuse. Dans le fait, je ne puis les blâmer. Il est difficile d'espérer qu'une simple compassion pour une secte persécutée, ou, ce qui est encore plus rare, l'amour seul de la justice, soient assez puissants pour engager les hommes à s'exposer à la fureur d'un peuple dont le ressentiment s'éveille; car, dans l'agitation générale, quiconque refuse de croire le moindre mot des mensonges accumulés par ces infâmes délateurs est à l'instant dénoncé comme voulant étouffer la découverte du complot. C'est véritablement une tempête effroyable, et quelque éloignés que nous soyons de la scène où elle gronde, nous devons nous attendre à en ressentir bientôt les effets.

— Lord Derby m'en a déjà dit quelque chose; il a même ajouté qu'il se trouve dans cette île des agents dont le but est d'y exciter une insurrection.

— Oui, répondit la comtesse, dont les yeux sembloient lancer des éclairs; et, si mon avis eût été suivi, ils eussent été pris sur le fait, et traités de manière à servir d'exemple à quiconque oseroit concevoir le projet de venir exécuter un pareil message dans cette principauté indépendante. Mais mon fils, qui est ordinairement coupable de tant de négligence dans l'administration de ses affaires, a jugé à propos de s'en charger dans ce moment de crise.

— Je suis heureux, Milady, d'apprendre que les mesures de précaution que mon parent a adoptées ont eu l'effet de déconcerter complétement cette conspiration.

— Pour le moment, Julien; mais elles auroient dû être de nature à faire trembler l'homme le plus hardi, quand il auroit songé à l'avenir à commettre une telle infraction à nos droits. Le plan de Derby est très-dangereux, et cependant il y a quelque chose de chevaleresque qui fait que je ne saurois le désapprouver.

— Quel est ce plan, Milady? demanda Julien avec empressement. En quoi puis-je y coopérer ou en détourner les dangers?

— Il a dessein de partir sur le champ pour Londres. Il est, dit-il, non-seulement le chef féodal d'une petite île, mais un des plus nobles pairs d'Angleterre; et en cette qualité il ne doit

pas rester tranquille dans un château obscur et éloigné, tandis que son nom et celui de sa mère sont calomniés devant son roi et ses concitoyens. Il veut aller prendre sa place dans la chambre des pairs, et y demander publiquement justice de l'insulte faite à sa maison par des dénonciateurs parjures et intéressés.

— C'est une noble résolution, dit Peveril, et elle est digne de mon ami. Je l'accompagnerai et je partagerai son destin, quel qu'il puisse être.

— Hélas! jeune insensé, autant vaudroit demander à un lion affamé d'éprouver de la compassion, qu'à un peuple prévenu et furieux d'être juste. Il ressemble au maniaque parvenu au plus haut degré de frénésie, qui assassine sans remords son meilleur et son plus cher ami, et à qui sa cruauté ne fait éprouver de regrets que lorsque le moment de délire est passé.

— Pardons, Milady, mais cela ne peut être. Le peuple anglais est noble et généreux, et il est impossible qu'il se laisse égarer d'une manière si étrange. Quelques préventions que l'esprit grossier du vulgaire ait pu concevoir, les deux chambres du parlement ne peuvent en avoir été infectées. Elles n'oublieront pas le sentiment de leur dignité.

— Hélas! cousin, que n'oublieroient pas les Anglais, même du plus haut rang, quand ils sont

entraînés par la violence de l'esprit de parti? Ceux mêmes qui ont trop de bon sens pour ajouter foi aux fables qui abusent la multitude se garderont bien de les démentir, si le parti politique auquel ils sont attachés peut gagner un avantage momentané en les laissant s'accréditer. Et c'est pourtant parmi de pareilles gens que votre jeune parent a trouvé des amis et des compagnons. Négligeant les anciens amis de sa maison, comme ayant l'humeur trop grave et trop sérieuse pour le siècle où nous vivons, il n'a eu d'intimité qu'avec le versatile Shaftesbury, le léger Buckingham, des gens qui n'hésiteroient pas à sacrifier au Moloch populaire du jour un ami, n'importe lequel, dont la ruine pourroit leur rendre la divinité propice. Pardonnez les larmes d'une mère, mon jeune cousin, mais je vois de nouveau l'échafaud s'élever à Bolton. Si Derby va à Londres, tandis que ces tigres altérés de sang cherchent leur proie, suspect comme il l'est, et comme je l'ai rendu par ma foi religieuse et par ma conduite dans cette île, il mourra de la mort de son père. Et cependant quelle autre marche adopter?

— Souffrez que j'aille à Londres, Milady, s'écria Peveril touché de l'affliction de sa protectrice. Vous aviez la bonté de compter un peu sur mon jugement. J'agirai pour le mieux. Je me concerterai avec ceux que vous me désignerez, et

avec eux seulement; et je me flatte que je pourrai bientôt vous informer que cette illusion, quelque forte qu'elle puisse être, est sur le point de se dissiper. En mettant les choses au pire, je pourrois vous donner avis des dangers, s'il s'en présentoit qui fussent à craindre pour le comte ou pour vous-même, et peut-être serois-je en état de vous indiquer les moyens de les détourner.

La comtesse, en écoutant Julien et prête à céder à son inquiétude maternelle, sembloit encore lutter contre son caractère naturellement noble et désintéressé.

— Pensez-vous à ce que vous me demandez, Julien? lui répondit-elle en laissant échapper un soupir. Puis-je consentir à exposer la vie du fils de mon amie à des périls auxquels je ne veux pas que le mien se livre?

— Songez, Milady, que je ne cours pas les mêmes risques. Ma personne est inconnue à Londres; mon rang, quoiqu'il soit loin d'être obscur dans mon pays, est trop ignoré dans la capitale pour me faire remarquer dans cette vaste réunion de tout ce que le royaume offre de plus noble et de plus riche. Je ne crois pas que mon nom ait été prononcé, même indirectement, parmi ceux des prétendus conspirateurs. Enfin et par-dessus tout, je suis protestant, et l'on ne peut m'accuser d'aucune relation directe ou in-

directe avec l'église de Rome. Je n'ai de liaisons qu'avec des gens qui, s'ils ne veulent ou ne peuvent me servir d'appui, ne pourront du moins m'exposer à aucun danger. En un mot, je puis rester à Londres avec sécurité, tandis que le comte y courroit le plus grand péril.

— Ces raisonnements vous sont inspirés par votre générosité, Julien, et quoiqu'ils puissent être justes, ils ne peuvent être écoutés que par une mère, par une mère veuve. Je me reproche de l'égoïsme en songeant que ma parente a, dans tous les cas, l'appui d'un époux qui l'aime tendrement; car c'est ainsi que raisonne l'intérêt personnel, quand nous ne rougissons pas de lui subordonner des sentiments plus louables.

— Ne donnez pas un pareil nom à celui que vous éprouvez, Milady, et ne me regardez que comme le frère puîné de mon ami. Vous avez rempli à mon égard tous les devoirs d'une mère, et c'en est un pour moi de vous servir comme un fils. Le voyage que je vous demande de faire à Londres pour reconnoître quelle est la disposition des esprits, dût-il me faire courir des risques dix fois plus grands, je n'en serois pas effrayé. Je vais trouver le comte à l'instant, et lui annoncer mon départ.

— Arrêtez, Julien! S'il faut que vous fassiez ce voyage pour nous rendre service, — et, hélas!

je n'ai pas assez de générosité pour refuser votre offre pleine de noblesse, — il faut que vous partiez seul, et sans en informer Derby. Je le connois parfaitement ; sa légèreté d'esprit n'offre aucun alliage de bassesse ni d'égoïsme, et, pour le monde entier, il ne souffriroit pas que vous vous éloignassiez sans lui de cette île. Or, s'il partoit avec vous, à quoi serviroit votre dévouement si noble et si désintéressé ? Vous ne pourriez que partager sa ruine, de même que le nageur qui cherche à sauver un homme que le courant entraîne, finit par subir le même destin s'il souffre que celui qu'il veut secourir le saisisse.

— Je ferai ce que vous jugerez convenable, Milady ; et je serai prêt à partir dans une demi-heure.

— Cette nuit donc, dit la comtesse après un instant de réflexion, je prendrai les mesures les plus secrètes pour vous faciliter les moyens de mettre à exécution votre généreux projet ; car je ne voudrois pas exciter contre vous le préjugé qui ne manqueroit pas de s'élever sur-le-champ, si l'on savoit que vous avez quitté si tard cette île et sa maîtresse catholique. Vous ferez peut-être bien de prendre à Londres un nom supposé.

— Pardon, Milady, répondit Peveril ; je ne ferai rien qui puisse attirer sur moi l'attention sans nécessité ; je vivrai de la manière la plus

retirée ; mais prendre un nom supposé, et recourir au déguisement, ce seroit peut-être une imprudence, et, je crois, une foiblesse peu digne de moi. En cas de découverte, quel motif pourrois-je alléguer pour justifier la pureté de mes intentions ?

La comtesse réfléchit encore un instant. — Je crois que vous avez raison, dit-elle ensuite ; vous vous proposez sans doute de passer par le comté de Derby, et de faire une visite au château de Martindale ?

— Je le désirerois certainement, Milady, si le temps le permettoit, et que les circonstances le rendissent convenable.

— C'est ce dont vous jugerez vous-même, Julien. La célérité est désirable sans contredit, mais, d'une autre part, vous éveillerez moins le soupçon et l'inquiétude en partant pour Londres du château qu'habite votre famille, que si vous y arriviez directement d'ici, avec un air de précipitation, sans même vous donner le temps d'aller visiter vos parents. En cela, comme en tout, vous devez vous laisser guider par votre prudence. Allez donc, mon cher fils, car vous devez m'être aussi cher qu'un fils ; allez vous disposer à partir. Je vais vous préparer quelques dépêches, et je vous remettrai l'argent qui vous sera nécessaire. Point d'objections. Ne suis-je pas

votre mère? N'allez-vous pas remplir le devoir d'un fils? Ne me contestez donc pas le droit de pourvoir à vos dépenses. Et ce n'est pas encore tout : comme je dois me fier entièrement à votre zèle et à votre prudence pour agir en notre faveur, suivant que les circonstances l'exigeront, je vous donnerai des lettres de recommandation les plus pressantes pour nos amis et nos parents, que je supplierai et auxquels j'enjoindrai de vous accorder tous les secours dont vous pourrez avoir besoin, soit pour votre sûreté personnelle, soit pour ce que vous pourrez entreprendre pour nous.

Peveril ne s'opposa pas long-temps à un arrangement qu'il étoit vrai que la situation de ses finances rendoit presque indispensable, à moins qu'il n'eût voulu avoir recours à son père. La comtesse lui remit donc différentes traites pour deux cents livres à peu près, sur un négociant de la cité. Elle lui permit alors de se retirer pour une heure, lui disant qu'après ce court espace de temps elle auroit encore à lui parler.

Les préparatifs de son voyage ne furent pas capables de le distraire des pensées qui se présentoient en foule à son esprit. Il trouva qu'une demi-heure de conversation avoit encore une fois complétement changé ses projets pour le présent et ses plans pour l'avenir. Il avoit offert

à la comtesse de Derby un service que la tendresse qu'elle lui avoit toujours témoignée méritoit bien de lui ; mais, en l'acceptant, elle l'avoit obligé à se séparer sur-le-champ d'Alice Bridgenorth, dans un moment où elle lui étoit devenue plus chère que jamais par l'aveu d'une tendresse mutuelle. Son image se présentoit à ses yeux telle qu'il l'avoit vue dans la matinée, en la pressant sur son cœur. Il croyoit entendre sa voix lui demander s'il étoit bien vrai qu'il songeât à s'éloigner d'elle dans une crise que tout sembloit annoncer comme prochaine. Mais Peveril, malgré sa jeunesse, connoissoit ses devoirs, et ne manquoit point de résolution pour les exécuter. Il ne permit pas à son imagination de se livrer à une si douce illusion, et, prenant la plume avec fermeté, il écrivit à Alice la lettre suivante, pour lui faire connoître sa nouvelle situation, autant qu'il le pouvoit sans manquer à la confiance de la comtesse.

« Je vous quitte, ma chère Alice, lui disoit-il, je vous quitte ; et, quoiqu'en vous quittant je ne fasse qu'obéir aux ordres que vous m'avez donnés, je n'ai pas le droit de vous demander que vous me sachiez gré de ma déférence, puisque si des raisons bien fortes ne fussent venues à l'appui de vos ordres, je crois que je n'aurois pas eu le courage d'y obéir. Mais d'importantes affaires de

famille me forcent à m'absenter sur-le-champ de cette île, et j'ai à craindre que ce ne soit pour plus d'une semaine. Mes pensées, mes espérances, mes désirs vont appeler sans cesse l'heureux moment qui me ramènera à Blackfort et dans son aimable vallée. Quoiqu'il me soit permis de me flatter que les vôtres auront quelquefois pour objet l'exilé solitaire qui n'auroit pu se résoudre à le devenir si la voix du devoir et de l'honneur ne le lui eût commandé, ni vous ni votre père ne devez craindre que je cherche à vous engager à entretenir avec moi une correspondance clandestine ; je vous aimerois moins sans la franchise et la candeur de votre caractère, et je ne vous demande pas de cacher au major Bridgenorth un seul mot de ce que je vous avoue en ce moment. Sur tout autre sujet, il ne peut lui-même désirer plus ardemment que moi le bien de notre patrie commune. Nous pouvons différer sur les moyens de le procurer ; mais, en principe, je suis convaincu que le même esprit nous anime tous deux ; et je ne puis refuser d'écouter la voix de son expérience et de sa sagesse, quand même elle devroit ne pas réussir à me persuader. Adieu, Alice, adieu ! Je pourrois ajouter bien des choses à ce triste mot ; mais quelles expressions me suffiroient pour peindre l'amertume avec laquelle je viens de l'écrire ? Je pourrois pourtant le répéter en-

core bien des fois pour prolonger davantage le dernier entretien que je dois avoir avec vous d'ici à quelque temps. Ma seule consolation, c'est que mon absence ne sera probablement pas assez longue pour vous permettre d'oublier celui qui ne vous oubliera jamais. »

Il tint cette lettre dans sa main une minute après l'avoir pliée, avant de la cacheter, tandis qu'il réfléchissoit si les termes conciliants dont il s'étoit servi en parlant du major Bridgenorth ne pourroient pas lui faire espérer de faire de lui un prosélyte à sa cause, espérance que sa conscience lui disoit qu'il ne pourroit réaliser avec honneur. Cependant, d'une autre part, il n'avoit pas le droit de conclure de ce que le major lui avoit dit, que leurs principes fussent diamétralement opposés et inconciliables; car, quoique fils d'un Cavalier, quoique élevé dans la famille de la comtesse de Derby, il étoit lui-même, par principe, ennemi des prérogatives, et ami de la liberté du peuple. Ces considérations imposèrent silence aux objections que le point d'honneur lui adressoit intérieurement: vainement sa conscience lui disoit tout bas que les expressions conciliantes qu'il avoit employées lui avoient été principalement dictées par la crainte que le major, en son absence, ne fût tenté de faire changer de résidence à Alice, et de l'emmener en quelque

lieu où il lui seroit impossible de la retrouver.

Ayant cacheté sa lettre, Julien appela son domestique et le chargea de la porter, sous une enveloppe adressée à mistress Debora Debbitch, dans une maison du village de Rushin, où l'on déposoit ordinairement les paquets et messages destinés à la famille demeurant à Blackfort. Il le fit monter à cheval sur-le-champ, et se débarrassa ainsi d'un homme qui auroit été en quelque sorte l'espion de tous ses mouvements. Il changea de costume pour se revêtir d'habits plus convenables à un voyageur, mit une petite provision de linge dans une valise, et prit pour arme une excellente épée à double tranchant et une bonne paire de pistolets qu'il eut soin de charger à deux balles. Il termina ses préparatifs en garnissant sa poche de vingt pièces d'or, et en serrant dans un portefeuille les traites dont nous avons parlé; cela fait, il n'attendit plus que les derniers ordres de la comtesse.

L'enthousiasme, si naturel à la jeunesse, et l'espérance, qui avoit été glacée un moment par les circonstances pénibles et inquiétantes dans lesquelles il se trouvoit, et par l'idée de la privation à laquelle il alloit être condamné, reprirent alors toute leur force. Son imagination, se détournant des sombres idées qu'il s'étoit formées de l'avenir, lui suggéra qu'il entroit alors dans

la vie, en un moment de crise où le courage et les talents devoient presque certainement faire la fortune de celui qui en étoit doué. Pouvoit-il faire un début plus honorable sur la scène tumultueuse du monde, chargé de s'y montrer par une des plus nobles maisons de l'Angleterre, et pour en prendre la défense? Et s'il pouvoit s'acquitter de sa mission avec la résolution et la prudence nécessaires pour en assurer le succès, combien ne pouvoit-il pas arriver d'événements qui rendissent sa médiation nécessaire à Bridgenorth; et qui le missent en état d'acquérir à des termes justes et honorables, des droits sur sa reconnoissance, et d'en obtenir la main de sa fille?

Tandis qu'il s'occupoit de ces idées agréables, mais appuyées sur des fondements bien incertains, il ne put s'empêcher de s'écrier tout haut: — Oui, Alice, je t'obtiendrai noblement! A peine ses lèvres avoient-elles laissé échapper ces mots, qu'il entendit comme un profond soupir à la porte de son appartement, que son domestique avoit laissée entr'ouverte; et presque au même instant, on y frappa tout doucement.

— Entrez, dit Julien un peu honteux de son exclamation, et craignant que quelque écouteur aux portes ne l'eût entendue; entrez, répéta-t-il en entendant frapper une seconde fois. Personne ne se présentant encore,

il ouvrit lui-même la porte, et il trouva Fenella.

Les yeux encore rouges des larmes qu'il paroissoit qu'elle venoit de verser, et avec l'air de l'abattement le plus profond, la jeune muette, portant la main sur son cœur, lui fit signe du doigt de la suivre, car c'étoit ainsi qu'elle lui annonçoit toujours que la comtesse désiroit le voir. Elle se retourna alors, comme pour le conduire à l'appartement de sa maîtresse. En la suivant le long des corridors voûtés et sombres qui offroient les moyens de communication entre les divers appartements du château, il remarqua que la démarche vive et légère qui lui étoit habituelle s'étoit changée en un pas lent et mélancolique, qu'elle accompagnoit de sons inarticulés semblables à des gémissements, qu'elle se permettoit sans doute avec d'autant moins de contrainte qu'il lui étoit impossible de juger si les autres pouvoient les entendre. Elle se tordoit les mains en marchant et donnoit toutes les marques d'une extrême affliction.

Une idée qui se présenta en ce moment à l'esprit de Peveril le fit frissonner involontairement, en dépit de toute sa raison. Né dans le comté de Derby, et ayant résidé long-temps dans l'île de Man, il connoissoit beaucoup de légendes adoptées par la superstition, et il savoit surtout qu'une croyance populaire donnoit un esprit fa-

milier à la puissante famille des Stanleys; que cet esprit, du sexe féminin, et de la race de ceux qu'on appelle *Ban-Shie*, avoit coutume, disoit-on, de pousser des gémissements pour annoncer des événements malheureux, et qu'il se montroit ordinairement versant des larmes et jetant des cris avant la mort de toute personne de distinction appartenant à cette famille. Pendant un instant Julien put à peine se défendre de l'idée que la jeune fille qui marchoit devant lui, une lampe à la main, en pleurant et en gémissant, ne fût le génie de la famille de sa mère, qui venoit lui annoncer le destin qui lui étoit réservé. Une réflexion analogue s'offrit en même temps à son esprit; c'étoit que, si le soupçon qu'il avoit conçu dans la matinée relativement à Fenella étoit fondé, le malheureux attachement de cette jeune fille pour lui, semblable à celui de la *Ban-Shie* pour sa famille, ne pouvoit prédire que désastres, lamentations et malheurs.

CHAPITRE XIX.

« Levez l'ancre à l'instant, amis; et que la voile,
« Par vos soins déployée, offre son sein au vent. »
Anonyme.

La présence de la comtesse dissipa les idées superstitieuses qui s'étoient emparées un instant de l'imagination de Julien, et le força de reporter son attention sur les affaires de la vie réelle.

— Voici vos lettres de créance, lui dit-elle en lui remettant un petit paquet soigneusement enveloppé d'une peau de veau marin; vous ferez bien de ne les ouvrir que lorsque vous serez à Londres. Vous ne devez pas être surpris d'en trouver une ou deux adressées à des personnes qui professent la même religion que moi; et quant à celles-là, notre intérêt commun exige que vous preniez les plus grandes précautions pour les remettre.

— Je suis votre messager, Madame, et quels que soient les ordres dont vous me chargiez, je les exécuterai. Permettez-moi pourtant de vous dire que je doute que des relations avec des catholiques puissent être utiles pour me faire parvenir au but de ma mission.

— Vous avez déjà donné accès dans votre esprit aux préventions générales contre une secte maudite, dit la comtesse en souriant, et, dans les dispositions où sont actuellement les Anglais, vous n'en êtes que plus propre à vous trouver parmi eux. Mais, mon prudent ami, l'adresse de ces lettres est conçue de telle manière que vous ne courrez aucun danger en les remettant; d'ailleurs les gens à qui vous devez les remettre sont si bien déguisés que vous pourrez converser avec eux sans aucun risque. Sans leur aide, soyez certain que vous ne pourriez obtenir avec assez d'exactitude les renseignements que vous allez chercher. Personne ne peut vous dire aussi exactement d'où vient le vent, que le pilote dont le vaisseau est exposé à la tempête. D'ailleurs, quoique, vous autres protestants, vous refusiez à nos prêtres l'innocence de la colombe, vous êtes assez disposés à leur accorder toute la prudence du serpent. Pour parler sans figures, je vous dirai qu'ils ont les moyens les plus étendus de savoir tout ce qui se passe, et que la volonté d'en faire usage ne leur manque point. Je désire donc que vous profitiez de leurs connoissances, et, s'il est possible, de leurs avis.

— Quelques ordres que vous me donniez, Madame, je me ferai un devoir de les exécuter avec exactitude. Et maintenant, comme il est inutile de différer l'exécution d'un projet une fois arrêté,

faites-moi connoître le moment auquel vous avez fixé mon départ.

— Il doit être aussi prompt que secret. Cette île est pleine d'espions, et je ne voudrois pas qu'aucun d'eux se doutât que je fais partir de Man un envoyé pour Londres. Pouvez-vous être prêt à partir demain matin?

— Cette nuit, à l'instant même. Mes petits préparatifs de départ sont terminés.

— Soyez donc prêt dans votre chambre à deux heures du matin. J'enverrai quelqu'un vous avertir; car notre secret, quant à présent, doit avoir le moins de confidents possible. Votre passage est retenu à bord d'un sloop étranger; vous vous rendrez à Londres, soit en passant par le château de Martindale, soit par telle autre route que vous jugerez convenable. Lorsqu'il sera nécessaire d'annoncer votre absence, je dirai que vous êtes allé voir vos parents. Mais un moment : après votre débarquement à Whitehaven, il faudra que vous voyagiez à cheval. Vous avez à la vérité des lettres de change; mais avez-vous assez d'argent comptant pour vous procurer un bon coursier?

— J'en ai suffisamment, Madame, et l'on ne manque pas de bons chevaux dans le Cumberland. Il s'y trouve des gens qui savent s'en procurer d'excellents et à bon marché.

— Ne vous y fiez pas; mais voici ce qui vous

procurera le meilleur cheval qu'on puisse trouver sur les frontières... Quoi! serez-vous assez simple pour me refuser?

Tout en parlant ainsi, elle lui présentoit une bourse bien remplie, et Peveril se vit obligé de l'accepter.

— Un bon cheval et une bonne épée, Julien, ajouta la comtesse, sont, après un bon cœur et une bonne tête, ce qui convient le mieux à un Cavalier.

— Je vous baise donc les mains, Madame, dit Peveril, et je vous prie humblement de croire que, s'il me manque quelque chose pour réussir dans mon entreprise, ce ne sera jamais le désir de servir ma noble parente, ma généreuse bienfaitrice.

— Je le sais, mon ami, je le sais; et que Dieu me pardonne si mes inquiétudes pour mon fils vous font courir des dangers auxquels il auroit été plus juste qu'il s'exposât lui-même! Allez! allez! Que les saints et les anges veillent sur vous! Fenella informera le comte que vous souperez dans votre appartement. Je garderai aussi le mien, car je ne serois pas en état de soutenir ce soir les regards de mon fils. Il ne me saura pas beaucoup de gré de vous avoir chargé de cette mission, et bien des gens se demanderont si j'ai agi en dame de Latham quand j'ai exposé

le fils de mon amie à des périls qui auroient dû être bravés par le mien. Mais je suis une malheureuse veuve, Julien, et le chagrin m'a rendue égoïste.

— Ne parlez pas ainsi, Madame ; ce seroit encore moins agir en dame de Latham, que de prévoir des dangers qui peut-être n'existent pas, et qui, s'ils existoient, seroient moins à craindre pour moi que pour mon noble parent. Adieu ! que la protection du ciel soit avec vous ! Rappelez-moi au souvenir de Derby et faites-lui mes excuses. J'attendrai vos ordres à deux heures après minuit.

Ils se séparèrent après un adieu affectueux, plus affectueux encore de la part de la comtesse, dont la générosité lui reprochoit toujours d'exposer Peveril à des dangers pour les éviter à son fils.

Julien s'étoit retiré dans son appartement solitaire. Son domestique lui apporta bientôt du vin et des rafraîchissements ; et, malgré toutes les réflexions qui se croisoient dans son esprit, il n'oublia pas le besoin d'en profiter. Mais, après cette occupation indispensable, ses pensées se succédant l'une à l'autre comme les vagues du reflux de la mer, son imagination lui rappela le passé, et chercha à soulever le voile qui couvroit l'avenir. Ce fut en vain qu'enveloppé d'une grande redingote il se jeta sur son lit pour ap-

peler le sommeil : la perspective incertaine qui s'ouvroit devant lui, ses doutes sur la manière dont Bridgenorth pourroit disposer de sa fille pendant son absence, ses craintes que le major lui-même ne tombât au pouvoir de la vindicative comtesse, indépendamment de mille vagues appréhensions dont il ne pouvoit lui-même se rendre compte, agitèrent son sang et ne lui permirent de goûter aucun repos. Tantôt il s'asseyoit dans un grand fauteuil de bois de chêne, et écoutoit le bruit des vagues qui se brisoient sous ses fenêtres, et les cris des oiseaux de mer qui rompoient le silence de la nuit; tantôt il se promenoit lentement à grands pas dans sa chambre, et il s'arrêtoit quelquefois devant une croisée pour contempler la mer, qui sembloit sommeiller sous l'influence de la pleine lune, dont les rayons argentoient chaque vague. Telles furent les seules distractions qu'il put imaginer jusqu'à une heure après minuit, et il passa l'heure qui suivit dans l'attente de l'ordre de son départ.

Deux heures sonnèrent enfin. Un coup légèrement frappé à sa porte et suivi d'un murmure inarticulé, lui fit soupçonner que la comtesse avoit encore employé sa suivante muette comme la personne qui devoit être le ministre le plus sûr de ses volontés en cette occasion. Il crut trouver quelque chose d'inconvenant dans ce

choix, et ce fut avec un mouvement d'impatience, étranger à la générosité naturelle de son cœur, qu'en ouvrant la porte il vit la jeune muette debout devant lui. La lampe qu'il tenoit à la main réfléchissoit une vive lumière sur ses traits, et fit probablement reconnoître à Fenella l'expression qui les animoit. Elle baissa tristement ses grands yeux noirs vers la terre; et sans oser les relever sur lui, elle lui fit signe de la suivre. Il ne prit que le temps nécessaire pour assurer ses pistolets dans sa ceinture, serrer son manteau autour de lui, mettre sa petite valise sous son bras, et ils sortirent de la partie habitée du château, par divers passages obscurs conduisant à une poterne que Fenella ouvrit par le moyen d'une clef qu'elle choisit dans un trousseau suspendu à sa ceinture.

Ils étoient alors dans la cour du château, éclairée par un clair de lune jetant une lumière pâle et lugubre sur les ruines qui les entouroient, et qui donnoient à ce lieu l'apparence d'un ancien cimetière plutôt que celle de l'intérieur d'une place fortifiée. La tour ronde et élevée, l'ancien monticule faisant face à l'édifice jadis honoré du nom de cathédrale, sembloient avoir une forme encore plus antique et plus bizarre, vus à la lueur douteuse qui les frappoit alors.

Fenella se dirigea vers une des églises dont

nous avons déjà parlé, et Julien la suivit, quoiqu'il devinât le chemin qu'elle alloit prendre, et qu'il fût peut-être assez superstitieux pour ne pas se soucier d'y passer. C'étoit par un passage secret, traversant cette église, que le corps-de-garde extérieur de la garnison communiquoit autrefois avec l'intérieur de la place, et c'étoit par-là qu'on apportoit chaque soir au gouverneur les clefs du château, lorsque les portes en étoient fermées, et que les sentinelles étoient à leur poste. Cette coutume avoit été abandonnée sous le règne de Jacques Ier, et ce passage avoit cessé d'être fréquenté, à cause de la légende bien connue du *chien Manthe* [1], esprit ou démon qui avoit pris la forme d'un chien noir, et par qui cette église étoit hantée. On croyoit, comme article de foi, que ce spectre étoit devenu jadis si familier avec les hommes, qu'il se montroit presque toutes les nuits dans le corps-de-garde, où il arrivoit par le passage dont nous venons de parler, et par lequel il se retiroit dès le point du jour. Les soldats s'habituèrent à cette apparition, mais pas assez pour se permettre de prononcer un seul mot avant son départ. Une nuit pourtant, un d'entre eux, rendu hardi par l'ivresse, jura qu'il sauroit si c'étoit un chien ou

[1] *Manthe dog*, ce qui signifie peut-être le chien de l'île de Man. (*Note du Trad.*)

un diable; et, tirant son sabre, il suivit le spectre quand il s'en alla par sa route ordinaire. Il revint au bout de quelques minutes. La terreur avoit dissipé son ivresse; il avoit la bouche béante, et ses cheveux étoient dressés sur sa tête; mais malheureusement pour les amis du merveilleux, il se trouva hors d'état de pouvoir raconter les horreurs qu'il avoit vues. Cet événement fit du bruit, et mit ce lieu en discrédit. On abandonna le corps-de-garde; on en fit construire un nouveau; on ouvrit une autre communication, quoique moins directe, avec le gouverneur ou sénéchal du château, et l'on cessa de fréquenter le passage qui traversoit les ruines de l'église.

En dépit des terreurs que cette légende, conservée par la tradition, attachoit à ce passage, Fenella, suivie de Peveril, traversa hardiment les voûtes chancelantes qui le couvroient, et sous lesquelles ils étoient guidés, à travers les débris, tantôt par la lueur précaire de la lampe que portoit la jeune muette, tantôt par la clarté de la lune, qui pénétroit par les brèches faites aux murailles par le temps ou par quelques fenêtres qu'il avoit encore épargnées. Ce chemin faisant beaucoup de détours, Peveril ne put s'empêcher d'être surpris de la connoissance que sa singulière compagne paroissoit avoir de cette espèce de labyrinthe, et de la hardiesse avec laquelle elle le traversoit. Il

n'étoit pas lui-même assez exempt des préjugés du siècle où il vivoit, pour ne pas songer avec quelque appréhension qu'il étoit possible qu'ils avançassent jusqu'au repaire du *chien-fantôme*; et chaque fois que le vent souffloit à travers les ruines, il lui sembloit l'entendre aboyer contre les audacieux mortels qui osoient venir le troubler dans son royaume ténébreux.

Rein ne les interrompit pourtant dans leur marche, et au bout de quelques minutes ils arrivèrent au vieux corps-de-garde abandonné. Ce qu'il restoit des murs de ce petit édifice servit à les dérober à la vue des sentinelles, dont l'une, à demi endormie, étoit de garde à la porte extérieure du château, tandis que l'autre, assise tranquillement sur les marches de pierre qui conduisoient au parapet du mur de clôture, dormoit en toute sécurité, à côté de son mousquet. Fenella fit signe à Peveril de marcher en silence et avec précaution, et il lui montra, à sa grande surprise, par une fenêtre du corps-de-garde, une barque avec quatre rameurs, au pied du roc sur lequel s'élevoit le château, car c'étoit l'heure de la haute marée. Elle lui fit voir ensuite qu'il devoit y descendre par une échelle très-haute appuyée contre une croisée.

Julien fut mécontent et alarmé de la négligence des sentinelles, qui avoient laissé faire de sem-

blables préparatifs sans s'en apercevoir et sans donner l'alarme, et il ne savoit trop s'il ne devoit pas appeler l'officier de garde pour lui reprocher sa nonchalance, et lui faire voir combien il seroit facile à quelques hommes résolus de surprendre Holm-Peel, en dépit de la force naturelle de sa position et de sa réputation de fort imprenable. Fenella sembla deviner ses pensées, avec ce tact et cette finesse d'observation que la nature paroissoit lui avoir donnés en dédommagement de l'imperfection de ses sens. Elle mit une main sur son bras, et posa un doigt de l'autre sur ses lèvres, comme pour lui enjoindre la prudence; et Peveril, sachant qu'elle agissoit d'après les ordres de la comtesse, n'hésita pas à obéir, mais avec la résolution bien formée de ne pas perdre de temps pour informer le comte du danger auquel le château étoit exposé sur ce point.

Cependant il descendit l'échelle avec précaution, car les échelons étoient inégaux, humides et glissants; quelques-uns même étoient rompus. S'étant assis sur la poupe de la barque, il fit signe aux bateliers de prendre le large, et se retourna pour faire ses adieux à son guide. Mais quelle fut sa surprise en voyant Fenella se laisser glisser rapidement le long de l'échelle périlleuse, au lieu de la descendre échelon à échelon, et s'arrêtant sur le dernier, sauter avec une agilité incroyable.

sur la barque, qui commençoit déjà à s'éloigner; elle s'assit à côté de lui avant qu'il eût le temps de lui exprimer sa surprise et de lui faire des remontrances. Il ordonna aux bateliers de se rapprocher de l'échelle, et donnant à ses traits l'expression du déplaisir qu'il éprouvoit réellement, il s'efforça de lui faire comprendre qu'elle devoit aller retrouver sa maîtresse. Fenella croisa les bras et le regarda avec un sourire hautain qui annonçoit que sa résolution étoit inébranlable. Peveril se trouva fort embarrassé; il craignoit de mécontenter la comtesse et de déranger ses plans en donnant l'alarme, ce qu'en tout autre cas il auroit été fort tenté de faire. Il étoit évident que tous les gestes auxquels il pourroit avoir recours ne feroient aucune impression sur l'esprit de Fenella; la seule question étoit donc de savoir comment, si elle partoit avec lui, il se débarrasseroit d'une compagnie si singulière, de manière à pourvoir en même temps à la sûreté de cette jeune fille.

Les bateliers se chargèrent de décider l'affaire, car, après s'être reposés un instant sur leurs rames, et avoir échangé entre eux quelques mots en allemand ou en hollandais, ils se mirent à ramer vigoureusement, et ils furent bientôt à quelque distance du château. La possibilité que les sentinelles envoyassent quelques balles ou

même un boulet de canon fut encore pour Peveril un objet d'inquiétude momentanée; mais la barque s'éloigna inaperçue et sans être hélée; ce qui, quoique les rames fussent enveloppées de linge, et que les bateliers parlassent peu et très-bas, prouvoit, à ce que pensoit Julien, beaucoup de négligence de la part des factionnaires. Quand ils furent à une certaine distance du château, les rameurs redoublèrent leurs efforts pour gagner un petit navire qui n'étoit pas très-éloigné. Pendant ce temps Peveril eut tout le loisir de remarquer que les bateliers se parloient l'un à l'autre à voix basse, en jetant des regards inquiets sur Fenella, comme s'ils eussent craint qu'on ne les blâmât de l'avoir amenée.

Après un quart d'heure environ de navigation, ils arrivèrent au sloop. Le capitaine attendoit Peveril sur le pont, et il lui offrit des rafraîchissements; mais un mot que lui dit un des bateliers l'interrompit dans ce soin hospitalier, et il courut au bord de ce bâtiment pour s'opposer à l'intention d'y monter que témoignoit Fenella. Lui et ses bateliers parloient hollandais avec vivacité, en regardant la jeune fille avec un air d'inquiétude. Peveril se flatta que le résultat seroit qu'on la feroit reconduire à terre; mais elle avoit résolu de triompher de tous les obstacles. Comme on avoit retiré l'échelle dès que Julien s'en étoit servi,

elle saisit le bout d'une corde et se hissa sur le bâtiment avec autant de dextérité qu'auroit pu le faire un marin de profession, ne laissant à l'équipage d'autre moyen que la force ouverte pour l'empêcher de monter à bord : il paroît qu'on ne voulut pas y avoir recours. Dès qu'elle fut sur le pont, elle tira le capitaine par la manche, l'emmena vers la proue, et ils parurent causer ensemble par signes, mais d'une manière inintelligible à tous deux.

Peveril oublia bientôt la présence de la muette, et commença à réfléchir sur sa situation, et sur la probabilité qu'il y avoit qu'il étoit séparé pour un temps assez considérable de l'objet de son affection. — Constance! se répéta-t-il à lui-même, constance! Et, comme s'il y eût trouvé un rapport avec le sujet de ses méditations, il fixa les yeux sur l'étoile polaire, qui brilloit cette nuit avec un éclat plus qu'ordinaire; emblème d'une passion pure et d'une invincible résolution. Les pensées qui s'élevoient dans son esprit, pendant que ses regards se fixoient sur cette clarté invariable, étoient nobles et désintéressées. Chercher à procurer à son pays le bonheur et les bienfaits de la paix intérieure, considérer son amour pour Alice Bridgenorth comme l'astre qui devoit le guider à de nobles actions, telles étoient les résolutions que cette vue lui faisoit concevoir et qui

élevoient son esprit à cet état de mélancolie romanesque plus délicieux peut-être que la sensation d'un transport de joie.

Il fut distrait de ces réflexions par un mouvement léger. Un soupir, dans lequel on pouvoit reconnoître la voix d'une femme, se fit entendre assez près de lui pour le troubler dans sa rêverie. Il tourna la tête, et vit Fenella les yeux fixés sur la même étoile qui venoit d'attirer les siens. Son premier sentiment fut celui du déplaisir; mais il lui fut impossible d'en conserver long-temps contre un être si malheureux sous plusieurs rapports, si intéressant sous tant d'autres, dont les grands yeux noirs étoient mouillés d'une larme qu'on voyoit briller à la clarté de la lune, et dont l'émotion sembloit prendre sa source dans une tendresse digne au moins de l'indulgence de celui qui en étoit l'objet. Il résolut pourtant de profiter de cette occasion pour lui faire sur son étrange conduite les remontrances que la pauvre fille seroit en état de comprendre. Il lui prit la main avec beaucoup de bienveillance, mais en même temps d'un air sérieux, lui montra la barque et ensuite le château, dont on pouvoit à peine alors distinguer les murs et les tours dans l'éloignement, voulant ainsi lui faire comprendre qu'il étoit nécessaire qu'elle retournât à Holm-Peel. Fenella baissa les yeux, et secoua la tête comme

pour répondre qu'elle n'y consentiroit jamais. Julien lui fit de nouvelles représentations, en employant successivement le langage des yeux et celui des gestes; il mit la main sur son cœur, pour désigner la comtesse; fronça le sourcil, pour lui indiquer le mécontentement qu'elle éprouveroit. A tout cela la jeune fille ne répondit que par des pleurs.

Enfin, comme si elle eût été forcée à s'expliquer par ces remontrances multipliées, elle le saisit tout à coup par le bras pour fixer son attention, jeta à la hâte les yeux autour d'elle, comme pour voir si personne ne l'examinoit; passa l'autre main en travers sur son propre cou, lui montra la barque et le château, et lui fit un signe de tête.

Tout ce que Peveril put conclure de ces différents gestes, ce fut que Fenella croyoit qu'il étoit menacé de quelque danger qu'elle se flattoit de pouvoir détourner par sa présence. Il étoit facile de comprendre surtout qu'elle sembloit tenir opiniâtrement à son projet, quel qu'il fût; du moins il étoit clair pour Julien qu'il n'avoit aucun moyen pour l'en faire changer. Il falloit donc qu'il attendît la fin de cette courte traversée, pour chercher à se débarrasser de sa compagne; et, en attendant, agissant d'après la supposition que la conduite de la jeune muette lui étoit ins-

pirée par l'attachement qu'elle avoit conçu pour lui, il jugea que ce qu'il pouvoit faire de mieux pour elle et pour lui, c'étoit de s'en tenir aussi éloigné que les circonstances le permettoient. En conséquence, il lui fit le signe dont elle se servoit pour annoncer qu'elle alloit se coucher, en appuyant la tête sur sa main; et lui ayant ainsi recommandé d'aller se reposer, il se leva et pria le capitaine de le conduire dans le lieu où il devoit passer la nuit.

Le capitaine le conduisit dans une petite chambre où on lui avoit préparé un hamac, dans lequel il se jeta pour y chercher le repos dont l'exercice et l'agitation du jour précédent et l'heure avancée de la nuit lui faisoient sentir un besoin véritable. Un sommeil profond ne tarda pas à s'emparer de lui; mais il ne fut pas de longue durée. Il fut troublé dans son sommeil par les cris d'une femme, et enfin il entendit, ou du moins il crut entendre distinctement la voix d'Alice Bridgenorth qui l'appeloit par son nom.

Il s'éveilla; et, voulant sauter à bas de son lit, il s'aperçut, au mouvement du navire et au balancement de son hamac, que son rêve l'avoit trompé. Il doutoit pourtant encore que ce ne fût qu'un rêve. Les cris: — Julien Peveril, au secours! Julien Peveril! retentissoient encore à son oreille. La voix étoit bien celle d'Alice; et il avoit peine à

se persuader que son imagination l'eût trompé à ce point. Étoit-il possible qu'elle fût à bord du même bâtiment? Le caractère du major Bridgenorth et les intrigues dont il s'occupoit ne rendoient pas cette idée trop invraisemblable; mais, si cela étoit, à quel péril étoit-elle donc exposée, pour qu'elle l'appelât ainsi à son secours.

Voulant sortir d'incertitude à l'instant même, il sauta à demi vêtu à bas de son hamac; et marchant à tâtons dans sa petite chambre, où il faisoit aussi noir que dans un four, il parvint enfin, non sans difficulté, à en trouver la porte. Ne pouvant venir à bout de l'ouvrir, il appela à grands cris le matelot de quart. Le maître du navire, qui s'appeloit Capitaine, étoit le seul homme à bord qui pût parler quelques mots d'anglais.

— D'où vient tout ce bruit? lui demanda Julien?

— Rien, rien, reprit-il dans son baragoin; c'est une chaloupe qui part avec la jeune fille; elle a pleuré un peu en quittant le bâtiment; pas autre chose.

Cette explication satisfit Julien, qui présuma qu'un peu de violence avoit été nécessaire pour déterminer Fenella à retourner au château; et quoiqu'il fût charmé de ne pas en avoir été témoin, il ne put être fâché qu'on eût employé ce moyen. Son opiniâtreté à rester à bord, et la

difficulté qu'il auroit trouvée à se débarrasser de cette singulière compagne, après être débarqué, lui avoient déjà donné beaucoup d'inquiétude, et il ne regretta nullement que le capitaine l'en eût délivré par ce coup de main.

Son rêve se trouvoit ainsi pleinement expliqué. Il avoit été éveillé par les cris inarticulés qu'avoit poussés Fenella, résistant à la violence qu'on exerçoit contre elle; son imagination les avoit convertis en paroles, et leur avoit prêté la voix d'Alice Bridgenorth. Notre imagination nous joue presque toutes les nuits des tours encore plus étranges.

Tout en lui répondant, le capitaine ouvrit la porte, et parut avec une lanterne, sans l'aide de laquelle Peveril auroit eu bien de la peine à regagner son hamac; il dormit alors d'un sommeil paisible jusqu'à ce que le capitaine vînt lui demander s'il vouloit déjeuner; — il y avoit déjà long-temps que le soleil étoit sur l'horizon.

CHAPITRE XX.

« Quel est cet être étrange, ou follet, ou lutin,
« Qui, léger comme l'air, le soir et le matin,
« S'attache à tous mes pas, me suit comme mon ombre? »

Ben-Jonson.

Peveril trouva le capitaine du sloop un peu moins grossier que ne le sont ordinairement les personnes de sa profession, et il reçut de lui tous les détails qu'il désiroit obtenir relativement au départ de Fenella, que le marin envoya très-énergiquement à tous les diables pour l'avoir obligé de jeter l'ancre jusqu'au retour de la chaloupe qu'il avoit chargée de la reconduire à terre.

— J'espère, dit Julien, qu'on n'a pas eu besoin de recourir à la violence pour la déterminer à partir? Je présume qu'elle n'a pas fait une folle résistance.

— Résistance! répéta le capitaine; *mein Gott!* elle a fait la résistance d'un escadron, elle a crié à se faire entendre jusqu'à Whitehaven; elle a grimpé aux cordages comme un chat sur un arbre. Mais c'étoit un tour de son ancien métier.

— De quel métier voulez-vous parler?

— Oh ! moi la connoître mieux que vous, *mein herr;* je l'ai connue quand elle étoit petite fille, toute petite fille, et qu'elle avoit pour maître un *seiltanzer*, quand milady la comtesse eut la bonne fortune de l'acheter.

— Un *seiltanzer!* Qu'entendez-vous par ce mot?

— J'entends un danseur de corde, un saltimbanque, un faiseur de tours de passe-passe. Oh! je connois Adrien Brackel, *mein Gott!* qui vend des poudres pour vider l'estomac des autres, et remplir sa bourse. Oui, oui, je connois Brackel; j'ai fumé plus d'une livre de tabac avec lui.

Peveril se souvint alors que la comtesse s'étoit attaché Fenella pendant un voyage qu'elle avoit fait sur le Continent, et tandis que le jeune comte et lui étoient en Angleterre. Elle ne leur avoit jamais dit où elle l'avoit trouvée, et leur avoit seulement donné à entendre qu'elle s'en étoit chargée par compassion, afin de la tirer d'une extrême détresse. Il dit au marin ce qu'il savoit à cet égard.

— Détresse! dit le capitaine; je sais seulement que Brackel avoit coutume de bien la battre quand elle ne vouloit pas danser sur la corde, et il la nourrissoit fort légèrement quand elle dansait, pour l'empêcher de grandir. Ce fut moi qui conclus le marché entre la comtesse et lui, parce qu'elle avoit loué mon sloop pour son voyage

sur le Continent. Personne que moi ne savoit d'où elle venoit. La comtesse l'avoit vue sur un théâtre à Ostende, et avoit eu pitié de sa situation et de la manière dont elle étoit traitée. Milady m'avoit chargé alors d'acheter la pauvre créature de son maître, et m'avoit défendu d'en parler à aucun de ses domestiques. Aussi, continua le fidèle confident, je garde le silence quand mon bâtiment est dans les hâvres de Man; mais en pleine mer je suis maître de parler. Ces imbéciles de l'île de Man disent que c'est une *wechselbalg*, ce que vous autres vous appelez une fée, un lutin, qui change de forme à volonté, *mein Gott!* Vous n'avez jamais vu une *wechselbalg!* j'en ai vu une à Cologne, et deux fois plus grosse que cette jeune fille, mangeant trois fois plus, et ruinant les pauvres gens qui étoient avec elle, comme le coucou dans le nid du moineau. Mais cette Fenella ne mange pas plus qu'une autre jeune fille; oh! ce n'est pas une *wechselbalg*.

Par une suite de raisonnements tout différents, Julien étoit arrivé à la même conclusion. Pendant que le marin faisoit son récit, il réfléchissoit que cette malheureuse fille devoit l'étonnante flexibilité de ses membres, l'agilité de tous ses mouvements à l'apprentissage qu'elle avoit fait sous Adrien Brackel; et que des germes de passions fantasques et capricieuses pouvoient avoir été se-

més dans son cœur pendant son enfance, qu'elle avoit passée à courir le pays avec un saltimbanque. L'éducation qu'avoit reçue Peveril ayant rempli sa tête d'idées aristocratiques, les anecdotes qu'il venoit d'apprendre sur la vie et la première situation de Fenella augmentèrent encore le plaisir qu'il éprouvoit en se voyant débarrassé de sa compagnie; et cependant il désiroit connoître tous les détails que le capitaine pouvoit encore avoir à lui communiquer sur ce sujet. Mais le marin lui avoit déjà dit tout ce qu'il savoit. Il ignoroit quels étoient les parents de la jeune muette; seulement il fallait que son père eût été un misérable *schelm*, c'est-à-dire, un infâme coquin, pour avoir vendu sa chair et son sang à Adrien Brackel; car c'étoit à prix d'argent que le charlatan étoit devenu maître de son élève.

Cette conversation dissipa tous les doutes qui avoient commencé à s'élever dans l'esprit de Julien, sur la fidélité du capitaine, puisqu'il paroissoit connoître la comtesse depuis longtemps, et avoir eu quelque part à sa confiance. Le geste effrayant qu'avoit fait Fenella ne lui parut plus mériter aucune attention, et il ne le regarda que comme une nouvelle preuve de son caractère irritable.

Il s'amusa quelque temps à se promener sur le pont, en réfléchissant sur les événements passés

de sa vie, et sur ceux que l'avenir pouvoit lui réserver. Mais bientôt son attention fut forcée de changer d'objet. Le vent venoit de passer au nord-ouest, et il étoit si contraire à la marche que le bâtiment devoit suivre, que le capitaine, après avoir fait de vains efforts pour y résister, déclara que son sloop, qui n'étoit pas excellent voilier, étoit hors d'état de gagner Whitehaven, et qu'il étoit forcé de suivre le vent et de se diriger vers Liverpool. Peveril ne fit aucune objection. Son voyage par terre en seroit moins long s'il passoit par le château de son père; et, de manière ou d'autre, les intentions de la comtesse n'en seroient pas moins exécutées.

Le vaisseau fut donc mis sous le vent, et il vogua avec beaucoup de rapidité. Cependant le capitaine, faisant valoir des motifs de prudence, résolut de jeter l'ancre dans la rade, et ne voulut pas entrer pendant la nuit dans l'embouchure de la Mersey. Le jour parut enfin, et Peveril eut alors la satisfaction de débarquer sur le quai de Liverpool, qui montroit déjà quelques signes de cette prospérité commerciale portée depuis ce temps à un si haut point.

Le capitaine, qui venoit souvent dans ce port, indiqua à Julien une assez bonne auberge, principalement fréquentée par les marins; car, quoique Peveril eût déjà été à Liverpool, il ne jugeoit

pas à propos de se montrer cette fois dans aucun endroit où l'on auroit pu le reconnoître. Il prit donc congé du capitaine, après l'avoir forcé, non sans peine, à accepter un petit présent pour son équipage. Quant au prix du passage, le capitaine n'en voulut pas entendre parler, et ils se séparèrent de la manière la plus amicale.

L'auberge étoit remplie d'étrangers, de marins et de commerçants, tous occupés de leurs propres affaires, et s'en entretenant avec ce bruit et cette vivacité qu'on ne manque jamais de remarquer dans un port de mer florissant. Mais quoique la plupart des entretiens qui avoient lieu dans la salle destinée au public eussent pour objet des affaires particulières, il s'y mêloit un sujet général de conversation qui sembloit intéresser tous les interlocuteurs; de sorte qu'au milieu des discussions sur le fret et les assurances, on entendoit les cris: — maudit complot! — conspiration infernale! — le roi est en danger! — abominables papistes! — la potence est un châtiment trop doux pour eux!

Il étoit évident que la fermentation de Londres s'étoit étendue jusqu'à ce port éloigné, et qu'elle y avoit été reçue par les habitants avec cette énergie orageuse qui donne aux habitants des côtes de la mer quelque rapport avec les vents et les vagues de leurs parages. Les intérêts com-

merciaux et maritimes de l'Angleterre étoient à la vérité anti-catholiques, quoiqu'il ne soit peut-être pas facile d'en donner une bonne raison, puisqu'on ne peut guère supposer qu'ils aient aucun rapport avec des disputes théologiques. Mais, dans les classes inférieures du peuple, le zèle est souvent en raison inverse des connoissances; et quoique les marins ne connussent rien des points qui divisoient les deux églises, ils n'en étoient pas moins entièrement dévoués au protestantisme. Quand aux commerçants, ils étoient en quelque sorte ennemis nés de la noblesse des comtés de Lancastre et de Chester : la plupart des nobles de ces environs étant encore attachés à la foi de l'église romaine, le catholicisme leur devenoit dix fois plus odieux, comme étant la marque distinctive de gens qu'ils détestoient à cause de leur morgue aristocratique.

D'après le peu que Peveril venoit d'entendre des sentiments des habitants de Liverpool, il jugea qu'il agiroit prudemment en s'éloignant de cette ville le plus tôt possible, et avant qu'on vînt à le soupçonner d'avoir quelques liaisons avec un parti devenu l'objet de la haine générale.

Pour continuer son voyage, il falloit d'abord qu'il achetât un cheval, et pour cela il résolut d'avoir recours aux écuries d'un maquignon bien connu à cette époque, et qui demeuroit dans un

faubourg de cette ville. S'étant procuré son adresse, il se rendit chez lui.

Les écuries de Joe Bridlesley nourrissoient un grand nombre de bons chevaux, car ce commerce étoit alors beaucoup plus étendu qu'il ne l'est à présent. Il étoit assez ordinaire de voir un étranger, qui avoit un voyage à faire, acheter un cheval qu'il vendoit ensuite pour ce qu'il pouvoit en tirer, au lieu de sa destination. Il en résultoit des demandes fréquentes de chevaux, et les marchands avoient soin d'en avoir toujours à revendre. Mais soit qu'ils en achetassent ou qu'ils en revendissent, Bridlesley et ses confrères avoient toujours soin de faire de bons profits.

Julien, assez bon connoisseur en chevaux, en choisit un vigoureux, d'environ seize palmes de hauteur, et le fit conduire dans la cour pour voir si son allure répondoit à son extérieur. Comme il en fut parfaitement content, il ne restoit qu'à en fixer le prix avec Bridlesley. Celui-ci ne manqua pas de jurer que sa pratique avoit choisi le meilleur cheval qui eût jamais passé par la porte de ses écuries depuis qu'il faisoit ce commerce; qu'il seroit impossible d'en trouver un semblable, attendu que la jument qui l'avoit mis bas étoit morte, et il finit par en demander un prix proportionné à l'éloge. On se mit alors à marchander, suivant l'usage, pour arriver à ce que

les marchands français appellent *le juste prix*.

Si le lecteur connoît un peu ce genre de trafic, il sait qu'on y met en général beaucoup de vivacité, et qu'il attire ordinairement un cercle d'oisifs toujours disposés à donner leur opinion et leur avis. Parmi les assistants se trouvoit en cette occasion un homme maigre, un peu au-dessous de la taille ordinaire et assez mal vêtu, mais qui parloit d'un ton à annoncer beaucoup de confiance en lui-même, et de manière à prouver qu'il connoissoit bien l'objet dont il parloit. Le prix du cheval ayant été convenu à quinze livres sterling, prix considérable pour cette époque, il restoit à fixer celui de la selle et de la bride, et l'homme maigre et de mauvaise mine dont nous avons déjà parlé trouva presque autant à dire sur ce sujet que sur le premier. Comme toutes ses remarques avoient un air d'obligeance pour l'étranger, et tendoient à le favoriser, Peveril le regarda comme un de ces oisifs qui, n'ayant pas le moyen de se livrer à leur goût pour leur propre compte, ne sont pas fâchés d'employer leurs connoissances pour le service des autres, dans l'espoir d'en obtenir quelque récompense; et croyant qu'il pourroit obtenir d'un tel homme quelques renseignements utiles, il alloit lui faire la politesse de lui offrir de vider une bouteille de vin avec lui, quand il s'aperçut

qu'il avoit disparu tout à coup. A peine avoit-il remarqué cette circonstance, que de nouvelles pratiques entrèrent dans la cour, et leur air d'importance attira sur-le-champ l'attention de Bridlesley et de toute sa milice de jockeys et de palefreniers.

— Trois bons chevaux, dit celui qui paroissoit à la tête des nouveaux venus, et dont la respiration sonore annonçoit en même temps l'embonpoint et l'importance; trois chevaux bons et vigoureux pour le service des communes d'Angleterre.

— J'ai quelques chevaux, dit Bridlesley, dignes d'être montés au besoin par le président même de la chambre; mais, pour dire la vérité en chrétien, je viens de vendre le meilleur de mon écurie au jeune homme que vous voyez, et qui sans doute ne refusera pas de vous céder son marché, si ce cheval est nécessaire pour le service de l'état.

— C'est bien parler, l'ami, dit le personnage important. Et se tournant vers Julien, il lui demanda d'un ton impérieux de lui céder le cheval qu'il venoit d'acheter.

Peveril éprouvoit le plus violent désir de répondre à cette demande déraisonnable par un refus positif, et ce ne fut pas sans peine qu'il le réprima, se souvenant que la situation dans la-

quelle il se trouvoit alors exigeoit beaucoup de circonspection ; il lui répliqua donc simplement que s'il lui prouvoit qu'il étoit autorisé à prendre des chevaux pour le service public, il devoit naturellement consentir à lui céder celui qu'il venoit d'acheter.

L'inconnu, avec un air de grande dignité, tira de sa poche et mit dans la main de Peveril un ordre signé par le président de la chambre des communes, autorisant Charles Topham, huissier de la verge noire, à poursuivre et arrêter certains individus dénommés audit ordre, et toutes autres personnes qui étoient ou qui seroient accusées par des témoins compétents d'êtres fauteurs ou complices du complot infernal des papistes, complot ourdi dans le sein même du royaume ; par lequel ordre étoient tenus tous sujets fidèles et loyaux de prêter aide et assistance audit Charles Topham dans l'exécution de sa mission.

En voyant une pièce de cette importance, Julien n'hésita plus à céder son cheval à ce fonctionnaire formidable, que quelqu'un a comparé à un lion qu'il falloit bien nourrir à force de mandats d'arrêts, puisqu'il plaisoit à la chambre des communes d'entretenir un tel animal. Aussi les mots *Sus, Topham,* devinrent un proverbe, et un proverbe redoutable dans la bouche du peuple.

La complaisance de Peveril lui valut les bonnes grâces de l'émissaire, qui, avant de choisir des chevaux pour ses deux compagnons, lui permit d'acheter un cheval gris, fort inférieur à la vérité à celui qu'il avoit d'abord choisi, autant pour l'allure que pour l'activité, mais dont le prix fut à peu près le même; car Bridlesley, voyant qu'on lui demandoit des chevaux pour le service des communes d'Angleterre, avoit formé la résolution tacite d'en augmenter le prix de vingt pour cent.

Peveril convint du prix et le paya pour cette fois beaucoup plus promptement qu'il ne l'avoit fait lors de son premier marché; car il avoit lu dans le mandat dont Topham étoit porteur le nom de son père, sir Geoffrey Peveril, du château de Martindale, écrit en grosses lettres, comme un des individus que cet officier devoit arrêter.

Instruit de ce fait important, Julien n'en fut que plus pressé de partir de Liverpool pour se rendre dans le comté de Derby et donner l'alarme à son père, si toutefois M. Topham n'avoit pas déjà exécuté l'ordre de son arrestation, ce qui ne lui paroissoit pas vraisemblable, car on pouvoit supposer qu'il auroit voulu d'abord s'assurer de la personne de ceux qui demeuroient dans le voisinage des ports de mer. Un mot ou deux

qu'il entendit le confirmèrent dans cette opinion.

— M'entendez-vous, l'ami? disoit Topham au maquignon; vous ferez conduire ces chevaux, dans deux heures, à la porte de M. Shortell, marchand mercier, où nous nous rafraîchirons en buvant un verre de vin, tout en nous informant s'il se trouve dans les environs quelques personnes que je puisse arrêter chemin faisant. Et vous voudrez bien faire rembourrer cette selle, car on dit que les routes du comté de Derby sont dures. Quant à vous, capitaine Dangerfield, et vous, monsieur Everett, il faut que vous mettiez vos lunettes de protestant, et que vous me montriez jusqu'à l'ombre d'un prêtre ou d'un ami des prêtres, car je suis venu ici avec un balai pour nettoyer le pays de pareil bétail.

Un de ceux à qui il parloit ainsi, et qui avoit l'air d'un marchand ruiné, lui répondit seulement : — Oui, oui, monsieur Topham; il est temps de balayer la grange.

La réponse de l'autre fut moins laconique. C'étoit un homme qui avoit une paire de moustaches formidables, le nez rouge, un habit galonné montrant la corde, et un chapeau dont les dimensions ne le cédoient en rien à celui de Pistol[1].

— Je veux être damné, s'écria ce zélé protes-

[1] Personnage d'une pièce de Shakspeare. (*Note du Trad.*)

tant, si je ne reconnois pas les marques de la bête sur toutes personnes de seize à soixante-dix-sept ans, aussi clairement que si elles avoient pris de l'encre au lieu d'eau bénite pour faire le signe de la croix. Puisque nous avons un roi qui veut faire justice et une chambre des communes qui encourage les poursuites, la bonne cause ne doit souffrir faute de dénonciations.

— Tenez-vous-en là, noble Capitaine, répondit l'officier; mais croyez-moi, réservez vos serments pour en faire usage devant les cours de justice: c'est les prodiguer inutilement que de vous en servir comme vous le faites dans une conversation ordinaire.

— Ne craignez rien, monsieur Topham, répliqua Dangerfield; il faut bien entretenir les talents qu'on a reçus du ciel. Si je renonçois aux serments dans mes entretiens ordinaires, je ne saurois plus comment en faire un quand l'occasion l'exigeroit. Mais vous ne m'entendez pas prononcer de serments papistes; je ne jure ni par la messe, ni par saint Georges, ni par aucune chose appartenant à l'idolâtrie. Je ne fais que des serments convenables à un pauvre gentilhomme protestant qui désire servir Dieu et son roi.

— Bien parlé, très-noble Festus, dit son camarade. Mais quoique je n'entrelarde pas mes paroles de serments hors de saison, ne croyez pas

que je sois embarrassé pour en faire quand on invoquera mon témoignage sur la *hauteur*, la *profondeur*, la *longueur* et la *largeur* de cet infernal complot contre le roi et la foi protestante.

Fatigué et presque dégoûté d'entendre des propos qui annonçoient une si franche brutalité, Peveril se hâta de conclure son marché avec Bridlesley, et prit son cheval gris pour l'emmener; mais à peine étoit-il à la porte de la cour qu'il entendit la conversation ci-après, et elle étoit d'autant plus alarmante qu'il en étoit l'objet.

— Quel est ce jeune homme? demanda la voix lente et douce du plus concis des deux interlocuteurs subalternes; il me semble que je l'ai vu quelque part. Est-il de ce pays?

— Non pas que je sache, dit Bridlesley, qui, de même que tous les habitans de l'Angleterre à cette époque, répondoit aux questions de ces drôles avec le même respect qu'on a en Espagne pour celles d'un inquisiteur; — il est étranger, tout-à-fait étranger. C'est la première fois que je le vois. Un jeune poulain sauvage, j'en réponds; il connoît aussi bien que moi la bouche d'un cheval.

— Je commence à me rappeler, dit Everett, que j'ai vu une figure semblable à la sienne à l'assemblée tenue par les jésuites à la taverne du *Cheval Blanc*.

— Et moi, dit le capitaine Dangerfield, je crois me souvenir que...

— Allons, allons, Messieurs, dit la voix imposante de Topham, nous n'avons pas besoin de vos souvenirs en ce moment; nous savons d'avance à quoi ils aboutiront; mais il est bon que vous sachiez que vous ne devez courir le gibier que quand vous êtes hors de lesse. Ce jeune homme a bonne mine, et il a cédé de bonne grâce son cheval pour le service de la chambre des communes. Il sait comment il doit se conduire à l'égard de ses supérieurs, je vous en réponds; et d'ailleurs je doute qu'il ait dans sa bourse de quoi payer les frais de l'arrestation.

Ce discours termina l'entretien, que Peveril, se trouvant intéressé au résultat qu'il pouvoit avoir, crut devoir écouter jusqu'au bout. Maintenant qu'il étoit fini, il jugea que ce qu'il avoit de mieux à faire étoit de sortir de la ville sans se faire remarquer, et de prendre le chemin le plus court pour se rendre au château de son père. Il avoit payé son écot à l'auberge; il avoit apporté chez Bridlesley la petite valise contenant le peu d'objets qui lui étoient nécessaires, de sorte qu'il n'avoit pas besoin d'y retourner. Il résolut donc de faire quelques milles sans s'arrêter même pour faire donner de l'avoine à son cheval; et, connoissant assez bien le pays, il espéra qu'il pour-

roit arriver à Martindale avant l'honorable M. Topham, dont il falloit d'abord rembourrer la selle, et qui, lorsqu'il seroit à cheval, marcheroit sans doute avec la précaution d'un homme craignant les effets d'un trot trop allongé.

D'après toutes ces réflexions, Julien prit la route de Warrington, lieu qu'il connoissoit parfaitement; mais il ne s'y arrêta point, et passant la Mersey sur un pont construit par un des ancêtres de son ami le comte de Derby, il se dirigea vers Dishley, sur les frontières du comté. Il auroit aisément atteint ce village, si son cheval eût été en état de faire une marche forcée; mais pendant le cours de son voyage il eut plus d'une fois occasion de maudire la dignité officielle du personnage à qui il avoit cédé une meilleure monture.

Il suivoit la route qui lui sembloit la plus directe, dans un pays qu'il ne connoissoit que superficiellement; mais près d'Altringham il se trouva enfin forcé de faire halte, et il ne fut plus question que de chercher un endroit tranquille et retiré pour s'y arrêter. Il crut l'avoir trouvé dans un petit hameau composé de quelques chaumières. Le propriétaire de la plus considérable réunissoit le métier de meunier à celui de cabaretier. L'enseigne d'un chat (fidèle allié de son maître pour la défense de ses sacs de farine),

botté comme le Grimalkin [1] des contes de fées, et jouant du violon pour se donner meilleure grâce, annonçoit au public que John Whitecraft exerçoit ces deux honnêtes professions, et sans doute il avoit soin de tirer double profit de sa double industrie.

Un tel endroit promettoit à un voyageur qui vouloit garder l'incognito, sinon un logement plus somptueux, du moins une retraite plus sûre qu'une auberge très-fréquentée. En conséquence Julien descendit de cheval à l'enseigne du *Chat jouant du Violon.*

[1] Mot qui répond à celui de *Rominagrobis*. (*Note du Trad.*)

CHAPITRE XXI.

« Dans ces temps de désordre on a quelque raison
« Pour craindre des méchants l'obscure trahison. »

OTWAY.

A la porte de cette auberge du *Chat jouant du Violon*, Julien reçut les soins qu'on rend ordinairement aux voyageurs qui s'arrêtent dans ces maisons de classe subalterne. Un garçon en guenilles, chargé du soin des chevaux, conduisit le sien dans une misérable écurie où pourtant il ne manqua ni de litière ni d'avoine.

Après avoir veillé lui-même à ce qu'on eût pour son coursier tous les soins qu'exigeoit un animal sur lequel reposoit l'espoir de son voyage et peut-être sa propre sûreté, Peveril entra dans la cuisine, qui étoit en même temps le salon et la salle à manger de cette petite auberge, pour voir quels rafraîchissements il pourroit y obtenir. Il apprit, à sa grande satisfaction, qu'il ne s'y trouvoit qu'un étranger; mais il fut moins content quand on lui dit qu'il falloit partir sans dîner ou partager avec cet inconnu les seules provisions qui se trouvoient dans la maison, et qui consistoient en un ragoût de truites et d'anguilles

que l'hôte avoit pêchées dans le petit ruisseau dont l'eau faisoit tourner la roue de son moulin.

A la demande particulière de Julien, l'hôtesse se chargea d'y ajouter un plat substantiel d'œufs au lard, ce qu'elle n'auroit peut-être pas fait si l'œil perçant de Peveril n'eût découvert la tranche de lard suspendue sous le manteau de la cheminée; et comme elle ne pouvoit en nier l'existence, force lui fut d'en sacrifier une partie.

C'étoit une femme de bonne mine, d'environ trente ans, dont l'air de propreté et d'enjouement faisoit honneur au choix du joyeux meunier, son tendre époux. Elle étoit accroupie devant une énorme et antique cheminée, car le feu étoit son département, comme l'eau étoit celui de son mari, et elle préparoit les bonnes choses qui devoient lui faire oublier ses fatigues et le renvoyer satisfait à sa besogne. Quoique la bonne femme eût paru d'abord peu disposée à se donner beaucoup de peines pour notre voyageur, cependant l'air distingué, la belle taille et les manières civiles de son nouvel hôte attirèrent bientôt une bonne partie de son attention; et, tout en s'occupant de la cuisine, elle jetoit sur lui de temps en temps un regard de complaisance, mais auquel on auroit dit qu'il se joignoit un sentiment de pitié. La fumée qui s'exhaloit de la poêle contenant le lard et les œufs remplissoit déjà l'appar-

tement, et le bruissement de la friture faisoit chorus avec le bouillonnement du pot dans lequel le poisson cuisoit à un feu plus lent. La table fut couverte d'une nappe de grosse toile, mais blanche, et tout étoit prêt pour le repas que Julien commençoit à attendre avec quelque impatience, quand le compagnon qui devoit le partager avec lui entra dans l'appartement.

Du premier regard, Julien reconnut en lui, à sa grande surprise, ce même homme maigre et assez mal vêtu qui, pendant son premier marché avec Bridlesley, lui avoit officieusement donné son opinion et ses avis. Déjà mécontent d'être obligé d'admettre un étranger en sa compagnie, Peveril le fut bien davantage en reconnoissant en lui un homme qui pouvoit avoir des prétentions, quelque minces qu'elles fussent, à sa connoissance, dans un moment où il se trouvoit forcé à observer la plus grande réserve. Il lui tourna donc le dos sans affectation, fit semblant de s'amuser à regarder par une croisée, et résolut d'éviter d'entrer en conversation avec lui, à moins qu'une nécessité absolue ne l'y contraignît.

Cependant l'étranger s'avança directement vers l'hôtesse, qui tenoit encore en mains la queue de la poêle, et lui demanda à quoi elle songeoit de préparer des œufs au lard quand il lui avoit dit positivement qu'il ne vouloit que du poisson.

La bonne femme, avec l'air d'importance de tout cuisinier qui remplit ses fonctions, resta quelques instants sans daigner paroître avoir entendu le reproche qui venoit de lui être adressé; et, quand elle se détermina à parler, ce fut pour y répondre d'un ton magistral et décidé.

— Si vous n'aimez pas le lard, du lard de mon propre cochon, bien nourri de pois et de son; si vous n'aimez pas le lard et les œufs, des œufs tout frais pondus par mes poules, et que j'ai dénichés de mes propres mains, eh bien, tant pis pour Votre Honneur; il pourra se trouver des gens qui les aiment.

— Il pourra se trouver des gens qui les aiment! répéta l'étranger; cela veut-il dire que j'aurai un compagnon de table, brave femme?

— Ne m'appelez pas brave femme, répondit la meunière, avant que je vous appelle brave homme; et je vous promets qu'il y a bien des gens qui ne voudroient pas donner ce nom à quelqu'un qui refuse de manger des œufs au lard un vendredi.

— Il ne faut pas mal interpréter ce que je vous dis, ma bonne hôtesse, répliqua l'étranger. Je suis convaincu que vos œufs et votre lard sont excellents, mais c'est une nourriture un peu trop pesante pour mon estomac.

— Ou pour votre conscience, peut-être, ri-

posta l'hôtesse; et maintenant que j'y pense, vous désirez peut-être que votre poisson soit assaisonné à l'huile, au lieu de la bonne graisse que j'allois y mettre. Je voudrois pouvoir deviner ce que tout cela signifie; mais je réponds que John Bigstaff, le constable, en viendroit aisément à bout.

Un moment de silence s'ensuivit; mais Julien, un peu alarmé de la tournure que prenoit la conversation, devint intéressé à examiner le jeu muet qui y succéda. En inclinant la tête vers son épaule gauche, mais sans tourner le corps et sans quitter la fenêtre devant laquelle il s'étoit posté, il remarqua que l'étranger, se croyant sûr de ne pas être observé, s'approcha de l'hôtesse, et il crut le voir lui glisser dans la main une pièce d'argent. Le changement de ton de la meunière confirma cette supposition.

— Au surplus, dit-elle, ma maison est le palais de la liberté, et il en doit être de même de celle de tout aubergiste. Que m'importe ce qu'on y mange et ce qu'on y boit, pourvu qu'on paie honorablement? Il y a des gens très-honnêtes dont l'estomac ne peut digérer le lard et la graisse, surtout le vendredi; mais que m'importe à moi ou à mes confrères, pourvu que nous soyons raisonnablement récompensés de nos peines? J'ajouterai seulement que, d'ici à Liver-

pool, on ne pourroit trouver de meilleur lard ni de meilleurs œufs ; et c'est une vérité que je soutiendrai à la vie et à la mort.

— Je n'ai pas la moindre envie de contester ce point, dit l'étranger. Et se tournant vers Julien : — C'est sans doute monsieur, ajouta-t-il, qui doit être mon compagnon de table ; je souhaite qu'il trouve à son goût le mets que je ne puis l'aider à manger.

— Je vous assure, Monsieur, dit Peveril, qui se vit alors forcé de se retourner, et de répondre avec civilité, que ce n'est pas sans peine que j'ai déterminé notre hôtesse à ajouter mon couvert au vôtre, et à préparer ses œufs au lard qu'elle est maintenant si empressée de voir manger.

— Je ne suis empressée, répondit la meunière, que de voir mes hôtes manger ce que bon leur semble et payer leur écot ; et s'il y a dans un plat de quoi manger pour deux je ne vois pas la nécessité d'en apprêter un autre. Au surplus les voilà prêts l'un et l'autre, et j'espère qu'on les trouvera bons.

— Alice ! Alice !

Le son de ce nom bien connu fit tressaillir Julien ; mais l'Alice qui se présenta ne ressembloit en rien à l'Alice que son imagination avoit conjurée. C'étoit une grosse servante les pieds nus et faisant les plus vils ouvrages de l'auberge.

Elle aida sa maîtresse à mettre les mets sur la table et un pot d'ale mousseuse, brassée à la maison, fut placé au milieu; dame Whitecraft assurant qu'elle étoit de première qualité : car, dit-elle, nous savons par expérience que trop d'eau noie le meunier, et nous l'épargnons dans notre cuve à brasser comme nous désirons que le ciel l'épargne sous la roue de notre moulin.

— Je bois à votre santé, ma bonne hôtesse, dit l'étranger, et à l'oubli de notre petite querelle, en vous remerciant de l'excellent poisson que vous avez préparé.

— Je vous remercie moi-même, Monsieur; mais je n'ose vous faire raison, car notre homme dit que cette ale est trop forte pour la tête d'une femme. Je ne me permets qu'un verre de vin des Canaries de temps en temps avec une commère ou quelque voyageur qui en a envie.

— Vous en boirez donc un verre avec moi, dame Whitecraft, dit Peveril, si vous voulez m'en donner un flacon.

— De tout mon cœur, Monsieur, répondit-elle, et je vous assure que vous le trouverez aussi bon qu'aucun qui ait jamais été mis en perce. Mais il faut que j'aille au moulin pour demander la clef du caveau à notre homme.

En parlant ainsi, ayant retroussé les pans de sa robe en les faisant passer par les fentes des

poches, afin de pouvoir marcher d'un pas plus agile, et d'éviter la poussière à ses vêtements, elle courut au moulin qui étoit à deux pas.

La meunière est jolie, et partant dangereuse.

dit l'étranger en regardant Peveril. N'est-ce pas ainsi que s'exprime le vieux Chaucer?

— Je... je le crois, répondit Peveril, qui connoissoit fort peu les vers de Chaucer, qu'on lisoit à cette époque encore moins qu'à présent, et qui étoit fort surpris d'entendre un homme dont la mise étoit si mesquine citer un ouvrage de littérature.

— Oui, ajouta l'étranger, je vois que, comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, vous connoissez mieux Waller et Cowley que la source du pur anglais [1]. Je ne puis m'empêcher d'être d'un avis différent. Il y a des traits de nature dans le vieux barde de Woodstock qui valent toutes les tournures de l'esprit recherché de Cowley, et toute la simplicité ornée et artificielle du courtisan son compétiteur. Par exemple, sa description de la coquette du village...

Aimant à folâtrer, en coursier jeune encore
Dont la bride jamais n'a dégradé le cou;
Douce comme une fleur, roide comme un verrou.

Et si vous voulez du pathos, où trouverez-

[1] Expression consacrée. (*Note de l'Édit.*)

vous mieux que la scène de la mort d'Arcite?

O reine de mon cœur! ô femme tant chérie!
O toi, qui m'as donné, toi, qui m'ôtes la vie!
Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y vient-on chercher?
Au printemps de nos jours l'amour sait nous toucher,
L'hiver vient, et la tombe est tout ce qui nous reste.

Mais je vous ennuie, Monsieur, et je fais tort au poëte en le citant ainsi par lambeaux.

— Au contraire, Monsieur, répondit Julien; en me récitant ses vers vous les rendez plus intelligibles pour moi qu'ils ne me l'ont jamais paru toutes les fois que j'ai essayé de les lire.

— C'est que vous vous laissez effrayer par l'ancienne orthographe et par les lettres gothiques, lui dit son compagnon. Il en est de même de plus d'un savant qui prend une noisette que ses doigts pourroient casser avec un léger effort, pour un noyau de pêche sur lequel il faut qu'il se brise les dents. Mais les vôtres ont une meilleure occupation. Vous servirai-je un morceau de ce poisson?

— Non, Monsieur, non, répliqua Julien, voulant prouver à son tour qu'il n'étoit pas sans érudition; je suis de l'avis du vieux Caïus dont j'admire le jugement[1]; je pense comme lui qu'il faut se battre quand on ne peut faire mieux, et ne pas manger de poisson.

[1] Citation d'une pièce de Ben Jonson. (*Note du Trad.*)

L'étranger jeta autour de lui un regard effrayé, en entendant cette observation que Julien avoit jetée en avant pour chercher à découvrir, s'il étoit possible, quelle étoit la véritable qualité de son compagnon dont le langage étoit si différent de celui qu'il avoit tenu lors de leur première entrevue chez Bridlesley. Ses traits n'offroient rien d'extraordinaire ni de remarquable, mais sa physionomie avoit cet air d'intelligence que l'éducation donne à la figure la moins prévenante; et ses manières étoient si pleines d'aisance, si peu embarrassées, qu'on reconnoissoit évidemment en lui un homme habitué à voir la bonne et même la haute société. L'alarme qu'il n'avoit pu s'empêcher de montrer, lors de la réponse de Peveril, ne fut que momentanée, car il lui répondit presqu'au même instant en souriant :

— Je vous assure, Monsieur, que vous ne vous trouvez pas en compagnie dangereuse, et malgré mon dîner maigre, je suis très-disposé à goûter du mets savoureux placé devant vous, si voulez vous m'en servir.

Peveril plaça sur l'assiette de l'étranger ce qui restoit des œufs au lard, et le vit en avaler une bouchée avec une apparence de plaisir. Mais l'instant d'après il se mit à jouer avec son couteau et sa fourchette en homme qui n'a plus d'appétit, but un grand verre d'ale, et avança son assiette

à un gros chien, qui, alléché par l'odeur du dîner, étoit venu se placer près de lui depuis quelque temps, se léchant le museau de temps en temps, et suivant de l'œil chaque morceau que l'étranger portoit à sa bouche.

— Tiens, mon pauvre ami, lui dit-il, tu n'as pas mangé de poisson, et tu as besoin plus que moi du superflu qui se trouve sur cette assiette. Je ne puis résister plus long-temps à tes demandes muettes.

Le chien répondit à ces politesses en remuant la queue, tandis qu'il avaloit ce que lui offroit la bienveillance de l'étranger, avec d'autant plus de hâte qu'il entendoit la voix de sa maîtresse à la porte.

— Voilà le vin des Canaries, Messieurs, dit la meunière, et mon homme a arrêté le moulin afin de venir vous servir lui-même. Il n'y manque jamais toutes les fois qu'il a chez lui des hôtes qui boivent du vin.

— Ce qui signifie qu'il vient pour avoir la part de l'hôte, c'est-à-dire la part du lion, dit l'étranger en regardant Peveril.

— C'est sur moi qu'il tire à bout portant, pensa Julien; si mon hôte veut prendre sa part de ce flacon, dit-il, j'en ordonnerai volontiers un second pour lui de même que pour vous, Monsieur. Je me conforme toujours aux anciens usages.

Ces mots frappèrent les oreilles de John Whitecraft, qui entroit en ce moment dans la chambre. C'étoit un admirable type des hommes robustes de son métier, prêt à jouer le rôle d'hôte civil ou grondeur, suivant que la compagnie lui étoit plus ou moins agréable. A l'invitation de Julien, il ôta son bonnet poudreux, secoua de sa manche les particules de farine superficielles, et, s'asseyant sur le bout d'un banc, à environ trois pieds de la table, il remplit un verre de vin des Canaries, et but à la santé de ses hôtes. — Spécialement à celle de ce noble gentilhomme, ajouta-t-il en s'inclinant vers Peveril, qui avoit demandé le nectar.

Julien répondit à sa politesse en buvant à son tour à sa santé, et en lui demandant quelles nouvelles il y avoit dans le pays.

— Aucune, Monsieur, aucune, si ce n'est ce complot, comme on l'appelle, au sujet duquel on poursuit les papistes. Mais cela fait venir l'eau à mon moulin, comme dit le proverbe. Les exprès qu'on envoie çà et là, les gardes et les prisonniers qu'on fait courir de côté et d'autre, les voisins qui s'habituent à venir causer ici des nouvelles du jour, tous les soirs, toutes les nuits, devrois-je dire, au lieu d'y venir une fois par semaine, comme par le passé, tout cela fait tourner le robinet, Messieurs, et votre hôte en profite.

D'ailleurs, exerçant les fonctions de constable, et étant un protestant bien connu, cela fait que j'ai mis en perce au moins dix tonneaux d'ale d'extraordinaire, sans parler d'un débit de vin raisonnable pour une auberge située dans un trou de village.

— Je conçois aisément, mon cher ami, dit Julien, que la curiosité est une passion qui conduit naturellement au cabaret, et que la colère, la haine et la crainte en sont d'autres qui altèrent, et qui occasionent une grande consommation d'ale. Mais je suis tout-à-fait étranger en ce pays, et je voudrois bien apprendre d'un homme sensé comme vous l'êtes en quoi consiste ce complot dont on parle tant, et qu'il paroît que l'on connoît si peu.

— Que l'on connoît si peu? Quoi! c'est le complot le plus horrible, le plus damnable complot que l'enfer puisse avoir imaginé. Mais un moment, un moment, mon bon Monsieur; j'espère avant tout que vous croyez qu'il existe un complot, sans quoi la justice auroit un mot à vous dire, aussi sûr que je me nomme John Whitecraft.

— Cela n'est pas nécessaire, mon cher hôte, dit Peveril, car je vous assure que je crois à ce complot aussi fermement qu'un homme peut croire à ce qu'il lui est impossible de comprendre.

— A Dieu ne plaise que quelqu'un prétende le comprendre ! car notre juge de paix dit qu'il est à plus d'un mille au-dessus de lui, et cependant c'est un homme qui a l'esprit aussi élevé que qui que ce soit. Mais on peut croire sans comprendre, et c'est ce que disent les papistes eux-mêmes. Tout ce dont je suis sûr c'est que c'est un temps de remue-ménage pour les juges, les témoins et les constables. Ainsi donc, Messieurs, je bois à votre santé un second coup de ce bon vin des Canaries.

— Allons donc, John Whitecraft, lui dit sa femme ; ne vous dégradez pas vous-même en mettant les témoins au même rang que les juges et les constables. Tout le monde sait comment ils gagnent leur argent.

— Oui, mais tout le monde sait qu'ils le gagnent, ma femme, et c'est une grande consolation. N'est-ce pas à eux qu'on accorde toutes les dignités militaires et ecclésiastiques ? Oui, oui, le maudit renard fait son chemin. Et pourquoi maudit? Voyez le docteur Titus Oates, le sauveur de la nation ; n'a-t-il pas un logement à White-Hall? ne le sert-on pas dans de l'argenterie? n'a-t-il pas une pension de je ne sais combien de mille livres par an? ne doit-il pas être évêque de Litchfield, aussitôt que le docteur Doddrum sera mort.

— Je souhaite donc que sa révérence le docteur Doddrum vive encore vingt ans, dit l'hôtesse, et

j'ose dire que je suis la première personne qui ait jamais fait un tel souhait. Quant à moi je n'entends rien à tout cela ; non, je n'y entends rien ; et si cent jésuites venoient tenir une assemblée dans ma maison, comme ils l'ont fait à la taverne du *Cheval Blanc*, je ne croirois pas devoir rendre témoignage contre eux, pourvu qu'ils eussent bien bu et bien payé.

— C'est bien pensé, notre hôtesse, dit l'étranger ; c'est ce que j'appelle avoir la bonne conscience d'un aubergiste. Ainsi donc je vais payer mon écot, et continuer ma route.

Peveril s'occupa aussi à payer le sien, et il le fit avec tant de libéralité, que le meunier le remercia en agitant son bonnet en l'air, et sa femme par une révérence jusqu'à terre.

Les chevaux des deux hôtes leurs furent amenés, et ils y montèrent pour partir ensemble. Le meunier et sa femme se mirent à la porte pour les voir partir. Le mari offrit le coup de l'étrier à l'étranger, et la meunière remplit le même devoir à l'égard de Peveril. Elle étoit montée pour cela sur un banc de pierre, tenant un flacon d'une main et un verre de l'autre, de sorte qu'il fut facile à Julien, quoiqu'il fût à cheval, de répondre à sa politesse de la manière la plus galante, c'est-à-dire en lui passant le bras au-dessus des épaules et en l'embrassant.

Dame Whitecraft ne put s'opposer à cette civilité un peu familière; car elle étoit adossée contre un mur, et ses mains, dont elle auroit pu se servir pour résister, tenoient des objets trop précieux pour qu'elle risquât de les laisser tomber dans cette lutte. Il paroît d'ailleurs qu'elle avoit autre chose dans la tête; car, après une courte affectation de résistance, elle saisit l'instant où la tête de Peveril s'approchoit de la sienne, pour lui dire à l'oreille : — Méfiez-vous des embûches. Avis effrayant dans ce temps de méfiance, de soupçon et de trahison; avis aussi efficace pour empêcher les communications franches et sociales, que l'est pour empêcher d'entrer dans un verger l'écriteau qui annonce aujourd'hui qu'on y a placé des fusils à ressort, et des piéges pour y prendre les hommes[1]. Julien lui serra la main pour lui faire comprendre qu'il l'avoit entendue, et elle pressa la sienne en retour en lui disant qu'elle prioit Dieu de le protéger. On apercevoit en ce moment un nuage sur le front de John Whitecraft, et son dernier adieu ne fut pas à moitié si cordial que celui qu'il avoit fait auparavant. Mais Peveril songea que le même voyageur n'est pas toujours également bien accueilli de l'hôte et de l'hôtesse, et ne croyant avoir rien fait pour exciter le mécon-

[1] Petites précautions homicides dont les propriétaires anglais hérissent leurs parcs. (*Note de l'Éditeur.*)

tentement du meunier, il se mit en chemin sans y penser davantage.

Julien fut un peu surpris, et ne fut pas très-charmé de voir que sa nouvelle connoissance suivoit la même route que lui. Il avoit plusieurs raisons pour désirer de voyager seul, et l'avis de son hôtesse retentissoit encore à ses oreilles. Si cet homme avoit autant d'astuce que sa physionomie et sa conversation portoient à le croire; si, caché sous des habits qui évidemment n'appartenoient pas à sa condition, il étoit, comme cela paroissoit vraisemblable, un jésuite ou un prêtre déguisé, travaillant à la grande tâche de convertir l'Angleterre et d'extirper l'hérésie profondément enracinée dans le nord, il ne pouvoit avoir un compagnon plus dangereux dans les circonstances où il se trouvoit; car se laisser voir en pareille société, ce seroit accréditer les bruits qu'on faisoit courir sur l'attachement de sa famille au parti catholique. Cependant il lui paroissoit difficile de se débarrasser d'une manière honnête de la compagnie d'un homme qui paroissoit décidé à rester à son côté, qu'il lui parlât ou non.

Peveril, pour première épreuve, mit son cheval au petit pas; mais l'étranger, déterminé à ne pas le quitter, ralentit celui du sien. Julien prit alors le grand trot, mais il reconnut bientôt que son

compagnon, malgré la modestie extrême de son costume, étoit beaucoup mieux monté que lui, et qu'il ne devoit pas espérer de le devancer. Il fit donc reprendre à son cheval une allure plus modérée, comme en désespoir de cause. En ce moment l'étranger, qui avoit gardé le silence jusqu'alors, lui fit observer qu'il n'étoit pas en état de faire assaut de vitesse sur la route, comme il l'auroit été s'il s'en fût tenu au premier cheval qu'il avoit marchandé le matin.

Julien en convint d'un ton sec, en ajoutant que son cheval suffisoit pour la course qu'il avoit à faire, mais qu'il craignoit de ne pas être en état de suivre un cavalier beaucoup mieux monté.

— Ne vous en inquiétez nullement, lui répondit son compagnon. J'ai tant voyagé que je suis accoutumé à faire prendre à ma monture l'allure la plus agréable à ceux avec qui je me trouve.

Peveril ne répondit rien à cette politesse, ayant trop de franchise pour faire les remerciemens qui eussent été la réponse convenable. Il s'ensuivit un second intervalle de silence, et ce fut Julien qui le rompit en demandant à son compagnon s'il croyoit qu'ils continueroient long-temps à voyager tous deux dans la même direction.

— C'est ce que je ne puis vous dire, répondit

l'étranger en souriant, à moins que vous ne m'appreniez où vous allez.

— Je ne sais trop jusqu'où j'irai ce soir, répondit Peveril feignant de se méprendre sur le sens de la réponse qui venoit de lui être faite.

— Je puis vous en dire autant, répliqua son compagnon; car, quoique mon cheval supporte mieux la fatigue que le vôtre, je crois qu'il sera prudent de le ménager. Ainsi donc, si nous suivons la même route, il est probable que nous souperons ensemble, comme nous avons dîné.

C'étoit annoncer franchement ses intentions. Julien ne fit aucune réponse, et continua sa route, réfléchissant si le parti le plus sage ne seroit pas d'en venir à une explication décisive avec son opiniâtre compagnon, et de l'informer, en termes bien précis, que son bon plaisir étoit de voyager seul. Mais d'après l'espèce de connoissance qu'ils avoient faite en dînant, il lui répugnoit de commettre un acte d'impolitesse envers un homme dont les manières annonçoient qu'il avoit reçu une éducation soignée. Il étoit également possible qu'il se trompât dans l'idée qu'il avoit conçue de la profession et du caractère de son compagnon; et en ce cas, refuser de voyager avec un bon protestant, ce seroit s'exposer aux soupçons autant qu'en voyageant avec un jésuite déguisé.

Après quelques courtes réflexions, il résolut donc de supporter la compagnie de l'étranger, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable pour s'en délivrer ; et en attendant d'agir envers lui avec beaucoup de circonspection, et de s'observer dans tous ses discours ; car l'avis que lui avoit donné dame Whitecraft étoit toujours présent à son esprit, et les conséquences de son arrestation, s'il devenoit suspect, devoient le mettre hors d'état de servir son père, la comtesse, et le major Bridgenorth, aux intérêts duquel il s'étoit promis de veiller.

Pendant que ces différentes idées se succédoient dans son imagination, nos voyageurs avoient fait plusieurs milles en silence, et ils étoient alors dans un pays moins riche, et sur une route plus mauvaise qu'ils n'en avoient trouvé jusqu'alors, car ils approchoient de la partie montagneuse du comté de Derby. En passant sur un chemin rocailleux et inégal, le cheval de Julien trébucha plusieurs fois, et il seroit certainement tombé si son maître n'eût fait un usage judicieux de la bride pour le retenir.

— Le temps où nous vivons exige des précautions en voyageant, Monsieur, lui dit son compagnon, et, à la manière dont vous êtes en selle et dont vous tenez la bride, on voit que vous vous y entendez.

— Je suis habitué depuis long-temps au cheval, Monsieur, répondit Peveril.

— Et aux voyages aussi, Monsieur, je suppose; car, d'après la circonspection que vous observez, vous semblez croire que la bouche de l'homme a besoin d'un frein comme celle du cheval.

— Des hommes plus sages que moi ont été d'opinion qu'il étoit prudent de garder le silence quand on n'avoit à dire que peu de chose ou rien.

— Je ne puis être de leur avis. On ne peut s'instruire que par les communications qu'on a, soit avec les morts, par le moyen des livres, soit avec les vivants, par le secours plus agréable de la conversation. Le *sourd-muet* seul est privé d'acquérir des connoissances, et certainement sa situation ne doit pas inspirer assez d'envie pour qu'on cherche à lui ressembler.

A cette comparaison, qui éveilla soudain un écho dans le cœur de Peveril, le jeune homme fixa un regard pénétrant sur son compagnon. Mais dans sa physionomie tranquille, dans ses yeux bleus pleins de calme, il ne vit rien qui dût le porter à y attacher un sens plus détourné que celui qu'elle présentoit naturellement. Il réfléchit un moment, et lui répondit : — Vous semblez, Monsieur, un homme doué de beaucoup de pénétration, et j'aurois cru que vous auriez pu vous imaginer que, dans un temps où le soup-

çon plane sur chacun, on peut, sans s'exposer au blâme, désirer d'éviter toute relation avec des étrangers. Vous ne me connoissez pas, et vous m'êtes tout-à-fait inconnu; il n'y a donc pas lieu à beaucoup de conversation entre nous, à moins que nous ne la fassions rouler sur les événements du jour; or c'est un sujet qui engendre des germes de division entre amis, et à plus forte raison entre étrangers. En tout autre temps, la société d'un homme instruit me seroit fort agréable dans mon voyage solitaire; mais en ce moment...

— En ce moment! s'écria l'étranger en l'interrompant. Vous êtes donc comme les anciens Romains, qui donnoient au mot *hostis* la signification d'ennemi et d'étranger. Eh bien, je n'en serai pas un pour vous plus long-temps. Mon nom est Ganlesse; ma profession, prêtre catholique romain; je voyage craignant pour ma vie, et je suis très-charmé de vous avoir pour compagnon.

— Je vous remercie de tout mon cœur de l'avis que vous me donnez, dit Peveril; et, pour en tirer le meilleur parti possible, je vous prierai ou de prendre l'avance, ou de rester derrière, ou de choisir un chemin de côté, comme vous le jugerez le plus convenable. Je ne suis point catholique; je voyage pour une affaire très-

importante, et je m'exposerois à éprouver des retards et même à courir des dangers, en demeurant dans une compagnie si suspecte. Ainsi, monsieur Ganlesse, faites votre choix, et le mien sera en sens inverse, car je vous demande la permission de vous faire mes adieux.

Et en parlant ainsi il arrêta son cheval et cessa de marcher.

L'étranger partit d'un éclat de rire.

— Quoi! s'écria-t-il; vous voulez me quitter parce que ma compagnie peut avoir pour vous quelques petits inconvénients? Saint-Antoine! Comme le sang ardent des Cavaliers est glacé dans les veines des jeunes gens d'aujourd'hui! Voilà pourtant un jeune homme dont je garantis que le père a couru plus d'aventures pour des prêtres persécutés, qu'aucun chevalier errant pour des belles en détresse.

— Cette plaisanterie est inutile, Monsieur, dit Peveril; et je vous prie de continuer votre chemin.

— Mon chemin est le même que le vôtre, reprit l'opiniâtre Ganlesse, nom qu'il venoit de se donner; et, en voyageant ensemble, nous en serons tous deux plus en sûreté. Je connois le secret de la graine de fougère, mon jeune ami; et j'ai le talent de me rendre invisible. D'ailleurs, comment pourrois-je vous quitter sur cette route,

où il n'y a aucun chemin ni à droite ni à gauche.

Peveril se remit en marche, voulant d'autant moins en venir à une rupture ouverte, que le ton d'indifférence du voyageur ne lui en donnoit aucun prétexte. Cependant sa compagnie ne lui en étoit pas moins désagréable, et il étoit toujours résolu à s'en débarrasser à la première occasion.

L'étranger prit le même pas que lui, retenant la bride de son cheval avec soin, comme pour se ménager l'avantage en cas de querelle; mais ses discours ne trahissoient pas la moindre appréhension.

— Vous ne me rendez pas justice, lui dit-il, et vous vous faites tort à vous-même. Vous ne savez où loger cette nuit; laissez-moi le soin de vous guider; je connois un ancien château, à quatre milles d'ici, où il y a pour seigneur suzerain un vieux chevalier Pantalon; pour jolie châtelaine, une dame Barbara bien empesée; pour sommelier, un jésuite chargé de dire le *benedicite*. Vous y trouverez un vieux conte des batailles d'Edgehill et de Worster pour assaisonner un pâté de venaison, une bouteille de vin couverte de toiles d'araignée, un lit dans la cachette du prêtre, et, à ce que je crois, la jolie Betty, la fille de basse-cour, pour l'apprêter.

— Tout cela n'a aucun charme pour moi, Monsieur, répondit Peveril, qui, en dépit de

lui-même, ne pouvoit s'empêcher de s'amuser de l'esquisse improvisée, que son compagnon venoit de tracer de plus d'un vieux château des comtés de Chester et de Derby, dont les propriétaires conservoient la foi catholique.

— Eh bien, si je ne puis vous plaire sur ce ton, continua l'étranger, il faut frapper sur une autre clef. Je ne suis plus Ganlesse, prêtre catholique; vous voyez en moi, ajouta-t-il en prenant un accent nasal, Simon Canter, pauvre prédicateur de la sainte parole, voyageant pour appeler les pécheurs au repentir; pour fortifier, édifier, et faire fructifier le peu de fidèles dispersés qui tiennent à la vérité. Que dites-vous à cela, Monsieur?

— J'admire votre versatilité, Monsieur; et elle m'amuseroit en tout autre moment; mais en celui-ci, la sincérité est tout ce que je désire.

— La sincérité! C'est une flûte d'enfant qui n'a que deux notes: oui, oui; et non, non. Quoi! les quakers eux-mêmes y ont renoncé, et ont pris en place un vieux procureur nommé Hypocrisie, qui ressemble extérieurement à la sincérité, mais dont la voix a bien plus d'étendue, et embrasse tout le clavier. Allons, laissez-vous gouverner; soyez ce soir un disciple de Simon Canter, et nous laisserons sur la gauche le vieux château ruiné dont je viens de vous parler, pour

entrer dans une maison neuve, bâtie en briques, et construite pour un éminent rafineur de sel de Nampt-Wich. Il attend ledit Simon pour préparer un baume spirituel destiné à la conservation d'une âme un peu gâtée par de funestes communications avec un monde corrompu. Qu'en dites-vous? Il a deux filles, jamais de plus beaux yeux n'ont brillé sous un modeste capuchon. Quant à moi, je pense qu'il y a plus de feu dans celles qui ne vivent que pour l'amour et la dévotion, que dans les beautés de la cour dont les cœurs sont ouverts à vingt autres folies. Vous ne connoissez pas le plaisir d'être le directeur d'une jeune *précisienne* qui fait presque au même instant l'aveu de ses foiblesses et celui de sa passion. Peut-être cependant l'avez-vous connu dans votre temps? Allons, Monsieur, il commence à faire trop obscur pour que je puisse voir votre rougeur, mais je suis sûr que vos joues sont en feu.

— Vous prenez de grandes libertés, Monsieur, dit Peveril comme ils alloient traverser une grande prairie; et vous semblez compter sur ma patience plus que vous n'avez raison de le faire. Nous voilà presque sortis du chemin étroit qui nous a forcés de marcher de compagnie depuis une demi-heure; je vais prendre le sentier sur la gauche de cette prairie, pour ne pas rester plus long-

temps avec vous. Si vous me suivez, ce sera à votre péril; faites attention que je suis bien armé, et que par conséquent la rencontre seroit inégale.

— Pas si inégale, répondit l'opiniâtre étranger; car, grâce à mon bon cheval, je puis m'approcher ou m'éloigner de vous à volonté. — De plus, voici un texte de quelques pouces de longueur, ajouta-t-il en montrant un pistolet caché dans son sein, qui décharge une doctrine très-persuasive, rien qu'avec la pression d'un doigt, et qui fait disparoître toute inégalité de jeunesse et de forces. Point de querelles entre nous, au surplus; voilà la prairie devant nous : choisissez votre coté, et je prendrai l'autre.

— Je vous souhaite donc le bonsoir, Monsieur, et je vous demande pardon si je vous ai mal interprété en quelque chose : mais les temps sont difficiles, et la vie d'un homme peut dépendre de la compagnie en laquelle il voyage.

— C'est la vérité; mais, quant à ce qui vous concerne, vous avez déjà encouru le danger, et vous devriez chercher à le détourner. Vous avez voyagé avec moi assez long-temps pour fournir un épisode intéressant à l'histoire du complot des papistes. Que penserez-vous, quand vous verrez paroître en beau format in-folio la narration de Simon Canter, autrement dit Étienne Ganlesse,

relativement à l'horrible conspiration des papistes pour le meurtre du roi, le massacre de tous les protestants, ainsi qu'elle a été dénoncée sous serment à l'honorable chambre des communes, exposant comme quoi Julien Peveril, du château de Martindale, a pris part à ladite...

— Comment, Monsieur ! Que voulez-vous dire? s'écria Julien en tressaillant.

— N'interrompez donc pas le récit de mon titre. Maintenant qu'Oates et Bedloe ont remporté les grands prix, les délateurs subalternes ne peuvent gagner quelque chose que par la vente de la relation de leurs découvertes; et Janeway, Newman, Simmons, et tous les libraires, vous diront que le titre fait la moitié de l'ouvrage. Le mien mettra au jour les divers projets que vous m'avez communiqués, comme, par exemple, de faire partir dix mille soldats de l'île de Man, de faire un débarquement sur la côte du comté de Lancastre, et de marcher ensuite sur le pays de Galles pour y joindre les dix mille pèlerins attendus d'Espagne, afin de compléter ainsi le renversement de la foi protestante, et la destruction de la ville de Londres, qui lui est si dévouée. En vérité, je crois qu'une telle relation, assaisonnée de quelques horreurs, et publiée *cum privilegio parliamenti*, pourroit, quoique le marché soit passablement fourni de cette

denrée, valoir encore vingt à trente pièces d'or.

— Vous semblez me connoître, Monsieur, et en ce cas, je crois qu'il m'est permis de vous demander quel est votre projet en persistant à m'accompagner, et ce que signifie la rapsodie que vous venez de débiter. Si c'est une plaisanterie, je puis la supporter jusqu'à un certain point, quoiqu'elle soit peu civile de la part d'un étranger; si vous avez d'autres motifs, faites-les moi connoître : je ne suis pas un homme dont on puisse se jouer.

— Fort bien maintenant, dit l'étranger en riant; comme vous vous échauffez sans raison! Un *fuoruscito* italien, quand il désire un pourparler avec vous, vous couche en joue de derrière un mur avec un long fusil, et commence sa conférence par dire : *posso tirare*. Un vaisseau de ligne tire un coup de canon à un bâtiment contrebandier pour l'avertir d'amener; de même je fais voir à monsieur Julien Peveril que si je faisois partie de l'honorable société de faux témoins et de délateurs avec lesquels son imagination m'a fait l'honneur de me confondre depuis près de deux heures, il seroit déjà exposé en ce moment à tout le danger qu'il peut craindre.

Quittant alors le ton d'ironie qu'il avoit en général employé jusqu'alors, il ajouta d'un ton sérieux : — Jeune homme, quand la peste s'est

répandue dans l'air de toute une ville; c'est en vain que nous voudrions nous dérober à ce fléau en cherchant la solitude, et en évitant la compagnie de ceux qui souffrent comme nous.

— Et comment, en pareil cas, faut-il donc pourvoir à sa sûreté? demanda Peveril, qui désiroit voir où l'étranger vouloit en venir.

— En suivant les conseils de sages médecins.

— Et c'est à ce titre que vous m'offrez les vôtres?

— Pardonnez-moi, jeune homme, répondit l'étranger avec hauteur. Je n'ai aucune raison pour vous en offrir. Je ne suis pas, ajouta-t-il en reprenant son ton ironique, payé pour être votre médecin; je ne vous offre point d'avis; je dis seulement qu'il seroit sage à vous d'en demander.

— Et où, et de qui puis-je en attendre? J'erre dans ce pays comme un homme qui fait un rêve, tant quelques mois l'ont changé. Des gens qui ne s'occupoient autrefois que de leurs propres affaires sont maintenant enfoncés tout entiers dans la politique; et ceux qui n'étoient occupés que de la crainte d'aller se coucher sans souper tremblent de voir arriver une étrange et soudaine convulsion de l'état. Et pour mettre le comble à tout, je rencontre un étranger qui paroît connoître mon nom et mes affaires, qui s'attache d'abord à mes pas, que je le veuille ou non, et

qui refuse ensuite de me faire connoître quelles sont ses vues, après m'avoir menacé de porter contre moi les accusations les plus étranges.

— Si j'avois conçu un projet si infâme, croyez que je ne vous aurois pas donné le fil de l'intrigue. Mais soyez prudent et venez avec moi. Il y a près d'ici une petite auberge où, si vous voulez vous en rapporter à la parole d'un étranger, vous pourrez passer la nuit en toute sûreté.

— Mais vous-même, il n'y a qu'un instant, vous aviez des craintes pour vous; comment donc pourriez-vous me protéger?

— Oh! je n'ai fait qu'imposer silence à cette bavarde d'hôtesse de la manière qui réussit le mieux avec de pareilles gens; et pour Topham et sa paire d'oiseaux de nuit, il faut qu'ils cherchent un autre gibier, et d'une espèce inférieure.

Peveril ne put s'empêcher d'admirer l'air d'aisance, de confiance et d'indifférence avec lequel cet étranger sembloit s'élever au-dessus de tous les dangers qui l'entouroient; et, après avoir réfléchi à la hâte sur la situation dans laquelle il se trouvoit lui-même, il prit la résolution de ne pas le quitter, du moins pour cette nuit, et de tâcher d'apprendre qui il étoit réellement, et à quel parti il étoit attaché. La hardiesse et la liberté de ses discours ne permettoient guère de croire qu'il fît le métier dangereux, mais lucratif à cette

époque, de délateur. Sans doute de tels êtres savoient prendre toutes les formes pour s'insinuer dans la confiance des victimes qu'ils vouloient immoler; mais Julien croyoit découvrir en cet homme un air si naturel de franchise, qu'il ne pouvoit se décider à le soupçonner de manquer de sincérité à son égard. Il lui répondit donc, après un moment de silence : — J'accepte votre proposition, Monsieur, quoiqu'en agissant ainsi ce soit vous accorder une confiance bien subite, et peut-être imprudente.

— Et que fais-je donc moi-même? lui demanda l'étranger. Notre confiance n'est-elle pas réciproque?

— Non, tout au contraire. Je ne vous connois nullement, et vous m'avez nommé. Me connoissant pour Julien Peveril, vous savez donc que vous pouvez voyager avec moi en toute sécurité.

—Du diable si je le crois! s'écria son compagnon. Je voyage avec la même sécurité que si j'avois à mon côté un pétard dont la mèche seroit allumée, et dont j'aurois à craindre l'explosion à chaque instant. N'êtes-vous pas le fils de Peveril du Pic, avec le nom duquel la prélature et le papisme sont alliés de si près qu'il n'existe pas, dans tout le comté de Derby, un vieillard, de l'un ou de l'autre sexe, qui ne finisse sa prière par le vœu d'être délivré de ces trois fléaux? Et ne venez-

vous pas de chez la comtesse papiste de Derby, portant en poche, à ce que je m'imagine, une armée tout entière d'insulaires de Man, avec armes, bagages, munitions, et un train complet d'artillerie?

— Si j'étois chargé d'un tel fardeau, dit Julien en riant, il est probable que je n'aurois pas une si pauvre monture. Mais conduisez-moi, Monsieur; je vois qu'il faut que j'attende votre confiance jusqu'à ce que vous jugiez à propos de me l'accorder; car vous paroissez tellement au fait de mes affaires, que je n'ai rien à vous offrir en retour.

— Marchons donc, répondit son compagnon; donnez un coup d'éperon à votre cheval, tenez-lui la bride haute, de peur qu'il ne mesure la terre avec ses naseaux plutôt qu'avec ses pieds. Nous ne sommes maintenant qu'à un demi-mille tout au plus de l'endroit où nous devons passer la nuit.

Ils doublèrent le pas, et arrivèrent bientôt à la petite auberge solitaire dont l'étranger avoit parlé. Quand ils en aperçurent la lumière. — A propos, dit-il à Julien, comme s'il se fût rappelé quelque chose qu'il avoit oublié, il vous faut un nom pour voyager, car le vôtre pourroit être dangereux, attendu que l'homme qui tient cette auberge est un ancien partisan de Cromwell.

Quel nom prendrez-vous? Le mien, quant à présent, est Ganlesse.

— Je n'ai pas besoin de nom; et j'ai d'autant moins envie d'en prendre un d'emprunt, que je puis rencontrer des gens qui connoissent le mien.

— Je vous nommerai donc Julien, car le nez de notre hôte sentiroit, dans celui de Peveril, l'idolâtrie, la conspiration, les bûchers de Smithfield, le poisson un vendredi, le meurtre de sir Edmondbury Godfrey et le feu du purgatoire.

En parlant ainsi ils mirent pied à terre sous un grand chêne touffu servant de dais à un banc de pierre adossé contre le mur de l'auberge, et qui, une heure auparavant, avoit gémi sous le poids des politiques du village. Ganlesse, en descendant de cheval, siffla d'une manière particulière, et on lui répondit de l'intérieur de la maison.

CHAPITRE XXII.

« Quoiqu'il portât l'habit d'un simple paysan,
« Personne n'eût su mieux découper un faisan ;
« Pas même un courtisan dînant à table d'hôte. »
La table d'hôte.

La personne qui parut à la porte de la petite auberge pour recevoir Ganlesse, comme nous l'avons dit à la fin du chapitre précédent, chanta en arrivant ce couplet d'une vieille ballade.

Vous voilà donc, Dickon [1] !
Avez-vous fait un bon voyage ?
Qu'apportez-vous de bon
Pour le festin du mariage ?

Ganlesse repondit sur le même air :

Sois satisfait, Robin ;
Le sort n'est pas contraire
Quand il nous donne un daim
Au lieu d'un lièvre en gibecière.

— Vous avez donc manqué votre coup? répliqua l'autre.

— Je vous dis que je ne l'ai pas manqué, répondit Ganlesse ; mais tu ne veux songer qu'au

[1] *Dickon*, *Dick*, sont des abréviations du nom de *Richard*. (*Note du Traducteur.*)

métier qui te réussit. Puisse la peste qui lui appartient s'y attacher! Et cependant c'est à quoi tu dois d'être ce que tu es.

— Il faut bien que le monde vive, Dickon Ganlesse.

— C'est bon, c'est bon. Dis à mon ami qu'il est le bienvenu pour l'amour de moi. Le souper est-il prêt?

— Fumant comme un sacrifice. Chaubert a fait de son mieux. Ce drôle est un trésor: donnez-lui une chandelle d'un sou, et il vous en fera un bon souper. — Monsieur, l'ami de mon ami est le bienvenu, comme nous le disons dans mon pays.

— Il faut d'abord songer à nos chevaux, dit Peveril qui ne savoit trop ce qu'il devoit penser de ses deux compagnons; après cela je suis à vous.

Ganlesse siffla une seconde fois; un jockey parut, se chargea des deux chevaux, et les voyageurs entrèrent.

La salle dans laquelle entre le public dans une humble auberge paroissoit avoir subi quelques changements qui devoient la rendre digne de recevoir des hôtes d'une condition plus relevée. On y voyoit un buffet, un sofa, et quelques autres meubles beaucoup au-dessus de ce que promettoit l'extérieur de la maison. La nappe (déjà mise) étoit du damas le plus fin, et les

cuillères, fourchettes, etc., étoient d'argent. Peveril regardoit toutes ces choses avec quelque surprise; et, fixant de nouveau les yeux avec attention sur Ganlesse, il ne put s'empêcher de remarquer (peut-être à l'aide de l'imagination) que, quoique son extérieur ne fût rien moins qu'imposant, et que ses vêtements fussent bien loin d'annoncer l'opulence, son air, sa tournure, ses manières, un je ne sais quoi qu'on ne sauroit définir, et qui n'appartient qu'aux gens bien nés, annonçoient un homme habitué à fréquenter la meilleure société. Son compagnon, qu'il nommoit William Smith, quoique de belle taille, de bonne mine, et mieux vêtu, n'avoit pourtant pas tout-à-fait la même aisance, et étoit obligé d'y suppléer par une plus grande proportion d'assurance. Qui pouvoient être ces deux personnages? Peveril n'avoit pas même une conjecture à former à ce sujet. Tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit d'observer leur conduite et d'écouter leurs discours.

Après avoir causé un instant à voix basse, Smith dit à son compagnon : — Il faut que nous allions donner un coup d'œil à nos chevaux, et que nous laissions à Chaubert une dizaine de minutes pour remplir ses fonctions.

— Ne paroîtra-t-il donc pas? demanda Ganlesse; ne nous servira-t-il pas?

— Quoi! lui! changer une assiette et présenter un verre! non, sans doute. Vous oubliez de qui vous parlez; un tel ordre suffiroit pour qu'il se jetât sur la pointe de son épée. Il est déjà presque au désespoir, parce qu'on n'a pu se procurer d'écrevisses.

— Est-il possible? s'écria Ganlesse. Hélas! à Dieu ne plaise que j'ajoute à une semblable calamité! Allons, passons donc à l'écurie, et voyons si nos coursiers mangent leur provende, pendant qu'on prépare la nôtre.

Ils se rendirent tous trois dans l'écurie; et quoique le bâtiment fût misérable, il n'y manquoit rien de ce qui pouvoit être nécessaire à quatre excellents chevaux, dont l'un étoit celui qui venoit de servir à Ganlesse, et que le jockey dont nous avons déjà parlé s'occupoit à étriller à la lueur d'un gros cierge.

— Je suis catholique à ce point, dit Ganlesse en riant, quand il vit que Peveril remarquoit cette extravagance. Mon cheval est mon saint, et je lui brûle un cierge.

— Sans demander une si grande faveur pour le mien que je vois derrière cette vieille cage à poulets, dit Julien, je vais du moins le débarrasser de sa selle et de sa bride.

— Le palefrenier en aura soin, s'écria Smith; il ne mérite pas qu'aucun autre y touche. Je vous

garantis que si vous détachez seulement une boucle de ses harnois, vous sentirez tellement l'écurie, que nos ragoûts ne vous paroîtront pas plus savoureux que du rosbif.

— J'aime le rosbif autant que les ragoûts, répondit Peveril tout en s'acquittant de fonctions que tout jeune homme devroit savoir remplir au besoin; et quoique mon cheval ne soit qu'une pauvre rosse, il aimera mieux manger du foin et de l'avoine que de ronger son frein.

Tandis qu'il débridoit son cheval, et qu'il étendoit de la litière sous l'animal fatigué, il entendit Smith dire à Ganlesse: — Sur ma foi, Dick, tu as commis la même méprise que le pauvre Slender. Tu as manqué Anne Page, et tu nous as amené un grand flandrin de postillon.

— Paix! répondit Ganlesse; il t'entendra. J'ai de bonnes raisons pour cela; les choses vont bien; mais, je t'en prie, dis à ton drôle de l'aider.

— Quoi! dit Smith! pensez-vous que je sois fou? demander à Tom Beacon, à Tom de Newmarket, à dix mille Tom de toucher une pareille bête! Péste! il me renverroit sur-le-champ, il me congédieroit, sur ma foi. C'est tout ce qu'il a voulu faire que de se charger du vôtre, mon cher ami; et si vous n'en avez pas plus d'égards pour lui, il est probable que vous serez vous-même demain votre jockey.

Eh bien! William, répliqua Ganlesse, je te dirai que tu as autour de toi une bande de drôles les plus inutiles, les plus insolents, les plus impudents qui aient jamais mangé les revenus d'un pauvre gentilhomme.

— Inutiles! je nie cela, s'écria Smith. Chacun de mes drôles fait une chose ou une autre si parfaitement, que ce seroit un péché que de lui en faire faire toute autre. — Ce sont vos *Jean-fait-tout* qui ne sont bons à rien. Mais écoutez le signal de Chaubert : le fat nous le donne sur son luth en jouant l'air : *Réveillez-vous, belle endormie*. Allons, Monsieur..., comment vous nommez-vous? prenez de l'eau, et effacez toutes les traces de la sale besogne que vous venez de faire, comme le dit Betterton [1] dans la comédie; car la cuisine de Chaubert est comme la tête de frère Bacon. Il est un temps, il fut un temps, et bientôt il ne sera plus temps [2].

A ces mots, et laissant à peine à Julien le temps de tremper ses mains dans un seau d'eau, et de les essuyer à une housse de cheval, il l'entraîna hors de l'écurie, et le conduisit dans la salle à manger.

Le repas avoit été préparé avec une recherche

[1] Acteur du temps.

[2] Allusion à la tête de bronze du moine Bacon, qui prononçoit, dit-on, cette sentence. (*Notes du Traducteur.*)

épicurienne qu'on auroit à peine attendue dans le palais d'un prince, et qu'on n'auroit jamais cru trouver dans une pareille maison. Les mets contenus dans quatre plats d'argent, avec des couvercles de même métal, fumoient sur la table, et trois siéges étoient préparés pour les convives. A côté étoit une petite table du genre de celles qu'on appelle une *servante*, sur laquelle plusieurs flacons de cristal élevoient leurs cous de cygne au-dessus de verres de diverses grandeurs. Des couverts étoient placés devant chacun des convives, et un petit nécessaire de voyage en maroquin garni d'argent contenoit plusieurs fioles remplies des meilleures sauces que le génie de la cuisine ait pu inventer.

Smith, qui occupoit la place inférieure, et qui sembloit agir comme président du festin, fit signe aux deux voyageurs de prendre place à table, et de se mettre en besogne : — Je n'attendrois pas, s'écria-t-il, le temps de dire un *benedicite* pour sauver de sa ruine toute une nation. Nous ne faisons pas usage de réchauds ; à quoi serviroient-ils ? Pour bien juger des talents de Chaubert, il faut goûter ses mets à l'instant même où il vient de les servir. Otons les couvercles, et voyons ce qu'il nous a préparé... Ah! ah! des pigeons farcis... des bécasses... une fricassée de poulets... des cotelettes de venaison... et au

centre... hélas! une larme encore toute chaude, tombée des yeux de Chaubert, à l'endroit qui devoit être occupé par *la soupe d'écrevisses*. Le zèle du pauvre diable n'est payé que bien médiocrement à raison de dix louis par tête.

— C'est une bagatelle, dit Ganlesse; mais de même que vous, William, il sert un maître généreux.

Le repas commença, et quoique Julien eût vu son ami le comte de Derby et d'autres jeunes seigneurs parler en connoisseurs de l'art de la cuisine, et affecter d'y prendre beaucoup d'intérêt, et quoique lui-même il ne fût pas ennemi des plaisirs de la table, il reconnut, en cette occasion, qu'il n'étoit encore qu'un novice. Ses deux compagnons, et surtout Smith, sembloient se regarder comme occupés de l'unique et véritable affaire de la vie, et ils y apportoient une exactitude minutieuse. Découper les viandes de la manière la plus savante, mélanger les assaisonnements avec la précision d'un pharmacien, suivre ponctuellement l'ordre dans lequel chaque mets devoit précéder l'autre, et faire honneur à tous; c'étoit une science de détail à laquelle Julien avoit été étranger jusqu'alors.

Enfin Ganlesse fit une pause, et déclara que le souper étoit exquis. Mais, mon ami Smith, ajouta-t-il, vos vins sont-ils de choix? en apportant

dans le comté de Derby tout ce service de vaisselle d'argent, j'espère que vous ne nous avez pas laissés à la merci de l'ale du pays qui est aussi épaisse et aussi trouble que la tête de ceux qui la boivent ?

— Ne savois-je pas que je vous verrois ici, Dick Ganlesse ? répondit Smith. Pouvez-vous me soupçonner d'avoir été coupable d'un tel oubli ! Il est vrai qu'il faudra vous contenter de bordeaux et de champagne, car mon bourgogne ne supporte pas le transport. Si pourtant vous avez une fantaisie pour le *sherry* ou le vin de Cahors, j'ai dans l'idée que Chaubert et Tom Beacon en ont apporté une petite provision pour eux-mêmes.

— Mais peut-être ces messieurs ne se soucieront-ils pas de nous en faire part, dit Ganlesse.

— Fi donc! s'écria Smith. Ils ne refuseront rien en s'y prenant poliment. La vérité est que ce sont les meilleurs garçons du monde quand on les traite avec égards. Ainsi donc, si vous préférez...

— Non, non, dit Ganlesse; un verre de champagne nous suffira, à défaut de mieux.

Le liége obéissant sous mes doigts partira,

dit Smith; et, délivré du fil d'archal qui l'entouroit, le bouchon bondit jusqu'au plafond. Chaque convive prenant un verre sur la petite

table, l'emplit de la liqueur pétillante; et Peveril eut assez de jugement et d'expérience pour déclarer que c'étoit du vrai nectar.

— Donnez-moi la main, Monsieur, dit Smith; voilà le premier mot de bon sens que vous ayez dit de cette soirée.

— La sagesse, Monsieur, répondit Peveril, est semblable à la meilleure marchandise de la balle du colporteur. Il ne la montre jamais sans connoître ceux à qui il va la faire voir.

— Piquant comme moutarde, répliqua le bon vivant; alors, faites preuve de sagesse, Monsieur, et prenez un autre verre de ce même flacon que vous voyez que j'ai gardé pour vous dans une position oblique, sans lui permettre de reprendre la position perpendiculaire. Mais buvez-le avant que la mousse tombe, sans quoi vous perdez le plus précieux du bouquet.

— Vous me faites honneur, Monsieur, dit Peveril, en acceptant un second verre. Je vous souhaite une meilleure place que celle d'être mon échanson.

— Vous ne pourriez en offrir à William Smith aucune qui lui convînt mieux, dit Ganlesse. Bien des gens ne trouvent qu'un plaisir d'égoïste dans les jouissances des sens; mais Smith jouit de celles qu'il procure aux autres, et il y gagne.

— Il vaut mieux procurer du plaisir aux hom-

mes que de leur faire de la peine, répliqua Smith d'un ton un peu aigre.

— Point d'humeur, William, dit Ganlesse, et ne parle point à la hâte, de peur de te repentir à loisir. Est-ce que je blâme l'intérêt que tu prends aux plaisirs des autres? Un homme n'a qu'un gosier; il ne peut, en dépit de tous ses efforts, manger que cinq ou six fois par jour; mais toi tu dînes avec chaque ami qui découpe un chapon; tu fais couler le vin dans la gorge des autres depuis le matin jusqu'au soir, *et sic de cæteris.*

— L'ami Ganlesse, répondit Smith, prends-y garde, je t'en prie; tu n'ignores pas que je sais couper les gorges aussi bien que les arroser.

— Sans doute, William, répliqua Ganlesse d'un ton d'insouciance; je crois t'avoir vu porter le coutelas à la gorge d'un armateur hollandais qui ne l'ouvroit que pour y faire passer les objets de ton aversion naturelle et mortelle... du pain de seigle... du fromage... des harengs salés... des ognons... du genièvre.

— Par pitié! s'écria Smith, n'achève pas cette énumération. Les paroles que tu prononces neutralisent l'odeur des parfums, et remplissent l'appartement d'une vapeur semblable à celle qu'exhaleroit une galimafrée.

— Mais pour une épiglotte comme la mienne,

qui envoie à la suite des plus friands morceaux du bordeaux semblable à celui que tu nous verses en ce moment, tu ne pourrois souhaiter, même dans tes accès de mauvaise humeur, un destin pire que d'être serrée un peu trop près par deux mains blanches.

— Par une corde de dix sous, s'écria Smith; mais non pas jusqu'à ce que mort s'ensuivît, afin qu'on pût auparavant t'arracher les entrailles, ensuite te trancher la tête, et enfin couper ton corps par quartiers pour être mis à la disposition de sa majesté [1]. Aimeriez-vous cela, maître Richard Ganlesse ?

— Comme vous aimez l'idée de dîner avec du pain de son et une soupe au lait, extrémité à laquelle vous espérez bien n'être jamais réduit. Mais tout cela ne m'empêchera pas de boire à votre santé.

A mesure que le bordeaux circuloit, la gaîté des convives augmentoit, et Smith, plaçant les plats devenus inutiles sur la petite table, frappa du pied sur le plancher; et la table, descendant par le moyen d'une trappe, remonta bientôt chargée d'olives, de langues, de caviar, et d'autres mets propres à faire sentir le besoin de recourir à la bouteille.

[1] Telle est encore la loi pénale pour le crime de lèse-majesté. (*Note du Traducteur.*)

— Vraiment, William, dit Ganlesse, tu es meilleur mécanicien que je ne le supposois. J'admire qu'il ne t'ait pas fallu plus de temps pour naturaliser tes inventions dans le comté de Derby.

— Il n'est pas difficile de se procurer une corde et des poulies; et avec une scie et un rabot, je puis faire cette besogne en une demijournée. J'aime ce genre de service prompt et secret. Tu sais que ce fut le fondement de ma fortune.

— Et cela peut en être aussi la ruine, William.

— C'est la vérité, Dickon; mais *vivamus dùm vivimus*, c'est ma devise, et c'est pourquoi je vous propose la santé de la belle dame que vous savez.

— Bien volontiers, William.

Et le flacon passa de main en main.

Julien ne jugea pas à propos de s'opposer à la gaîté du festin en donnant l'exemple de la sobriété, car il espéroit que les têtes s'échauffant, les langues laisseroient échapper quelque chose qui le mettroit en état de connoître le caractère et les projets de ses compagnons. Mais ce fut en vain qu'il les écouta avec attention. Leur conversation étoit animée, et elle avoit souvent rapport à la littérature du temps, que Ganlesse paroissoit connoître parfaitement. Ils parloient aussi

avec beaucoup de liberté de la cour, et de cette classe nombreuse de gens qu'on appeloit alors les hommes d'esprit et de plaisir de la ville, et dont il paroissoit probable qu'ils faisoient eux-mêmes partie.

Enfin l'entretien tomba sur le complot des papistes, sujet universel de toutes les conversations. Ganlesse et Smith sembloient avoir sur cet objet les opinions les plus opposées. Si le premier ne prétendoit pas qu'on dût ajouter une foi entière au témoignage de Titus Oates, il soutenoit du moins qu'il se trouvoit confirmé en grande partie par le meurtre de sir Edmondbury Godfrey, et par les lettres écrites par Coleman au confesseur du roi de France.

Plus bruyant dans ses discours, et moins fort dans ses raisonnements, Smith n'hésitoit pas à nier entièrement l'existence du complot, et à le tourner en ridicule comme une des alarmes les plus folles et les plus dénuées de toute probabilité qui eussent jamais été données à la crédulité publique.

— Je n'oublierai jamais, dit-il, les funérailles originales de sir Godfrey. Deux fiers-à-bras de ministres, le sabre au côté et le pistolet à la ceinture, montèrent en chaire pour veiller à ce que le troisième, qui débitoit son sermon, ne fût pas assassiné en face de la congrégation. Trois minis-

tres dans une chaire! trois soleils dans un hémisphère : faut-il s'étonner qu'on ait été épouvanté d'un tel prodige?

— Quoi donc! William, dit son compagnon, êtes-vous du nombre de ceux qui s'imaginent que le bon chevalier s'est tué lui-même pour faire croire à la conspiration?

— Non sur ma foi, répondit Smith; mais quelque brave protestant a pu se charger de la besogne pour donner à l'affaire une couleur plus vraisemblable. J'en appelle à notre ami silencieux; n'est-ce pas la meilleure manière d'expliquer l'histoire?

— Je vous prie de m'excuser, Messieurs, répondit Julien; je viens seulement de débarquer en Angleterre, et je ne connois pas les circonstances particulières qui ont jeté une telle fermentation dans les esprits. Je serois coupable du plus haut degré de présomption, si je donnois mon opinion entre des gens qui discutent si bien ce sujet. D'ailleurs, pour dire la vérité, j'avoue que je me trouve fatigué. Votre vin est bien plus capiteux que je ne m'y attendois, ou j'en ai bu plus que je ne me le proposois.

— Si une heure de sommeil peut vous rafraîchir, dit Ganlesse, ne faites pas de cérémonie avec nous. Votre lit est tout prêt. C'est cet antique sofa à la hollandaise, comme c'est la nouvelle mode

de l'appeler. Nous partirons demain de bonne heure.

— Et pour cela, dit Smith, je propose de rester debout toute la nuit. Je n'aime pas un coucher dur, et je déteste un matelas par terre. Débouchons donc un autre flacon, et prenons quelque chanson des plus nouvelles pour nous aider à le vider.

La peste puisse étouffer
Et parlement et papistes !
Et puisse l'enfer chauffer
Ceux qui marchent sur leurs pistes !
Au diable Titus Oates !
Le verre en main faisons *flores*.

— Oui, mais notre puritain, dit Ganlesse.

— Je l'ai dans ma poche : ses yeux, ses oreilles, son nez, sa langue, tout est en ma possession.

— En ce cas, lorsque vous lui rendrez ses yeux et son nez, je vous prie de garder ses oreilles et sa langue. La vue et l'odorat sont des organes bien suffisants pour un tel drôle; mais l'ouïe et la parole sont des choses auxquelles il ne doit avoir aucune prétention.

— Je conviens que ce seroit bien fait, Dick; mais ce seroit faire tort au bourreau et à la potence, et je suis un honnête garçon qui veux donner au diable ce qui lui est dû. Ainsi

Joie et plaisir au grand César,
Amour, bonheur et longue vie!
Que le roi vive à jamais, car
Nous n'en ferons pas moins orgie.

Pendant cette scène digne des Bacchanales, Julien, bien enveloppé dans son manteau, s'étoit étendu sur le sofa qui lui avoit été désigné. Il avoit les yeux fixés sur la table qu'il venoit de quitter. Les bougies lui parurent briller d'une clarté moins vive; il entendoit encore le son des voix, mais les paroles qu'on prononçoit ne produisoient plus d'impression sur son esprit. Enfin, au bout de quelques minutes, il s'étoit endormi plus promptement qu'il ne l'avoit jamais fait.

CHAPITRE XXIII.

« Gordon alors sonna du cor,
« Et s'écria : — La maison brûle !
« Partons, s'il en est temps encor. »
Ancienne ballade.

Quand Julien s'éveilla le lendemain, tout étoit tranquille dans l'appartement, et il s'y trouvoit seul. Le soleil levant, qui brilloit à travers les volets à demi fermés, laissoit apercevoir quelques débris du banquet de la veille, banquet que la pesanteur de tête de Peveril et la confusion qui régnoit encore dans ses idées l'assuroient avoir été une orgie.

Sans être ce qu'on appelle un bon vivant, Julien, comme les autres jeunes gens de ce temps, n'étoit nullement ennemi du vin, dont on buvoit alors avec assez peu de modération; mais il ne put s'empêcher d'être surpris que le peu qu'il en avoit bu la nuit précédente eût produit sur lui le même effet que s'il avoit fait un excès. Il se leva, ajusta ses vêtements, et chercha dans tout l'appartement de l'eau pour faire ses ablutions du matin, mais sans en trouver. Il y avoit du vin sur la table, près de laquelle étoient un siége debout

et un autre renversé, comme si on l'avoit jeté à bas pendant la débauche nocturne.

— Il faut, pensa-t-il, que le vin ait été bien capiteux pour qu'il m'ait rendu sourd au bruit qu'ont dû faire mes compagnons avant de terminer leur orgie.

Un soupçon passa un moment dans son esprit. Il examina ses armes, et chercha le paquet qu'il avoit reçu de la comtesse et qu'il gardoit soigneusement dans une poche secrète de son justaucorps. Rien n'y manquoit, et ce premier soin lui rappela ceux dont il lui restoit à s'occuper. Il sortit de la chambre dans laquelle il avoit soupé, et entra dans une autre dont l'ameublement étoit misérable. Sur un vieux lit, composé d'un unique matelas, étoient étalés deux hommes, couverts d'un vieux tapis, et dont les têtes reposoient amicalement sur la même botte de foin. Il reconnut sur l'une la chevelure noire du Jockey qu'il avoit vu la veille. L'autre étoit couverte d'un grand bonnet tricoté d'où s'échappoient quelques mèches de cheveux grisonnants; et un visage à caricature, un nez en bec de faucon, et une figure allongée, annonçoient qu'elle appartenoit au ministre français du dieu de la bonne chère, dont il avoit entendu chanter les éloges le soir précédent. Ces deux dignes personnages sembloient endormis dans les bras de Bacchus comme dans

ceux de Morphée, car on voyoit sur le plancher des flacons brisés, et sans leur ronflement sonore à peine auroit-on cru qu'ils étoient vivants.

Décidé à se remettre en route, comme son devoir et son expérience l'y invitoient, Julien descendit un escalier et essaya d'ouvrir une porte sur le palier ; elle étoit fermée. Il appela ; personne ne répondit. C'étoit sans doute, pensa-t-il, la chambre à coucher de deux amis, et ils étoient probablement endormis aussi profondément que les deux individus qu'il venoit de voir, et qu'il l'étoit lui-même quelques minutes auparavant. Les éveilleroit-il ? A quoi bon ? C'étoient des gens avec qui le hasard l'avoit associé contre sa volonté ; et, dans la situation où il se trouvoit, il jugea qu'il étoit prudent de saisir la première occasion pour s'éloigner d'une compagnie qui lui paroissoit suspecte, et qui pouvoit être dangereuse.

Tout en réfléchissant ainsi, il découvrit une seconde porte, et l'ayant ouverte il se trouva dans une chambre à coucher où il entendit un concert harmonieux produit par un autre dormeur. Les pintes, les brocs et autres ustensiles, annonçoient que c'étoit l'appartement de l'hôte, qui dormoit entouré de tous les attributs de sa profession.

Cette découverte tira Peveril d'un embarras

occasioné par sa délicatesse. Il mit sur la table une pièce d'argent, suffisante, à ce qu'il crut, pour payer sa part de l'écot de la nuit précédente, ne se souciant pas d'être redevable d'un souper à des étrangers qu'il alloit quitter sans prendre la peine de leur faire ses adieux.

Débarrassé de ce scrupule de conscience, Julien, le cœur plus léger, quoique la tête encore un peu lourde, descendit à l'écurie, qu'il reconnut aisément parmi les mauvais bâtiments situés dans la cour. Son cheval, bien reposé, et reconnoissant peut-être des services que son maître lui avoit rendus la veille, hennit en le voyant paroître, ce que Peveril regarda comme l'augure d'un heureux voyage, et qu'il récompensa avec un picotin d'avoine. Tandis que son palefroi y faisoit honneur, il se promena dans la cour, dans l'espoir que le grand air lui rafraîchiroit le sang, et il se mit à réfléchir quel chemin il prendroit pour arriver au château de Martindale avant la nuit. Comme il avoit une connoissance générale du pays, il se flatta qu'il ne s'étoit pas beaucoup écarté de la grande route, et son cheval devant avoir recouvré ses forces, il pensa qu'il arriveroit aisément à Martindale avant le coucher du soleil.

Ayant arrêté dans son esprit la route qu'il devoit suivre, il retourna dans l'écurie pour y chercher son cheval, le brida, le harnacha, et

le conduisit dans la cour de l'écurie. Déjà il avoit la main sur sa crinière; et le pied gauche dans l'étrier, quand la voix de Ganlesse se fit entendre.

— Quoi, monsieur Peveril, lui dit-il, est-ce là toute la politesse que vous avez rapportée des pays étrangers? Est-ce en France que vous avez appris à quitter vos amis sans leur dire adieu.

Julien tressaillit comme s'il eût été pris en flagrant délit. Cependant un moment de réflexion l'assura qu'il n'avoit aucun tort, et qu'il ne couroit aucun danger.

— Je n'ai pas voulu vous déranger, répondit-il, quoique j'aie été jusqu'à la porte de votre chambre. J'ai cru qu'après notre débauche de la nuit dernière, il valoit mieux vous laisser dormir que de vous éveiller pour prendre cérémonieusement congé de vous. Moi-même j'ai eu plus de peine que de coutume à quitter mon lit, quoiqu'il ne fût pas très-doux; et comme mes affaires exigent que je parte de bonne heure, j'ai pensé que le mieux étoit de partir sans vous faire mes adieux. J'ai laissé une marque de souvenir pour l'hôte sur la table de sa chambre.

— Cela étoit inutile, dit Ganlesse; le drôle est déjà assez bien payé. Mais votre projet de départ n'est-il pas un peu prématuré? Un pressentiment secret me dit que vous feriez mieux de venir avec moi à Londres, au lieu de vous diriger d'un autre

côté, quelque motif que vous en ayez. Vous pouvez déjà voir que je ne suis pas un homme ordinaire, et que je sais maîtriser le temps. Quant au fou avec qui je voyage, et à qui je passe ses folies de prodigalité, il a aussi son utilité. Mais vous êtes d'une trempe toute différente, et je voudrois non-seulement vous servir, mais même vous attacher à moi.

Julien regarda l'être singulier qui lui tenoit ce langage. Nous avons déjà dit qu'il étoit maigre et de petite taille, et que ses traits n'offroient rien d'extraordinaire ni de distingué, si ce n'est des yeux gris pleins de feu et de vivacité, dont les regards fiers et insouciants répondoient parfaitement à la supériorité hautaine qu'il s'arrogeoit dans la conversation. Ce ne fut qu'après une pause de quelques instants, que Julien répondit : — Pouvez-vous être étonné, Monsieur, que, dans la situation où je me trouve, si vous la connoissez, je ne croie pas devoir faire sans nécessité confidence d'affaires importantes, et que je m'éloigne de la compagnie d'un étranger qui ne veut pas me dire pourquoi il désire la mienne?

— Faites ce qu'il vous plaira, jeune homme, répondit Ganlesse. Souvenez-vous seulement par la suite que je vous ai fait une belle offre; une offre que je ne ferois pas à tout le monde. Si

nous nous revoyons un jour dans d'autres circonstances, peut être moins agréables, songez que ce sera à vous et non à moi que vous devrez en imputer la faute.

— Je ne comprends pas cette menace, répliqua Peveril, si c'en est une que vous avez intention de me faire. Je n'ai fait aucun mal; je n'éprouve aucune crainte; et mon bon sens ne me suffit pas pour me faire concevoir comment je pourrois me repentir un jour d'avoir refusé ma confiance à un étranger qui semble exiger que je me mette en aveugle sous sa conduite.

— Adieu donc, sir Julien Peveril du Pic, dit l'étranger en lâchant la bride du cheval de Julien, sur laquelle il avoit nonchalamment mis la main; et il ajouta : — Ce n'est peut-être guère anticiper.

— Que voulez-vous dire? demanda Julien, et pourquoi me donnez-vous ce titre?

L'étranger sourit, et se contenta de lui répondre : — Notre entretien est terminé; vous pouvez partir. Vous trouverez la route plus longue et plus difficile que celle par laquelle je vous aurois conduit.

A ces mots, Ganlesse se détourna, et s'avança vers la maison. Avant d'y entrer, il se retourna, et voyant que Julien étoit encore à la même place, il sourit de nouveau et lui fit un signe de tête. Mais ce signe rappelant Peveril à lui-même,

il donna un coup d'éperon à son cheval, et partit sur-le-champ.

La connoissance superficielle qu'il avoit du pays lui suffit pour regagner la route de Martindale, dont il s'étoit écarté la veille d'environ deux milles. Mais les chemins ou pour mieux dire les sentiers de ce pays presque sauvage, et dont le poëte qu'il a vu naître, Cotton, a fait une critique si mordante, étoient si compliqués en certains endroits, si difficiles à reconnoître en quelques autres, et si peu propres à une course rapide presque partout, que malgré tous les efforts de Julien, et quoiqu'il ne se fût arrêté que le temps nécessaire pour réparer les forces de son cheval dans un petit hameau qu'il avoit traversé vers midi, la nuit étoit tombée avant qu'il eût atteint une éminence d'où les murs du château de Martindale auroient été visibles une heure plus tôt, tandis que pendant la nuit leur situation devoit être indiquée par une lumière constamment entretenue sur une tour fort élevée qu'on nommoit la tour d'observation. Cette espèce de phare domestique étoit connue dans tous les environs sous le nom de l'Étoile polaire de Peveril.

On l'allumoit régulièrement tous les soirs aux approches de la nuit, et l'on y mettoit assez de bois et de charbon pour qu'il durât jusqu'au lever

du soleil. Jamais on n'y manquoit que pendant l'intervalle qui s'écouloit entre la mort d'un seigneur du château et son enterrement. Quand cette dernière cérémonie avoit eu lieu, on rallumoit le feu nocturne avec quelque cérémonial, et on le voyoit briller tous les soirs jusqu'à ce que le destin appelât le nouveau propriétaire dans le tombeau de ses ancêtres. On ignore quelles circonstances avoient donné lieu dans l'origine à cet usage, et la tradition n'en parle que d'une manière douteuse. Suivant les uns, c'étoit un signal d'hospitalité qui, dans les anciens temps, guidoit le chevalier errant et le pèlerin fatigué vers un lieu où ils devoient trouver le repos et les rafraîchissements dont ils avoient besoin. D'autres prétendoient que ce feu avoit d'abord été allumé par l'amour conjugal, une dame de ce château y ayant eu recours pour guider son époux vers Martindale pendant les ténèbres d'une nuit orageuse. Les esprits moins bien disposés, et surtout les non-conformistes, attribuoient l'origine et la continuation de cette coutume à l'orgueil et à l'arrogance de la famille de Peveril, qui indiquoit ainsi son ancien droit de suzeraineté sur tous les environs, de même que l'amiral attache une lanterne à la poupe de son vaisseau pour guider sa flotte. Et autrefois notre ancien ami, maître Solsgrace, avoit lancé

contre sir Geoffrey quelques sarcasmes pour lui reprocher d'avoir placé sa gloire et offert son sacrifice sur les hauts lieux : une chose certaine, c'est que tous les Peverils, de père en fils, avoient mis la plus grande attention à maintenir cette coutume, comme étant essentiellement liée à la dignité de leur famille; et il n'étoit pas probable que sir Geoffrey se montrât jamais moins exact à l'observer.

En conséquence l'étoile polaire de Peveril avoit continué à briller, avec plus ou moins d'éclat, pendant toutes les vicissitudes de la guerre civile, et cet éclat, quoique affoibli, ne s'étoit pas même éclipsé pendant la décadence de la fortune de sir Geoffrey. On l'entendoit souvent dire et quelquefois jurer que, tant qu'il resteroit sur ses domaines de quoi faire une allumette, le feu nocturne ne manqueroit pas d'être entretenu. Son fils Julien ne l'ignoroit pas. Ce fut donc avec autant de surprise que d'inquiétude qu'en jetant un regard dans la direction du château il s'aperçut qu'il n'y avoit aucune lumière; il s'arrêta, se frotta les yeux, changea de position, et s'efforça, mais inutilement, de se persuader qu'il s'étoit mépris sur l'endroit d'où l'étoile polaire de sa famille étoit visible, ou que quelque nouvel obstacle, comme la croissance de quelques arbres, ou la construction de quelque édifice,

en interceptoit la lumière. Un moment de réflexion suffit pour lui rappeler que l'élévation de la tour du château ne permettoit pas cette supposition, et la conclusion qu'il fut forcé d'en tirer fut ou que son père étoit mort, ou qu'un malheur étrange arrivé tout à coup dans sa famille avoit fait oublier cette coutume solennelle.

En proie à des craintes indéfinissables, le jeune Peveril enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval harassé, et le força de descendre au grand galop un sentier raboteux et très-rapide, au risque de se rompre le cou. Il arriva bientôt au village de Martindale-Moultrassie, désirant ardemment apprendre la cause de cette éclipse de mauvais augure. La rue que son cheval fatigué parcouroit d'un pas lent et contraint étoit déserte, et à peine voyoit-on briller la lueur d'une chandelle à quelques fenêtres : mais celles de la petite auberge à l'enseigne des armes de Peveril répandoit une lumière éclatante, et le bruit qu'on entendoit partir de la maison annonçoit la joie.

Guidé par l'instinct, ou par l'expérience, qui fait reconnoître à tout cheval l'extérieur d'une auberge, le coursier harassé s'arrêta si subitement et avec tant d'obstination à la porte de celle-ci que Julien crut devoir mettre pied à terre, espérant qu'il obtiendroit aisément un cheval frais

de Roger Raine, maître de cette auberge, qui appartenoit depuis long-temps à sa famille. Il désiroit aussi se tirer d'inquiétude en faisant quelques questions sur ce qui se passoit au château; mais en s'approchant de la porte il fut surpris d'entendre chanter, dans la salle destinée à recevoir le public, une chanson bien connue composée dans le temps de la république par quelque bel esprit puritain, contre les Cavaliers, et dans laquelle le satirique chansonnier n'avoit pas épargné son père.

Ils pensoient que sur la terre,
Rien ne pourroit les dompter;
Fille jolie et grand verre
Savoient toujours les tenter:
Mais malgré leur insolence,
On a puni leur jactance;
Ils ont fui jusqu'au dernier.
Osera-t-on le nier ?

Sir Geoffrey de rouge trogne
Triomphoit au milieu d'eux,
Et toujours le vieil ivrogne
Buvoit et juroit au mieux:
Mais qu'a fait le diable à quatre,
Quand il a fallu se battre ?
Il a fui tout le premier.
Osera-t-on le nier ?

Julien sentit qu'il falloit qu'une révolution étrange eût eu lieu dans le village et le château, pour que des chants si injurieux se fissent entendre dans l'auberge même dont l'enseigne étoit

décorée des armes de sa famille; et ne sachant pas jusqu'à quel point il seroit prudent de se présenter devant ces insolents buveurs, sans avoir les moyens de châtier leur impertinence, il conduisit son cheval à une porte de derrière qui, comme il s'en souvint, communiquoit au logement de l'hôte, déterminé à lui demander en particulier quelle étoit la situation des affaires au château. Il frappa plusieurs fois à la porte, et appela Roger Raine d'une voix forte quoique étouffée; enfin la voix d'une femme lui répondit par la question d'usage.

— Qui est là?

— C'est moi, dame Raine, c'est Julien Peveril; dites à votre mari de venir me trouver sur-le-champ.

— Hélas! hélas, monsieur Julien! si c'est réellement vous, il faut que vous sachiez que mon pauvre homme est dans un lieu d'où il ne peut plus aller trouver personne, et où nous irons sans doute le rejoindre, comme dit Mathieu le garçon des chambres.

— Quoi! il est mort! j'en suis bien chagrin.

— Mort depuis plus de six mois, monsieur Julien; et permettez-moi de vous dire que ce temps est bien long pour une pauvre veuve, comme dit Mathieu.

— Eh bien, vous ou votre Mathieu! voulez-

vous m'ouvrir la porte? J'ai besoin d'un cheval frais, et je désire savoir comment vont les choses au château.

— Au château! hélas! Mathieu...!

Mathieu n'étoit probablement pas bien loin, car il répondit sur-le-champ; et Peveril put les entendre parler à voix basse. L'on peut faire observer ici que dame Raine, accoutumée à fléchir sous l'autorité du vieux Roger, aussi jaloux d'exercer les prérogatives domestiques d'un mari dans sa maison, qu'un monarque peut l'être de faire valoir celles de la couronne dans ses états, s'étoit trouvée, quand elle étoit restée veuve, et encore assez fraîche, si embarrassée de l'exercice de sa nouvelle indépendance, qu'elle avoit recours, en toute occasion, aux avis de Mathieu. Et comme Mathieu, au lieu de marcher les pieds nus et d'avoir la tête couverte d'un bonnet de laine, commençoit à porter des souliers de cuir d'Espagne et un chapeau de castor à haute forme, et que ses compagnons de service l'appeloient déjà M. Mathieu, les voisins en concluoient qu'ils verroient bientôt un changement de nom sur l'enseigne et peut-être même une nouvelle enseigne, car Mathieu étant un peu puritain, n'étoit nullement ami des Peverils du Pic.

— Maintenant conseillez-moi, si vous êtes un homme, disoit la veuve Raine; car ne me croyez

jamais s'il n'est pas vrai que M. Julien soit à la porte en personne; or il demande un cheval et je ne sais quoi encore, comme si les choses alloient comme de coutume.

— Et bien, dame Raine, si vous voulez suivre mon conseil, vous le ferez dénicher. Qu'il remue ses bottes pendant qu'elles sont graissées; il ne faut pas, en ce monde, se brûler les doigts dans le bouillon des autres.

— C'est bien parlé sans doute; mais, voyez-vous, Mathieu, c'est que nous avons long-temps mangé leur pain; et comme disoit mon pauvre brave homme...

— Ceux qui veulent suivre les avis des morts n'ont pas besoin d'en demander aux vivants; ainsi, dame Raine, vous pouvez faire ce qu'il vous plaira; mais si vous voulez écouter les miens, vous fermerez la porte à la serrure et au verrou, et vous lui direz d'aller chercher un gîte ailleurs; voilà ce que j'ai à vous dire.

— Drôle! s'écria Peveril, je ne vous demande que de me dire comment se portent sir Geoffrey et son épouse.

Un double hélas! prononcé d'un ton de compassion, fut la seule réponse qu'il reçut de la veuve, et elle commença à s'entretenir avec Mathieu, mais trop bas pour que Julien pût entendre leur conversation.

Enfin Mathieu parla tout haut, et d'un ton d'autorité. — Nous n'ouvrons pas nos portes à une pareille heure de la nuit, s'écria-t-il; c'est contre les règlements de police, et cela pourroit nous coûter notre permission de débiter de la bière et des liqueurs. Quant au château, la route en est devant vous, et je crois que vous la connoissez aussi bien que nous.

— Oui, je vous connois, dit Peveril en remontant sur son cheval harassé; vous êtes un ingrat, et à la première occasion je vous bâtonnerai de bonne sorte.

Mathieu ne répondit rien à cette menace, et Peveril l'entendit s'éloigner, après avoir dit encore quelques mots à la veuve.

Impatient de ce délai, et plus inquiet que jamais, d'après le ton, les propos et la conduite de cet individu, qui lui sembloient de mauvais augure, Julien remonta à cheval; mais il eut beau employer tous les moyens possibles, l'animal s'opiniâtra à ne pas avancer d'un pas. Peveril mit de nouveau pied à terre, et il alloit continuer son voyage pédestrement, malgré l'inconvénient des grandes bottes qu'il portoit, suivant l'usage du temps, quand il s'entendit appeler tout bas d'une fenêtre.

Le conseiller n'avoit pas été plus tôt parti que le bon cœur de la veuve, son habitude de vénéra-

tion pour la maison de Peveril, et peut-être aussi quelque crainte pour les os de Mathieu, la déterminèrent à ouvrir une croisée, et à murmurer d'une voix basse et timide : — St! st! monsieur Julien! êtes-vous parti?

— Pas encore, dame Raine; quoiqu'il paroisse que ma présence ne fait pas plaisir ici.

— Mon bon jeune Monsieur, c'est que les hommes ont des avis si différents! Il y avoit mon pauvre vieux Roger qui auroit cru le coin de la cheminée trop froid pour vous, et voici Mathieu Chamberlain qui pense que la cour est assez chaude.

— N'y pensez pas, dame Raine; dites-moi seulement ce qui est arrivé au château de Martindale. Le feu ne brille pas sur la tour.

— Est-il bien vrai? Cela n'est que trop probable! Ainsi donc le bon sir Geoffrey est allé au ciel rejoindre mon vieux Roger.

— Dieu du ciel! s'écria Peveril. Et depuis quand mon père étoit-il malade?

— Il ne l'a jamais été, que je sache. Mais il y a trois heures il est arrivé au château des hommes avec des bandouillères et des ceinturons de buffle, et un membre du parlement, comme du temps de Cromwell. Mon vieux Roger leur auroit fermé les portes de l'auberge; mais Mathieu a dit que ce seroit agir contre la loi, de sorte qu'il

sont venus s'y rafraîchir, hommes et chevaux, et ils ont envoyé chercher M. Bridgenorth, qui est à Moultrassie-Hall; après quoi ils se sont rendus au château. Or il est probable qu'il y aura eu une dispute, car le vieux chevalier n'est pas homme à se laisser prendre tout endormi, comme disoit mon pauvre Roger. Et les officiers de justice auront été les plus forts, comme de raison, puisqu'ils ont la loi pour eux, comme dit Mathieu. Mais, puisque l'étoile polaire du château ne brille plus, il n'y a guère de doute que sir Geoffrey ne soit mort.

— Juste ciel! A prix d'or ou par amitié, ma chère dame Raine, procurez-moi un cheval, pour que je puisse courir au château.

— Au château! Les Têtes-Rondes, comme mon pauvre Roger les appeloit, vous tueront comme il ont tué votre père. Cachez-vous plutôt dans le bûcher, et je vous enverrai par Betty une couverture et de quoi souper. Ou, écoutez : mon vieux Dobbin est dans la petite écurie à côté du poulailler; prenez-le, et hâtez-vous de vous éloigner du pays, car vous n'y êtes pas en sûreté. N'entendez-vous pas les chansons qu'on chante dans la salle? Ainsi prenez Dobbin, et n'oubliez pas de laisser votre cheval en place.

Peveril ne s'arrêta pas pour l'écouter davantage, mais en se détournant pour entrer dans

l'écurie, il entendit la bonne femme s'écrier : — O mon Dieu! que dira Mathieu? Mais elle ajouta à l'instant : — Qu'il dise ce qu'il voudra; je puis disposer de ce qui m'appartient.

Plus empressé que le valet d'écurie recevant un double pour-boire, Julien mit à la hâte les harnois de son cheval sur le dos du pauvre Dobbin, qui mangeoit tranquillement sa botte de foin, sans songer à la besogne que cette nuit lui réservoit. Malgré l'obscurité qui régnoit dans l'écurie, il réussit avec une promptitude merveilleuse à tout préparer pour son départ; et laissant à l'instinct de son cheval le soin de trouver le râtelier de Dobbin, il sauta sur son nouveau coursier, et employant tour à tour le fouet et les éperons, il le fit gravir assez lestement le chemin escarpé qui conduit du village au château. Dobbin, peu accoutumé à une marche forcée, soufflqit, renifloit, et trottoit aussi vite qu'il le pouvoit. Enfin il conduisit son cavalier devant la grande porte de l'antique château de son père.

La lune se levoit alors, mais ses rayons n'éclairoient pas la porte, située, comme nous l'avons dit ailleurs, dans un renfoncement entre deux grandes tours. Peveril mit pied à terre, sans s'inquiéter de ce que deviendroit son cheval, et contre son attente, il trouva la porte ouverte. Il entra dans la grande cour, et s'aperçut alors qu'il

y avoit encore de la lumière dans la partie inférieure des bâtiments, quoique la hauteur des murs de clôture l'eût empêché de le remarquer plus tôt. La grande porte du château s'ouvroit rarement depuis la décadence de la fortune de cette famille, et seulement dans les occasions qui exigeoient un cérémonial particulier. On entroit ordinairement par une petite poterne, et Julien, s'y étant rendu, la trouva également ouverte, circonstance qui seule auroit suffi pour l'alarmer, s'il n'avoit déjà eu trop de motifs d'alarmes. Son cœur battit vivement lorsqu'il tourna à gauche pour entrer dans un petit vestibule conduisant à une grande salle de rez-de-chaussée, où se tenoit ordinairement sa famille, et ses craintes augmentèrent encore quand, en approchant, il entendit plusieurs voix dont le son lui étoit étranger. Il ouvrit brusquement, et le spectacle qui se présenta devant ses yeux confirma tous les pressentiments funestes qu'il avoit conçus.

En face de lui étoit le vieux chevalier, dont les bras étoient retenus par un ceinturon de cuir placé à la hauteur des coudes, qui lui entourant le corps, étoit fortement serrée, et attachée par derrière. Deux hommes de mauvaise mine, paroissant chargés de le garder, le tenoient par l'habit. Son sabre nu jeté sur le plancher, et le fourreau vide pendant au côté de sir Geoffrey,

annonçoient que le vieux Cavalier, encore vigoureux, ne s'étoit pas laissé réduire à cet état de captivité sans essayer de faire résistance. Deux ou trois personnes, ayant le dos tourné du côté de Julien, étoient assises devant une table, et sembloient occupées à écrire. Elles conversoient ensemble, et c'étoient leurs voix qu'il avoit entendues. Lady Peveril, emblème de la mort, par la pâleur, se trouvoit à deux ou trois pas de son mari, les yeux fixés sur lui, de l'air d'une femme qui jette un dernier regard sur l'objet qu'elle chérit le plus. Elle fut la première qui aperçut Julien, et s'écria aussitôt : — Ciel miséricordieux ! mon fils ! rien ne manque plus aux malheurs de notre maison !

— Mon fils ! s'écria aussi sir Geoffrey en sortant du sombre abattement dans lequel il étoit plongé, et en ajoutant un jurement à cette exclamation ; tu es arrivé à propos, Julien ; ne crains pas de frapper ; fends-moi la tête de ce bandit, de ce scélérat, depuis le crâne jusqu'au gosier, et peu m'importe ce qui arrivera ensuite.

La situation dans laquelle se trouvoit son père fit oublier au fils l'inégalité de la lutte dans laquelle il alloit s'engager.

— Misérables ! s'écria-t-il aux deux gardes qui tenoient sir Geoffrey par l'habit, ne le retenez pas davantage ! et se précipitant sur eux le sabre

à la main, il les força de le lâcher pour songer à se défendre.

Sir Geoffrey, libre en partie, cria à sa femme :

— Débouclez le ceinturon, et nous ne nous rendrons pas sans coup férir. Il faudra qu'ils sachent se battre, ceux qui viendront à bout du père et du fils.

Mais un des hommes qui s'occupoient à écrire, et qui s'étoient levés au commencement de la querelle, empêcha lady Peveril de rendre ce service à son mari, tandis qu'un autre s'empara aisément de la personne du vieux chevalier garotté qui lui donna pourtant dans les jambes plusieurs grands coups de ses grosses bottes, sa position ne lui permettant aucun autre moyen de défense. Le troisième, qui vit que Julien, jeune, actif, et animé de toute la fureur d'un fils qui combat pour son père, forçoit les deux satellites à lâcher le pied, le saisit au collet, et chercha à s'emparer de son sabre.

Abandonnant tout à coup cette arme, et saisissant un de ses pistolets, Julien fit feu à la hâte à la tête de l'homme qui l'attaquoit ainsi. Celui-ci ne tomba point, mais chancela comme un homme étourdi par un grand coup, et montra à Peveril, en tombant assis sur une chaise, les traits du major Bridgenorth, noircis par l'explosion de la poudre, qui avoit même brûlé quelques

mèches de ses cheveux gris. Un cri de surprise échappa à Julien, et dans l'alarme et l'horreur du moment, il fut aisément arrêté et désarmé par ceux qu'il avoit d'abord attaqués.

Peu importe, Julien, s'écria sir Geoffrey; ne vous inquiétez de rien; ce coup de pistolet fait la balance de tous les comptes. Mais comment diable! il vit encore! votre pistolet étoit-il chargé avec du son, ou le diable a-t-il rendu le coquin à l'épreuve du plomb?

La surprise de sir Geoffrey étoit assez naturelle, car pendant qu'il parloit, le major Bridgenorth revenant à lui, se leva, et essuyant avec son mouchoir les traces que l'explosion avoit laissées sur son visage, il s'approcha de Julien et lui dit avec tout son sang-froid ordinaire : — Jeune homme, vous devez remercier Dieu de vous avoir empêché aujourd'hui de commettre un grand crime.

— Remercie le diable, scélérat hypocrite! s'écria sir Geoffrey; car ce n'est rien moins que le père de tous les fanatiques qui a pu empêcher ta cervelle d'être brûlée comme si elle eût été dans la poêle de Lucifer.

— Sir Geoffrey, répondit le major, je vous ai déjà dit que je ne raisonnerois point avec vous, attendu que je ne vous dois compte d'aucune de mes actions.

— Major Bridgenorth, dit lady Peveril faisant

un violent effort sur elle-même pour parler, et pour parler avec calme, quelque vengeance que votre conscience vous permette, comme chrétien, contre mon mari; moi, qui ai droit à quelque compassion de votre part, puisque j'en ai éprouvé une sincère pour vous lorsque la main du ciel s'est appesantie sur votre tête, je vous conjure de ne pas envelopper mon fils dans notre destruction. Que la perte du père et de la mère, et la ruine de notre ancienne maison, suffisent pour apaiser le ressentiment que vous ont inspiré les injustices dont vous pouvez accuser mon mari.

— Silence, ma femme! s'écria le vieux chevalier; vous parlez comme une folle, et vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas. M'accuser d'injustice! Le lâche n'a jamais reçu de moi que ce qu'il méritoit. Si j'avois convenablement bâtonné le chien hargneux la première fois qu'il a aboyé contre moi, il feroit en ce moment le chien couchant à mes pieds au lieu de me sauter à la gorge. Mais si je puis me tirer de cette affaire comme je l'ai fait de plus mauvaises, je lui promets de régler nos anciens comptes aussi bien que pourra me le permettre le bois de pommier le plus dur.

— Sir Geoffrey, dit Bridgenorth, si la naissance dont vous êtes si fier vous ferme les yeux

à de meilleurs principes, elle devroit au moins vous avoir appris la civilité. De quoi vous plaignez-vous? Je suis magistrat, et je fais exécuter un mandat qui m'est adressé par la première autorité de l'état. Je suis aussi votre créancier, et la loi me donne le droit de retirer ce qui m'appartient des mains d'un débiteur imprévoyant.

— Vous, magistrat! dit le chevalier; — magistrat comme Noll étoit monarque. Vous êtes tout fier d'avoir obtenu du roi votre pardon, et d'avoir été remis sur la liste des juges de paix, sans doute pour persécuter les pauvres papistes. Jamais il n'y a eu de trouble dans l'état sans que les vauriens y aient trouvé leur avantage. Toutes les fois que le pot bout, l'écume surnage.

— Pour l'amour de Dieu, mon cher époux, dit lady Peveril, cessez de parler ainsi. Ces propos ne peuvent qu'irriter M. Bridgenorth, qui, sans cela, pourroit réfléchir que la charité...

— L'irriter! s'écria sir Geoffrey en l'interrompant d'un ton d'impatience: par la mort de Dieu! Madame, vous me rendrez fou! Avez-vous vécu si long-temps dans ce monde pour attendre de la réflexion et de la charité de la part d'un vieux loup affamé? Et quand il en auroit, croyez-vous, Madame, que moi, et que vous, mon épouse, nous soyons des sujets convenables pour l'exercice de cette charité? Julien, mon pauvre garçon,

je suis fâché que tu sois arrivé si mal à propos, puisque ton pistolet n'étoit pas mieux chargé ; mais ta réputation, comme bon tireur, est perdue à jamais.

Cette conversation, à laquelle présidoit la colère, se passa si rapidement, que Julien, à peine revenu de l'extrême surprise qu'il avoit éprouvée en se trouvant plongé tout à coup dans une situation si désespérée, n'eut pas le temps de réfléchir sur les moyens qu'il pourroit employer pour secourir efficacement ses parents. Le parti le plus sage lui parut être de parler à Bridgenorth avec sang-froid, quoique sa fierté pût à peine s'humilier à ce point. Cependant il fit un effort pour lui dire avec autant de calme qu'il lui fut possible d'en moutrer : — Monsieur Bridgenorth, puisque vous agissez en qualité de magistrat, je désire être traité conformément aux lois d'Angleterre, et je demande à savoir de quoi nous sommes accusés, et en vertu de quelle autorité nous sommes arrêtés.

— Autre sottise ! s'écria l'impétueux chevalier : sa mère parle de charité à un puritain, et le voilà, lui, qui parle de lois à un rebelle, à une Tête-Ronde ! Corbleu ! de qui peut-il avoir reçu un mandat, si ce n'est du parlement ou du diable ?

— Qui parle du parlement ? demanda un nouvel interlocuteur qui arriva en ce moment, et en

qui Peveril reconnut le personnage officiel qu'il avoit déjà vu chez le maquignon, et qui entra avec la morgue et l'importance d'un homme qui se sentoit revêtu d'une autorité suprême. Qui parle du parlement? répéta-t-il. Je vous garantis qu'on a trouvé dans cette maison de quoi convaincre vingt conspirateurs. Il n'y manquoit ma foi pas d'armes. Montrez-les, Capitaine.

— Ce sont précisément les mêmes, dit le capitaine en s'approchant, que j'ai mentionnées dans ma narration imprimée, qui a été mise sous les yeux de la chambre des communes. La demande en a été faite au vieux Vander Huys de Rotterdam, par ordre de don Juan d'Autriche, pour le service des jésuites.

— Par le jour qui nous éclaire! dit sir Geoffrey, ce sont les piques, les mousquets et les pistolets qu'on a jetés dans le grenier après la bataille de Naseby, et qui y sont restés depuis ce temps.

— Et voici, dit le camarade du capitaine, des vêtements de prêtres, des chasubles et des missels; oui, avec des images auxquelles les papistes adressent leurs prières, et devant lesquelles ils font des génuflexions.

— Que la peste t'étouffe, radoteur hypocrite! s'écria le chevalier. Voilà un drôle qui prend les vieux vertugadins de ma grand'mère pour des

robes de prêtres, et le volume d'histoire d'Owlenspiegel pour un missel!

— Mais que veut dire ceci, monsieur Bridgenorth? dit Topham. Votre Honneur a donc eu de la besogne aussi bien que nous? Tandis que nous faisions notre perquisition, vous avez donc trouvé d'autre gibier?

— Je crois, Monsieur, dit Julien, que si vous voulez consulter le mandat dont vous êtes porteur, et qui, si je ne me trompe, contient les noms des personnes que vous êtes chargé d'arrêter, vous verrez que vous n'avez aucun droit de me constituer prisonnier.

— Monsieur, répondit l'important personnage, je ne sais qui vous êtes, mais je voudrois que vous fussiez l'homme le plus considérable de toute l'Angleterre, afin de vous apprendre le respect dû à un mandat de la chambre. Il n'y a pas un homme dans l'enceinte des îles Britanniques, Monsieur, que je ne puisse arrêter en vertu de ce morceau de parchemin, et je vous arrête en conséquence. De quoi l'accusez-vous, Messieurs?

— Dangerfield s'approcha de lui, et l'ayant regardé sous le nez : — Par l'air que je respire! s'écria-t-il, je vous ai déjà vu quelque part, l'ami; mais je ne saurois me rappeler où. Ma pauvre mémoire ne vaut plus une fève, tant j'ai été obligé d'y avoir recours depuis quelque temps

pour le service de l'état. Mais je connois ce drôle; j'en réponds sur le salut de mon âme.

— Comment, Capitaine! lui dit son associé plus doucereux, mais encore plus à craindre, c'est le jeune homme que nous avons vu chez le marchand de chevaux, et nous avions des griefs à alléguer contre lui; mais M. Topham n'a pas voulu nous laisser parler.

— Eh bien, parlez maintenant, dit Topham, et dites contre lui tout ce que vous voudrez, puisqu'il a blasphémé contre un mandat de la chambre. Je crois que vous disiez que vous l'aviez déjà vu?

— C'est la vérité, répondit Everett. Je l'ai vu à Saint-Omer avec les séminaristes. Il y étoit toujours avec les régents.

— Ne confondez pas, monsieur Everett, dit Topham. Il me semble que vous m'avez dit que vous l'aviez vu à l'assemblée tenue à Londres par les Jésuites.

— C'est moi qui ai dit cela, monsieur Topham, s'écria le capitaine déterminé, et c'est ma langue qui en fera serment.

— Mon cher monsieur Topham, dit Bridgenorth, vous pouvez suspendre cette enquête quant à présent. Elle ne sert qu'à fatiguer et embarrasser la mémoire des témoins à charge.

— Vous vous trompez, monsieur Bridgenorth,

répondit Topham; vous vous trompez complétement. Cela ne fait que les tenir en haleine, comme des lévriers qu'on dispose à courre le lièvre.

— Soit! répondit Bridgenorth avec le ton d'indifférence qui lui étoit ordinaire; mais en ce moment ce jeune homme doit être arrêté en vertu d'un mandat que je vais signer, pour m'avoir attaqué dans l'exercice de mes fonctions comme magistrat, dans le but de délivrer un prisonnier arrêté légalement. N'avez-vous pas entendu le bruit d'un coup de pistolet?

— Je suis prêt à en faire serment, dit Everett.

— Et moi aussi, dit Dangerfield. Tandis que nous faisions une perquisition dans la cave, j'ai entendu quelque chose comme un coup de pistolet; mais je m'étois imaginé que ce bruit étoit occasioné par un long bouchon que je venois de tirer avec force, pour voir s'il n'y avoit pas dans la bouteille quelques reliques de papisme.

— Un coup de pistolet! s'écria Topham. Il y auroit pu avoir ici de quoi faire un second volume à l'histoire de sir Edmondbury Godfrey! Oh! tu es le véritable sang du vieux Dragon rouge, car lui aussi il auroit résisté au mandat de la chambre, si nous ne l'avions pris un peu à l'improviste. Monsieur Bridgenorth, vous êtes un judicieux magistrat, et un digne serviteur de l'état. Plût à Dieu que nous eussions un grand

nombre d'aussi bons magistrats protestants! Eh bien, emmenerai-je ce jeune drôle avec ses parents, ou le garderez-vous pour lui faire subir un second interrogatoire? Qu'en pensez-vous?

— Monsieur Bridgenorth, dit lady Peveril en dépit de tous les efforts que fit son mari pour l'interrompre, — si jamais vous avez su ce que c'est que d'aimer un des nombreux enfants que vous avez perdus, ou la fille qui vous reste, ne faites pas tomber votre vengeance sur la tête de mon pauvre fils! Je puis vous pardonner tout le reste, tous les maux que vous nous avez causés, les malheurs encore plus grands dont vous nous menacez; mais n'agissez pas avec la dernière rigueur contre un jeune homme qui ne vous a jamais offensé. Croyez que si votre oreille est fermée aux pleurs d'une mère au désespoir, celui qui écoute les plaintes de tous ceux qui sont dans le chagrin entendra ma demande et votre réponse.

L'angoisse que sembloit éprouver cette malheureuse mère en prononçant ces mots, entrecoupés par des sanglots, sembla toucher tous ceux qui les entendoient, quoique la plupart fussent endurcis à de pareilles scènes. Chacun gardoit le silence, lorsque lady Peveril, cessant de parler, leva sur Bridgenorth ses yeux baignés de larmes, avec toute l'inquiétude d'une femme

dont la vie et la mort semblent dépendre de la réponse qu'elle va recevoir. L'inflexibilité même de Bridgenorth sembla être ébranlée, et ce fut d'une voix tremblante qu'il lui répondit : — Plût à Dieu, Madame, que j'eusse en ce moment le pouvoir de soulager votre détresse autrement qu'en vous recommandant de mettre votre confiance dans la Providence, et de vous armer de tout votre courage pour ne pas murmurer de l'affliction qu'elle vous envoie. Quant à moi, je ne suis qu'une verge dans la main de l'homme fort; elle ne frappe pas d'elle-même; elle ne fait que suivre l'impulsion que lui donne le bras qui la tient.

— De même que ma verge noire et moi, nous sommes mis en mouvement par les communes d'Angleterre, dit Topham, qui parut merveilleusement charmé de cette comparaison.

Julien crut alors qu'il étoit temps de dire quelque chose pour lui-même, et il s'efforça d'y mettre tout le calme possible.

— Monsieur Bridgenorth, dit-il, je ne conteste ni votre autorité, ni le mandat de Monsieur...

— En vérité! s'écria Topham. Oh! oh! jeune homme, je me doutois bien que nous vous mettrions bientôt à la raison.

Ainsi donc, monsieur Topham, dit Bridgenorth, voici comment nous arrangerons les

choses, si vous le trouvez bon. Vous partirez pour Londres à la pointe du jour avec sir Geoffrey et lady Peveril, et pour qu'ils puissent faire ce voyage d'une manière conforme à leur rang, vous les emmènerez dans leur voiture, en la faisant escorter d'un nombre suffisant de gardes.

— Je voyagerai moi-même avec eux, dit Topham, car les routes de ce comté ne sont nullement favorables pour un homme à cheval, et j'ai les yeux fatigués de voir ces montagnes arides. Je dormirai dans la voiture comme dans mon lit, et aussi bien que maître Bodderbrains sur ses jambes.

— Vous ferez bien de prendre vos aises, monsieur Topham. Quant à ce jeune homme, je m'en charge; je l'emmènerai avec moi.

— Je ne sais trop si cela est convenable, mon digne monsieur Bridgenorth; car il tombe dans la catégorie de mon mandat.

— Mais songez qu'il n'est arrêté que pour m'avoir troublé dans mes fonctions, avec l'intention de délivrer un prisonnier; et je vous conseille d'y réfléchir à deux fois avant de l'emmener avec vous, à moins que vous ne preniez une garde plus nombreuse. Sir Geoffrey est vieux et cassé, mais ce gaillard est dans la fleur de la jeunesse, et il aura à ses ordres tous les jeunes Cavaliers débauchés des environs. Vous ne tra-

verserez pas le comté sans avoir à résister à une tentative pour l'enlever.

Topham jeta sur Julien le regard qu'on peut supposer qu'une araignée jette sur une guêpe que le hasard a fait tomber dans sa toile, et dont elle a grande envie de s'emparer, mais qu'elle n'ose attaquer.

— Je ne sais, monsieur Bridgenorth, dit Julien, si vous avez de bonnes ou de mauvaises intentions en proposant cette séparation ; mais, quant à moi, tout ce que je désire, c'est de partager le sort de mes parents, et je vous donne ma parole d'honneur que je ne chercherai pas à recouvrer ma liberté, si vous ne nous séparez pas.

— Ne parlez pas ainsi, Julien, lui dit sa mère ; restez avec M. Bridgenorth. J'ai au fond du cœur un pressentiment qui me dit qu'il ne vous veut pas autant de mal que sa conduite devroit nous le faire croire.

— Et moi, dit sir Geoffrey, je soutiens que depuis les portes du château de mon père jusqu'à celles de l'enfer, il n'existe pas dans tout l'univers un tel misérable. Et si je désire que mes mains redeviennent libres, c'est dans l'espoir de m'en servir pour asséner le dernier coup sur une tête grise qui a fait éclore plus de trahisons que le long parlement.

— Tais-toi, dit le zélé Topham ; parlement

Vous, monsieur Julien, vous allez avoir la bonté de me suivre sans remontrance et sans résistance, car vous devez savoir que j'ai les moyens de vous y forcer.

Julien ne sentoit que trop qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de se soumettre à une force supérieure; mais avant de sortir de l'appartement il s'agenouilla devant son père pour recevoir sa bénédiction, que le vieillard lui donna, la larme à l'œil, et en prononçant avec emphase les mots: — Dieu te bénisse, mon fils! qu'il te maintienne fidèle au roi et à l'église, de quelque côté que le vent puisse souffler!

Sa mère ne fut en état que de lui poser la main sur la tête, et de le conjurer à voix basse de ne pas employer témérairement des moyens violents pour les secourir. — Nous sommes innocents, mon fils, lui dit-elle; nous sommes innocents, et nous sommes dans les mains de Dieu : que cette pensée nous serve de consolation.

Bridgenorth fit alors signe à Julien de le suivre, ce qu'il fit, accompagné, ou plutôt conduit par les deux gardes qu'il avoit d'abord désarmés. Quand ils furent sortis de l'appartement, et qu'ils se trouvèrent sur le seuil de la porte du vestibule, Bridgenorth demanda à Julien s'il vouloit se considérer comme prisonnier sur parole, auquel cas,

ajouta-t-il, il ne prendroit d'autre sûreté que sa promesse.

Peveril, qui ne pouvoit s'empêcher de concevoir quelque espoir de l'espèce de faveur que lui témoignoit un homme à la vie duquel il venoit d'attenter si récemment, lui répondit sans hésiter qu'il lui donnoit sa parole, pour vingt-quatre heures, de ne s'évader ni par force ni par ruse.

— C'est parler sagement, répondit Bridgenorth, car, quoique vous puissiez occasioner une effusion de sang, soyez bien assuré que tous vos efforts ne seroient d'aucune utilité à vos parents. Holà! des chevaux! des chevaux dans la cour!

On entendit bientôt le bruit des chevaux qu'on amenoit, et Julien, obéissant au signal de Bridgenorth, et fidèle à la promesse qu'il avoit faite, monta sur celui qui lui fut présenté, et se prépara à quitter la maison où il laissoit ses parents prisonniers, pour se rendre il ignoroit où, sous la garde d'un homme qu'il savoit être l'ancien ennemi de sa famille. Il fut un peu surpris de voir que Bridgenorth se disposoit à partir avec lui, sans avoir personne à leur suite.

Quand ils furent à cheval, et qu'ils se trouvèrent hors de la cour, Bridgenorth lui dit : — Peu de gens compromettroient ainsi leur sûreté, en voyageant de nuit, et sans escorte, avec une jeune

tête chaude qui a voulu, il y a quelques instants, m'ôter la vie.

— Monsieur Bridgenorth, répondit Julien, je pourrois vous dire avec vérité que je ne vous avois pas reconnu, lorsque j'ai dirigé mon arme contre vous; mais je dois aussi ajouter que, quand même je vous eusse reconnu, la cause qui me mettoit les armes à la main auroit probablement fait que je ne vous aurois pas respecté davantage. A présent, je vous connois, je n'ai contre vous aucune mauvaise intention, et je n'ai pas à combattre pour la liberté d'un père. D'ailleurs vous avez ma parole, et quand a-t-on vu un Peveril y manquer?

— Oui, répliqua son compagnon; un Peveril, un Peveril du Pic, un nom qui a long-temps résonné comme une trompette de guerre en ce pays, mais dont le son vient peut-être de se faire entendre pour la dernière fois. Retournez-vous, jeune homme; regardez les tours obscures de la maison de votre père, qui s'élèvent superbes sur le sommet de la montagne, comme leurs propriétaires s'élevoient au-dessus de leurs concitoyens. Pensez à votre père qui est captif, à vous-même qui êtes en quelque sorte fugitif; voyez: la lumière de votre demeure est éteinte, votre gloire éclipsée, votre fortune ruinée. Réfléchissez que la Providence a soumis la desti-

née de la race des Peverils à un homme que, dans leur orgueil aristocratique, ils regardoient comme un plébéien parvenu. Pensez à tout cela, et quand vous serez tenté de vanter l'ancienneté de votre maison, souvenez-vous que celui qui a pu élever l'homme humble a pu aussi abaisser le plus orgueilleux.

Julien, le cœur serré, leva un instant les yeux sur les tours du château de son père, que l'obscurité permettoit à peine d'entrevoir, et dont la lune projetoit l'ombre au loin, ainsi que celle des arbres qui l'entouroient. Mais tout en reconnoissant tristement la vérité de l'observation de Bridgenorth, il éprouva quelque indignation en voyant l'air de triomphe qu'il prenoit si mal à propos.

— Si la fortune eût été juste, lui dit-il, le château de Martindale et le nom de Peveril n'offriroient pas à leur ennemi un vain motif de triomphe. Mais ceux qui ont été portés au haut de la roue de la fortune doivent se soumettre à en souffrir les révolutions. Tout ce que je puis dire au moins pour la maison de mon père, c'est qu'elle ne s'est pas élevée sans honneur, et qu'elle ne s'écroulera pas, si elle s'écroule, sans être plainte. Si donc vous êtes chrétien, comme vous le dites, gardez-vous de triompher du malheur des autres, et de vous fier à votre prospé-

rité. Si la lumière de notre maison est éteinte en ce moment, Dieu peut la rallumer quand il lui plaira.

La surprise coupa la parole à Peveril; car, tandis qu'il prononçoit ces derniers mots, une flamme vive jaillit du haut de la tour où brilloit ordinairement l'étoile polaire de Peveril, et éclipsa les pâles rayons de la lune. Bridgenorth vit avec le même étonnement cette illumination subite, et même, à ce qu'il parut, avec quelque inquiétude.

— Jeune homme, dit-il, il est à peine permis de douter que le ciel n'ait dessein d'effectuer par vous de grandes choses, tant il est singulier qu'un tel présage ait confirmé si promptement vos discours.

En parlant ainsi, il remit son cheval au trot, se retournant de temps en temps, comme pour s'assurer si le fanal du château étoit véritablement allumé; et, parcourant des sentiers et des avenues qu'il connoissoit parfaitement, il conduisit Peveril à sa maison de Moultrassie. Quoique Julien pensât que ce feu qui brûloit sur la tour pouvoit en ce moment n'avoir été rallumé que par l'effet de quelque pétard, il n'en vit pas moins un heureux présage dans un événement si intimement lié aux traditions et aux usages de sa famille.

Ils mirent pied à terre à la porte du vestibule, qu'une femme s'empressa d'ouvrir; et, tandis que la voix forte de Bridgenorth chargeoit un laquais de prendre soin de leurs chevaux, Julien entendit la voix bien connue d'Alice remercier le ciel de lui avoir ramené son père en sûreté.

FIN DU PREMIER VOLUME DE PEVERIL DU PIC.







